

ALLI



BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI

III. SALA

7

VIII

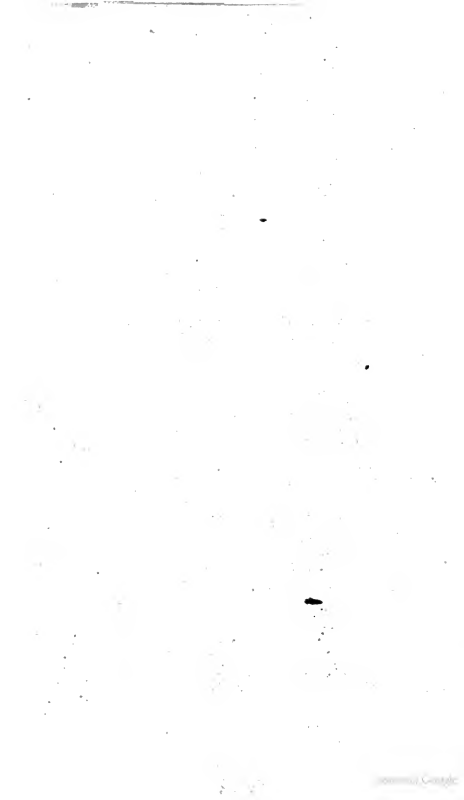
6



Grande Sala 7.8

7-VIII-6

.III 7 VIII 6



L' E S P R I T
D E
L' E N C Y C L O P É D I E.

TOME SIXIÈME.

I J K L.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PH.D.

IN THE FIELD OF ECONOMICS

AND IN THE FIELD OF

STATISTICS

79316

L'ESPRIT
DE
L'ENCYCLOPÉDIE,
OU
CHOIX
DES ARTICLES

Les plus agréables , les plus curieux et les plus piquans de ce grand Dictionnaire.

On ne s'est attaché qu'aux morceaux qui peuvent plaire universellement et fournir à toutes sortes de Lecteurs, et sur-tout aux gens du monde, la matière d'une lecture intéressante.

TOME SIXIEME.



A PARIS,

CHEZ FAUVELLE et SAGNIER, Imprimeurs, rue
Pavée-André-des-Arts, n° 28.

AN VIII DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.





L'ESPRIT
DE
L'ENCYCLOPÉDIE,
OU
CHOIX
DES ARTICLES

Les plus agréables, les plus curieux et les plus
piquans de ce grand Dictionnaire.

I

IDOLATRIE.*

L'IDOLATRIE proprement dite diffère de l'adoration légitime dans son objet. C'est un acte de l'esprit, qui met finalement toute sa confiance dans un faux dieu, quel que soit au dehors le signe toujours équivoque de cette vénération intérieure. *L'idolatrie* peut en effet se rencontrer avec un vrai culte extérieur ; au lieu que la superstition renferme tout faux culte qui se rend au vrai Dieu directement ou indirectement. L'une se méprend dans son objet, et l'autre dans la manière du culte.

L'idée que les hommes se font de Dieu est plus ou moins conforme à son original ; elle est différente dans ceux-là même qu'on ne sauroit appeler idolâtres. Enfin, elle peut tellement changer et se défigurer peu à peu, que la divinité ne voudra plus s'y reconnoître ; ou bien ,

Tome VI.

A

méfiez-vous des circonstances fortuites, et songez surtout au peu de temps et d'espace que le genre vous accorde.

Au spectacle, plus l'*illusion* est vive et forte, plus elle agit sur l'ame, et par conséquent moins elle laisse de liberté à la réflexion et de prise à la vérité. Quelle impression peuvent faire de légères invraisemblances sur des esprits émus, troublés d'étonnement et de terreur? N'avons-nous pas vu de nos jours Phèdre expirante au milieu d'une foule de petits maîtres? n'avons-nous pas vu Mérope, le poignard à la main, fendre la presse de nos jeunes seigneurs pour percer le cœur à son fils? et Mérope nous faisoit frémir, et Phèdre nous arrachoit des larmes. C'est sur ces exemples que se fondent ceux qui se moquent des bienséances et des vraisemblances théâtrales : mais si, dans ces momens de trouble et de terreur, l'ame, trop occupée du grand intérêt de la scène, ne fait aucune attention à ses irrégularités, il y a des momens plus tranquilles, où le bon sens en est blessé ; la réflexion reprend alors tout son empire ; la vérité détruit l'*illusion* : or l'*illusion*, une fois détruite, ne se reproduit pas l'instant d'après avec la même force ; et il n'y a nulle comparaison entre un spectacle où elle est soutenue, et un spectacle où, à chaque instant, on est trompé et détrompé.

L'*illusion*, au spectacle, n'a pas besoin d'être complète. On ne doit donc pas s'inquiéter des invraisemblances forcées, et l'on peut se permettre celles qui contribuent à donner au spectacle plus d'intérêt et d'agrément.

Mais, quoi qu'on fasse pour en imposer ; il est rare que l'*illusion* soit trop forte : on fait donc bien d'être sévère sur ce qui intéresse la vraisemblance, et de n'accorder à l'art que les licences heureuses d'où résulte quelque beauté.

Il faut se figurer qu'il y a sans cesse dans l'imitation théâtrale un combat entre la vérité et le mensonge : affaiblir celle qui doit céder, fortifier celui que l'on veut qui domine, voilà le point où se réunissent toutes les règles de l'art par rapport à la vraisemblance, dont l'*illusion* est l'effet.

Quant aux moyens qu'on doit exclure, il en est qui

rendent l'imitation trop effrayante et horriblement vraie, comme lorsque, sous l'habit de l'acteur qui doit paroître se tuer, on cache une vessie pleine de sang, et que le sang inonde le théâtre; il en est qui rendent grossièrement et basement une nature dégoûtante, comme lorsqu'on produit sur la scène l'ivrognerie et la débauche; il en est qui sont pris dans un naturel insipide et trivial, dont l'unique mérite est une plate vérité, comme lorsqu'on représente ce qui se passe communément parmi le peuple. Tout cela doit être interdit à l'imitation poétique, dont le but est de plaire, non pas seulement au bas peuple, mais aux esprits les plus cultivés et aux âmes les plus sensibles : succès qu'elle ne peut avoir qu'autant qu'elle est décente, ingénieuse, et telle qu'un goût exquis et un sentiment délicat encherissent *l'illusion*.

Il y a tel spectacle dont *l'illusion* tempérée est agréable, et dont *l'illusion* pleine seroit révoltante ou péniblement douloureuse : combien de personnes soutiennent le meurtre de Camille ou de Zaïre, et les convulsions d'Inès empoisonnée, qui n'auroient pas la force de soutenir la vue d'une querelle sanglante ou d'une simple agonie ! Il est donc hors de doute que le plaisir du spectacle tragique tient à cette réflexion tacite et confuse qui nous avertit que ce n'est qu'une feinte, et qui par-là modère l'impression de la terreur et de la pitié.

Je sais bien que l'échafaud est la tragédie de la populace, et que des nations entières se sont amusées de combats de gladiateurs. Mais cet exercice de la sensibilité seroit trop violent pour des âmes qu'une société douce et voluptueuse amollit, et qui demandent des plaisirs délicats comme leurs organes.

(M. MARMONTEL.)

IMAGINAIRE.

posés, on seroit idolâtre, quand même on croiroit un seul Dieu créateur, mais cruel et méchant; caractère incompatible avec notre estime et notre confiance : tel étoit à peu près le Moloc, à qui l'on sacrifioit des victimes humaines, et avec lequel le Jehova ne veut rien avoir de commun, ainsi qu'un honnête homme à qui l'on feroit un présent, dans la vue de le gagner, comme un esprit dangereux, et qui diroit aussitôt : Vous me prenez pour un autre.

Au contraire, l'on ne seroit pas idolâtre si l'on croyoit un être très-bon et très-parfait, mais d'une puissance que l'on ne concevroit pas aller jusqu'à celle de créer. Il seroit toujours un objet digne de la plus profonde vénération; et il auroit encore assez de pouvoir pour s'attirer notre confiance, même dans la supposition d'un monde éternel.

L'antropomorphite chrétien conçoit, sous une figure humaine, toutes les perfections divines; il lui rend les vrais hommages de l'esprit et du cœur. L'antropomorphite païen la revêt au contraire de toutes les passions humaines, qui diminuent la vénération et la vraie confiance d'autant de degrés qu'il y a de vices ou d'imperfections dans son Jupiter, en si grand nombre et à tel point que la divinité ne sauroit s'y reconnoître; mais elle daigneroit agréer l'hommage du chrétien dont l'erreur laisse subsister tous les sentimens d'une parfaite vénération.

Encore moins une simple erreur de lieu, qui ne changeroit point l'idée, en fixant son objet quelque part, pourroit-elle constituer l'idolatrie; mais le culte pourroit dégénérer en superstition, à moins qu'il ne fût d'ordonnance ou de droit positif, comme d'adorer la divinité dans un buisson ardent, ou bien à la présence de l'arche, pour ne rien dire d'un cas à peu près semblable, où l'on dispute seulement s'il est ordonné.

S'il étoit donc vrai que les Perses eussent adoré l'Être tout parfait, ils ne seroient que superstitieux pour l'avoir adoré sous l'emblème du soleil ou du feu; et si l'on suppose encore, avec l'écrit dont il s'agit, que tout faux culte qui se termine au vrai Dieu directement ou indirectement, est du ressort de la superstition, on mettroit encore au même rang cette espèce de platoniciens qui

rendoient à l'Être tout parfait les hommages de l'esprit et du cœur, comme les seuls dignes de lui, et destinoient à des génies subalternes les génuflexions, les encensemens et tout le culte extérieur.

Il est plus aisé de juger des lettrés Chinois, des spinozistes, et même des stoïciens, en prenant leur opinion à toute rigueur, et la conséquence pour avouée. Ce qui n'est que pur mécanisme ou fatale nécessité, ne sauroit être et ne fut jamais un objet de vénération, ni par conséquent d'*idolatrie*, dans l'esprit de ceux dont je parle, qui vont tout droit à la classe des athées. En sont-ils pires ou meilleurs ? On a fort disputé là-dessus. L'*idolatrie*, pour le dire en passant, fait plus de tort à la divinité, et l'athéisme fait plus de mal à la société.

En général, pour n'être point athée, il faut reconnoître au moins une suprême intelligence de qui l'on dépende. Pour n'être point idolâtre, ou bien pour que la divinité se reconnoisse elle-même dans l'idée que l'on s'en fait, malgré certains traits peu ressemblans qu'elle y désavoue, il suffit que rien n'y blesse l'honneur, l'estime et la confiance qu'on lui doit. Enfin, pour n'être point superstitieux, il faut que le culte extérieur soit conforme, autant qu'il se peut, à la vraie idée de Dieu et à la nature de l'homme.

(A N O N Y M E .)

IDYLLE.

L'IDYLLE est un petit poème champêtre qui contient des descriptions ou narrations de quelques aventures agréables.

Théocrite est le premier auteur qui ait fait des *idylles* ; les Italiens l'ont imité , et en ont ramené l'usage.

Les *idylles* de Théocrite , sous une simplicité toute naïve et toute champêtre , renferment des agrémens inexprimables : elles paroissent puisées dans le sein de la nature , et dictées par les graces elles-mêmes.

C'est une poésie qui peint naturellement les objets qu'elle décrit ; au lieu que le poème épique les raconte , et le dramatique les met en action. On ne s'en tient plus , dans les *idylles* , à la simplicité originale de Théocrite : notre siècle ne souffriroit pas une fiction amoureuse qui ressembleroit aux galanteries grossières de nos paysans. Boileau remarque que les *idylles* les plus simples sont ordinairement les meilleures. Ce poète en a tracé le caractère , dans ce peu de vers , par une image empruntée elle-même des sujets sur lesquels roule ordinairement l'*idylle*.

Telle qu'une bergère , au plus beau jour de fête ,
De superbes rubis ne charge point sa tête ;
Et , sans mêler à l'or l'éclat des diamans ,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens.
Telle aimable en son air , mais humble dans son style ,
Doit éclater sans pompe une élégante *idylle* ;
Son tour , simple et naïf , n'a rien de fastueux ,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.

Art. poét. chant II.

S'il y a quelque différence entre les *idylles* et les *églogues* , elle est fort légère ; les auteurs les confondent souvent. Cependant il semble que l'usage veut plus d'action , de mouvement dans l'*églogue* , et que , dans l'*idylle* , on se contente d'y trouver des images , des récits , ou des sentimens seulement.

Un autre auteur moderne y trouve cette différence ,

qui n'est pourtant pas absolument générale. « Dans l'épique , dit-il, ce sont des bergers qu'on fait dialoguer entre eux, qui racontent leurs propres aventures, leurs peines et leurs plaisirs; qui comparent la douceur de la vie qu'ils mènent avec les passions et les soins dont la nôtre est traversée. Dans l'idylle, au contraire, c'est nous qui comparons le trouble et les travaux de notre vie avec la tranquillité de celle des bergers, et la tyrannie de nos passions et de nos usages avec la simplicité de leurs mœurs et de leurs sentimens. Celle-ci même peut rouler tout entière sur une allégorie soutenue, tirée de l'instinct des animaux ou de la nature des choses inanimées. Tel est le ton de quelques *idylles* de madame Deshoulières : d'où il est aisé de conclure que l'idylle pourroit admettre un peu plus de force et d'élévation que l'épique, puisque, sous ce rapport, elle suppose un homme qui vit au milieu du monde, dont il reconnoît les dangers et les abus : son esprit peut donc être plus orné, plus vif, moins simple et moins uni que ne seroit celui des bergers, principalement occupés d'idées relatives à leur condition. »

Lorsque Despréaux a peint l'idylle comme une bergère en habits de fête, il l'a parfaitement définie telle que nous la concevons. Une simplicité élégante en fait le caractère; et c'est par cette élégance ennoblie qu'elle se distingue de l'épique.

Chaque genre de poésie a son hypothèse distincte; et c'est ce qui en fait la différence. Or, l'hypothèse de l'épique et celle de l'idylle ne sont pas la même.

Dans des temps et parmi des peuples où l'excessive inégalité des conditions et des fortunes n'avoit pas mis encore entre les hommes cette différence inhumaine, à laquelle il est impossible de réfléchir sans s'attrister; dans des climats sur-tout où la beauté du ciel, la fertilité de la terre, faisoient de la campagne le plus délicieux séjour; où, d'un côté, l'heureuse ignorance des besoins du luxe, et, de l'autre, la facilité à vivre dans l'aisance avec peu de peine et de soin, rapprochoient si fort l'état des bergers de celui des rois, que l'un touchoit à l'autre; l'épique et l'idylle n'avoient pas deux hypothèses différentes, et ne devoient pas avoir deux noms.

Est venu le temps où, dans la poésie champêtre, il a fallu non-seulement distinguer l'idylle de l'églogue, mais l'une et l'autre du genre villageois.

Les vices et les ridicules du peuple de la ville, transmis au peuple des campagnes, les astuces de l'intérêt, les sotises de l'amour propre et de la vanité, les intrigues de la galanterie, les duperies réciproques, et, dans tout cela, les mœurs paysannes, combinées avec les mœurs bourgeoises, font le comique de Dancourt. Rien ne ressemble moins à l'innocence et à la simplicité pastorale ; et les modèles de ce comique, on les rencontre à chaque pas dans les environs de Paris.

Mais, pour trouver le sujet d'une églogue, il faut aller plus loin ; encore sont-ils rares par-tout : et, quant aux sujets de l'idylle, il n'en existe qu'en idée. Celles des idylles de Gesner qui ont quelque vérité sont de simples églogues : celles qui ont le plus de noblesse et d'élégance n'ont de modèle dans aucun pays.

Dans les idylles de madame Deshoulières, la scène est au village : mais la femme sensible et tendre qui parle aux fleurs, aux ruisseaux, aux moutons, n'est pas une de nos bergères ; c'est la dame du château.

L'idylle ne peut donc être prise que dans le système fabuleux ou romanesque. Ce sont les bergers de Tempé, ou des bords du Lignon, que l'on y met en scène ; c'est le langage de l'Aminte ou du Pastor fido que parlent ces bergers ; et, dans ce système, l'idylle a son merveilleux, comme l'épopée ; car elle est d'un temps où non-seulement les rois, mais les dieux mêmes, daignoient vivre avec les bergers.

*Habitâtunt di quoque sylvas,
Dardaniusque Paris.*

C'est ainsi que l'idylle, comme nous l'entendons, sans cesser d'être simple, doit être noble et élégante. Elle ne mêle point de diamans à sa parure, mais elle a un chapeau de fleurs.

(M. MARMONTEL.)

IGNOBLE.

IL se dit de l'air, des manières, des sentimens, du discours et du style. L'air est *ignoble* lorsqu'au premier aspect d'un homme qui se présente à nous, nous nous méprenons sur son état, et nous sommes tentés de le reléguer dans quelque condition abjecte de la société. Ce jugement naît apparemment de la conformation accidentelle et connue que les arts mécaniques donnent aux membres, ou de quelques rapports déliés que nous attachons involontairement entre les passions de l'âme et l'habitude extérieure du corps. Si l'homme s'estime, a de la confiance en lui-même, ne se fait aucun reproche secret, et n'en craint point des autres, sent ses avantages naturels ou acquis, est résigné aux événemens, et ne fait des dangers et de la perte de la vie qu'un compte médiocre, il annoncera communément ce caractère par ses traits, sa démarche, ses regards et son maintien, et il nous laissera dans l'esprit une image qui nous servira de modèle. Si la noblesse de l'air se trouve jointe à la beauté, à la jeunesse et à la modestie, qui est-ce qui lui résistera ?

Les manières sont *ignobles*, lorsqu'elles décèlent un intérêt sordide ; les sentimens, lorsqu'on y remarque la vérité, la justice et la vertu blessées par la préférence qu'on accorde sur elles à tout autre objet ; le ton dans la conversation et le style dans les écrits, lorsque les expressions, les comparaisons, les idées, sont empruntées d'objets vils et populaires ; mais il n'y en a guère que le génie et le goût ne puissent ennoblir.

(ANONYME.)

IGNOMINIE.

L'IGNOMINIE est la dégradation du caractère public d'un homme; on y est conduit ou par l'action ou par le châtiment. L'innocence reconnue efface l'*ignominie* du châtiment. L'*ignominie* de l'action est une tache qui ne s'efface jamais; il vaut mieux mourir avec honneur que vivre avec *ignominie*. L'homme qui est tombé dans l'*ignominie* est condamné à marcher sur la terre la tête baissée; il n'a de ressource que dans l'impudence ou la mort. Lorsque l'équité des siècles absout un homme de l'*ignominie*, elle retombe sur le peuple qui l'a flétri. Un législateur éclairé n'attachera des peines ignomineuses qu'aux actions dont la méchanceté sera avouée dans tous les temps et chez toutes les nations.

(ANONYME.)

IGNORANCE. *

L'IGNORANCE consiste proprement dans la privation de l'idée d'une chose, ou de ce qui sert à former un jugement sur cette chose. Il y en a qui la définissent privation ou négation de science ; mais, comme le terme de science, dans son sens précis et philosophique, emporte une connoissance certaine et démontrée, ce seroit donner une définition incomplète de l'*ignorance* que de la restreindre au défaut des connoissances certaines. On n'ignore point une infinité de choses qu'on ne sauroit démontrer. La définition que nous donnons dans cet article, d'après M. Volf, est donc plus exacte. Nous ignorons, ou ce dont nous n'avons point absolument d'idée, ou les choses sur lesquelles nous n'avons pas ce qui est nécessaire pour former un jugement, quoique nous en ayons déjà quelque idée. Celui qui n'a jamais vu d'huître, par exemple, est dans l'*ignorance* du sujet même qui porte ce nom ; mais celui à la vue duquel une huître se présente, en acquiert l'idée ; mais il ignore quel jugement il en doit porter, et n'oseroit affirmer que ce soit un mets mangeable, beaucoup moins que ce soit un mets délicieux. Sa propre expérience ni celle d'autrui, dans la supposition que personne ne l'ait instruit là-dessus, ne lui fournissent point matière à prononcer. Il peut bien s'imaginer, à la vérité, que l'huître est bonne à manger ; mais c'est un soupçon, un jugement hasardé ; rien ne l'assure encore de la possibilité de la chose.

Les causes de notre *ignorance* procèdent donc, 1^o du manque de nos idées ; 2^o de ce que nous ne pouvons pas découvrir la connexion qui est entre les idées que nous avons ; 3^o de ce que nous ne réfléchissons pas assez sur nos idées ; car si nous considérons, en premier lieu, que les notions que nous avons par nos facultés n'ont aucune proportion avec les choses mêmes, puisque nous n'avons pas une idée claire et distincte de la substance même, qui est le fondement de tout le reste, nous reconnaitrons aisément combien peu nous pouvons avoir de notions certaines ; et, sans parler des corps qui échappent à notre

connoissance, à cause de leur éloignement, il y en a une infinité qui nous sont inconnus, à cause de leur petitesse. Or, comme ces parties subtiles, qui nous sont insensibles, sont parties actives de la matière, et les premiers matériaux dont elle se sert, et desquels dépendent les secondes qualités et la plupart des opérations naturelles, nous sommes obligés, par le défaut de leur notion, de rester dans une *ignorance* invincible de ce que nous voudrions connoître à leur sujet, nous étant impossible de former aucun jugement certain, n'ayant de ces premiers corpuscules aucune idée précise et distincte.

S'il nous étoit possible de connoître par nos sens ces parties déliées et subtiles, qui sont les parties actives de la matière, nous distinguerions leurs opérations mécaniques avec autant de facilité qu'en a un horloger pour connoître la raison pour laquelle une montre va ou s'arrête. Nous ne serions point embarrassés d'expliquer pourquoi l'argent se dissout dans l'eau forte, et non point dans l'eau régale; au contraire de l'or qui se dissout dans l'eau régale, et non pas dans l'eau forte. Si nos sens pouvoient être assez aigus pour apercevoir les parties actives de la matière, nous verrions travailler les parties de l'eau forte sur celles de l'argent; et cette mécanique nous seroit aussi facile à découvrir qu'il est à l'horloger de savoir comment et par quel ressort se fait le mouvement d'une pendule; mais le défaut de nos sens ne nous laisse que des conjectures fondées sur des idées qui sont peut-être fausses; et nous ne pouvons être assurés d'aucune chose sur leurs sujets, que de ce que nous pouvons en apprendre par un petit nombre d'expériences qui ne réussissent pas toujours, et dont chacun explique les opérations secrètes à sa fantaisie.

La difficulté que nous avons de trouver la connexion de nos idées, est la seconde cause de notre *ignorance*. Il nous est impossible de déduire en aucune manière les idées des qualités sensibles que nous avons des corps; il nous est encore impossible de concevoir que la pensée puisse produire le mouvement dans un corps, et que le corps puisse à son tour produire la pensée dans l'esprit. Nous ne pouvons pénétrer comment l'esprit agit sur la matière, et la

matière sur l'esprit; la foiblesse de notre entendement ne sauroit trouver la connexion de ces idées; et le seul secours que nous ayons est de recourir à un agent tout puissant et tout sage, qui opère par des moyens que notre foiblesse ne peut pénétrer.

Enfin, notre paresse, notre négligence et notre peu d'attention à réfléchir, sont aussi des causes de notre *ignorance*. Nous avons souvent des idées complètes, desquelles nous pouvons aisément découvrir la connexion; mais faute de suivre ces idées, et de découvrir des idées moyennes qui puissent nous apprendre quelle espèce de convenance ou de disconvenance elles ont entre elles, nous restons dans notre *ignorance*. Cette dernière *ignorance* est blâmable, et non pas celle qui commence où finissent nos idées. Elle ne doit avoir rien d'affligeant pour nous, parce que nous devons nous prendre tels que nous sommes, et non pas tels qu'il semble à l'imagination que nous pourrions être. Pourquoi regretterions-nous des connoissances que nous n'avons pu nous procurer, et qui sans doute ne nous sont pas fort nécessaires, puisque nous en sommes privés? J'aimerois autant, a dit un des premiers génies de notre siècle, m'affliger sérieusement de n'avoir pas quatre yeux, quatre pieds et deux ailes.

(A N O N Y M E .)

IL L I C I T E.

On appelle *illicite* ce qui est défendu par la loi. Une chose *illicite* n'est pas toujours mauvaise en soi ; le défaut de presque toutes les législations, c'est d'avoir multiplié le nombre des actions *illicites* par la bizarrerie des défenses. On rend les hommes méchans en les exposant à devenir infracteurs ; et comment ne deviendront-ils pas infracteurs, quand la loi leur défendra une chose vers laquelle l'impulsion constante et invincible de la nature les emporte sans cesse ? Mais quand ils auront foulé aux pieds les lois de la société, comment respecteront-ils celles de la nature, sur-tout s'il arrive que l'ordre des devoirs moraux soit renversé, et que le préjugé leur fasse regarder comme des crimes atroces des actions presque indifférentes ? Par quel motif celui qui se regardera comme un sacrilège balancera-t-il à se rendre menteur, voleur, calomniateur ? Le concubinage est *illicite* chez les chrétiens ; le trafic des armes est *illicite* en pays étrangers ; il ne faut pas se défendre par des voies *illicites*. Heureux celui qui sortiroit de ce monde sans avoir rien fait d'*illicite* ! plus heureux encore celui qui en sort sans avoir rien fait de mal ! Est-il ou n'est-il pas *illicite* de parler contre une superstition consacrée par les lois ? Lorsque Cicéron écrivit ses livres sur la divination, fit-il une action *illicite* ? Hobbes ne sera pas embarrassé de ma question ; mais osera-t-on avouer les principes de Hobbes, sur-tout dans les contrées où la puissance temporelle est distinguée de la puissance spirituelle ?

(ANONYME.)

ILLUSION.

L'ILLUSION est le mensonge des apparences ; et faire *illusion*, c'est en général tromper par les apparences. Nos sens nous font *illusion* lorsqu'ils nous montrent des objets où il n'y en a point ; ou lorsqu'il y en a, et qu'ils nous les montrent autrement qu'ils ne sont. Les verres de l'optique nous font *illusion* de cent manières différentes, en altérant la grandeur, la forme, la couleur et la distance. Nos passions nous font *illusion* lorsqu'elles nous dérobent l'injustice des actions ou des sentimens qu'elles nous inspirent. Alors l'on croit parce que l'on craint ou parce que l'on desire : l'*illusion* augmente en proportion de la force du sentiment et de la foiblesse de la raison ; elle flétrit ou embellit toutes les jouissances ; elle pare ou ternit toutes les vertus : au moment où on perd les *illusions* agréables, on tombe dans l'inertie et le dégoût. Y a-t-il de l'enthousiasme sans *illusion* ? Tout ce qui nous en impose par son éclat, son antiquité, sa fausse importance, nous fait *illusion*. En ce sens, ce monde est un monde d'*illusions*. Il y a des *illusions* douces et consolantes qu'il seroit cruel d'ôter aux hommes. L'amour propre est le père des *illusions* ; la nature a les siennes. Une des plus fortes est celle du plaisir momentané, qui expose la femme à perdre sa vie pour la donner ; et celle qui arrête la main de l'homme malheureux, et qui le détermine à vivre. C'est le charme de l'*illusion* qui nous aveugle en une infinité de circonstances, sur la valeur du sacrifice qu'on exige de nous, et sur la frivolité de la récompense qu'on y attache. Portez mon *illusion* à l'extrême, et vous engendrez en moi l'admiration, le transport, l'enthousiasme, la fureur et le fanatisme. L'orateur conduit la persuasion ; l'*illusion* marche à côté du poète. L'orateur et le poète sont deux grands magiciens, qui sont quelquefois les premières dupes de leurs prestiges. Je dirai au poète dramatique : Voulez-vous me faire *illusion*, que votre sujet soit simple, et que vos incidens ne soient pas trop éloignés du cours naturel des choses ; ne les multipliez point ; qu'ils s'enchaînent et s'attirent ;

IMAGINAIRE.

Ce qui n'est que dans l'imagination ; ainsi l'on dit en ce sens un bonheur *imaginaire*, une peine *imaginaire*. Sous ce point de vue, *imaginaire* ne s'oppose point à réel ; car un bonheur *imaginaire* est un bonheur réel, une peine *imaginaire* est une peine réelle. Que la chose soit ou ne soit pas comme je l'imagine, je souffre ou je suis heureux : ainsi l'*imaginaire* peut être dans le motif, dans l'objet ; mais la réalité est toujours dans la sensation. Le malade *imaginaire* est vraiment malade, sinon de corps, au moins d'esprit. Nous serions trop malheureux si nous n'avions beaucoup de biens *imaginaires* ; mais nous devrions être assez sages pour ne pas nous faire des peines *imaginaires*.

(ANONYME.)

IMAGINATION. *

ON appelle ainsi cette faculté de l'ame qui rend les objets présens à la pensée. C'est le pouvoir que chaque être sensible éprouve en soi de se représenter dans son esprit les choses sensibles : cette faculté dépend de la mémoire. On voit des hommes, des animaux, des jardins ; ces perceptions entrent par les sens ; la mémoire les retient ; l'imagination les compose : voilà pourquoi les anciens Grecs appelèrent les muses *filles de mémoire*.

Il est très-essentiel de remarquer que ces facultés de recevoir des idées , de les retenir, de les composer , sont au rang des choses dont nous ne pouvons rendre aucune raison : ces ressorts invisibles de notre être sont dans la main de l'Être-Suprême qui nous a faits , et non dans la nôtre.

Peut-être ce don de Dieu, l'imagination, est-il le seul instrument avec lequel nous composons des idées , et même les plus métaphysiques.

Vous prononcez le mot de *triangle* ; mais vous ne prononcez qu'un son, si vous ne vous représentez pas l'image d'un triangle quelconque : vous n'avez certainement eu l'idée d'un triangle que parce que vous en avez vu si vous avez des yeux , ou touché si vous êtes aveugle. Vous ne pouvez penser au triangle en général si votre *imagination* ne se figure , au moins confusément , quelque triangle particulier. Vous calculez ; mais il faut que vous vous représentiez des unités redoublées , sans quoi il n'y a que votre main qui opère.

Vous prononcez les termes abstraits, grandeur , vérité , justice , fini , infini ; mais ce mot de *grandeur* est-il autre chose qu'un mouvement de votre langue qui frappe l'air , si vous n'avez pas l'image de quelque grandeur ? Que veulent dire ces mots *vérité* , *mensonge* , si vous n'avez pas aperçu par vos sens que telle chose qu'on vous dit existoit en effet , et que telle autre n'existoit pas ? et de cette expérience ne composez-vous pas l'idée générale de vérité et de mensonge ? et , quand on vous demande ce que vous entendez par ces mots , pouvez-vous vous empêcher

de vous figurer quelque image sensible , qui vous fait souvenir qu'on vous a dit quelquefois ce qui étoit , et fort souvent ce qui n'étoit pas ?

Avez-vous la notion de juste et d'injuste autrement que par des actions qui vous ont paru telles ? Vous avez commencé , dans votre enfance , par apprendre à lire sous un maître ; vous aviez envie de bien épeler , et vous avez mal épelé . Votre maître vous a battu ; cela vous a paru très-injuste ; vous avez vu le salaire refusé à un ouvrier , et cent autres choses pareilles . L'idée abstraite du juste et de l'injuste est-elle autre chose que ces faits confusément mêlés dans votre *imagination* ?

Le fini est-il dans votre esprit autre chose que l'image de quelque mesure bornée ? L'infini est-il autre chose que l'image de cette même mesure que vous prolongez sans fin ?

Toutes ces opérations ne se font-elles pas à peu près de la même manière que vous lisez un livre ? Vous y lisez les choses , et vous ne vous occupez pas des caractères de l'alphabet , sans lesquels pourtant vous n'auriez aucune notion de ces choses . Faites-y un moment d'attention , et alors vous apercevrez ces caractères sur lesquels glissoit votre vue ; ainsi , dans tous vos raisonnemens , toutes vos connoissances sont fondées sur des images tracées dans votre cerveau : vous ne vous en apercevez pas ; mais arrêtez-vous un moment pour y songer , et alors vous voyez que ces images sont la base de toutes vos notions ; c'est au lecteur à peser cette idée , à l'étendre , à la rectifier .

Le célèbre Adisson , dans ses onze Essais sur l'*imagination* , dont il a enrichi les feuilles du Spectateur , dit d'abord que le sens de la vue est celui qui fournit seul les idées à l'*imagination* : cependant il faut avouer que les autres sens y contribuent aussi . Un aveugle-né entend dans son *imagination* l'harmonie qui ne frappe plus son oreille ; il est à table en songe : les objets qui ont résisté ou cédé à ses mains , font encore le même effet dans sa tête : il est vrai que le sens de la vue fournit seul les images ; et , comme c'est une espèce de toucher qui s'étend

jusqu'aux étoiles, son immense étendue enrichit plus l'*imagination* que tous les autres sens ensemble.

Il y a deux sortes d'*imaginations* ; l'une qui consiste à retenir une simple impression des objets ; l'autre qui arrange ces images reçues, et les combine en mille manières. La première a été appelée *imagination passive*, la seconde *active* ; la passive ne va pas beaucoup au-delà de la mémoire ; elle est commune aux hommes et aux animaux : de là vient que le chasseur et son chien poursuivent également des bêtes dans leurs rêves ; qu'ils entendent également le bruit des cors ; que l'un crie, et que l'autre jappe, en dormant. Les hommes et les bêtes font alors plus que se ressouvenir ; car les songes ne sont jamais des images fidelles : cette espèce d'*imagination* compose les objets ; mais ce n'est point en elle l'entendement qui agit, c'est la mémoire qui se méprend.

Cette *imagination passive* n'a pas certainement besoin du secours de notre volonté, ni dans le sommeil, ni dans la veille ; elle se peint malgré nous ce que nos yeux ont vu ; elle entend ce que nous avons entendu ; et touche ce que nous avons touché ; elle y ajoute, elle en diminue ; c'est un sens intérieur qui agit avec empire : aussi rien n'est-il plus commun que d'entendre dire : On n'est pas le maître de son *imagination*.

C'est ici qu'on doit s'étonner et se convaincre de son peu de pouvoir. D'où vient qu'on fait quelquefois en songe des discours suivis et éloquens, des vers meilleurs qu'on n'en feroit sur le même sujet étant éveillé ; que l'on résoud même des problèmes de mathématiques ? Voilà certainement des idées très-combinées, qui ne dépendent de nous en aucune manière. Or, s'il est incontestable que des idées suivies se forment en nous, malgré nous, pendant notre sommeil, qui nous assurera qu'elles ne sont pas produites de même dans la veille ? Est-il un homme qui prévoit l'idée qu'il aura dans une minute ? Ne paroît-il pas qu'elles nous sont données comme les mouvemens de nos membres ? Et si le père Mallebranche s'en étoit tenu à dire que toutes les idées sont données de Dieu, auroit-on pu le combattre ?

Cette faculté passive, indépendante de la réflexion,

est la source de nos passions et de nos erreurs. Loin de dépendre de la volonté, elle la détermine; elle nous pousse vers les objets qu'elle peint, ou nous en détourne, selon la manière dont elle les représente. L'image d'un danger inspire la crainte; celle d'un bien donne des desirs violens: elle seule produit l'enthousiasme de gloire, de parti, de fanatisme; c'est elle qui répandit tant de maladies de l'esprit, en faisant imaginer à des cervelles foibles, fortement frappées, que leurs corps étoient changés en d'autres corps; c'est elle qui persuada à tant d'hommes qu'ils étoient obsédés ou ensorcelés, et qu'ils alloient effectivement au sabbat, parce qu'on leur disoit qu'ils y alloient. Cette espèce d'*imagination* servile, partage ordinaire du peuple ignorant, a été l'instrument dont l'*imagination* forte de certains hommes s'est servie pour dominer. C'est encore cette *imagination* passive des cerveaux faciles à ébranler, qui fait quelquefois passer dans les enfans les marques évidentes d'une impression qu'une mère a reçue: les exemples en sont innombrables; et celui qui écrit cet article en a vu de si frappans, qu'il démentiroit ses yeux s'il en doutoit: cet effet d'*imagination* n'est guère explicable; mais aucun autre effet ne l'est davantage. On ne conçoit pas mieux comment nous avons des perceptions, comment nous les retenons, comment nous les arrangeons. Il y a l'infini entre nous et les premiers ressorts de notre être.

L'*imagination* active est celle qui joint la réflexion, la combinaison à la mémoire; elle rapproche plusieurs objets distans, sépare ceux qui se mêlent, les compose et les change: elle semble créer, quand elle ne fait qu'arranger; car il n'est pas donné à l'homme de se faire des idées; il ne peut que les modifier.

Cette *imagination* active est donc au fond une faculté aussi indépendante de nous que l'*imagination* passive; et une preuve qu'elle ne dépend pas de nous, c'est que si vous proposez à cent personnes également ignorantes d'imaginer telle machine nouvelle, il y en aura quatre-vingt-dix-neuf qui n'imagineront rien, malgré leurs efforts. Si la centième imagine quelque chose, n'est-il pas évident que c'est un don particulier qu'elle a reçu?

C'est ce don qu'on appelle *génie* ; c'est là qu'on a reconnu quelque chose d'inspiré et de divin.

Ce don de la nature est *imagination* d'invention dans les arts, dans l'ordonnance d'un tableau, dans celle d'un poème. Elle ne peut exister sans la mémoire ; mais elle s'en sert comme d'un instrument avec lequel elle fait tous ses ouvrages.

Après avoir vu qu'on soulevoit une grosse pierre que la main ne pouvoit remuer, l'*imagination* active inventa les leviers, et ensuite les forces mouvantes composées, qui ne sont que des leviers déguisés. Il faut se peindre d'abord dans l'esprit les machines et leurs effets pour les exécuter.

Ce n'est pas cette sorte d'*imagination* que le vulgaire appelle, ainsi que la mémoire, l'*ennemie du jugement* ; au contraire, elle ne peut agir qu'avec un jugement profond. Elle combine sans cesse ses tableaux ; elle corrige ses erreurs ; elle élève tous ses édifices avec ordre. Il y a une *imagination* étonnante dans la mathématique pratique ; et Archimède avoit au moins autant d'*imagination* qu'Homère. C'est par elle qu'un poète crée ses personnages, leur donne des caractères, des passions, invente sa fable, en présente l'exposition, en redouble le nœud, en prépare le dénouement ; travail qui demande encore le jugement le plus profond, et en même temps le plus fin.

Il faut un très-grand art dans toutes ces *imaginations* d'invention, et même dans les romans ; ceux qui en manquent sont méprisés des esprits bien faits. Un jugement toujours sain règne dans les fables d'Ésope ; elles feront toujours les délices des nations. Il y a plus d'*imagination* dans les contes des fées ; mais ces *imaginations* fantastiques, toujours dépourvues d'ordre et de bon sens, ne peuvent être estimées : on les lit par foiblesse, et on les condamne par raison.

La seconde partie de l'*imagination* active est celle de détail ; et c'est elle qu'on appelle communément *imagination* dans le monde. C'est elle qui fait le charme de la conversation ; car elle présente sans cesse à l'esprit ce que les hommes aiment le mieux, des objets nouveaux ; elle peint vivement ce que les esprits froids dessinent à

peine; elle emploie les circonstances les plus frappantes, elle allègue des exemples; et, quand ce talent se montre avec la sobriété qui convient à tous les talens, il se concilie l'empire de la société. L'homme est tellement machine, que le vin donne quelquefois cette *imagination* que l'oisiveté anéantit; il y a là de quoi s'humilier, mais de quoi admirer. Comment se peut-il faire qu'un peu d'une certaine liqueur qui empêchera de faire un calcul, donnera des idées brillantes.

C'est sur-tout dans la poésie que cette *imagination* de détail et d'expression doit régner; elle est ailleurs agréable, mais là elle est nécessaire: presque tout est image dans Homère, dans Virgile, dans Horace, sans même qu'on s'en aperçoive. La tragédie demande moins d'images, moins d'expressions pittoresques, de grandes métaphores, d'allégories, que le poème épique ou l'ode; mais la plupart de ces beautés, bien ménagées, font dans la tragédie un effet admirable. Un homme qui, sans être poète, ose donner une tragédie, fait dire à Hippolyte :

Depuis que je vous vois, j'abandonne la chasse.

Mais Hippolyte, que le vrai poète fait parler, dit :

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.

Ces *imagination*s ne doivent jamais être forcées, ampoulées, gigantesques. Ptolomée, parlant, dans un conseil, d'une bataille qu'il n'a pas vue, et qui s'est donnée loin de chez lui, ne doit point peindre

Des montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes,
Que la nature force à se venger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivans.

Une princesse ne doit point dire à un empereur :

La vapeur de mon sang ira grossir la foudre;
Que Dieu tient déjà prête à te réduire en poudre.

On sent assez que la vraie douleur ne s'amuse point à une métaphore si recherchée et si fausse.

Il n'y a que trop d'exemples de ce défaut. On les pardonne aux grands poètes : ils servent à rendre les autres ridicules.

L'imagination active, qui fait les poètes, leur donne l'enthousiasme, c'est-à-dire, selon le mot grec, cette émotion interne qui agite en effet l'esprit, et qui transforme l'auteur dans le personnage qu'il fait parler ; car c'est là l'enthousiasme : il consiste dans l'émotion et dans les images ; alors l'auteur dit précisément les mêmes choses que diroit la personne qu'il introduit :

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;

Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue ;

Mes yeux ne voyoient plus ; je ne pouvois parler.

L'imagination, alors ardente et sage, n'entasse point de figures incohérentes ; elle ne dit point, par exemple, pour exprimer un homme épais de corps et d'esprit,

Qu'il est flanqué de chair, gabionné de lard ;

Et que la nature,

En maçonnant les remparts de son ame,

Songea plutôt au fourreau qu'à la lame.

Il y a de l'imagination dans ces vers, mais elle est grossière, elle est déréglée, elle est fausse ; l'image de rempart ne peut s'allier avec celle de fourreau ; c'est comme si on disoit qu'un vaisseau est entré dans le port à bride abattue.

On permet moins l'imagination dans l'éloquence que dans la poésie : la raison en est sensible. Le discours ordinaire doit moins s'écarter des idées communes ; l'orateur parle la langue de tout le monde ; le poète parle une langue extraordinaire et plus relevée : le poète a pour base de son ouvrage la fiction ; ainsi l'imagination est l'essence de son art ; elle n'est que l'accessoire dans l'orateur.

Certains traits d'*imagination* ont ajouté , dit-on , de grandes beautés à la peinture. On cite sur-tout cet artifice avec lequel un peintre mit un voile sur la tête d'Agamemnon dans le sacrifice d'Iphigénie ; artifice cependant bien moins beau que si le peintre avoit eu le secret de faire voir sur le visage d'Agamemnon le combat de la douleur d'un père, de l'autorité d'un monarque , et du respect pour ses dieux ; comme Rubens a eu l'art de peindre, dans les regards et dans l'attitude de Marie de Médicis, la douleur de l'enfantement, la joie d'avoir un fils , et la complaisance dont elle envisage cet enfant.

En général, les *imaginations* des peintres, quand elles ne sont qu'ingénieuses, font plus d'honneur à l'esprit de l'artiste qu'elles ne contribuent aux beautés de l'art ; toutes les compositions allégoriques ne valent pas la belle exécution de la main qui fait le prix des tableaux.

Dans tous les arts, la belle *imagination* est toujours naturelle ; la fausse est celle qui assemble des objets incompatibles ; la bizarre peint des objets qui n'ont ni analogie, ni allégorie, ni vraisemblance ; comme des esprits qui se jettent à la tête, dans leurs combats, des montagnes chargées d'arbres ; qui tirent du canon dans le ciel ; qui font une chaussée dans le chaos ; Lucifer qui se transforme en crapaud ; un ange coupé en deux par un coup de canon, et dont les deux parties se rejoignent incontinent, etc.

L'*imagination* forte approfondit les objets ; la foible les effleure ; la douce se repose dans des peintures agréables ; l'ardente entasse images sur images ; la sage est celle qui emploie avec choix tous ces différens caractères, mais qui admet très-rarement le bizarre, et rejette toujours le faux.

Si la mémoire, nourrie et exercée, est la source de toute *imagination*, cette même mémoire, surchargée, la fait périr : ainsi, celui qui s'est rempli la tête de noms et de dates n'a pas le magasin qu'il faut pour composer des images. Les hommes, occupés de calculs ou d'affaires épineuses, ont ordinairement l'*imagination* stérile.

Quand elle est trop ardente, trop tumultueuse, elle peut dégénérer en démence ; mais on a remarqué que cette maladie des organes du cerveau est bien plus souvent le

partage de ces *imaginations* passives, bornées à recevoir la profonde empreinte des objets, que de ces *imaginations* actives et laborieuses, qui rassemblent et combinent des idées; car cette *imagination* active a toujours besoin du jugement; l'autre en est indépendante.

Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter à cet article que, par ces mots *perception*, *mémoire*, *imagination*, *jugement*, on n'entend point des organes distincts, dont l'un a le don de sentir, l'autre se ressouvient, un troisième imagine, un quatrième juge. Les hommes sont plus portés qu'on ne pense à croire que ce sont des facultés différentes et séparées : c'est cependant le même être qui fait toutes ces opérations, que nous ne connoissons que par leurs effets, sans pouvoir rien connoître de cet être.

L'*imagination* suppose dans l'entendement une appréhension vive et forte, et la facilité la plus prompte à reproduire ce qu'il a reçu. Quand l'*imagination* ne fait que retracer les objets qui ont frappé les sens, elle ne diffère de la mémoire que par la vivacité des couleurs. Quand de l'assemblage des traits que la mémoire a recueillis, l'*imagination* compose elle-même des tableaux dont l'ensemble n'a point de modèle dans la nature, elle devient créatrice, et c'est alors qu'elle appartient au génie.

Il est peu d'hommes en qui la réminiscence des objets sensibles ne devienne, par la réflexion, par la contention de l'esprit, assez vive, assez détaillée pour servir de modèle à la poésie. Les enfans même ont la faculté de se faire une image frappante, non seulement de ce qu'ils ont vu, mais de ce qu'ils ont ouï dire d'intéressant, de pathétique. Tous les hommes passionnés se peignent avec chaleur les objets relatifs au sentiment qui les occupe. La méditation dans le poète peut opérer les mêmes effets : c'est elle qui couve les idées, et les dispose à la fécondité; et, quand il peint faiblement, vaguement, confusément, c'est le plus souvent pour n'avoir pas donné à son objet toute l'attention qu'il exige.

Vous avez à peindre un vaisseau battu par la tempête, et sur le point de faire naufrage; d'abord ce tableau ne se présente à votre pensée que dans un lointain qui l'efface : mais voulez-vous qu'il vous soit plus présent, parcourez

les yeux de l'esprit les parties qui le composent : dans l'air, dans les eaux, dans le vaisseau même, voyez ce qui doit se passer. Dans l'air, des vents mutinés qui se combattent, des nuages qui éclipsent le jour, qui se choquent, qui se confondent, et qui, de leurs flancs sillonnés d'éclairs, vomissent la foudre avec un bruit horrible. Dans les eaux, les vagues écumantes qui s'élèvent jusqu'aux nues, des lames polies comme des glaces qui réfléchissent les feux du ciel, des montagnes d'eau suspendues sur les abîmes où le vaisseau paroît s'engloutir, et d'où il s'élance sur la cime des flots. Vers la terre, des rochers aigus où la mer va se briser en mugissant, et qui présentent aux yeux des nochers les débris récents d'un naufrage, augure effrayant de leur sort. Dans le vaisseau, les antennes qui fléchissent sous l'effort des voiles, les mâts qui crient et se rompent, les flancs mêmes du vaisseau qui gémissent, battus par les vagues, et menacent de s'entrouvrir; un pilote éperdu, dont l'art épuisé succombe et fait place au désespoir; des matelots accablés d'un travail inutile, et qui, suspendus aux cordages, demandent au ciel, avec des cris lamentables, de seconder leurs derniers efforts; un héros qui les encourage et qui tâche de leur inspirer la confiance qu'il n'a plus. Voulez-vous rendre ce tableau plus touchant et plus terrible encore, supposez dans le vaisseau un père avec son fils unique, des époux, des amans qui s'adorent, qui s'embrassent, qui se disent : *Nous allons périr*. Il dépend de vous de faire de ce vaisseau le théâtre des passions, et de mouvoir avec cette machine tous les ressorts les plus puissans de la terreur et de la pitié. Pour cela il n'est pas besoin d'une *imagination* bien féconde; il suffit de réfléchir aux circonstances d'une tempête, pour y trouver ce que je viens d'y voir. Il en est de même de tous les tableaux dont les objets tombent sous les sens : plus on y réfléchit, plus ils se développent. Il est vrai qu'il faut avoir le talent de rapprocher les circonstances, et de rassembler des détails qui sont épars dans le souvenir; mais dans la contention de l'esprit la mémoire rapporte, comme d'elle-même, ces matériaux qu'elle a recueillis; et chacun peut se convaincre, s'il veut s'en

donner la peine, que *l'imagination* dans le physique est un talent qu'on a sans le savoir.

On confond souvent avec *l'imagination* un don plus précieux encore, celui de s'oublier soi-même, de se mettre à la place du personnage que l'on veut peindre, d'en revêtir le caractère, d'en prendre les inclinations, les intérêts, les sentimens, de le faire agir comme il agirait, et de s'exprimer sous son nom comme il s'exprimerait lui-même. Ce talent de disposer de soi diffère autant de *l'imagination*, que les affections intimes de l'ame diffèrent de l'impression faite sur les sens. Il veut être cultivé par le commerce des hommes, par l'étude de la nature et des modèles de l'art: c'est l'exercice de toute la vie, encore n'est-ce point assez. Il suppose de plus une sensibilité, une souplesse, une activité dans l'ame, que la nature seule peut donner. Il n'est pas besoin, comme on le croit, d'avoir éprouvé les passions pour les rendre, mais il faut avoir dans le cœur ce principe d'activité qui en est le germe, comme celui du génie. Aussi, entre mille poètes qui savent peindre ce qui frappe les yeux, à peine s'en trouve-t-il un qui sache développer ce qui se passe au fond de l'ame. La plupart connoissent assez la nature pour avoir imaginé, comme Racine, de faire exiger d'Oreste, par Hermione, qu'il immolât Pyrrhus à l'autel; mais quel autre qu'un homme de génie auroit conçu ce retour si naturel et si sublime?

Pourquoi l'assassiner ? Qu'a-t-il fait ?

A quel titre ? Qui te l'a dit ?

Les alarmes de Mérope sur le sort d'Égiste, sa douleur, son désespoir à la nouvelle de sa mort, la révolution qui se fait en elle en le reconnoissant, sont des mouvemens que la nature indique à tout le monde ; mais ce retour si vrai, si pathétique :

Barbare, il te reste une mère.

Je serois mère encor sans toi, sans ta fureur.

Cet égarement où l'excès du péril étouffe la crainte dans l'âme d'une mère éperdue,

Eh bien , cet étranger , c'est mon fils , c'est mon sang ;

Ces traits , dis-je , ne se présentent qu'à un poète qui est devenu Mérope par la force de l'illusion. Il en est de même du *Qu'il mourut* du vieil Horace , et de tous ces mouvemens sublimes dans leur simplicité , qui semblent , quand ils sont placés , être venus s'offrir d'eux-mêmes. Lorsque le vieux Priam , aux pieds d'Achille , dit , en se comparant à Pelée : « Combien suis-je plus malheureux » que lui ! Après tant de calamités , la fortune impérieuse » m'a réduit à oser ce que jamais mortel n'osa avant moi : » elle m'a réduit à baiser la main homicide et teinte encore du sang de mes enfans. » On se persuade que dans la même situation on lui eût fait tenir le même langage ; mais cela ne paroît si simple que parce qu'on y voit la nature ; et , pour la peindre avec cette vérité , il faut l'avoir non pas sous les yeux , non pas en idée , mais au fond de l'âme.

Ce sentiment , dans son plus haut degré de chaleur , n'est autre chose que l'enthousiasme ; et si l'on appelle ivresse , délire ou fureur , la persuasion que l'on n'est plus soi-même , mais celui que l'on fait agir ; que l'on n'est plus où l'on est , mais présent à ce qu'on veut peindre , l'enthousiasme est tout cela. Mais on se tromperoit si , sur la foi de Cicéron , l'on attendoit tout des seules forces de la nature et du souffle divin , dont il suppose que les poètes sont animés.

Il faut avoir profondément sondé le cœur humain pour en saisir avec précision les mouvemens variés et rapides , pour devenir soi-même , dans la vérité de la nature , Mérope , Hermione , Priam , et tour-à-tour chacun des personnages que l'on fait parler et agir. Ce que Platon appelle *manie* suppose donc beaucoup de sagesse , et je doute que Locke et Pascal fussent plus philosophes que Racine et Molière.

Non , sans doute ; l'enthousiasme n'est pas une fureur vague et aveugle , mais c'est la passion du moment , dans

sa vérité, sa chaleur naturelle : c'est la vengeance , si l'on fait parler Atrée ; l'amour , si l'on fait parler Ariane ; la douleur et l'indignation , si l'on fait parler Philoctète. Il arrive souvent que l'imagination du poète est frappée , et que son cœur n'est pas ému. Alors il peint vivement tous les signes de la passion , mais il n'en a point le langage.

L'homme du monde qui peut le mieux parler de l'enthousiasme, M. de Voltaire, nous dit que l'enthousiasme raisonnable est le partage des grands poètes ; mais comment l'enthousiasme peut-il être gouverné par le raisonnement ? Voici sa réponse : « Un poète dessine d'abord » l'ordonnance de son tableau, la raison alors tient le » crayon. Mais veut-il animer ses personnages et leur donner le caractère des passions, alors l'imagination s'empare du » chaufte, l'enthousiasme agit, c'est un coursier qui s'empare » porte dans sa carrière ; mais sa carrière est régulière- » ment tracée. Il le compare au grand Condé, qui méditoit » avec sagesse et combattoit avec fureur. »

(MM. de VOLTAIRE et MARMONTEL.)

Pensées et réflexions du chancelier Bacon, sur l'imagination.

L'IMAGINATION est comme la messagère qui entretient les correspondances de l'entendement et de la volonté. Les sens sont à ses ordres pour lui rapporter les objets ; elle en rend compte à la raison qui , après les avoir examinés , les renvoie à la volonté pour en décider en dernier ressort. Il ne faut donc pas s'étonner si l'imagination a tant d'empire sur nos pensées et sur nos actions. Comme elle a des ministres infidèles , qu'elle est elle-même une interprète fort équivoque , elle devient la source de nos erreurs et de nos crimes.

La superstition tient beaucoup à l'imagination ; voilà pourquoi elle emploie à la frapper les images , les songes et les visions. L'empire du fanatisme commence par gagner l'imagination ; on ne croit pas ce qu'on voudroit croire , mais ce qui effraie ou ce qui séduit.

La superstition est cette espèce d'enchantement ou de pouvoir magique que la crainte exerce sur l'imagination.

C'est elle qui a forgé ces idoles du vulgaire ; les génies invisibles, les jours de bonheur ou de malheur, les traits invincibles de l'amour ou de la haine.

L'esprit et le cœur sont tour-à-tour les dupes de l'*imagination* ; on trouve bon ce qui paroît beau , et l'on aime ce qu'on admiroit. Une maîtresse a toujours des vertus ; un bel esprit est toujours agréable.

L'*imagination* agit sur nos sens, elle tient les rênes du mécanisme de l'homme , en sorte que tel mouvement doit cesser dès que l'image qui l'a occasionné disparoît : l'homme qui se promenoit s'arrête tout-à-coup, parce qu'il est saisi d'une idée qui enchaîne , pour ainsi dire, ses pas en captivant son *imagination*.

Une forte persuasion supplée à la réalité, une vive espérance nous y conduit ; c'est-à-dire, qu'un homme entêté d'un objet croira le voir où il n'est pas, et agira comme s'il le voyoit ; et qu'un autre parviendra tôt ou tard au terme qu'il a toujours devant les yeux, s'il y court avec cette confiance qu'inspire le génie ou l'instinct ; car l'*imagination* nous pousse avec violence vers le but où la fortune semble nous attendre.

Les remèdes n'opèrent la plupart qu'en vertu de l'*imagination* ; et leur premier effet consiste à la calmer. Un médecin hâtera la guérison de son malade, s'il peut lui persuader qu'elle n'est pas loin. Cependant on a bien vu des maladies imaginaires devenir réelles par la seule influence de l'*imagination* ; mais on ne voit guère de malades recouvrer la santé dès qu'ils se croient guéris.

Les songes sont au pouvoir de l'*imagination* : elle répète, avec plus de force, sur les sens, les impressions qu'avoient déjà faites sur eux les objets extérieurs. L'ame et le corps doivent éprouver à peu près les mêmes sensations pendant le sommeil, parce que l'*imagination* les gouverne alors ; aussi ceux qui sont fatigués la nuit par la peur des incubes, imaginent des montagnes et des fardeaux accablans, et souffrent presque autant que s'ils les portoient réellement.

Les hypocondriaques sujets aux vapeurs qui s'élèvent du bas-ventre au cerveau, comme ils sentent dans les

entrailles un bruit et un combat perpétuel de vents opposés, ils ne rêvent qu'à des tempêtes.

On diroit qu'il y a une espèce d'influence mutuelle entre les esprits, tant l'*imagination* d'un homme agit sur celle d'un autre homme ; de là vient l'empire de l'éloquence : un orateur, inspiré par les vapeurs de l'enthousiasme, embrâse toute une assemblée de sa propre chaleur, et opère ces révolutions subites dans les mœurs et la croyance qui durent, et tombent avec cette violente impression ; de là naît encore la force de l'exemple : un homme, emporté par on ne sait quelle ivresse, s'élève tout-à-coup à l'incroyable, et, par une action hardie, entraîne des changemens inopinés, tels qu'on en voit dans le sort des batailles et des empires même.

D'où vient que les hommes sont beaucoup plus susceptibles des impressions du pathétique, assemblés que solitaires ? N'est-ce pas que le bruit, l'appareil, l'agitation, tout ce qui parle aux sens, remuent l'*imagination* ? Ces mouvemens sourds de crainte, de pitié, que l'acteur répand sur tous les spectateurs, redoublent par leur communication mutuelle ; et, semblables aux frémissemens de la mer dont les flots s'élèvent et s'entrechoquent, ils jettent la désolation dans tous les cœurs.

Des sortilèges sont les rêves d'une *imagination* blessée, qui communique sa maladie à des cerveaux aussi foibles. Il se peut très-bien que certaines liqueurs, prétendues magiques, portent à la tête, et causent dans le sang cette fermentation brusque et rapide, qui, semblable aux transports d'une fièvre maligne, jette dans des convulsions extraordinaires, sur-tout si l'*imagination* étoit effarée d'avance par des opinions bizarres. Mais que voit-on là de surnaturel ?

Les caractères de la magie, ou ne signifioient rien du tout par eux-mêmes, ce qui donnoit un libre champ aux écarts de l'*imagination* ; ou bien ils avoient du rapport avec les idées de l'enchantement, ce qui contribuoit à en opérer les effets prodigieux. Les charmes dont elle usoit pour inspirer de l'amour, ou pour arrêter l'effet des desirs naturels, tenoient tout leur pouvoir du trouble que de
vaines

vaines menaces répandoient dans *l'imagination* ; la crainte de l'amour dans les uns , et, dans les autres, celle de ne pouvoir le satisfaire, rendoient leur résistance inutile , ou leurs efforts impuissans.

On guérit *l'imagination* d'une illusion par une autre.

La plupart des inerveilles qu'on attribue à la sympathie ne doivent leur existence qu'à *l'imagination*. Une lettre, un portrait, la boucle de cheveux de celle que l'on aime, réveillent dans tout le corps des émotions involontaires : n'est-ce pas qu'ils rappellent à *l'imagination* le souvenir ou l'approche d'une agitation plus violente encore ?

Les yeux de la beauté ont un ascendant invincible sur tous nos sens , plus ou moins fort, à proportion des autres rapports qui se trouvent entre notre cœur et l'objet qui le blesse ; ce charme, indépendant de *l'imagination*, augmente toutefois, ou s'affoiblit par elle.

Il peut y avoir, dans le crâne d'un malheureux expiré d'une mort violente, une vertu sympathique qui opère sur un honnête homme blessé à la tête. Il n'est pas hors de vraisemblance que le cœur d'un lion, appliqué tout fumant au cœur d'un homme lâche, lui donneroit du courage.

Indépendamment de la force de *l'imagination* élevée par ce stratagème, il y a une raison d'analogie entre ces parties. La chair crue et sanglante rend tel peuple guerrier plus féroce au combat.

Quand même la sympathie agiroit à une distance fort éloignée, quelle influence passe d'un homme sur une multitude, ou d'une multitude sur un homme. Cependant, comment expliquer ces illuminations soudaines qui faisoient connoître la victoire d'une armée à un particulier, ou la mort d'un ennemi à toute une nation ? On attribuera ces prodiges à une révélation surnaturelle : mais que répondre aux Romains, à des païens, qui ont vu tout un peuple, assemblé dans le cirque, pousser des cris de joie et de triomphe au moment de la bataille qui se donnoit à plus de vingt milles, et remercier les dieux du succès d'un combat trois jours avant d'en recevoir la nouvelle ? est-ce hasard, est-ce illusion de toutes parts,

ou bien l'*imagination* conçoit-elle un pressentiment assuré de tout ce qu'elle espère ?

L'*imagination* d'un homme timide ne lui présente que des obstacles qui le découragent ; aussi le voit-on s'appuyer volontiers sur le secours d'autrui , espérer tout des plus vaines promesses , et n'oser jamais rien entreprendre par lui-même , tandis qu'une folle présomption fait réussir souvent des démarches hasardées.

Les arts qui tiennent tout de l'*imagination* , comme l'astrologie , ne sont merveilleux que dans leurs moyens , car leur but est fort simple. Il est très-possible qu'à l'heure de votre naissance , un astre soit placé sous tel point du ciel , à tel aspect , et que la nature alors ait pris une route qui , par le concours de mille causes enchainées , doit vous être funeste ou favorable : mais qu'on puisse lire votre sort dans les nues , et que les grimaces d'un extravagant fassent parler les planètes ! . . . voilà l'abus et l'imposture.

L'*imagination* crée , invente , embellit les arts ; mais elle nuit aux véritables sciences ; aussi la poésie , qui lui doit tout son prix , est moins une science qu'une agréable erreur de l'esprit humain. Les couleurs , les vents , les saisons , tout agit sur l'*imagination* ; rien ne la rafraîchit comme la vue d'une nappe d'eau dans un jour calme et sombre.

Cette espèce d'empire , que l'honneur , les richesses et la réputation , nous donnent sur les esprits , est un plaisir délicat , et semble fait pour l'homme. Mais d'où vient cette pente à prendre notre satisfaction chez autrui si nous n'existons pas en partie hors de nous-mêmes ? c'est la vie de l'*imagination* , ce qui l'entretient , l'amuse et la gouverne ; mais une ame grande par elle-même vit de sa propre vertu , laisse l'estime du vulgaire à la vanité , et les respects forcés de la servitude aux oppresseurs de l'univers.

Le pouvoir de l'*imagination* est sans bornes. Elle diminue ou même dissipe nos peines , et peut seule donner aux plaisirs l'assaisonnement qui en fait tout le prix ; mais quelquefois c'est l'ennemi le plus cruel que nous ayons :

elle augmente nos maux, nous en donne que nous n'avions pas, et finit par nous porter le poignard dans le sein.

Il n'y a, je pense, personne qui, dans des momens de désœuvrement, n'imagine quelque roman dont il se fait le héros. Ces fictions, qu'on appelle des *châteaux en Espagne*, n'occasionnent, pour l'ordinaire, dans le cerveau, que de légères impressions, parce qu'on s'y livre peu, et qu'elles sont bientôt dissipées par des objets plus réels, dont on est obligé de s'occuper. Mais qu'il survienne quelque sujet de tristesse qui nous fasse éviter nos meilleurs amis, et prendre en dégoût tout ce qui nous a plu; alors, livrés à tout notre chagrin, notre roman favori sera la seule idée qui pourra nous en distraire. Les esprits animaux creuseront peu à peu à ce château des fondemens d'autant plus profonds, que rien n'en changera le cours: nous nous endormirons en le bâtissant; nous l'habiterons en songe; et enfin, quand l'impression des esprits sera insensiblement parvenue à être la même que si nous étions en effet ce que nous avons feint, nous prendrons, à notre réveil, toutes nos chimères pour des réalités. Il se peut que la folie de cet Athénien, qui croyoit que tous les vaisseaux qui entroient dans le Pyrée étoient à lui, n'ait pas eu d'autre cause.

Cette explication peut faire connoître combien la lecture des romans est dangereuse pour les jeunes personnes du sexe, dont le cerveau est fort tendre. Leur esprit, que l'éducation occupe ordinairement trop peu, saisit avec avidité des fictions qui flattent des passions naturelles à leur âge. Elles y trouvent des matériaux pour les plus beaux *châteaux en Espagne*. Elles les mettent en œuvre avec d'autant plus de plaisir, que l'envie de plaire et les galanteries qu'on leur dit sans cesse les entretiennent dans ce goût. Alors il ne faut peut-être qu'un léger chagrin pour tourner la tête à une jeune fille, lui persuader qu'elle est *Angélique*, ou telle autre héroïne qui lui a plu, et lui faire prendre pour des *Médors* tous les hommes qui l'approchent.

Il y a des ouvrages faits dans des vues bien différentes, qui peuvent avoir de pareils inconvéniens. Je veux parler de certains livres de dévotion, écrits par des *imaginations*

fortes et contagieuses. Ils sont capables de tourner quelquefois le cerveau d'une femme, jusqu'à lui faire croire qu'elle a des visions, qu'elle s'entretient avec les anges, ou même qu'elle est déjà dans le ciel avec eux. Il seroit bien à souhaiter que les jeunes personnes des deux sexes fussent toujours éclairées, dans ces sortes de lectures, par des directeurs qui connoitroient la trempe de leur *imagination*.

Des folies comme celles que je viens d'exposer sont reconnues de tout le monde. Il y a d'autres égaremens auxquels on ne pense pas à donner le même nom : cependant tous ceux qui ont leur cause dans l'*imagination* devraient être mis dans la même classe. En ne déterminant la folie que par la conséquence des erreurs, on ne sauroit fixer le point où elle commence. Il la faut donc faire consister dans une *imagination* qui, sans qu'on soit capable de le remarquer, associe des idées d'une manière tout-à-fait désordonnée, et influe quelquefois dans nos jugemens ou dans notre conduite. Cela étant, il est vraisemblable que personne n'en sera exempt ; le plus sage ne différera du plus fou que parce qu'heureusement les travers de son *imagination* n'auront pour objet que des choses qui entrent peu dans le train ordinaire de la vie, et qui le mettent moins visiblement en contradiction avec le reste des hommes. En effet, où est celui que quelque passion favorite n'engage pas constamment, dans de certaines rencontres, à ne se conduire que d'après l'impression forte que les choses font sur son *imagination*, et ne fasse retomber dans les mêmes fautes ? Observez sur-tout un homme dans ses projets de conduite, car c'est là l'écueil de la raison pour le grand nombre ; quelle prévention, quel aveuglement même dans celui qui a le plus d'esprit ! Que le peu de succès lui fasse reconnoître combien il a eu tort, il ne se corrigera pas. La même *imagination* qui l'a séduit le séduira encore, et vous le verrez sur le point de commettre une faute semblable à la première, que vous ne l'en convaincrez pas.

Les impressions qui se font dans les cerveaux froids s'y conservent long-temps. Ainsi les personnes dont l'extérieur est posé et réfléchi n'ont d'autre avantage, si c'en

est un , que de garder constamment les mêmes travers : par là , leur folie , qu'on ne soupçonnoit pas au premier abord , n'en devient que plus aisée à remarquer pour ceux qui les observent quelque temps. Au contraire , dans les cerveaux où il y a beaucoup de feu et beaucoup d'activité , les impressions s'effacent , se renouvellent ; les folies se succèdent. A l'abord on voit bien que l'esprit d'un homme a quelque travers , mais il en change avec tant de rapidité qu'on peut à peine le remarquer.

Rien n'est beau que le vrai , a dit Boileau : cependant tout ce qui est vrai n'est pas beau. Pour y suppléer , l'*imagination* lui associe les idées les plus propres à l'embellir ; et , par cette réunion , elle forme un tout où l'on trouve la solidité et l'agrément. La poésie en donne une infinité d'exemples. C'est là qu'on voit la fiction , qui seroit toujours ridicule sans le vrai , orner la vérité qui seroit souvent froide sans la fiction. Ce mélange plaît toujours , pourvu que les ornemens soient choisis avec discernement , et répandus avec sagesse. L'*imagination* est à la vérité ce qu'est la parure à une belle personne : elle doit lui prêter tous ses secours pour la faire paroître avec les avantages dont elle est susceptible.

IMBÉCILLE.

C'EST celui qui n'a pas la faculté de discerner différentes idées, de les comparer, de les composer, de les étendre, ou d'en faire abstraction. Tel étoit, parmi les Grecs, un certain Margitès, dont l'imbécillité passa en proverbe. Suidas prétend qu'il ne savoit pas compter au dessus de cinq, et qu'étant parvenu à l'adolescence il demanda à sa mère si elle et lui n'étoient pas enfans d'un même père....

Ceux qui n'aperçoivent qu'avec peine, qui ne retiennent qu'imparfaitement les idées, qui ne sauroient les rappeler ou les rassembler promptement, n'ont que très-peu de pensées. Ceux qui ne peuvent distinguer, comparer et abstraire des idées, ne sauroient comprendre les choses, faire usage des termes, juger, raisonner passablement; et quand ils le font, ce n'est que d'une manière imparfaite, sur des choses présentes et familières à leurs sens.

Si l'on examinoit les divers égaremens des *imbécilles*, on découvreroit assez bien jusqu'à quel point leur imbécillité procède du manque ou de la foiblesse de l'entendement.

Il y a une grande différence entre les *imbécilles* et les fous. Je croirois fort, dit Locke, que le défaut des *imbécilles* vient de manque de vivacité, d'activité et de mouvement dans les facultés intellectuelles, par où ils se trouvent privés de l'usage de la raison. Les fous, au contraire, semblent être dans l'extrémité opposée; car il ne paroît pas que ces derniers aient perdu la faculté de raisonner; mais il paroît qu'ayant joint mal-à-propos certaines idées, ils les prennent pour des vérités, et se trompent de la même manière que ceux qui raisonnent juste sur de faux principes. Ainsi vous verrez un fou qui, s'imaginant d'être roi, prétend, par une juste conséquence, être servi, honoré selon sa dignité. D'autres, qui ont cru être de verre, ont pris toutes les précautions nécessaires pour empêcher leur corps d'être cassé.

Il y a des degrés de folie comme il y en a d'imbécillité; l'union dérégulée des idées, ou le manque d'idées, étant

moins considérable dans les uns que dans les autres. En un mot, ce qui constitue vraisemblablement la différence qui se trouve entre les *imbécilles* et les fous, c'est que les fous joignent ensemble des idées mal assorties et extravagantes, sur lesquelles néanmoins ils raisonnent juste; au lieu que les *imbécilles* font très-peu ou point de propositions, et ne raisonnent que peu ou point du tout, suivant l'état de leur imbécillité.

Je ne sais si certains *imbécilles*, qui ont vécu quarante ans sans donner le moindre signe de raison, ne sont pas des êtres qui tiennent le milieu entre l'homme et la bête; car au fond ces deux noms que nous avons faits, homme et bête, signifient-ils des espèces tellement marquées par des essences distinctes, que nulle autre espèce ne puisse intervenir entre elles?

En cas que quelqu'un vint nous demander ce que deviendront les *imbécilles* dans l'autre monde, puisque nous sommes portés à en faire une espèce distincte entre l'homme et la bête, et que d'ailleurs il ne paroît pas que, dans leur état, ils puissent avoir aucune idée de la divinité, ni s'acquitter d'aucun devoir de religion, nous répondrions, avec Locke, qu'il ne nous importe point de savoir ou de rechercher de pareilles choses, et que cela regarde le souverain arbitre de nos destinées. D'ailleurs, soit que nous déterminions quelque chose, ou que nous ne déterminions rien sur leur état à venir, il ne sera ni meilleur ni pire. Les *imbécilles* sont, comme nous, entre les mains d'un créateur plein de bonté, qui ne dispose pas de ses créatures suivant les bornes étroites de nos opinions particulières, et qui ne les distingue point conformément aux noms et aux chimères qu'il nous plaît de forger.

(M. de JAUCOURT.)

IMITATION.

On peut définir l'*imitation* l'emprunt des images, des pensées, des sentimens, qu'on puise dans les écrits de quelque auteur, et dont on fait un usage, soit différent, soit approchant, soit en enchérissant sur l'original.

Rien n'est plus permis que d'user des ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde : ce n'est point un crime de les copier, c'est, au contraire, dans leurs écrits, selon Quintilien, qu'il faut prendre l'abondance et la richesse des termes, la variété des figures, et la manière de composer : ensuite, ajoute cet orateur, on s'attachera fortement à imiter les perfections que l'on voit en eux ; car on ne doit point douter qu'une bonne partie de l'art ne consiste dans l'*imitation* adroitement déguisée.

Laissons dire à certaines gens que l'*imitation* n'est qu'une espèce de servitude qui tend à étouffer la vigueur de la nature : loin d'affoiblir cette nature, les avantages qu'on tire de l'*imitation* ne servent qu'à la fortifier. C'est ce que M. Racine a prouvé solidement dans un mémoire agréable dont le précis décorera cet article.

Stésychore, Archiloque, Hérodote, Platon, ont été des imitateurs d'Homère, lequel vraisemblablement n'a pu lui-même, sans *imitation* de ceux qui l'ont précédé, porter tout d'un coup la poésie à son plus haut point de perfection. Virgile n'écrit presque rien qu'il n'imité : tantôt il suit Homère, tantôt Théocrite, tantôt Hésiode, et tantôt les poètes de son temps ; et c'est pour avoir eu tant de modèles, qu'il est devenu lui-même un modèle admirable.

J'avoue qu'il n'est pas impossible que des hommes, plus favorisés du ciel que les autres, s'ouvrent d'eux-mêmes un chemin nouveau, et y marchent sans guides ; mais de tels exemples sont si merveilleux, qu'ils doivent passer pour des prodiges.

En effet, le plus heureux génie a besoin de secours pour croître et se soutenir ; il ne trouve pas tout dans son propre fond. L'ame ne sauroit concevoir ni enfanter une production célèbre, si elle n'a été comme fécondée par

une source abondante de connoissances. Nos efforts sont inutiles sans les dons de la nature ; et nos efforts sont imparfaits, si l'*imitation* ne perfectionne ces dons.

Mais il ne suffit pas de connoître l'usage de l'*imitation* ; il faut savoir encore quelles règles on doit suivre pour en tirer les avantages qu'elle est capable de procurer.

La première chose qu'il faut faire est de se choisir un bon modèle. Il est plus facile qu'on ne pense de se laisser surprendre par des guides dangereux ; on a besoin de sagacité pour discerner ceux auxquels on doit se livrer. Combien Sénèque a-t-il contribué à corrompre le goût des jeunes gens de son temps et du nôtre ? Lucain a égaré plusieurs esprits qui ont voulu l'imiter, et qui ne possédoient pas le feu de son éloquence. Son traducteur, entraîné comme les autres, a eu la folle ambition de lui dérober la gloire du style ampoulé.

Il ne faut pas même s'attacher tellement à un excellent modèle, qu'il nous conduise seul et nous fasse oublier tous les autres écrivains. Il faut, comme une abeille diligente, voler de tous côtés, et s'enrichir du suc de toutes les fleurs. Virgile trouve de l'or dans le fumier d'Ennius ; et celui qui peint Phèdre d'après Eurypide, y ajoute encore de nouveaux traits que Sénèque lui présente.

Le discernement n'est pas moins nécessaire pour prendre dans les modèles qu'on a choisis les choses qu'on doit imiter. Tout n'est pas également bon dans les meilleurs auteurs ; et tout ce qui est bon ne convient pas également dans tous les temps et dans tous les lieux.

De plus, ce n'est pas assez que de bien choisir ; l'*imitation* doit être faite d'une manière noble, généreuse et pleine de liberté. La bonne *imitation* est une continuelle invention.

Il faut, pour ainsi dire, se transformer en son modèle, embellir ses pensées, et, par le tour qu'on leur donne, se les approprier, enrichir ce qu'on lui prend, et lui laisser ce qu'on ne peut enrichir. C'est ainsi que Lafontaine imitoit, comme il le déclare nettement.

Mon *imitation* n'est point un esclavage.

« Je n'emploie que l'idée, les tours et les lois que nos
» maîtres suivoient eux-mêmes. »

Si d'ailleurs quelqueendroit plein chez eux d'excellence
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.

Malherbe, par exemple, montre comment on peut enrichir la pensée d'un autre par l'image sous laquelle il représente le vers si connu d'Horace : *Pallida mors æquo pulsat pede, pāuperum tabernas, regumque turres.*

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Racine, dans *Andromaque*, a imité Sophocle, et a rendu d'une façon nouvelle ce qu'il fait dire au malheureux Ajax, lorsqu'étant près de mourir, il trouve son fils :

Fais connoître à mon fils les héros de sa race :
Autant que tu pourras conduis-le sur leur trace ;
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été.

M. Despréaux, qui disoit, en badinant, qu'il n'étoit qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace, s'est si fort enrichi de ces dépouilles, qu'il s'en est fait un trésor qui lui appartient justement ; en imitant toujours, il est toujours original. Il n'a pas traduit le poète latin, mais il a joûté contre lui, parce que, dans ce genre de combat, on peut être vaincu sans honte.

Si Virgile n'avoit pas osé joûter contre Homère, nous n'aurions pas sa magnifique description de la descente d'Énée aux enfers, ni l'admirable peinture du bouclier de son héros. C'est ici qu'il faut convenir que le poète latin nous apprend comment il s'y faut prendre pour se rendre original en imitant : c'est de cette manière que les grands peintres et les sculpteurs imitent la nature, je veux dire en l'embellissant.

L'approbation constante que l'Iphigénie de Racine a reçue sur le théâtre français, justifie sans doute l'opinion de ceux qui mettent cette tragédie au nombre des plus belles. En la comparant à la pièce du même nom, qui a fait les délices du théâtre d'Athènes, on verra de quelle façon on doit imiter les anciens. Eurypide, de l'aveu d'Aristote, ne donne pas à son Iphigénie un caractère constant et soutenu : d'abord elle déclare qu'elle périt par le meurtre injuste d'un père barbare ; un moment après elle change de sentiment, elle excuse ce père, et prie Clytemnestre de ne point haïr Agamemnon pour l'amour d'elle. L'auteur de l'Iphigénie moderne, sentant la faute d'Eurypide, a pris grand soin de l'éviter ; il a peint cette princesse toujours respectueuse et toujours soumise aux volontés de son père.

Ainsi l'imitation née de la lecture continuelle des bons originaux ouvre l'imagination, inspire le goût, étend le génie et perfectionne les talens ; c'est ce qui fait dire à un de nos meilleurs poètes :

Mon feu s'échauffe à leur lumière,
Ainsi qu'un jeune peintre instruit
Sous Coipel et sous l'Argillière,
De ces maîtres qui l'ont conduit
Se rend la touche familière ;
Il prend noblement leur manière,
Et compose avec leur esprit.

Ne rougissons donc pas de consulter des guides habiles, toujours prêts à nous conduire : quoiqu'ils soient nos maîtres, la grande distance que nous voyons entre eux et nous ne doit point nous effrayer. La carrière dans laquelle ils ont couru si glorieusement est encore ouverte : nous pouvons les atteindre en les prenant pour modèles et pour rivaux dans nos imitations ; si nous ne les atteignons pas, du moins nous pouvons en approcher, et, après les grands hommes, il est encore des places honorables. La réputation de Lucrèce n'empêcha pas Virgile de paroître, et la gloire d'Hortensius ne ralentit point l'ardeur de Cicéron pour l'éloquence. Quel homme étoit plus propre à désespérer ses rivaux que Corneille ? Cependant il a

trouvé un égal; et, quoiqu'un autre ait mérité la même couronne, la sienne lui est demeurée toute entière, et n'a rien perdu de son éclat.

Concluons que c'est à l'*imitation* que les modernes doivent leur gloire, et que c'est de cette même *imitation* que les anciens ont tiré leur grandeur.

L'*imitation* en morale est, dit Bacon, la traduction des préceptes en exemples. Un jeune homme qui veut s'avancer dans la carrière de la gloire et de la vertu, doit commencer par se proposer d'excellens modèles, et ne pas prendre, d'après eux, quelques traits de ressemblance pour une parfaite conformité; mais, avec le temps, il doit devenir lui-même son modèle, c'est-à-dire régler ses actions par ses actions, et donner des exemples après en avoir suivi.

(M. de JAUVERT.)

IMMORTALITÉ, IMMORTEL.

QUI ne mourra point, qui n'est point sujet à la dissolution et à la mort. Dieu est *immortel* ; l'ame de l'homme est *immortelle*, non parce qu'elle est spirituelle, mais parce que Dieu qui est juste, et qui a voulu que les bons et les méchans éprouvassent dans l'autre monde un sort digne de leurs œuvres dans celui-ci, a décidé et a dû décider qu'elle existeroit après sa séparation d'avec le corps. Dieu a tiré l'ame du néant ; si elle n'y retombe pas, c'est qu'il lui plaît de la conserver. Matérielle ou spirituelle, elle subsisteroit également si c'étoit sa volonté. Le sentiment de sa spiritualité et celui de l'*immortalité* sont indépendans l'un de l'autre ; l'ame pourroit être spirituelle et mortelle, matérielle et *immortelle*. Socrate, qui n'avoit aucune idée de la spiritualité de l'ame, croyoit à son *immortalité*. C'est par Dieu et non par elle-même que l'ame est ; c'est par Dieu, et ce ne peut être que par Dieu qu'elle continuera d'être. Les philosophes démontrent que l'ame est spirituelle, et la foi nous apprend qu'elle est *immortelle*, et elle nous en apprend aussi la raison.

L'*immortalité* se prend encore pour cette espèce de vie que nous acquérons dans la mémoire des hommes ; ce sentiment qui nous porte quelquefois aux plus grandes actions, est la marque la plus forte du prix que nous attachons à l'estime de nos semblables. Nous entendons en nous-mêmes l'éloge qu'ils feront un jour de nous, et nous nous immolons. Nous sacrifions notre vie, nous cessons d'exister réellement pour vivre en leur souvenir. Si l'*immortalité*, considérée sous cet aspect, est une chimère, c'est la chimère des grandes ames : ces ames qui prisent tant l'*immortalité* doivent priser, en même proportion, les talens sans lesquels elles se la promettoient en vain ; la peinture, la sculpture, l'architecture, l'histoire et la poésie. Il y eut des rois avant Agamemnon, mais ils sont tombés dans la mer de l'oubli, parce qu'ils n'ont point eu un poète sacré qui les ait immortalisés : la tradition altère la vérité des faits et les rend fabuleux. Les noms passent avec les empires, sans la voix du poète et de l'historien qui

traverse l'intervalle des temps et des lieux, et qui les apprend à tous les siècles et à tous les peuples. Les grands hommes ne sont immortalisés que par l'homme de lettres qui pourroit s'immortaliser sans eux. Au défaut d'actions célèbres, il chanteroit les transactions de la nature et le repos des dieux, et il seroit entendu dans l'avenir. Celui donc qui méprisera l'homme de lettres, méprisera aussi le jugement de la postérité, et s'élèvera rarement à quelque chose qui mérite de lui être transmis.

Mais y a-t-il en effet des hommes en qui le sentiment de l'immortalité soit totalement éteint, et qui ne tiennent aucun compte de ce qu'on pourra dire d'eux quand ils ne seront plus? Je n'en crois rien. Nous sommes fortement attachés à la considération des hommes avec lesquels nous vivons; malgré nous, notre vanité excite du néant ceux qui ne sont pas encore, et nous entendons plus ou moins fortement le jugement qu'ils porteront de nous, et nous le redoutons plus ou moins.

Si un homme me disoit: Je suppose qu'il y ait dans un vieux coffre, relégué au fond de mon grenier, un papier capable de me traduire chez la postérité comme un scélérat et comme un infâme; je suppose encore que j'aie la démonstration absolue que ce coffre ne sera point ouvert de mon vivant, eh bien! je ne me donnerois pas la peine de monter au haut de ma maison, d'ouvrir le coffre, d'en tirer le papier, et de le brûler. Je lui répondrois: Vous êtes un menteur.

Je suis bien étonné que ceux qui ont enseigné aux hommes l'immortalité de l'ame, ne leur aient pas persuadé en même temps qu'ils entendront sous la tombe les jugemens divers qu'on portera d'eux lorsqu'ils ne seront plus.

(ANONYME.)

IMPARTIAL.

On dit d'un juge qu'il est *impartial*, lorsqu'il pèse, sans acception des choses et des personnes, les raisons pour et contre. Un examen *impartial*, lorsqu'il est fait par un juge *impartial*. Il n'y a guère de qualité plus essentielle et plus rare que l'impartialité. Qui est-ce qui l'a? Le voyageur. Il a été trop loin pour regarder les choses d'un œil non prévenu. Le juge? Il a ses idées particulières, ses formes, ses connoissances, ses préjugés. L'historien? Il est d'un pays, d'une secte, etc. Parcourez ainsi les différens états de la vie, songez à toutes les idées dont nous sommes préoccupés, faites entrer en considération l'âge, l'état, le caractère, les passions, la santé, la maladie, les usages, les goûts, les saisons, les climats, en un mot la foule des causes tant physiques que morales, tant innées qu'acquises, tant libres que nécessaires, qui influent sur nos jugemens, et prononcez après cela si l'homme qui se croit sincèrement très-*impartial* l'est en effet beaucoup. Il ne faut pas confondre un juge ignorant avec un juge partial. L'ignorant n'a pas les connoissances nécessaires pour bien juger; le partial s'y refuse.

(ANONYME.)

IMPATIENCE.

INQUIÉTUDE de celui qui souffre, ou qui attend avec agitation l'accomplissement de ses vœux.

Ce mouvement de l'ame, plus ou moins bouillant, précède d'un tempérament vif, facile à s'enflammer, et qu'on auroit pu souvent modérer par les secours d'une bonne éducation.

Les princes qui croient tout pouvoir, et qui se livrent à leur *impatience*, innoient ces enfans qui rompent les branches des arbres pour en cueillir le fruit avant qu'il soit mûr. Il faut être patient pour devenir maître de soi et des autres.

Loin donc que l'*impatience* soit une force et une vigueur de l'ame, c'est une foiblesse et une impuissance de souffrir la peine. Elle tombe en pure perte et ne produit jamais aucun avantage. Quiconque ne sait pas attendre et souffrir ressemble à celui qui ne sait pas taire un secret; l'un et l'autre manquent de force pour se retenir.

Comme à l'homme qui court dans un char, et qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter quand il le faut ses coursiers fougueux, il arrive qu'ils n'obéissent plus au frein, brisent le char et jettent le conducteur dans le précipice; ainsi les effets de l'*impatience* peuvent souvent devenir funestes. Mais les plus sages leçons contre cette foiblesse sont bien moins puissantes pour nous en garantir, que la longue épreuve des peines et des revers.

(M. de JAUCOURT.)

IMPÉRIEUX.

IMPÉRIEUX.

ON le dit de l'homme, du caractère, du geste et du ton. L'homme *impérieux* veut commander par-tout où il est; cela est dans son caractère; il a le ton haut et fier, et le geste insolent. Les hommes *impérieux* avec leurs égaux sont impertinens ou vils avec leurs supérieurs; impertinens, s'ils demeurent dans leur caractère; vils, s'ils en descendent. Si les circonstances favorisoient l'homme *impérieux* et le portoient aux premiers postes de la société, il y seroit despote. Il est né tyran, et il ne songe pas à s'en cacher. S'il rencontre un homme ferme, il en est surpris; il le regarde au premier coup-d'œil comme un esclave qui méconnoît son maître. Il y a des amis *impérieux*; tôt ou tard on s'en détache. Il y a peu de bienfaiteurs qui aient assez de délicatesse pour ne le pas être. Ils rendent la reconnaissance onéreuse, et font à la longue des ingrats. On s'affranchit quelquefois de l'homme *impérieux* par les services qu'on en obtient. Il contraint son caractère de peur de perdre le mérite de ses bienfaits. L'amour est une passion *impérieuse* à laquelle on sacrifie tout. En effet, qu'est-ce qu'il y a à comparer à une femme, à une belle femme, au plaisir de la posséder, à l'ivresse qu'on éprouve dans ses embrassemens, à la fin qui nous y porte, au but qu'on y remplit, et à l'effet dont ils sont suivis? Les femmes sont *impérieuses*; elles semblent se dédommager de leur faiblesse naturelle par l'exercice outré d'une autorité précaire et momentanée. Les hommes *impérieux* avec les femmes ne sont pas ceux qui les connoissent le plus mal; ces rustres-là semblent avoir été faits pour venger d'elles les gens de bien qu'elles dominent ou qu'elles trahissent.

(ANONYME.)

IMPERTINENCE.

L'USAGE a changé le sens de ce mot ; il exprimait autrefois une action ou un discours opposé au sens commun , aux bienséances , aux petites règles qui composent le savoir-vivre. On ne s'en sert guère aujourd'hui que pour caractériser une vanité dédaigneuse , conçue sans fondement , et montrée sans pudeur : cette sorte de vanité est assez commune. Heureux qui peut en rire ! L'homme sage et sensé en est plus le martyr que le frondeur. La vanité, l'*impertinence*, le sot orgueil des rangs , lui paroissent les inconvéniens nécessaires de la hiérarchie qui maintient l'ordre et l'amour de la gloire qui vivifie la nation.

L'*impertinence* se dit du caractère de l'homme , et d'une action qu'il aura faite. On dit de l'homme , c'est un impertinent ; de l'action , c'est une *impertinence*. Il faut cependant observer qu'il en est de l'*impertinence* comme du mensonge , de l'injustice et de la plupart des autres qualités , bonnes ou mauvaises. Celui qui a dit un mensonge , ou qui a commis une injustice , n'est pas pour cela un homme injuste ni un menteur ; et celui qui a dit ou fait une *impertinence* , un homme impertinent. L'impertinent ne distingue ni les lieux , ni les circonstances , ni les choses , ni les personnes. Il parle , et il offense ; il parle encore , et il offense encore. Il n'est pas toujours sans esprit , mais il est sans jugement , sans délicatesse ; il rebute , il aigrit , on le hait , on le fuit ; c'est un fat outré. Je ne sais si l'impertinent est fort sensible à son propre caractère quand il le rencontre dans un autre ; je ne le crois pas. C'est le bon esprit et un grand usage du monde qui corrigent de l'*impertinence* qu'on tient de la mauvaise éducation. S'il y a des hommes impertinens , il ne manque pas de femmes impertinentes. Une petite-maitresse ou une impertinente , c'est presque la même chose : il y en a d'autres encore.

Qu'est-ce que l'*impertinence* ?.... Plaisante question ! c'est ce qu'on voit , ce qu'on entend , ce qu'on dit , ce qu'on fait , ce qu'on lit , ce qu'on écrit , ce qu'on applaudit ,

ce qu'on admire, ce qui entre pour les dix-neuf vingtièmes dans la valeur intrinsèque de nos agréables.

L'impertinent de Théophraste n'étoit qu'un diseur de riens ; l'impertinent moderne est si perfectionné, que celui des Grecs ne seroit qu'un pauvre débutant au milieu des nôtres. L'impertinent confond l'honnête liberté de l'homme aimable avec cette familiarité que nos grand-mères trouvoient excessive ou excédante. Il parle et agit avec une hardiesse qui va jusqu'à l'insolence. L'homme du jour dissipe gaiement ce qui appartient à ses créanciers, dépouille ses parens, frustre ses enfans de leur patrimoine ; voudroit ruiner ses amis au jeu ; brigue leurs places, convoite et séduit leurs femmes, abandonne la sienne à qui la veut ; aussi a-t-il tous les droits possibles de se croire essentiellement impertinent, c'est-à-dire sectateur de la *non appartenance* ; car il proteste, par le fait, contre quiconque dit : *Ceci m'appartient*. Quant aux convenances, il est du bel air de ne faire aucun état des obligations qu'imposaient anciennement le rang, les formes antiques, les usages établis, le bon sens, une certaine uniformité de conduite. Aujourd'hui, chaque individu tend à secouer toute espèce de joug, à briser ou relâcher tous ses liens, pour se procurer sa propre satisfaction par tous les moyens, non pas justes, non pas raisonnables, mais possibles, ou même illusoires. Dans ce déchaînement des passions excitées, le cœur est une démocratie tumultueuse qui change à tout instant de magistrats. Il nous manque des forces inextinguibles, des attraits toujours nouveaux, des moyens proportionnés aux desirs ; mais nous nous servons tous si bien de ce que nous avons, qu'on ajoute à notre gloire en songeant à ce qui nous manque. Depuis qu'il est ignoble de posséder une santé robuste, si nous avons le malheur de naître trop vigoureux, les mœurs corrigeroient bien vite la nature.

(ANONYME.)

IMPÉTUEUX.

TERME relatif à la violence du mouvement. Le vent est *impétueux* ; les flots de la mer sont *impétueux* ; le Rhône est *impétueux*. Il se dit, au figuré, de la jeunesse, de la colère, du caractère, du zèle, du style, du discours, et de presque toutes les qualités qui peuvent pécher par excès. C'est une affaire d'organisation, à laquelle ni l'éducation, ni la réflexion, ni le malheur, ni l'âge, ne remédient pas toujours. Il est dangereux de s'opposer à l'impétuosité, soit au simple, soit au figuré. Un orateur *impétueux* nous entraîne ; un orateur grave nous accable. L'impétuosité est ordinairement de courte durée ; il faut la laisser passer.

(ANONYME.)

I M P I E.

L'IMPIE est celui qui médit d'un dieu qu'il adore au fond de son cœur. *L'impie*, ou n'a point de religion, ou parle avec mépris de toutes les choses de la religion. Il ne faut pas confondre l'incrédule et l'impie. L'incrédule est un homme à plaindre; l'impie est un méchant à mépriser. Les chrétiens qui savent que la foi est le plus grand de tous les dons, doivent être plus circonspects que les autres hommes dans l'application de cette injurieuse épithète. Ils n'ignorent pas qu'elle devient une espèce de dénonciation, et qu'on compromet la fortune, le repos, la liberté et même la vie de celui qu'on se plaît à traduire comme un *impie*. Il y a beaucoup de livres hétérodoxes, il y a peu de livres *impies*. On ne doit regarder comme *impies* que les ouvrages où l'auteur inconséquent et hérétique blasphème contre la religion qu'il avoue. Un homme a ses doutes; il les propose au public. Il me semble qu'au lieu de brûler son livre, il vaudroit beaucoup mieux l'envoyer en Sorbonne, pour qu'on en préparât une édition où l'on verroit d'un côté les objections, de l'autre les réponses des docteurs. Que nous apprennent une censure qui proscriit, un arrêt qui condamne au feu? Rien. On ne peut pas douter que nos habiles théologiens ne réfutassent solidement toutes les misérables subtilités de l'impie. Ce seroit peut-être le moyen de le ramener dans le sein de l'église, et tous les fidèles édifiés s'en fortifieroient encore dans leur foi.

D'*impie* on a fait impiété.

Ceux qui ont lu Platon ont dû voir qu'il n'aime pas les athées : il est même, dans sa législation, très-sévère à leur égard, et d'autant plus que la justice divine est la première base de toutes ses lois criminelles et civiles, et que le sacerdoce et le culte sont chez lui au premier rang dans l'ordre politique; en quoi Platon ne diffère d'aucun législateur ni d'aucun gouvernement connu depuis l'origine des sociétés. Quant aux athées, voici ses paroles

à l'article des lois contre l'impicité. « Parmi ceux qui
» nient la divinité il en est qui , par une suite de leur bon
» naturel , s'abstiennent de mal faire , et vivent bien : il
» en est qui ne cherchent dans cette opinion qu'une sauve-
» garde à leurs passions et à leurs vices. Les uns et les
» autres sont plus ou moins nuisibles à l'ordre public.
» Les premiers seront punis de cinq ans de détention ,
» et , pendant ce temps , ils ne verront que les magis-
» trats chargés de l'inspection des prisons , et qui les
» exhorteront à rentrer en eux-mêmes , et à revenir au
» bon sens. Ils seront ensuite mis en liberté ; mais , s'ils
» se rendent de nouveau coupables du même crime , ils
» seront mis à mort. Les autres seront condamnés à une
» prison perpétuelle ; et , après leur mort , ils seront pri-
» vés de sépulture , et jetés hors du territoire de la ré-
» publique. » L'on ne sera pas surpris de cette rigueur
si l'on se rappelle combien tous les gouvernemens de la
Grèce étoient ennemis de l'irréligion , et que les deux
ou trois sophistes qui manifestèrent une opinion contraire
à l'existence des dieux n'évitèrent le supplice que par
un exil volontaire. Les Romains , encore fort étrangers
à toute espèce de philosophie lorsqu'ils firent leurs lois ,
ne supposèrent pas apparemment que l'on pût nier l'exis-
tence de la divinité , puisque , en ordonnant des peines
capitales contre le sacrilège et l'impicité , ils ne firent
aucune mention de l'athéisme qui , pourtant , vers les der-
niers temps de la république , et à l'époque de l'extrême
dépravation des mœurs , devint commun chez eux comme
chez les Grecs , mais de la même manière que parmi
nous , c'est-à-dire que la divinité étoit plutôt oubliée et
méconnue par inconsideration que niée par conviction.
Il y eut pourtant cette différence , que Rome n'eut
point de professeur d'athéisme proprement dit , et que
la France et l'Europe en ont eu , dont plusieurs même ,
dans les deux derniers siècles , périrent du dernier sup-
plice. Malgré ces exemples et l'autorité de Platon qui ,
en toute autre chose , est fort loin d'une rigueur outrée ,
mon avis , si j'étois obligé d'en avoir un , ne seroit ja-
mais pour une peine capitale ; mais il me semble que

l'on pourroit dire à celui qui professe ouvertement l'athéisme : Votre doctrine est contraire à tout ordre social, et vous êtes par conséquent très-coupable de n'avoir pas du moins gardé pour vous seul une opinion qui ne peut faire que du mal. Dès que vous l'avez fait connoître, vous ne pouvez plus vivre sous nos lois dont vous méconnoissez le premier principe. Retirez-vous donc de notre territoire, et allez vivre là où l'on voudra vous souffrir.

Toute impiété, dit encore Platon, a l'erreur pour principe : c'est directement l'opposé de la doctrine de nos jours, qui tient pour premier axiome que *toute religion est une erreur*. Il paroît que Platon, d'ailleurs si doux et si indulgent, ne pouvoit tolérer l'irréligion. On s'en aperçoit au commencement de son dixième livre des Lois, où il se propose de convaincre l'impiété comme absurde, avant de la condamner comme criminelle. « Quoiqu'il ne » soit pas possible, dit-il, de ne pas haïr les *impies*, et » de ne pas s'élever contre eux avec véhémence, tâchons » cependant de contenir notre indignation, et de raison- » ner avec eux le plus paisiblement qu'il nous sera pos- » sible. » Et c'est ce qu'il fait ; mais plus ses raisonnemens sont plausibles, plus on en peut conclure qu'on n'eût pas ainsi laissé raisonner de nos jours un si grand ennemi de l'irréligion, et que s'il fut assez heureux pour échapper aux deux tyrans de Syracuse, il n'auroit pas échappé aux tyrans de notre révolution.

(ANONYME.)

IMPITOYABLE.

QUI est sans pitié. On doit être *impitoyable* envers les méchans, toutes les fois que la commisération que l'on exerceroit envers eux tourneroit contre les bons. Ce n'est pas toujours le juge, c'est la loi qui est sourde et *impitoyable*. On dit : le fer *impitoyable* ne pardonnoit à personne : l'enfer et la mort sont *impitoyables*. Les pécheurs impénitens trouveront dans le dieu de la miséricorde, qui les a faits et qui connoît leur foiblesse, un arbitre *impitoyable*. Voilà le seul cas peut-être où la foi nous empêche de prendre ce mot en mauvaise part.

(ANONYME.)

IMPLICITE.

IMPLICITE est le contraire d'explicite, et signifie non expliquée, non développée. Volonté *implicite*, foi *implicite*.

Volonté *implicite* est celle qui se manifeste moins par des paroles que par des circonstances et des faits. Telle clause, par exemple, sans être énoncée dans un contrat, y est censée contenue, parce qu'elle suit de la volonté *implicite* et primitive des contractans, laquelle se démontre tant par la nature de l'acte que par d'autres clauses équivalentes et nettement exprimées.

Foi *implicite* est un acquiescement général et sincère à tout ce que l'église nous propose, sans que le fidèle porte sa vue ni sa foi sur tel ou tel article de croyance qu'il ignore le plus souvent.

La plupart des hommes n'ont, comme on sait, qu'une foi *implicite* ; trop occupés de leurs affaires temporelles, ils n'ont ni le temps ni le goût de l'étude et de l'application nécessaires pour acquérir les connoissances que suppose une foi explicite un peu étendue. Heureusement ils en ont toujours assez pour saisir le principal objet de la foi que J. C. nous demande, je veux dire la ferme confiance que nous devons avoir en sa parole. En effet, le sauveur n'insiste pas, comme les théologiens, sur une adhésion expresse, pas même sur une adhésion *implicite* à des opinions controversées dans l'école, et dont la plupart n'intéressent ni la religion ni les mœurs.

La confiance, la foi invariable en sa puissance et en sa médiation, est presque le seul article qu'il exige de nous ; et c'est ce qu'il témoigne sans équivoque dans les divers passages où il parle de la foi : en voici quelques-uns pris au hasard et sans choix, car ils ont tous le même sens dans la bouche du sauveur.

Jésus admirant l'extrême confiance du centenier, dit, en marquant sa surprise : En vérité je n'ai point trouvé une si grande foi en Israël.

Dans une autre occasion, voyant la foi de ceux qui lui

présentoient un paralytique : Mon fils , dit-il au malade , ayez confiance , vos péchés vous sont remis.

Il dit de même à l'hémorroïsse : Ma fille , ayez confiance , votre foi vous a sauvée.

Saint Pierre marchant sur les eaux et paroissant effrayé , Jésus lui tendit la main en lui disant : Homme de peu de foi , pourquoi avez-vous douté.

Il dit à un aveugle qui demandoit sa guérison avec de grands cris : Allez , votre foi vous a sauvé.

Il dit encore à un lépreux qu'il avoit guéri , et qui lui rendoit grâce à genoux : Levez-vous , allez , votre foi vous a sauvé.

Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique , afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point , mais qu'il ait la vie éternelle.

Qu'on examine dans le texte des évangiles tous les passages où il est question de la foi , et l'on verra qu'ils n'expriment que l'intime persuasion de la divinité du sauveur , que la confiance en ses mérites infinis : principe fondamental de la foi nécessaire à tous les hommes , et qui semble se réduire à croire l'unité d'un dieu en trois personnes , et la divinité de J. C. unie à l'humanité pour opérer le salut du genre humain , foi efficace et fructifiante dont le sauveur fait dépendre non seulement les guérisons miraculeuses et les autres prodiges de sa toute-puissance , mais encore la rémission des péchés et les récompenses de la vie éternelle ; foi par conséquent bien différente d'une adhésion stérile à tant de propositions débattues parmi les scholastiques , et qui n'ont au reste que peu ou point de rapport au perfectionnement de nos mœurs.

Il résulte de ces observations que la plupart des dogmes énoncés par l'église , bien que solidement établis sur son infailibilité , ne tiennent pourtant que le second rang dans le système de notre croyance , et qu'ainsi la connoissance expresse en est moins nécessaire au salut ; en un mot , qu'ils peuvent devenir l'objet de la foi *implicite* , ou de ce qu'on appelle foi du peuple ou du charbonnier.

(ANONYME.)

IMPORTANCE. *

TERME relatif à la valeur d'un objet. S'il a, ou si nous y attachons une grande valeur, il est important. On dit d'un meuble précieux, un meuble d'*importance* ; d'un projet, d'une affaire, d'une entreprise, qu'elle est d'*importance*, si les suites en peuvent devenir ou très-avantageuses ou très-nuisibles. Le mal et le bien donnent également de l'*importance*. D'*importance* on a fait important, qui se prend à peu près dans le même sens. On dit : il est important de bien commencer, d'aller vite, de marcher sourdement. Il faut que le sujet d'un poème épique ou dramatique soit important. Combien de questions futiles qu'auroient à peine agité les scholastiques dans l'ombre et la poussière de leurs classes, si le gouvernement ne leur avoit donné de l'*importance* par la part qu'il y a prise ! Qu'il ose les mépriser, et bientôt il n'en sera plus parlé. Qu'il en fasse un sujet de distinction, de préférence, de grace, et bientôt les haines s'accroîtront ; les peuples s'armeront, et une dispute de mots finira par des assassinats et des ruisseaux de sang. L'adjectif *important* a deux acceptions particulières. On dit d'un homme qui peut beaucoup dans la place qu'il occupe, c'est un homme important : on le dit aussi de celui qui ne peut rien, ou peu de chose, et qui met tout en œuvre pour se faire attribuer un crédit qu'il n'a pas. Les nouveaux débarqués, ceux qui sollicitent des graces, des places, sont à tout moment ici la dupe des importans. La ville et la cour regorgent d'importans qui font payer bien cher leur nullité. Les importans sont dans les cours ce que les prêtres du paganisme étoient dans leurs temples. On les croyoit en grande familiarité avec les dieux, parce qu'ils ne s'en éloignaient jamais. On leur portoit des offrandes qu'ils acceptoient ; et ils s'engageoient à parler au ciel, à qui ils ne disoient rien, ou qui ne les entendoit pas. En un mot, l'important est sans naissance, mais il voit des gens de qualité ; il est sans talens, mais il protège ceux qui en ont ; il est sans crédit, mais il se met en chemin pour

rendre service; il ne fait rien, mais il conseille ceux qui font mal. S'il a une petite place, il croit y faire de grandes choses; enfin il voudroit faire croire à tout le monde, et se persuader à lui-même, que ses discours, ses actions, son existence, influent sur la destinée de la société.

(A N O N Y M E.)

I M P O R T U N.

L'IMPORTUN est celui qui embarrasse, incommode, ennuie, chagrine par sa présence, ses discours et ses actions hors de saison.

Un *importun* offre avec vivacité ses services à des gens qui ne veulent pas l'employer; il prend le moment que son ami est accablé d'affaires pour lui parler de sciences; il va souper chez sa maîtresse le soir même qu'elle a la fièvre; il entraîne à la promenade des gens à peine arrivés d'un long voyage, et qui ne cherchent qu'à se reposer de leurs fatigues; en un mot, il ne sait jamais discerner le temps et les occasions, et, loin d'obliger les autres, il leur déplaît et leur devient à charge. Ce rôle ridicule qu'il joue dans la société, est le vrai rôle d'un sot; un homme habile, dit la Bruyère, sent d'abord s'il convient ou s'il ennuie; il sait disparaître l'instant qui précède celui où il seroit de trop quelque part.

(M. de J A U C O U R T.)

IMPOSANT.

C'EST l'effet de tout ce qui imprime un sentiment de crainte, d'admiration, de respect, d'égard ou de considération. On en impose par des qualités réelles, ou par des qualités apparentes. Il se dit et des personnes et des choses. La dignité, le ton, le visage, le caractère, le regard, en imposent dans la personne. La grandeur, l'élévation, la masse, le faste, l'éclat, la dépense, l'espace, l'étendue, la durée, l'ancienneté, le travail, la perfection, en imposent dans les choses. Rien n'en impose au sage que ce qui excite en lui un sentiment réfléchi d'admiration, d'estime ou de respect; en imposer se prend encore dans un sens différent, pour tromper, mentir, séduire. On impose aussi une pénitence, une tâche, un nom, une taxe, les mains, un fardeau, etc.; acceptions du verbe imposer, assez éloignées des précédentes.

(ANONYME.)

IMPOSTURE.

ON en impose aux hommes par des actions et par des discours. Les deux crimes les plus communs dans le monde sont l'*imposture* et le vol. On en impose aux autres, on s'en impose à soi-même. Toutes les manières possibles dont on abuse de la confiance ou de l'imbécillité des hommes, sont autant d'*impostures*; mais le vrai champ et sujet de l'*imposture* sont les choses inconnues. L'étrangeté des choses leur donne crédit. Moins elles sont sujettes à nos discours ordinaires, moins on a les moyens de les combattre. Aussi Platon dit-il qu'il est bien plus aisé de satisfaire, parlant de la nature des dieux que de la nature des hommes, parce que l'ignorance des auditeurs prête une belle et large carrière. D'où il arrive que rien n'est si fermement cru que ce qu'on sait le moins, et qu'il n'y a gens si assurés que ceux qui nous content des fables, comme alchimistes, pronostiqueurs, indicateurs, chiromanciens, médecins, *id genus omne*, auxquels je joindrois volontiers si j'osois, dit Montaigne, un tas d'interprètes et contrôleurs des desseins de Dieu, faisant état de trouver les causes de chaque accident, et de voir dans les secrets de la volonté divine les motifs incompréhensibles de ses œuvres; et quoique la variété et discordance continuelles des événemens les rejette de coin en coin et d'orient en occident, ils ne laissent pourtant de suivre leur éteuf, et de même crayon peindre le blanc et le noir. Les *imposteurs* qui entraînent les hommes par des merveilles en sont rarement examinés de près, et il leur est toujours facile de prendre d'un sac deux moutures.

Imposture, en fait de maladies, est une ruse ou artifice qu'on pratique pour paroître attaqué d'une maladie qu'on n'a pas. C'est une malice des mendiants et des gueux qui feignent d'être sourds et muets, qui contrefont les ladres; des femmes qui paroissent avoir des cancers à la mamelle, des descentes de matrice et autres maux, pour exciter la compassion du peuple et en recevoir de plus amples aumônes. Il est entré de l'art et de l'industrie jusque dans les moyens d'abuser le public par les voies les plus hon-

teuses. En général il y a trois motifs auxquels on peut rapporter toutes ces fausses démonstrations ; la crainte , la pudeur et l'intérêt. C'est par la crainte du supplice qu'un criminel contrefait l'insensé ; par pudeur , une fille se plaint d'hydropisie pour cacher une grossesse ; par intérêt , une femme se dit enceinte , et prend les précautions qui peuvent le faire croire , afin de pouvoir supposer un enfant , etc. Les médecins et chirurgiens , dans les rapports qu'ils sont obligés de faire en justice , doivent être très-attentifs à ne se point laisser tromper. Il y a beaucoup de circonstances délicates où il faut user d'une grande prudence , et être capable de discernement pour aller à la recherche de la vérité , et rendre aux juges un témoignage fidèle et éclairé.

(A N O N Y M E .)

IMPRÉCATION.

C'EST-A-DIRE malédiction. Ce terme, dans l'acception commune, désigne proprement des vœux formés par la colère ou par la haine.

On appelle de ce mot les expressions emportées que le désir de la vengeance nous arrache lorsque, nous sentant trop foibles pour nuire par nous-mêmes à ce que nous haïssons, nous osons réclamer le secours de la divinité, et l'inviter à épouser nos ressentimens.

Mais il s'agit ici de ces *imprécations* singulières des anciens que leur religion et la croyance des peuples autorisoient. Ils les distinguoient en *imprécations* publiques et en *imprécations* des particuliers.

J'entends par *imprécations* publiques celles que l'autorité civile ordonnoit, en certains cas, chez les Grecs, chez les Romains et chez quelques autres peuples.

Les citoyens impies, mais sur-tout les oppresseurs de la liberté et les ennemis de l'état, furent l'objet le plus ordinaire de ces sortes d'*imprécations*. Alcibiade en subit la peine pour avoir mutilé les statues de Mercure, et pour avoir profané les sacrés mystères de Cérès.

Dès que les Athéniens eurent secoué le joug des pisis-tratides, un décret du sénat ordonna des *imprécations* contre Pisistrate et ses descendans. Un pareil décret en ordonna de plus fortes contre Philippe, roi de Macédoine. Tite-Live nous en a conservé la teneur que voici :

Le peuple, dit-il, obtint du sénat un décret qui portoit que les statues qu'on avoit élevées à ce prince seroient renversées ; que tous ses portraits seroient déchirés ; que son nom et ceux de ses ancêtres, de l'un et de l'autre sexe, seroient effacés ; que les fêtes établies en son honneur seroient réputées profanes, et les jours où on les célébroit des jours malheureux ; que les lieux où l'on avoit placé quelque monument à sa gloire seroient déclarés des lieux exécrables ; enfin, que les prêtres, dans toutes leurs prières publiques pour les Athéniens et pour leurs alliés, seroient obligés de joindre des malédictionns contre la personne et la famille de Philippe. On inséra depuis

depuis dans le décret que tout ce qui pourroit être imaginé pour flétrir le nom du roi de Macédoine seroit avoué et adopté par le peuple d'Athènes, et que si quelqu'un osoit s'y opposer, il seroit regardé comme ennemi de l'état.

Eschine nous apprend que les amphictyons s'obligèrent, par une amère *imprécation*, non seulement à ne jamais cultiver, mais même à ne jamais permettre qu'on cultivât les terres des Cyrhéens et des Acragallides qui avoient profané le temple de Delphes, et s'étoient gorgés du butin des offrandes dont l'avoit enrichi la piété des peuples : Voici les propres termes de l'*imprécation* ; ils sont bien curieux.

« Si quelqu'un, soit particulier, soit ville, soit nation »
 » entière, viole cet engagement, qu'on les déteste comme »
 » criminels de lèse-majesté divine envers Apollon, La- »
 » tone, Diane et Minerve ; que leurs terres ne donnent »
 » point de fruits ; que leurs femmes n'enfantent pas des »
 » hommes, mais des monstres ; que leurs troupeaux ne »
 » produisent que des masses contraires à l'ordre de la »
 » nature ; que sans cesse de tels gens succombent dans »
 » toute expédition de guerre, dans tout jugement de »
 » tribunal, dans toute délibération de peuple ; qu'eux, »
 » leur famille et leur race, périssent par une extermina- »
 » tion totale ; qu'enfin aucune victime de leur part ne »
 » trouve grace devant les quatre divinités offensées, et »
 » qu'à jamais elles rejettent de semblables sacrifices ! »

Comme toutes les *imprécations* avoient pour but d'attirer la colère des dieux sur la tête de celui contre qui on les prononçoit, les divinités qui, dans la mythologie, présidoient à la vengeance, entre lesquelles les furies tenoient le premier rang, étoient celles que l'on invoquoit le plus généralement dans les *imprécations*.

Les vœux qu'on leur adressoit étoient conçus en des termes qui marquent qu'on ne les invoquoit que pour en obtenir quelque chose de funeste, et afin de répandre une sorte d'horreur sur les sacrifices qui faisoient partie de la cérémonie ; on les offrit, ces sacrifices, non sur des autels élevés, mais dans des fosses profondes que l'on creusoit exprès.

Le premier but de ces prières vengeresses étoit de mettre les divinités infernales en possession du coupable qu'on leur abandonnoit. Ceux qui avoient été ainsi dévoués étoient regardés comme des ennemis publics et comme des hommes exécrables. Bannis de la société, ils n'avoient plus de part aux aspersions qui se faisoient avec les tisons sacrés trempés dans le sang des victimes. Ils n'avoient plus la liberté d'offrir des libations dans les temples, ni d'assister aux assemblées du peuple : chassés de leur patrie, ils n'y étoient pas même reçus après leur mort ; on ne vouloit pas que leurs vêtements fussent confondus avec ceux des citoyens, ni que la terre natale, qu'ils avoient déshonorée, servît à les couvrir, à moins que, sur des preuves bien authentiques de leur innocence, ils ne fussent réhabilités. La réhabilitation se faisoit en immolant quelques victimes à l'honneur des mêmes dieux dont on avoit imploré l'assistance par les *imprécations*.

Mais les meurtriers, les assassins, les parricides, ne pouvoient jamais se flatter de cet avantage. C'est ainsi que le déclare Œdipe dans Sophocle, lorsqu'il prononce ses violentes *imprécations* contre le meurtrier de Laïus : « Je défends, dit-il, qu'en aucun lieu de mes états ce » malheureux soit reçu dans les sacrifices et dans les » compagnies : je défends qu'on ait rien de commun avec » lui, pas même la participation de l'eau lustrale ; et » j'ordonne qu'on le bannisse, comme un monstre, de » toutes les maisons où il se retireroit. Puisse le criminel » éprouver l'effet des malédictions dont je l'accable aujourd'hui ! Qu'il traîne une vie misérable, sans feu, » sans lieu, sans secours, et sans espoir d'être jamais » réhabilité. »

Les *imprécations* furent originairement établies, par le concours de la religion et de la politique, pour exclure de la société et de la participation aux avantages qui y sont attachés ceux qui seroient capables d'en détruire l'ordre et l'administration. On regarda les *imprécations* comme une suite naturelle du droit commun, dont jouit tout gouvernement, de pouvoir retrancher de son sein les membres qui le bouleversent et les sujets rebelles.

Je n'examinerai point si l'usage qu'on en a fait dans

l'antiquité , en divers temps et en plusieurs pays , n'a pas quelquefois dégénéré en abus ; et si la passion , se couvrant du voile de la religion et du bien public , ne les a pas quelquefois injustement appliquées : je sais qu'on les employoit très-rarement , et seulement dans des cas extrêmes ; cependant on ne sauroit nier que les formules n'en fussent blâmables , et qu'en même temps elles étoient accompagnées de cérémonies infamantes qu'il falloit retrancher. Mais les abus des excommunications qui ont succédé aux *imprécations* des païens sont bien autrement condamnables. Il n'y en a que trop d'exemples dans les derniers siècles. « Dieu, dit M. l'abbé de Fleury, a permis les suites » affreuses des fausses idées qu'on a eues si long-temps » sur l'excommunication pour nous en désabuser à jamais , » du moins par l'expérience. »

On peut même ajouter à la décharge des *imprécations* des anciens qu'elles n'étoient pas toujours mêlées de formalités odieuses , et qu'elles varioient suivant la nature du crime qui y donnoit lieu , et suivant les idées que les peuples en avoient. Lorsque les Crétois , chez qui la dépravation des mœurs étoit regardée comme la source de tous les désordres , chassoient de leur île un citoyen corrompu , ils ne formoient contre lui d'autre vœu , sinon qu'il fût obligé de passer sa vie hors de sa patrie , dans la compagnie de gens qui lui ressemblassent ; *imprécation* bien digne d'un peuple qui avoit eu Minos pour législateur.

L'usage des *imprécations* passa des Grecs chez les Romains ; elles s'étoient glissées à Rome dès la naissance de la république , et elles y subsistèrent dans les temps postérieurs. Valerius Publicola , autorisé par le peuple , dévoua aux dieux infernaux la vie et les biens de quiconque oseroit aspirer à la royauté. Crassus , ce Romain si fameux par ses richesses , ayant formé le dessein d'aller conquérir le pays des Parthes , surmonta , par la faveur de Pompée , l'opposition que les pontifes mettoient à cette entreprise ; mais le tribun Ætius s'étant fait apporter , dans l'endroit par où Crassus devoit passer , un réchaud plein de feu , il y jeta quelques parfums , fit des aspersions , et prononça une formule conçue en termes si effrayans , qu'on la nomma *carmen desperatum*.

Telles étoient la plupart des *imprécations* particulières ; je les définis des prières qu'on adresse à un être suprême pour l'engager à se porter vengeur des injures dont sa protection n'a pas garanti, et dont on est hors d'état de se venger soi-même.

Rien n'est plus naturel à la faiblesse accablée, que d'implorer l'assistance d'un pouvoir supérieur à ceux qui l'oppriment. Les hommes, dans tous les temps, ont adressé leurs vœux aux dieux protecteurs de l'humanité. L'idée de tirer vengeance des maux qu'on a soufferts par la malice ou la violence des autres, est une idée pleine de douceur et de consolation. Les malheureux ne desirer guère moins la vengeance de leurs calamités, que la protection des dieux pour la conservation de leur repos. Ils se sont toujours adressés à la justice divine pour la punition des offenses dont ils ne peuvent se flatter d'obtenir la satisfaction d'une autre manière. Les vœux commencent où l'espoir vient à cesser.

Il est beaucoup parlé dans l'antiquité des *imprécations* célèbres, dont l'effet a rempli également de terreur et de pitié les théâtres de la Grèce et quelquefois les nôtres. Il est vrai que c'est par le canal des poètes que la connaissance de ces *imprécations* est parvenue jusqu'à nous ; mais il n'est pas moins vrai que les poètes sont les historiens des temps les plus éloignés, et les témoins d'une vieille tradition dont le souvenir, quand ils écrivoient, n'étoit pas encore effacé de la mémoire des hommes.

Or, de toutes les *imprécations* dont les écrits des poètes sont remplis, les plus remarquables ont été celles que les pères irrités ont faites contre leurs enfans.

Il faut d'abord observer que, soit qu'elles eussent leur fondement légitime dans quelque grand outrage, soit qu'elles ne fussent que le produit d'un esprit troublé par des soupçons injustes, l'événement n'en étoit pas moins funeste à ceux qui en étoient frappés.

Pour découvrir la cause de cette opinion reçue chez les anciens, il faut remonter aux temps du monde qui ont précédé l'établissement des états. Alors un père de famille, maître absolu de la destinée de ses enfans, ne voyoit rien au dessus de lui que les dieux : il en étoit en quelque

sorte l'image vivante ; et , comme les pères , par leur sagesse , s'attiroient de leurs enfans l'admiration et le respect qui en est inséparable , de même , par leur tendresse et par leurs soins , ils en avoient le cœur et l'attachement. Les enfans ne voyoient donc , après les dieux , rien qui fût si bon ni si grand que les auteurs de leur naissance : aussi , de toute ancienneté , le respect dû aux pères par leurs enfans marche à côté du culte des dieux.

Les furies , nées , selon Hésiode , du sang d'un père outragé par son fils , de Célus mutilé par Saturne , étoient les ministres infatigables des vengeances paternelles. C'étoit à elles que les pères , dans l'excès de leur colère , adressoient des *imprécations* contre leur propre sang ; et s'ils appeloient quelque autre divinité à leur vengeance , les furies étoient toujours prêtes à se joindre à elle pour exécuter ses ordres. Althée , dit Homère , frappoit à genoux la terre avec les mains lorsqu'elle proféroit ses *imprécations* contre son fils Méléagre , et demandoit aux dieux des enfers et à Proserpine la mort de ce fils infortuné : la furie qui erre dans les ténèbres entendit du fond du tartare sa funeste prière.

L'effet même des *imprécations* paternelles sur des enfans innocens ne se révoquoit pas en doute , parce que le père étoit regardé comme le souverain seigneur de sa famille. La politique fortifia dans l'esprit des hommes une opinion nécessaire à l'ordre public et au repos des familles.

Entre les *imprécations* prononcées par un père avec justice , personne ne peut oublier celle d'Œdipe contre Étéocle et Polinice , qui leur fut si fatale. On ne se ressouvient pas moins des *imprécations* de Thésée , qui , toutes injustes qu'elles étoient , donnèrent la mort à Hypolite , son vertueux fils , et à lui une douleur mortelle. C'est le sujet de la belle tragédie de Racine , qui a pour titre Phèdre et Hypolite.

L'histoire moderne rapporte que le malheureux Henri IV , empereur d'Allemagne , trompé par son indigne fils qui le dépouilla de sa couronne , s'écrioit en mourant : « Dieu des vengeances , vous vengerez ce » parricide ». Ainsi , de tout temps , les hommes ont

imaginé que Dieu exauçoit les *imprécations* des mourans, et sur-tout celles des pères contre leurs enfans. Erreur utile et respectable, dit M. de Voltaire, si elle pouvoit arrêter le crime !

En général, les Romains croyoient que les *imprécations* avoient une telle force, qu'aucun de ceux contre qui elles avoient été faites n'en pouvoit éviter l'effet. C'est en profitant de cette opinion superstitieuse qu'Horace, dans une ode satyrique contre la magicienne Canidie, lui dit : « Vos maléfices ne changeront point le cours de la justice des dieux ; mais mes *imprécations* vont attirer sur vous la colère du ciel, et nul sacrifice n'en pourra détourner l'accomplissement. »

Je ne dois pas oublier de remarquer que les anciens, à la prise et à la destruction des villes qui leur avoient coûté beaucoup de sang, prononcèrent quelquefois des *imprécations* contre quiconque oseroit les rétablir.

Quelques-uns croient que ce fut là la principale raison pour laquelle Troye ne put jamais se relever de ses cendres, les Grecs l'ayant dévoué à une chute éternelle et irréparable.

Ces *imprécations* contre des villes entières saccagées et renversées passèrent chez les juifs, qui les goûtèrent avec avidité, et les employèrent impitoyablement. Ainsi nous lisons que Josué, à la destruction de Jéricho, fit de fatales *imprécations* contre quiconque oseroit la rebâtir : ce qui fut accompli, au bout d'environ cinq cent trente-sept ans, dans la personne d'Hiel de Bétel ; et s'il est parlé dans ce long espace de temps d'une ville de Jéricho, cette ville n'avoit point été bâtie sur les fondemens de l'ancienne, mais dans son voisinage. Ce ne fut qu'après la mort d'Hiel qu'on vint demeurer dans la première qu'il avoit réparée.

Mais tous les peuples s'accordèrent à lancer des *imprécations* contre les violateurs des sépulcres, qui par-tout étoient des objets réputés sacrés. On chargeoit les tombeaux de diverses formules terribles : que le violateur meure le dernier de sa race, qu'il s'attire l'indignation des dieux, qu'il soit privé de la sépulture, qu'il soit précipité dans le tartare, qu'il voie les ossemens des siens

déterrés et dispersés, que les mystères d'Isis troublent à jamais son repos, que ses descendans soient réduits au même état qu'il éprouve, etc.

Enfin, les *imprécations* furent en usage chez les Gaulois, mais il n'appartenoit qu'aux druides de les prononcer; et la désobéissance à leur décision étoit, au rapport de César, le cas le plus ordinaire où ils les employassent. On en peut croire César sur sa parole; il avoit vu ce qu'il avançoit, et, s'il ne l'avoit pas vu, on pourroit l'en croire encore.

L'*imprécation* est aussi une figure de rhétorique par laquelle l'orateur souhaite des malheurs à ceux à qui il parle. Elle est quelquefois dictée par l'horreur pour le crime et pour les scélérats, comme celle-ci du grand-prêtre Joad dans l'*Athalie* de Racine.

Daigne, daigne, mon dieu, sur Nathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.

Quelquefois elle est l'effet de l'indignation, mais le plus souvent celui de la colère et de la fureur. Ainsi dans *Rodogune*, Cléopâtre expirante souhaite à son fils Antiochus et à cette princesse tous les malheurs réunis.

Puisse le ciel, tous deux vous prenant pour victimes,
Laisser tomber sur vous la peine de mes crimes !
Puissiez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalousie et que confusion;
Et, pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble !

(*M. de Jaucourt.*)

IMPROBATION.

IL est plus court et plus clair de fixer l'acception des mots par des exemples que par des définitions, qui, composées d'autres mots quelquefois plus abstraits, plus généraux, plus indéterminés, ne font que promener un lecteur sur un cercle vicieux. Un prince corrompu par la flatterie ; qui se récrie avec admiration sur tout, regarde le silence d'un homme de bien comme une *improbation* secrète, et celui-ci se trouve à la longue disgracié pour s'être tu, comme il l'eût été pour avoir parlé. M. Duguet dit, de certains édits qu'on apporte quelquefois aux parlemens pour être enregistrés, que les juges n'opinent alors que par un morne et triste silence, et que la manière dont ils enregistrent est le sceau de leur *improbation*. Si vos démarches sont innocentes, soyez tranquilles ; l'*improbation* passagère des hommes prévenus ne les rendra point criminelles ; tôt ou tard le public vous connoîtra pour ce que vous êtes, et l'ignominie s'assemblera sur vos ennemis.

(ANONYME.)

IMPROPTU.

TERME latin qui a passé dans notre langue. C'est une petite pièce de poésie assez semblable au madrigal ou à l'épigramme, mais dont le caractère propre et distinctif est d'être faite sans préparation sur un sujet qui se présente.

L'*improptu* a commencé visiblement par les réparties grossières des laboureurs dans leurs noces et fêtes rustiques, où ils ne connoissent que la joie excitée par les vapeurs du vin. La nature libre a produit l'*improptu*, c'est sa première ébauche; l'art est venu la corriger, la réformer et la polir; sur quoi Molière fait dire plaisamment à une de ses précieuses que c'est la pierre de touche du bel esprit.

Les *improptu* que la nature avoit créés se tinrent quelque temps dans les bornes d'une raillerie plus divertissante que piquante et chagrine; mais peu à peu ces railleries devinrent amères et mordantes, leur excès excita des plaintes, et ces plaintes occasionnèrent à Rome une loi qui sévit contre ceux qui blesseroient la réputation de quelqu'un par toutes sortes de vers dits *improptu* ou autres.

Au lieu d'adopter la loi romaine, nous avons donné des lois aux *improptu*; nous voulons que ces sortes de pièces soient le fruit d'un heureux moment, et qu'elles aient toujours un air simple, aisé, naturel, qui garantisse qu'elles n'ont point été faites à loisir; c'est pourquoi nous permettons quelques licences dans ces sortes d'ouvrages en faveur de leur amusement passager; le comte Hamilton en a prescrit les règles dans les vers suivans où il appelle l'*improptu*

. Un certain volontaire,
Enfant de la table et du vin,
Difficile et peu nécessaire,
Vif, entreprenant, téméraire,
Etourdi, négligé, badin,
Jamais rêveur ni solitaire,
Quelquefois délicat et fin,
Mais tenant toujours de son père.

La plupart des jolies pièces de Lainez, madrigaux, chansons, épigrammes, ont été faites le verre à la main;

il partageoit son temps entre l'étude et le plaisir de la table. Un de ses amis lui témoignant un jour sa surprise de le voir à huit heures du matin à la bibliothèque du roi , et pour ainsi dire au sortir d'un grand repas de la veille , Lainez lui répondit par cet *impromptu* ingénieux :

*Regnat nocte calix, volvuntur biblia mane,
Cum Plæbo, Bacchus dividit imperium.*

On rapporte que Thécophile étant allé dîner chez un grand seigneur où tout le monde lui disoit qu'un de ses amis étoit fou, puisqu'il étoit poète, il répondit en riant :

J'avou'rai sans peine avec vous
Que tous les poètes sont fous ;
Mais sachant bien ce que vous êtes,
Tous les fous ne sont pas poètes.

On cite encore de lui cet *impromptu* à une dame qui vouloit être comparée au soleil :

Que me veut donc cette importune ?
Que je la compare au soleil ?
Il est commun, elle est commune ;
Voilà ce qu'ils ont de pareil.

Non seulement nous voulons que l'*impromptu* naisse du sujet, mais il faut de plus qu'il renferme une pensée plaisante, vive, juste, neuve, agréable ; une raillerie ingénieuse, ou mieux encore, une louange fine et délicate.

Les vers que Gacon dit sur-le-champ à ses amis qui lui montroient le portrait de Thomas Corneille, sont plaisans :

Voyant le portrait de Corneille,
Gardez-vous de crier merveille ;
Et, dans vos transports, n'allez pas
Prendre ici Pierre pour Thomas.

On connoît l'*impromptu* que Raimond Poisson, un de nos meilleurs acteurs comiques, fit à dîner chez M. Colbert qui avoit tenu un de ses enfans sur les fonds baptismaux. Comme M. Colbert ne devoit arriver qu'au fruit,

tout le monde avoit profité de son absence pour élever sa gloire, quand Poisson prit la parole, et dit :

Ce grand ministre de la paix ,
Colbert que la France révère ,
Dont le nom ne mourra jamais ,
Eh bien, messieurs, c'est mon compère.

L'*impromptu* suivant est de mademoiselle Scudéri, sur des fleurs que M. le Prince cultivoit :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrose d'une main qui gagne des batailles ,
Souviens- toi qu'Apollon élevoit des murailles ,
Et ne t'étonne pas que Mars soit jardinier.

Mais entre plusieurs jolis *impromptu* de nos poètes, qu'on ne peut oublier, je ne dois pas taire celui que M. de Saint-Aulaire fit à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, chez madame la duchesse du Maine, qui l'appeloit son Apollon. Cette princesse ayant proposé un jeu où l'on devoit dire un secret à quelqu'un de la compagnie, elle s'adressa à M. de Saint-Aulaire et lui demanda le sien ; il lui répondit :

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret ,
Si j'étois Apollon, ne seroit pas ma muse ;
Elle seroit Thétis, et le jour finiroit.

C'est une chose très-singulière, dit M. de Voltaire, que les plus jolis vers qu'on ait de M. de Saint-Aulaire aient été faits lorsqu'il étoit plus que nonagénaire.

M. le marquis de la Fare, héritier des graces et des talens d'un grand oncle si cher aux muses, fit sur Voltaire l'*impromptu* suivant :

Rien ne change sur la terre
Que de forme et de nom :
Les païens nommoient Apollon
Le dieu que nous nommons Voltaire.

Madame la duchesse de Luynes écrivoit un jour au président Hénault, lorsque la feue reine entra chez elle. Cette

princesse qui honoroit le président d'une bienveillance particulière, écrivit au bas du billet : Devinez quelle est la main qui vous souhaite ce petit bonjour.

Le président répondit sur-le-champ à madame la duchesse de Luynes, et ajouta à son billet ces quatre vers d'une tournure aussi spirituelle que mesurée :

Ces mots, tracés par une main divine,
Ne m'ont causé que trouble et qu'embarras;
C'est trop oser, si mon cœur le devine,
C'est être ingrat que ne deviner pas.

(M. de JAUCOURT.)

I M P R U D E N C E.

MANQUE de précaution, de réflexion, de délibération, de prévoyance, soit dans le discours, soit dans la conduite; car la prudence consiste à régler ses paroles et ses actions.

L'imprudence, apanage ordinaire de l'humanité, est si souvent la cause de nos malheurs, que le cardinal de Richelieu avoit coutume de dire qu'*imprudent* et *malheureux* étoient deux termes synonymes. Il est du moins certain que les *imprudences* souvent répétées sont très à craindre, sur-tout de la part de ceux qui sont employés aux affaires de l'état; elles ne peuvent avoir que des suites funestes pour le gouvernement, et y produire des maux auxquels il est difficile de remédier.

(M. de JAUCOURT.)

IMPUDENCE.

MANQUE de pudeur pour soi-même et de respect pour les autres. Je la définis une hardiesse insolente à commettre de gaieté de cœur des actions dont les lois, soit naturelles, soit morales, soit civiles, ordonnent qu'on rougisso; car on n'est point blâmable de n'avoir pas honte d'une chose qu'aucune loi ne défend, mais il est honteux d'être insensible à celles qui sont déshonnêtes en elles-mêmes.

Ce vice a différens degrés et des nuances différentes, selon le caractère des peuples. Il semble que l'*impudence* d'un Français brave tout, avec des traits qui font rire en même temps que la réflexion porte à en être indigné: l'*impudence* d'un Italien est affectueuse et grimacière; celle d'un Anglais est fière et chagrine; celle d'un Ecossais est avide; celle d'un Irlandais est flatteuse, légère et grotesque. J'ai connu, dit Addison dans le Spectateur, un de ces impudens Irlandais, qui, trois mois après avoir quitté le manche de la charrue, prit librement la main d'une demoiselle de la première qualité, qu'un de nos Anglais n'auroit pas osé regarder entre les deux yeux, après avoir étudié quatre années à Oxford et deux au Temple.

Mais, sous quelque aspect que l'*impudence* se manifeste, c'est toujours un vice qui part d'une mauvaise éducation, et plus encore d'un caractère sans pudeur, en sorte que tout *impudent* est une espèce que les lois de la bienséance et de l'honnêteté doivent naturellement proscrire de la société.

(ANONYME.)

I M P U N I.

Les fautes demeurent *impunies*, ou parce que la loi n'a point décerné de châtimement contre elles, ou parce que le coupable réussit à se soustraire à la loi. Ce qui arrive ou par les précautions qu'il a prises pour n'être point convaincu, ou par les malheureuses prérogatives de son état, de son rang, de son crédit, de sa fortune, de ses protections, de sa naissance, ou par la prévarication du juge; et le juge prévarique lorsqu'il néglige la poursuite du coupable ou par indolence ou par corruption. Quelle que soit la cause de l'impunité, elle encourage au crime.

(ANONYME.)

IMPURETÉ.

LE mot d'*impureté* est un terme générique qui comprend tous les dérèglemens dans lesquels l'on peut tomber, relativement à la jonction charnelle des corps, ou aux parties naturelles qui l'opèrent. Ainsi la fornication, l'adultère, l'inceste, les péchés contre nature, les regards lascifs, les attouchemens déshonnêtes sur soi ou sur les autres, les pensées sales, les discours obscènes, sont autant de différentes espèces d'*impureté*.

Il ne suffit pas d'être marié pour ne point commettre d'actions impures avec la personne que l'hymen semble avoir livrée entièrement à nos desirs. Si la chasteté doit régner dans le lit nuptial, l'*impureté* peut aussi le souiller; on ne doit point, comme Onan, tromper les fins de la nature. Les plaisirs qu'elle nous offre sont assez grands sans qu'un raffinement de volupté nous fasse chercher à les augmenter: il est même des temps où elle nous les défend par les obstacles qu'elle y apporte et que nous devons respecter. L'ancienne loi ordonnoit la peine de mort contre le mari qui, dans ces momens-là, ne mettoit pas de frein à ses sales desirs, et contre la femme qui se prêtoit à ses honteuses caresses.

Au reste, nous ne prétendons pas suivre l'*impureté* dans toutes ses routes, ni entrer dans des détails que la décence ordonne de supprimer. Nous ne discuterons pas jusqu'à quel point peuvent aller les attouchemens voluptueux sans devenir criminels; nous ne chercherons pas les circonstances où ils peuvent être permis ou même nécessaires; nous nous garderons bien de décider, comme l'a fait un honnête jésuite, que le mari a moins à se plaindre lorsque sa femme s'abandonne à un étranger d'une manière contraire à la nature, que quand elle commet simplement avec lui un adultère, parce que, dit-il, de la première façon on ne touche pas au vase légitime sur lequel seul l'époux a reçu des droits exclusifs. Il faut laisser toutes ces horreurs ensévelies sous les cendres des *Fillutius*, des *Escobar*, et des autres casuistes leurs con-

frères, dont le parlement de Paris, par arrêt du 6 août 1761, vient de faire brûler les ouvrages pour une raison plus importante encore, puisqu'elle a amené son extinction totale en 1762.

Il y avoit dans l'ancienne loi une *impureté* légale qui se contractoit de différentes façons, comme par l'attouchement d'un mort, etc. : on alloit s'en purifier par certaines cérémonies. C'est encore une des choses que Mahomet a prises chez les juifs, et qu'il a transportées dans son alcoran.

La religion des païens étoit remplie de divinités qui favorisoient l'*impureté*. Vénus en étoit la déesse; et les bois sacrés qu'on trouvoit ordinairement autour de ses temples, étoient les théâtres de la débauche la plus honteuse. Il y avoit même des pays où toutes les femmes étoient obligées de se prostituer une fois en l'honneur de cette déesse; et l'on peut juger si la dévotion naturelle à leur sexe leur permettoit de s'en tenir là. S. Augustin, dans sa cité de Dieu, rapporte que l'on voyoit au capitol des femmes impudiques qui se destinoient à satisfaire les besoins amoureux de la divinité, dont elles ne manquoient guère de devenir enceintes. Il est à croire que les prêtres s'en aidoient un peu, et desservient alors plus d'un autel. Le même père dit qu'en Italie, et sur-tout à Lavinium, dans les fêtes de Bacchus, on portoit en procession des membres virils, sur lesquels la matrone la plus respectable mettoit une couronne. Les fêtes d'Isis, en d'autres pays, étoient semblables à celles-là : c'étoient mêmes religieuses et mêmes cérémonies.

On trouve encore dans la cité de Dieu l'énumération des divinités que les païens avoient créées pour le mariage, et auxquelles ils avoient donné des fonctions assez déshonnêtes, et qui présentoient des images fort impures. Lorsque la fille avoit engagé sa foi à son époux, les matrones la conduisoient au dieu Priape, qui avoit toujours un membre d'une grosseur monstrueuse, sur lequel on faisoit asseoir la nouvelle mariée. On lui ôtoit sa ceinture, en invoquant la déesse appelée *Virginiensis*; le dieu *Subigus* soumettoit la femme aux transports de son mari; la déesse *Præma* la tenoit sous lui pour empêcher qu'elle ne se re-

muât

muât trop ; et venoit enfin la déesse *Sertunda*, comme qui diroit *perforatrice*. Son emploi étoit d'ouvrir à l'homme le sentier de la volupté : heureusement que cette fonction avoit été donnée à une divinité femelle ; car, comme le remarque très-bien S. Augustin, le mari n'eût pas souffert volontiers qu'un dieu lui rendît ce service, et qu'il lui donnât du secours dans un endroit où trop souvent il n'a guère besoin d'aide.

(ANONYME.)

I N A D V E R T A N C E.

ACTION ou faute commise sans attention à ses suites. Il faut pardonner les *inadvertances*. Qui de nous n'en a point commis ? Il y a des hommes que la nature a formés inadvertans et distraits. Ils sont toujours pressés d'agir, ils ne pensent qu'après. Toute leur vie se passe à faire des offenses, et à demander des pardons. L'*inadvertance* est un des défauts de l'enfance. C'est l'effet en eux de la vivacité et de l'inexpérience.

(ANONYME.)

INCERTITUDE.

ETAT d'indécision de l'ame lorsque les sensations, les perceptions, font sur elle des impressions égales, ou à peu près égales. Cet état dure jusqu'à ce que de nouvelles sensations ou perceptions, liées avec les dernières qui nous étoient présentes, viennent rompre l'équilibre, nous entraîner, et nous décider, tantôt bien, tantôt mal, mais d'ordinaire assez promptement.

(*M. de JAUCOURT.*)

INCESTE.

CONJONCTION illicite entre des personnes qui sont parentes jusqu'aux degrés prohibés par les lois de Dieu ou de l'église.

L'inceste se prend plutôt pour le crime qui se commet par cette conjonction que pour la conjonction même, laquelle, dans certains temps et dans certains cas, n'a pas été considérée comme criminelle ; car, au commencement du monde, et encore assez long-temps depuis le déluge, les mariages entre frères et sœurs, entre tante et neveu, et entre cousins germains, ont été permis. Les fils d'Adam et d'Eve n'ont pu se marier autrement, non plus que les fils et filles de Noë, jusqu'à un certain temps. Du temps d'Abraham et d'Isaac, ces mariages se permettoient encore ; et les Perses se les sont permis bien plus tard, puisqu'on dit que ces alliances se pratiquent encore à présent chez les restes des anciens Perses.

Quelques auteurs pensent que les mariages entre frères et sœurs et autres proches parens ont été permis, ou du moins tolérés jusqu'au temps de la loi de Moïse ; que ce législateur est le premier qui les ait défendus aux Hébreux. D'autres tiennent le contraire ; et il est mal-aisé de prouver ni l'un ni l'autre sentiment, faute de monumens historiques de ces anciens temps.

Les mariages défendus par la loi de Moïse sont, 1° entre le fils et sa mère, ou entre le père et sa fille, et entre le fils et la belle-mère ; 2° entre les frères et sœurs, soit qu'ils soient frères de père et de mère, ou de l'un ou de l'autre seulement ; 3° entre l'aïeul ou l'aïeule, et leur petit-fils ou leur petite-fille ; 4° entre la fille de la femme du père, et le fils du même père ; 5° entre la tante et le neveu ; mais les rabbins prétendent qu'il étoit permis à l'oncle d'épouser sa nièce ; 6° entre le beau-père et la belle-mère ; 7° entre le beau-frère et la belle-sœur. Cependant il y avoit à cette loi une

exception ; savoir , que lorsqu'un homme étoit mort sans enfans , son frère étoit obligé d'épouser la veuve pour lui susciter des héritiers ; 8° il étoit défendu au même homme d'épouser la mère et la fille , ni la fille du fils de sa propre femme , ni la fille de sa fille , ni la sœur de sa femme , comme avoit fait Jacob en épousant Rachel et Lia.

Moïse défend tous ces mariages incestueux , sous la peine du retranchement. Quiconque , dit il , aura commis quelqu'une de ces abominations périra du milieu de son peuple , c'est à-dire sera mis à mort.

La plupart des peuples policés ont regardé les *incestes* comme des crimes abominables ; quelques-uns les ont punis du dernier supplice. Il n'y a que des barbares qui les aient permis.

Parmi les chrétiens , non seulement la parenté , mais encore l'alliance forme un empêchement dirimant au mariage. Un homme ne peut , sans dispense de l'église , contracter mariage , après la mort de sa femme , avec aucune des parentes de cette femme au quatrième degré ; ni la femme , après la mort de son mari , avec les parens du mari au même degré.

On appelle *inceste spirituel* le crime que commet un homme avec une religieuse , ou un confesseur avec sa pénitente. On donne encore le même nom à la conjunction entre personnes qui ont contracté quelque alliance ou affinité spirituelle. Cette affinité a lieu entre la personne baptisée et le parrain et la marraine qui l'ont tenue sur les fonts , de même qu'entre le parrain et la mère , la marraine et le père de l'enfant baptisé , entre la personne qui baptise et l'enfant baptisé , et le père et la mère du baptisé , cette alliance spirituelle rend nuls le mariage qui auroit été célébrés sans dispense , et donne lieu à une sorte d'*inceste spirituel* , qui n'est pourtant pas prohibé par les lois civiles , ni punissable comme l'*inceste spirituel* avec une religieuse , ou celui d'un confesseur avec sa pénitente.

On regarde encore comme un mariage incestueux celui

qui est contracté entre personnes parentes en un degré prohibé, sans avoir obtenu de dispense.

Un bâtard incestueux est l'enfant né d'un pareil mariage.

Ces sortes de bâtards ne peuvent être légitimés, même quand le père et la mère contracteroient de nouveau mariage ensemble après avoir obtenu dispense.

(A N O N Y M E .)

INCLINATION.

PENCHANT, disposition de l'ame à une chose par goût et par préférence.

Les *inclinations* sont une pente de la volonté qui l'entraîne vers certains objets plutôt que vers d'autres, mais d'une manière assez égale et assez tranquille pour ne pas troubler ses opérations, et même pour les faciliter d'ordinaire.

Les *inclinations* naissent du mécanisme particulier de nos organes, qui dépend de la conformation primitive des sens, et qui nous porte à nous procurer la jouissance de certaines choses que nous envisageons comme une source de félicité : tel est le goût naturel que les uns ont pour la musique, d'autres pour l'étude, etc.

Les *inclinations* diffèrent des appétits que la nature a établis dans tous les hommes, tels que la faim et la soif, lesquels appétits ne tendent qu'à notre conservation, et cessent lorsqu'on a satisfait les besoins corporels ; au lieu que les *inclinations* ont pour objet le bonheur de l'ame, qui a sa source dans les sensations agréables et dans la continuation de ces sensations.

Les *inclinations* diffèrent aussi des passions qui consistent dans des affections violentes, actuelles et habituelles ; car les *inclinations* existent avant même que nous ayons été affectés par les sensations et perceptions qu'elles nous rendent agréables ou désagréables.

Enfin, les *inclinations* diffèrent de l'instinct qui tient lieu, dans les animaux, de connoissance, d'expérience, de raisonnement et d'art, pour leur utilité et pour leur conservation.

L'*inclination* s'acquiert, le penchant est inné ; le penchant est violent, l'*inclination* est douce. On suit son *inclination*, le penchant nous entraîne. Ils se prennent l'un et l'autre en bonne et mauvaise part ; on a des penchans honnêtes et des *inclinations* droites, comme on a des *inclinations* perverses et des penchans honteux.

(Voyez penchant.)

(M. de JAUCOURT.)

INCONSÉQUENCE.

IL y a *inconséquence* dans les idées, dans le discours et dans les actions. Si un homme conclut de ce qu'il pense ou de ce qu'il énonce, le contraire de ce qu'il devrait faire, il est inconséquent dans son discours et dans ses idées. S'il tient une conduite contraire à celle qu'il a déjà tenue, ou contraire à ses intérêts, il est inconséquent dans ses actions. Il y a encore une troisième *inconséquence* ; c'est celle des pensées et des actions, et c'est la plus commune. Il y a mille fois plus d'*inconséquences* encore dans la vie que dans les jugemens. Il ne faut cependant pas dire d'un homme qui tremble dans les ténèbres, et qui ne croit point aux revenans, qu'il soit inconséquent. Sa frayeur n'est pas libre ; c'est un mouvement habituel dans ses organes qu'il ne peut empêcher, et contre lequel sa raison réclame inutilement.

(ANONYME.)

INCONSIDÉRÉ.

IL se dit ou des actions ou des discours lorsqu'on n'en a pas pesé les conséquences. On se perd par un propos *inconsidéré*. On s'embarrasse par une promesse *inconsidérée* ; on se ruine par une largesse *inconsidérée*.

Il se dit aussi des personnes. Vous êtes un *inconsidéré* ; vous vous êtes déchainé contre la galanterie au milieu d'un cercle de femme.

(ANONYME.)

INCONSTANCE.

INDIFFÉRENCE ou dégoût d'un objet qui nous plaisoit : si cette indifférence ou ce dégoût naît de ce qu'à l'examen de l'objet nous ne lui trouvons pas le mérite qui nous avoit d'abord séduits, l'*inconstance* est raisonnable ; s'il naît de ce que nous n'éprouvons plus dans sa possession le plaisir qu'il nous faisoit ; s'il est le même, mais s'il ne nous émeut plus, s'il est usé pour nous, s'il ne nous fait plus cette impression qui nous enchaînoit ; si la fée a perdu sa baguette, il faut que le charme cesse, et l'*inconstance* est nécessaire. Celui qui fait des vœux qu'il ne pourra rompre ; celui qui prononce un serment qui l'engage à jamais, est quelquefois un homme qui présume trop de ses forces, qui s'ignore lui-même et les choses du monde. Je ne conçois qu'un remède à l'*inconstance*, c'est la solitude et les soins assidus ; fuir la dissipation qui nous répandroit sur trop d'objets, pour que nous puissions nous en tenir à un seul ; sur-tout multiplier les sacrifices. Vous vous rendez tous les jours l'un à l'autre plus agréables, si tous les jours vous vous rendez l'un à l'autre plus nécessaires. Je ne blâme point l'*inconstance* qui nous fait abandonner un objet de prix pour un objet plus précieux encore, dans toutes ces bagatelles qui ne souffrent point, qui ne sentent point, et qui font notre bonheur sans le partager. Mais, en amitié, en attachement de cœur, si l'on permettoit cette préférence, on quitteroit, on seroit quitté, et la porte seroit ouverte au plus étrange dérèglement.

(ANONYME.)

INCONTINENCE.

VICE opposé à la pudicité , à la *continence*.

Nous ne décrirons point les diverses espèces d'*incontinences* , elles ne sont que trop connues , et quelques-unes trop honteuses pour que la pudeur ne fût pas alarmée d'un pareil détail. Il nous suffira donc de quelques remarques sur ce dérèglement dans la recherche des plaisirs de l'amour.

La corruption qui en résulte est double , parce qu'elle se porte d'abord sur deux personnes , et que d'ailleurs ses mauvais effets se répandant ensuite sur plusieurs , confondent les droits des familles et ceux des successions ; par conséquent tout le corps de l'état en souffre , et la dépopulation de l'espèce s'en ressent à proportion que le vice prend faveur.

Il la prend nécessairement avec le luxe qu'il accompagne toujours , et dont il est toujours accompagné ; c'est ce qu'on vit à Rome sous les empereurs. Comme leurs lois ne tendoient ni à réprimer le luxe ni à corriger les mœurs , on afficha sans crainte le débordement de l'*incontinence* publique.

Il n'est pas vrai qu'elle suive les lois de la nature , elle les viole au contraire ; c'est la modestie , c'est la retenue qui suivent ces lois. Mais l'exemple, les conversations licencieuses , les images obscènes , le ridicule qu'on jette sur la vertu , la mauvaise honte qui a tant de force , établissent la licence et la corruption des mœurs dans tout un pays : le nôtre en peut être une assez bonne preuve.

Cependant personne n'ignore à quel point ces sortes d'excès sont funestes , et le nombre des hommes *incontinens* est assez grand pour en donner des exemples ; plusieurs ont péri d'épuisement dans leurs plus beaux jours , tels que de tendres fleurs privées de leur sève par le vent brûlant du midi. Combien d'autres qui ont pris dès leur enfance les germes d'une maladie honteuse et souvent incurable ! La nature , qui n'a voulu accorder aux individus que de courts momens pour se perpétuer , agit pour leur conservation avec la plus grande économie , et ,

pour ainsi dire, avec la dernière épargne; elle n'opère qu'avec règle et mesure. Si on la précipite, elle tombe dans la langueur. En un mot, elle emploie toute la force qui lui reste à se soutenir encore, s'il est possible; mais elle perd absolument sa vertu productrice et sa puissance générative.

(M. de JAUCOURT.)

I N C O R R I G I B L E.

Q U I ne peut être corrigé. L'imbécillité, l'opiniâtreté et les passions, rendent les hommes *incorrigibles*. Ou ils ne conçoivent pas la vérité des conseils qu'on leur donne, ou ils en conviennent, et n'ont pas la force de les suivre. Je ne sais pas comment on corrige les enfans mal nés; il y a des vices de l'esprit qui sont *incorrigibles*. On ne donne pas de la sensibilité à ceux qui n'en ont point: je doute qu'on rectifie le jugement. Si un enfant pèche par défaut de sensibilité, il faut lui imprimer profondément des idées d'ordre et de justice: heureux s'il peut les recevoir et les conserver! Quand on trouve trop de difficulté à affaiblir une passion, il faut en fortifier une autre, et n'abandonner un enfant à son sort qu'après avoir tout tenté pour le corriger.

(A N O N Y M E.)

INCRÉDULITÉ.

L'INCRÉDULITÉ est définie, par le dictionnaire de Trévoux, une disposition d'esprit qui nous fait rejeter les choses, à moins qu'elles ne nous soient bien démontrées : en ce sens, l'*incrédulité* est une qualité louable, excepté en matière de foi.

Il y a deux sortes d'*incrédulités*, l'une réelle, et l'autre simulée.

L'*incrédulité* réelle ne peut être vaincue que par des raisons supérieures à celles qui s'opposent dans notre esprit à la croyance qu'on exige.

Il faut abandonner à son malheureux sort l'*incrédulité* simulée ; il faut attendre cette sorte d'hypocrite au dernier moment, à ce moment où l'on n'a plus la force de s'en imposer à soi-même ni aux autres.

(ANONYME.)

INCROYABLE.

Ce qui ne nous paroît pas digne de foi. Il faut avoir égard aux circonstances , au cours ordinaire des choses , à la nature des hommes , au nombre de cas où de pareils événemens ont été démontrés faux , à l'utilité , au but , à l'intérêt , aux passions , à l'impossibilité physique , aux monumens , à l'histoire , aux témoins , à leur caractère ; en un mot , à tout ce qui peut entrer dans le calcul de la probabilité , avant que de prononcer qu'un fait est digne ou indigne de notre croyance.

Le mot *incroyable* est hyperbolique , comme dans ces exemples : Xercès fit passer dans la Grèce une multitude *incroyable* de soldats. Alexandre se plaisoit à tenter des choses *incroyables*.

Celui qui ne trouve rien d'*incroyable* est un homme sans expérience et sans jugement.

Celui qui ne croit rien , et à qui tout paroît également impossible , a un autre vice d'esprit qui n'est pas moins ridicule.

Il y a une telle diversité dans la constitution générale des hommes , qu'il n'y en a pas deux à qui un même fait paroisse également *incroyable* ou croyable. Faites - en l'expérience , et vous verrez que celui-ci vous dira que la vraisemblance que telle chose est , à la vraisemblance qu'elle n'est pas , est dans le rapport de un à dix , et l'autre dans le rapport de un à mille.

(ANONYME.)

INDÉCENT. *

Cest qui est contre le devoir, la bienséance et l'honnêteté. Un des principaux caractères d'une belle ame, c'est le sentiment de la décence. Lorsqu'il est porté à l'extrême délicatesse, la nuance s'en répand sur-tout sur les actions, sur les discours, sur les écrits, sur le silence, sur le geste, sur le maintien; elle relève le mérite distingué, elle pallie la médiocrité, elle embellit la vertu, elle donne de la grace à l'ignorance.

L'indécence produit les effets contraires. On la pardonne aux hommes quand elle est accompagnée d'une certaine originalité de caractère, d'une gaieté particulière et cynique, qui les mettent au dessus des usages : elle est insupportable dans les femmes. Une belle femme *indécente* est une espèce de monstre, que je comparerois volontiers à un agneau qui auroit de la férocity : on ne s'attend point à cela. Il y a des états dont on n'ose exiger la décence : l'anatomiste, le médecin, la sage-femme, sont *indécens* sans conséquence. C'est la présence des femmes qui rend la société des hommes décente. Les hommes seuls sont moins décens. Les femmes sont moins décentes entre elles qu'avec les hommes. Il n'y a ^àpresqu'aucun vice qui ne porte à quelque action indécente. Il est rare que le vicieux craigne de paroître *indécemment*. Il se croit trop heureux quand il n'a que cette foible barrière à vaincre. Il y a une indécence particulière et domestique; il y en a une générale et publique. On blesse celle-ci peut-être toutes les fois qu'entraîné par un goût inconsidéré pour la vérité, on ne ménage pas assez les erreurs publiques. Le luxe d'un citoyen peut devenir *indécemment* dans le temps de calamité; il ne se montre point sans insulter à la misère d'une nation. Il seroit *indécemment* de se réjouir d'un succès particulier au moment d'une affliction publique. Comme la décence consiste dans une attention scrupuleuse à des circonstances légères et minutieuses, elle dispaeroit presque dans le transport des grandes passions. Une mère qui vient de perdre son fils ne s'aper-

çoit pas du désordre de ses vêtemens. Une femme tendre et passionnée, que le penchant de son cœur, le trouble de son esprit et l'ivresse de ses sens, abandonnent à l'impétuosité des desirs de son amant, seroit ridicule si elle se ressouvenoit d'être décente dans un instant où elle a oublié des considérations importantes. Elle est rentrée dans l'état de nature : c'est son impression qu'elle suit, et qui dispose d'elle et de ses mouvemens. Le moment du transport passé, la décence renaîtra ; et si elle soupire encore, ses soupirs seront décens.

(*M. DIDEROT.*)

INDÉPENDANCE. *

L'INDÉPENDANCE est la pierre philosophale de l'orgueil humain : la chimère après laquelle l'amour propre court en aveugle ; le terme que les hommes se proposent toujours, et qui empêche leurs entreprises et leurs desirs d'en avoir jamais, c'est l'*indépendance*.

Cette perfection est sans doute bien digne des efforts que nous faisons pour l'atteindre, puisqu'elle renferme nécessairement toutes les autres ; mais par-là même elle ne peut point se rencontrer dans l'homme, essentiellement limité par sa propre existence. Il n'est qu'un seul être indépendant dans la nature ; c'est son auteur. Le reste est une chaîne dont les anneaux se lient mutuellement, et dépendent les uns des autres, excepté le premier, qui est dans la main même du créateur. Tout se tient dans l'univers, les corps célestes agissent les uns sur les autres ; notre globe en est attiré, et les attire à son tour ; le flux et le reflux de la mer a sa cause dans la lune ; la fertilité des campagnes dépend de la chaleur du soleil, de l'humidité de la terre, de l'abondance de ses sels, etc. Pour qu'un brin d'herbe croisse, il faut, pour ainsi dire, que la nature entière y concoure : enfin il y a dans l'ordre physique un enchaînement dont l'étrange complication fait un chaos que l'on a eu tant de peine à débrouiller.

Il en est de même dans l'ordre moral et politique. L'ame dépend du corps ; le corps dépend de l'ame et de tous les objets extérieurs : comment l'homme, c'est-à-dire l'assemblage de deux parties si subordonnées, seroit-il lui-même si indépendant ? La société pour laquelle nous sommes nés nous donne des lois à suivre, des devoirs à remplir : quel que soit le rang que nous y tenions, la dépendance est toujours notre apanage ; et celui qui commande à tous les autres, le souverain lui-même voit au dessus de sa tête les lois dont il n'est que le premier sujet.

Cependant les hommes se consomment en des efforts

continuels pour arriver à cette *indépendance* qui n'existe nulle part. Ils croient toujours l'apercevoir dans le rang qui est au dessus de celui qu'ils occupent ; et lorsqu'ils y sont parvenus, honteux de ne l'y point trouver , et non guéris de leur folle envie , ils continuent à l'aller chercher plus haut. Je les comparerois volontiers à des gens grossiers et ignorans qui auroient résolu de ne se reposer qu'à l'endroit où l'œil borné est forcé de s'arrêter , et où le ciel semble toucher à la terre. A mesure qu'ils avancent , l'horizon se recule ; mais comme ils l'ont toujours en perspective devant eux , ils ne se rebutent point , ils se flattent sans cesse de l'atteindre dans peu ; et , après avoir marché toute leur vie , après avoir parcouru des espaces immenses , ils tombent enfin accablés de fatigue et d'ennui , et meurent avec la douleur de ne se voir pas plus près du terme auquel ils s'efforçoient d'arriver , que le jour qu'ils avoient commencé à y tendre.

Il est pourtant une espèce d'*indépendance* à laquelle il est permis d'aspirer : c'est celle que donne la philosophie. Elle n'ôte point à l'homme tous ses liens , mais elle ne lui laisse que ceux qu'il a reçus de la main même de la raison ; elle ne le rend pas absolument indépendant , mais elle ne le fait dépendre que de ses devoirs.

Une pareille *indépendance* ne peut pas être dangereuse. Elle ne touche point à l'autorité du gouvernement , à l'obéissance qui est due aux lois , au respect que mérite la religion : elle ne tend pas à détruire toute subordination et à bouleverser l'état , comme le publient certaines gens qui crient à l'anarchie dès qu'on refuse de reconnaître le tribunal orgueilleux qu'ils se sont eux-mêmes élevé. Non ; si le philosophe est plus indépendant que le reste des hommes , c'est qu'il se forge moins de chaînes nouvelles. La médiocrité des desirs le délivre d'une foule de besoins auxquels la cupidité assujétit les autres. Rentré tout entier en lui-même , il se détache par raison de ce que la malignité des hommes pourroit lui enlever. Content de son obscurité , il ne va point , pour en sortir , ramper à la porte des grands , et chercher des mépris qu'il ne veut rendre à personne. Plus il est dégagé des préjugés , et plus il est attaché aux vérités de la religion ,
ferme

ferme dans les grands principes qui font l'honnête homme, le fidèle sujet et le bon citoyen. Si quelquefois il a le malheur de faire plus de bruit qu'il ne le voudroit, c'est dans le monde littéraire, où quelques nains, effrayés ou envieux de sa grandeur, veulent le faire passer pour un Titan qui escalade le ciel, et tâchent ainsi, par leurs cris, d'attirer la foudre sur la tête de celui dont leurs propres dards pourroient à peine piquer légèrement les pieds. Mais que l'on ne se laisse pas étourdir par ces accusations vagues dont les auteurs ressemblent assez à ces enfans qui crient au feu lorsque leur maître les corrige. L'on n'a jusqu'ici guère vu de philosophes qui aient excité des révoltes, renversé le gouvernement, changé la forme des états : je ne vois pas que ce soient eux qui aient occasionné les guerres civiles en France, fait les proscriptions à Rome, détruit les républiques de la Grèce. Je les vois par-tout entourés d'une foule d'ennemis ; mais par-tout je les vois persécutés, et jamais persécuteurs. C'est là leur destinée ; et le prince même des philosophes, le grand et vertueux Socrate, leur apprend qu'ils doivent s'estimer heureux lorsqu'on ne leur dresse pas des échafauds avant de leur élever des statues.

(A N O N Y M E .)

INDIENS. (philosophie des) *

On prétend que la philosophie a passé de la Chaldée et de la Perse aux Indes. Quoi qu'il en soit, les peuples de cette contrée étoient en si grande réputation de sagesse parmi les Grecs, que leurs philosophes n'ont pas dédaigné de les visiter. Pythagore, Démocrite, Anaxarque, Pyrrhon, Apollonius et d'autres, firent le voyage des Indes, et allèrent converser avec les brachmanes ou gymno-sophistes indiens.

Les sages de l'Inde ont été appelés *brachmanes* de *Brachme*, fondateur de la secte, et *gymno-sophistes* ou *sages*, qui marchent nus, de leur vêtement qui laissoit à découvert la plus grande partie de leur corps.

On les divise en deux sectes, l'une des brachmanes, et l'autre des samanéens; quelques-uns font mention d'une troisième sous le nom de *pranines*: nous ne sommes pas assez instruits sur les caractères particuliers qui les distinguoient; nous savons seulement en général qu'ils fuyoient la société des hommes; qu'ils habitoient le fond des bois et des cavernes; qu'ils mènent la vie la plus austère, s'abstenant du vin et de la chair des animaux, se nourrissant de fruits et de légumes, et couchant sur la terre nue ou sur des peaux; qu'ils étoient si fort attachés à ce genre de vie, que quelques-uns, appelés auprès du grand roi, répondirent qu'il pouvoit venir lui-même, s'il avoit quelque chose à apprendre d'eux ou à leur commander.

Ils souffroient avec une égale constance la chaleur et le froid; ils craignoient le commerce des femmes. Si elles sont méchantes, disoient-ils, il faut les fuir, parce qu'elles sont méchantes: si elles sont bonnes, il faut encore les fuir, de peur de s'y attacher. Il ne faut pas que celui qui fait son devoir du mépris de la douleur et du plaisir, de la mort et de la vie, s'expose à devenir l'esclave d'un autre.

Il leur étoit indifférent de vivre ou de mourir, et de mourir, ou par le feu, ou par l'eau, ou par le fer. Ils s'assembloient jeunes et vieux autour d'une même table; ils s'interrogeoient réciproquement sur l'emploi de la

journée , et l'on jugeoit indigne de manger celui qui n'avoit rien dit , fait ou pensé de bien.

Ceux qui avoient des femmes les renvoyoient au bout de cinq ans si elles étoient stériles , ne les approchoient que deux fois l'année , et se croyoient quittes envers la nature lorsqu'ils en avoient eu deux enfans , l'un pour elles , l'autre pour eux.

Buddas , Dandanis , Calanus et Iarcha , sont les plus célèbres d'entre les gymno-sophistes dont l'histoire ancienne nous a conservé les noms.

Buddas fonda la secte des hylobiens , les plus sauvages des gymno-sophistes.

Pour juger de Dandanis , il faut l'entendre parler à Alexandre par la bouche d'Onésicrite , que ce prince , dont l'activité s'étendoit à tout , envoya chez les gymno-sophistes. « Dites à votre maître que je le loue du goût » qu'il a pour la sagesse , au milieu des affaires dont un » autre seroit accablé : qu'il fuie la mollesse ; qu'il ne » confonde pas la peine avec le travail ; et , puisque ses » philosophes lui tiennent le même langage , qu'il les » écoute. Pour vous et vos semblables , Onésicrite , je » ne désapprouve vos sentimens et votre conduite qu'en » une chose ; c'est que vous préféreriez la loi de l'homme à » celle de la nature , et qu'avec toutes vos connoissances » vous ignoriez que la meilleure demeure est celle où il » y a le moins de soin à prendre. »

Calanus , à qui l'envoyé d'Alexandre s'adressa lorsque ce prince s'avança dans les Indes , débuta avec cet envoyé par ces mots : « Dépose cet habit , ces souliers ; assieds-toi nu sur cette pierre , et puis nous converserons ». Cet homme , d'abord si fier , se laissa persuader par Taxile de suivre Alexandre , et il fut méprisé de toute la nation , qui lui reprocha d'avoir accepté un autre maître que Dieu. A juger de ses mœurs par sa mort , il ne paroît pas qu'elles se fussent amollies. Estimant honteux d'attendre la mort , comme c'étoit le préjugé de sa secte , il se fit dresser un bûcher , et y monta , en se félicitant de la liberté qu'il alloit se procurer. Alexandre , touché de cet héroïsme , institua en son honneur des combats équestres et d'autres jeux.

Tout ce qu'on nous raconte d'Iarcha est fabuleux. Les gymno-sophistes reconnoissoient un dieu fabricant et administrateur du monde, mais corporel : il avoit ordonné tout ce qui est, et veilloit à tout.

Selon eux, l'origine de l'ame étoit céleste ; elle étoit émanée de Dieu, et elle y retournoit. Dieu recevoit dans son sein les ames des bons, qui y séjournoient éternellement. Les ames des méchans en étoient rejetées et envoyées à différens supplices.

Outre un premier dieu, ils en adoroient encore de subalternes.

Leur morale consistoit à aimer les hommes, à se haïr eux-mêmes, à éviter le mal, à faire le bien, et à chanter des hymnes.

Ils faisoient peu de cas des sciences et de la philosophie naturelle. Iarcha répondit à Apollonius qui l'interrogeoit sur le monde, « qu'il étoit composé de cinq élémens, de » terre, d'eau, de feu, d'air et d'éther ; que les dieux » en étoient émanés ; que les êtres composés d'air étoient » mortels, périssables, et que les êtres composés d'éther » étoient immortels et divins ; que les élémens avoient » tous existé en même temps ; que le monde étoit un » grand animal, engendrant le reste des animaux ; qu'il » étoit de nature mâle et femelle, etc. »

Quant à leur philosophie morale, tout y étoit grand et élevé. Il n'y avoit, selon eux, « qu'un seul bien, » c'est la sagesse. Pour faire le bien, il étoit inutile que la » loi l'ordonnât. La mort et la vie étoient également » méprisables. Cette vie n'étoit que le commencement » de notre existence. Tout ce qui arrive à l'homme n'est » ni bon ni mauvais. Il étoit vil de supporter la maladie » dont on pouvoit se guérir en un moment. Il ne falloit » pas passer un jour sans avoir fait quelque bonne action. » La vanité étoit la dernière chose que le sage déposoit » pour se présenter devant Dieu. L'homme portoit en » lui-même une multitude d'ennemis. C'est par la défaite » de ces ennemis qu'on se préparoit un accès favorable » auprès de Dieu. »

Quelle différence entre cette philosophie et celle qu'on professe aujourd'hui dans les Indes ! Elles sont infectées

de la doctrine de Xekia, j'entends de sa doctrine ésotérique; car les principes de l'Exotérique sont assez conformes à la droite raison. Dans celle-ci, il admet la distinction du bien et du mal, l'immortalité de l'ame, les peines à venir, des dieux, un dieu suprême qu'il appelle *Amida*, etc. Quant à sa doctrine ésotérique, c'est une espèce de spinosisme, assez mal entendu. Le vuide est le principe et la fin de toute chose. La cause universelle n'a ni vertu ni entendement. Le repos est l'état parfait. C'est au repos que le philosophe doit tendre.

(ANONYME.)

INDIFFÉRENCE.

ÉTAT tranquille dans lequel l'ame, placée vis-à-vis d'un objet, ne le desire, ni ne s'en éloigne, et n'est pas plus affectée par sa jouissance qu'elle ne le seroit par sa privation.

L'indifférence ne produit pas toujours l'inaction. Au défaut d'intérêt et de goût on suit des impressions étrangères, et l'on s'occupe de choses au succès desquelles on est de soi-même très-indifférent.

L'indifférence peut naître de trois sources, la nature, la raison et la foi, et l'on peut la diviser en *indifférence naturelle*, *indifférence philosophique*, et *indifférence religieuse*.

L'indifférence naturelle est l'effet d'un tempérament froid. Avec des organes grossiers, un sang épais, une imagination lourde, on ne veille pas, on sommeille au milieu des êtres de la nature, on n'en reçoit que des impressions languissantes, on reste indifférent et stupide. Cependant l'indifférence philosophique n'a peut-être pas d'autre base que l'indifférence naturelle.

Si l'homme examine attentivement sa nature et celle des objets, s'il revient sur le passé, et qu'il n'espère pas mieux de l'avenir, il voit que le bonheur est un fantôme. Il se refroidit dans la poursuite de ses desirs, et il se dit qu'il n'y a de vrai bien que le repos de l'indifférence.

L'indifférence philosophique a trois objets principaux, la gloire, la fortune et la vie. Que celui qui prétend à cette indifférence s'examine, et qu'il se juge. Craint-il d'être ignoré, d'être indigent, de mourir ? il se croit libre, mais il est esclave. Les grands fantômes le séduisent encore.

L'indifférence philosophique ne diffère de l'indifférence religieuse que par le motif. Le philosophe est indifférent sur les objets de la vie, parce qu'il les méprise ; l'homme religieux, parce qu'il attend du sacrifice qu'il en fait une récompense infinie.

Si l'indifférence naturelle, réfléchie, ou religieuse, est

excessive, elle relâche les liens les plus sacrés. On n'est plus ni père attentif, ni mère tendre, ni ami, ni amant, ni époux; on est indifférent à tout : on n'est rien, ou l'on est une pierre.

(ANONYME.)

INDIGENT.

HOMME qui manque des choses nécessaires à la vie, au milieu de ses semblables, qui jouissent, avec un faste qui l'insulte et qui aggrave le sentiment de sa misère, de toutes les superfluités possibles. Une des choses les plus fâcheuses de la mauvaise administration dans un grand état où règnent l'opulence et le luxe, c'est de diviser la société en deux classes d'hommes, dont les uns sont riches, et les autres dans l'indigence. Mais si c'est un mal presque inévitable, il est de la sagesse et de l'humanité du gouvernement d'employer tous les moyens qui sont en son pouvoir pour soulager les indigents, en diminuer le nombre, et, par les lois d'une bonne administration, faire refluer sur les pauvres en général le superflu des riches.

L'indigence n'est pas un vice, mais c'est peut-être pis dans le monde; on y accueille le vicieux, et on y fuit l'indigent. Des gens qui vivent dans l'abondance et les plaisirs détournent les yeux du tableau de la misère, ils craindroient d'y être sensibles; et la chose à laquelle ils pensent le moins, et qui leur coûteroit si peu, c'est de consoler et de soulager les malheureux.

On dit qu'il n'y a point d'indigents parmi les sauvages, mais il n'y a pas non plus de riches, et cela doit être ainsi chez des nations qui n'ont ni arts ni commerce, qui mènent une vie errante, n'ont aucune idée de la société civile, et ne connoissent que les besoins de la nature.

(ANONYME.)

INDIGNATION.

SENTIMENT mêlé de mépris et de colère que certaines injustices inattendues excitent en nous. L'*indignation* approuve la vengeance, mais n'y conduit pas. La colère passe ; l'*indignation*, plus réfléchie , dure : elle nous éloigne de l'indigne. L'*indignation* est muète ; c'est moins par le propos que par les mouvemens qu'elle se montre. Elle ne transporte pas , elle gonfle ; il est rare qu'elle soit injuste : nous sommes souvent *indignés* d'un mauvais procédé dont nous ne sommes pas l'objet. Une ame délicate *s'indigne* quelquefois des obstacles qu'on lui oppose , des motifs qu'on lui suppose , des rivaux qu'on lui donne , des récompenses qu'on lui promet , des éloges qu'on lui adresse , des préférences même qu'on lui accorde , en un mot de tout ce qui marque qu'on n'a pas d'elle l'estime qu'elle croit mériter.

(ANONYME.)

INDIGNE.

Qui ne mérite pas une chose. C'est la honte de l'église d'être gouvernée par des hommes *indignes* du rang où ils sont élevés.

Il se dit aussi des actions ; il y a des hommes vains qui croient qu'il est *indigne* d'eux de parler honnêtement à leurs domestiques.

Il est *indigne* de la grace qu'il me demande ; il s'est rendu *indigne* de mon amitié ; il a fait une action *indigne* d'un galant homme.

Ce qui n'est pas *indigne* d'un père qui a une femme et des enfans ; d'un amant qui est sensible à la misère de celle qu'il aime ; d'un ami qui parle pour son ami, seroit quelquefois *indigne* d'un homme libre.

(ANONYME.)

INDISCRET. *

L'HOMME qui sait penser, parler et prévoir les suites de ses paroles, n'est pas *indiscret*. Par un excès de confiance, on ouvre son cœur à des indifférens, on répand son ame devant eux : c'est une foiblesse à laquelle on est entraîné par l'inexpérience et par la peine. La peine cherche à se soulager ; l'inexpérience nous dérobe le danger de notre franchise. Les malheureux et les enfans sont presque tous *indiscrets*. L'indiscrétion peut devenir un crime. Un geste, un regard, un mot, le silence même, est *indiscret*. Fuyez les *indiscrets* : *Vetato qui ceteris sacra*, etc. La vanité rend *indiscret* ; mais l'indiscrétion n'est pas seulement relative à la confiance, elle s'étend à d'autres objets. On dit d'un zèle qu'il est *indiscret* ; d'une action, qu'elle est *indiscrete*. Cette indiscrétion a lieu dans toutes les circonstances où nous manquons par étourderie ou par faux jugement. Une femme tendre compte sur la discrétion de l'homme qu'elle favorise ; c'est une condition tacite qu'il ne faut jamais oublier, pas même avec son ami. Pourquoi lui confieriez-vous un secret qui n'appartient point à vous seul ? Il y a beaucoup d'amans *indiscrets*, parce qu'il y a peu d'hommes honnêtes. Après l'indiscrétion des amans heureux, la plus commune est celle des bienfaiteurs. Il n'y en a guère qui sentent combien il est doux de savoir seul l'action généreuse qu'on a faite. Que celui même que vous avez secouru l'ignore, s'il se peut. Pourquoi appeler en confidence un tiers entre le ciel et vous ? J'aime à me persuader, pour l'honneur du genre humain, qu'il y a eu des ames généreuses qui ont gardé en elles-mêmes des actions héroïques pendant toute la vie, et qui sont descendues sous la tombe avec leur secret.

(M. DIDEROT.)

INDOCILE.

IL se dit de l'animal qui se refuse à l'instruction, ou qui plus généralement suit la liberté que la nature lui a donnée, et répugne à s'en départir.

Les peuples sauvages sont d'un naturel *indocile*. Si nous ne brisons de très-bonne heure la volonté des enfans, nous les trouverions tous *indociles*, lorsqu'il s'agiroit de les appliquer à quelqu'occupation. L'indocilité naît ou de l'opiniâtreté, ou de l'orgueil, ou de la sotise; c'est ou un vice de l'esprit qui n'aperçoit pas l'avantage de l'instruction, ou une brutalité de caractère qui la rejette; elle peut être aussi la suite de la stupidité. La sotise des maîtres fait souvent l'indocilité des enfans. J'ai de la peine à concevoir qu'une jeune fille qui peut se soumettre à des exercices très-frivoles et très-pénibles; qu'un jeune homme qui peut se livrer à des occupations très-difficiles et très-superflues, n'eussent pas tourné leur patience et leurs talens à de meilleurs choses si on avoit su les leur faire aimer.

(ANONYME.)

INDOLENCE.

C'EST une privation de sensibilité morale ; l'homme indolent n'est touché ni de la gloire, ni de la réputation, ni de la fortune, ni des nœuds du sang, ni de l'amitié, ni de l'amour, ni des arts, ni du spectacle de la nature ; il jouit de son repos qu'il aime ; et c'est ce qui le distingue de l'indifférent, qui peut avoir de l'inquiétude, de l'ennui ; c'est à ce calme destructeur des talens, des plaisirs et des vertus, que nous amènent ces prétendus sages qui attaquent sans cesse les passions. Cet état d'*indolence* est assez l'état naturel de l'homme sauvage, et peut-être celui d'un esprit étendu qui a tout vu et tout comparé.

(ANONYME.)

INDULGENCE.

C'EST une disposition à supporter les défauts des hommes, à pardonner leurs fautes; c'est le caractère de la vertu éclairée. Dans la jeunesse, dans les premiers momens de l'enthousiasme pour l'ordre et le beau moral, on jette un regard dédaigneux sur les hommes qui semblent fermer les yeux à la vérité, et s'écarter quelquefois des routes de l'honnête; mais les connoissances augmentent avec l'âge: l'esprit plus étendu voit un ordre plus général; il voit, dans la nature des êtres, leur excellence et la nécessité de leurs fautes. Alors on aspire à réformer ses semblables comme soi-même, avec la douce chaleur d'un intérêt tendre qui corrige ou console, soutient et pardonne.

L'envie, plus contrariée par le mérite qu'offensée des défauts, voit le mal à côté du bien, et le censure dans l'homme qu'on estime.

L'orgueil, pour avoir le droit de condamner tous les hommes, les juge d'après les idées d'une perfection à laquelle aucun ne peut atteindre.

La vertu, toujours juste, plaint le méchant qui se dévore lui-même, et jusque dans ses sévérités on la trouve consolante.

L'*indulgence*, cette vertu si rare chez les hommes, est représentée dans une médaille de l'empereur Gordien, par une femme assise entre deux animaux indomptés, sans doute pour marquer que la douceur et l'*indulgence* peuvent adoucir les esprits les plus farouches.

(ANONYME.)

INEPTIE.

L'INEPTIE est l'état d'une ame qui n'a d'aptitude à rien ; elle est l'effet d'une stupidité que ne remue aucune passion ; elle est aussi l'effet des circonstances qui placent un homme de mérite dans des postes au dessous de lui, ou seulement opposés à son génie. Les hommes communs deviennent ineptes pour avoir trop dispersé la dose bornée de sensibilité et de talens qu'ils avoient reçus de la nature ; ils ont trop essayé et trop peu persévéré, ils finissent par n'avoir qu'une ombre d'existence. A la cour et dans la capitale, ils peuvent être encore ce qu'on appelle homme de bonne compagnie, ou se faire des *connoisseurs*.

(ANONYME.)

INFIDÉLITÉ. *

Ce mot se prend pour l'infraction du serment que des époux ou des amans se sont fait, de ne pas chercher le bonheur; l'homme entre les bras d'une autre femme, la femme dans les embrassemens d'un autre homme. Les lois divines et humaines blâment les époux infidèles; mais l'inconstance de la nature, et la manière dont on se marie parmi nous, semblent un peu les excuser. Qui est-ce qui se choisit sa femme? qui est-ce qui choisit son époux? Moins il y a eu de consentement, de liberté, de choix dans un engagement, plus il est difficile d'en remplir les conditions, et moins on est coupable aux yeux de la raison d'y manquer. C'est sous ce coup d'œil que je hais plus les amans que les époux infidèles. Et qui est-ce qui les a forcés de se prendre? Pourquoi se sont-ils fait des sermens? La femme infidelle me paroît plus coupable que l'homme infidèle. Il a fallu qu'elle foulât aux pieds tout ce qu'il y a de plus sacré pour elle dans la société; mais, dira-t-on, plus son sacrifice est grand, moins son action est libre; et je répondrai qu'il n'y a point de crime qu'on n'excusât ainsi. Quoi qu'il en soit, le commerce de deux infidèles est un tissu de mensonges, de fourberies, de parjures, de trahisons, qui me déplaît. Que les limites entre lesquelles il resserre les caresses qu'un homme peut faire à une femme sont bornées! que les momens doux qu'ils ont à passer ensemble sont courts! que leurs discours sont froids! Ils ne s'aiment point, ils ne se croient point; peut-être même ils se méprisent. Dispensez les amans de la fidélité, et vous n'aurez que des libertins. Nous ne sommes plus dans l'état de nature sauvage, où toutes les femmes étoient à tous les hommes, et tous les hommes à toutes les femmes.

Nos facultés se sont perfectionnées; nous sentons avec plus de délicatesse; nous avons des idées de justice et d'injustice plus développées; la voix de la conscience s'est éveillée; nous avons institué entre nous une infinité de pactes différens; je ne sais quoi de saint et de religieux

s'est mêlé à tous nos engagemens ; anéantissons-nous les distinctions que les siècles ont fait naître, et ramènerons-nous l'homme à la stupidité de l'innocence première, pour l'abandonner sans remords à la variété de ses impulsions ? Les hommes produisent aujourd'hui des hommes ; regretterons-nous les temps barbares où ils ne produisoient que des animaux ?

(A N O N Y M E .)

INFIRMIER.

INFIRMIER.

C'EST un employé subalterne dans les hôpitaux, préposé à la garde et au soulagement des malades ; il est dans les hôpitaux et maisons de charité ce que, dans les maisons particulières, on nomme garde-malade. Cet emploi est aussi important pour l'humanité, que l'exercice en est bas et répugnant ; tous sujets n'y sont pas également propres, et les administrateurs des hôpitaux doivent, autant par zèle que par motif de charité, se rendre difficiles sur le choix de ceux qui s'y destinent, puisque de leurs soins dépend souvent la vie des malades : un *infirmier* doit être patient, modéré, compatissant ; il doit consoler les malades, prévenir leurs besoins et supporter leurs impatiences.

Les devoirs domestiques des *infirmiers* sont, d'allumer le matin les feux dans les salles et de les entretenir pendant le jour ; de porter et distribuer les portions de viures, la tisane et les bouillons aux malades ; d'accompagner les médecins et chirurgiens pendant les pansemens ; d'enlever après les bandes, compresses et autres saletés ; de balayer les salles et d'entretenir la propreté dans l'hôpital, parmi les malades, dans les choses qu'ils leur distribuent, et sur leurs propres personnes ; de vider les pots de chambre et chaises percées ; de sécher et changer le linge des malades ; d'empêcher le bruit, les querelles, et tout ce qui pourroit troubler leur repos ; d'avertir l'aumônier de ceux qu'ils aperçoivent en danger ; de transporter les morts et de les ensevelir ; d'allumer les lampes le soir ; de visiter les malades pendant la nuit ; enfin, de veiller continuellement sur eux, de leur donner tous les secours que leur état exige, et de les traiter avec douceur et charité. Voilà, en général, leurs obligations ; les officiers des hôpitaux doivent donner leur attention à ce qu'ils les remplissent exactement, et les punir s'ils s'en écartent.

Dans les hôpitaux bourgeois et maisons de charité, ce sont des femmes ou des sœurs hospitalières qui sont char-

gées des fonctions des *infirmiers* , et l'on est généralement content de la manière dont elles s'en acquittent. On ne peut nier que les femmes ne soient plus propres à ces fonctions que les hommes ; en effet , par la sensibilité et la douceur naturelles à leur sexe , elles sont plus capables qu'eux de ces soins touchans , de ces attentions délicates , si consolantes pour les malades , et si propres à hâter leur guérison. Il est peu de nos lecteurs qui n'aient éprouvé par eux-mêmes ce que nous avançons , et qui n'aient préféré , et qui ne préfèrent encore , dans l'état de maladie , les services d'une femme à ceux d'un homme , toutes choses égales.

Si le sentiment intérieur de la nature et l'expérience se réunissent pour nous démontrer cette vérité , pourquoi n'en profitons-nous pas pour l'intérêt du service et de l'humanité ?

Qui empêche qu'on ne substitue aux *infirmiers* dans tous les hôpitaux militaires du royaume des *infirmières* aux mêmes gages et fonctions , tirées non de l'ordre des sœurs hospitalières , mais du sein du peuple indigent ? On devroit s'en promettre le même service que de ces sœurs , et un meilleur que celui des *infirmiers* ; premier avantage. Ces hommes seroient rendus aux ouvrages de la terre ou des arts mécaniques ; autre avantage : mais nous en apercevons un plus précieux encore dans ce changement , ce sont les nouvelles occasions d'emploi et de travail qu'il procureroit à un nombre de femmes ou filles , dans l'énorme quantité de désœuvrées involontaires qui fourmillent dans nos villes , qui desirent et cherchent des occupations , et qui , faute d'en trouver , restent en proie aux dangers et aux malheurs d'une oisiveté forcée. Cet article essentiel et trop négligé parmi nous , si important pour la population , pour les mœurs et l'honnêteté publiques , mériteroit les plus sérieuses attentions de la part du gouvernement.

Au surplus , nous ne répondrons aux objections qu'on pourroit nous faire sur le changement proposé pour les hôpitaux militaires , qu'en présentant l'exemple de ce qui se pratique avec succès dans les hôpitaux bourgeois et les maisons de charité du royaume , où les soldats ma-

lades des troupes du roi sont reçus et traités, comme dans les hôpitaux mêmes de sa majesté.

(M. D U R I V A L.)

I N F O R T U N E.

S U I T E de malheurs auxquels l'homme n'a point donné l'occasion, et au milieu desquels il n'a point de reproché à se faire. L'*infortune* tombe sur nous; nous y attirons quelquefois le malheur : il semble qu'il y ait des hommes *infortunés*, c'est à-dire des êtres que leur destinée promène par-tout où il y a des peries à supporter, des hasards fâcheux à trouver, des peines à souffrir. C'est ainsi que le monde est ordonné pour eux, et eux pour le monde. Cette nécessité seule suffiroit pour déterminer au refus de la vie un être un peu raisonnable, si l'on pouvoit supposer un lieu entre le néant et le monde, et un instant avant la naissance, où on lui montrât tout ce qu'il a à craindre et à espérer, s'il veut vivre. •

(A N O N Y M E.)

I N G É N U I T É. (Voyez *candeur*.)

INGRATITUDE.

OUBLI, ou plutôt méconnaissance des bienfaits reçus. Je la mettrois volontiers, cette méconnaissance, au rang des passions féroces ; mais du moins on ne trouvera pas mauvais que je la nomme un vice lâche, bas, contre nature, et odieux à tout le monde. Les ingrats, suivant la remarque de Cicéron, s'attirent la haine générale, parce que leur procédé décourageant les personnes généreuses, il en résulte un mal auquel chacun ne peut s'empêcher de prendre part.

Quoique l'*ingratitude* ne renferme aucune injustice proprement dite, en tant que celui de qui l'on a reçu quelque bienfait n'a point droit, à la rigueur, d'en exiger du retour ; toutefois le nom d'ingrat désigne une sorte de caractère plus infâme que celui d'injuste ; car quelle espérance aurois-je de toucher une ame que des bienfaits n'ont pu rendre sensible ? et quelle infamie de se déclarer indigne, par le cœur, de l'opinion favorable qu'on avoit donnée de soi !

*Si l'on réfléchit aux principes de ce vice, on s'apercevra qu'outre l'insensibilité dont il émane si souvent, il découle encore de l'orgueil et de l'intérêt. M. Duclos a très-bien dévoilé ces trois sources de l'*ingratitude* dans son livre sur les mœurs, dont je ne tirerai cependant que ce précis.

« La première espèce d'*ingratitude*, dit-il, est celle
» des ames foibles, légères et sans consistance. Affligées
» par le besoin présent, sans vues sur l'avenir, elles ne
» gardent aucune mémoire du passé ; elles demandent
» sans peine, reçoivent sans pudeur, et oublient sans
» remords. Dignes de mépris, ou tout au plus de com-
» passion, on peut les obliger par pitié et par grandeur
» d'ame. »

» Mais rien ne peut sauver de l'indignation celui qui,
» ne pouvant se dissimuler les bienfaits qu'il a reçus,

» cherche cependant à méconnoître son bienfaiteur. Sou-
 » vent, après avoir réclamé les secours avec bassesse,
 » son orgueil se révolte contre tous les actes de recon-
 » noissance qui peuvent lui rappeler une situation humi-
 » liante ; il rougit du malheur, et jamais du vice.

» A l'égard de ces hommes moins haïssables que ceux
 » que l'orgueil rend injustes, et plus méprisables encore
 » que les âmes légères et sans principes dont nous avons
 » parlé d'abord, ils font de la reconnaissance un com-
 » merce intéressé ; ils croient pouvoir soumettre à un
 » calcul arithmétique les services qu'ils ont reçus ; ils
 » ignorent qu'il n'y a point d'équation pour les senti-
 » mens, et que l'avantage du bienfaiteur sur celui qu'il
 » a prévenu par des services est en quelque manière
 » inappréciable. »

Telles sont les principales sources qui font germer l'*ingratitude* de toutes parts. Ceux qui mettent leur espoir dans la reconnaissance des gens qu'ils obligent, n'ont pas assez réfléchi sur cette matière ; le symbole des ingrats, ce n'est point le serpent ; c'est l'homme. En effet, tant de conditions sont requises pour s'acquitter dignement d'un bienfait notable, que cette considération fit dire aux stoïciens qu'il n'y avoit que leur seul sage qui les sût dignement remplir.

Celui qui ne rend pas la pareille à son bienfaiteur, lorsqu'il le peut, est un ingrat. Le manque de reconnaissance intérieure d'un plaisir reçu est une branche d'*ingratitude*. Puisqu'on a trouvé l'âme prompte et ouverte à obliger, il faut avoir la bouche prompte à publier le bienfait, et l'âme ouverte à le sentir : c'est ainsi que le plus pauvre homme du monde peut dignement s'acquitter. Le Romain qui, venant d'obtenir d'Auguste la liberté de son père, lui dit, les larmes aux yeux, qu'il le réduisoit à la nécessité de vivre et de mourir ingrat vis-à-vis de lui, tenoit bien le propos d'une âme reconnaissante. On ne tombe point dans l'*ingratitude* lorsque les moyens extérieurs nous manquent, si notre cœur est vraiment sensible : le cœur mesure les services qu'on rend, et le cœur en mesure aussi la reconnaissance.

Je croirois que c'est une sorte de méconnaissance, quand on s'empresse trop de sortir de l'obligation, d'effacer le plaisir reçu, et de demeurer quitte par une espèce de compensation; car les lois de la gratitude sont différentes de celles d'une place de change.

Mais que penser de ces gens d'un naturel si dépravé, qu'ils rendent le mal pour le bien, semblables à ces mauvaises herbes qui brûlent la terre qui les nourrit? Il arrive quelquefois, dit Tacite, que lorsqu'un service est au dessus de la récompense, l'*ingratitude* et la haine même prennent la place de la reconnaissance et de l'amitié. Sénèque, qui a épuisé ce sujet, va plus loin que Tacite; il ajoute que de tels monstres sont capables de haïr à proportion qu'on les oblige. Quoi donc! ce qui doit le plus porter à la gratitude produiroit des effets si contraires! S'il étoit vrai que la bienfaisance pût exciter la haine, et qu'une si bonne mère fût capable de mettre au jour un enfant si difforme, il ne faudroit pas s'étonner de voir des caractères difficiles à recevoir des faveurs. Il est vrai qu'on ne doit pas prendre de toutes mains ni donner de toutes mains: s'il convient de recueillir des graces avec sentiment, avec jugement, il est bon de les dispenser de même; mais d'ordinaire nous ne savons faire ni l'un ni l'autre.

Quelques auteurs ont prétendu que les lois d'aucun peuple n'avoient porté de peines contre l'*ingratitude*, non plus que contre le parricide, pour ne pas présupposer des choses si détestables, et qu'une voix secrète de toute la nature semble assez condamner; mais l'on pourroit leur nommer les Perses, les Athéniens, les Mèdes, ou plutôt les Macédoniens, qui ont reçu dans leurs tribunaux de justice l'action contre les ingrats. Les Romains et les Marseillois avoient autrefois des peines imposées contre les affranchis ingrats envers leurs anciens maîtres.

Ces sortes d'exemples, avérés par l'histoire, ont fait souhaiter aux ames honnêtes qu'il y eût, dans un siècle tel que le nôtre, une peine certaine et capitale établie contre le vice de l'*ingratitude*, qui n'a plus de bornes à cause de son impunité. Hé quoi! répond M. Levayer,

voudroit-on dépeupler le monde ? Il n'y a point de prisons assez spacieuses pour resserrer la multitude de ceux qu'on accuseroit, et encore moins de places capables de recevoir le nombre de plaideurs que cette sorte d'action produiroit. Les amphithéâtres de l'ancienne Rome ne suffiroient pas au concours d'accusateurs et d'accusés. Mais d'ailleurs il faut observer qu'il est bien difficile que les lois criminelles sévissent contre les vices du cœur, qui n'ont d'autres juges dans ce monde que la conscience, et dont la punition est réservée dans l'autre à la divinité.

Peut-être encore que si, par l'effet de l'action judiciaire, le nombre d'ingrats étoit reconnu aussi grand qu'il l'est, on n'auroit plus de honte de se trouver en si nombreuse et si belle compagnie, composée principalement de gens du premier ordre, tout couverts de soie, d'or et de pourpre.

Ajoutons que, comme il n'y auroit presque personne qui ne se plaignît d'avoir été payé d'*ingratitude*, et que, d'un autre côté, on prétendrait avoir rempli tous les devoirs de la reconnoissance, il seroit très-difficile de peser exactement les circonstances qui augmentent ou diminuent le prix d'un bienfait.

Enfin, le mérite d'un bienfait seroit perdu si l'on pouvoit poursuivre un ingrat comme on poursuit un débiteur. Le but propre du bienfait, c'est-à-dire d'un service pour lequel on ne stipule point de retour, c'est, d'un côté, de fournir à celui qui le reçoit l'occasion de manifester sa libre reconnoissance par l'amour de la vertu, et, de l'autre, de montrer, en n'exigeant rien de celui à qui l'on donne, qu'on lui fait du bien gratuitement, et non par des vues d'intérêt.

Quoique rien n'oblige de fournir des habits à des fous qui les déchirent, il faut toujours compter sur l'*ingratitude* des hommes, et plutôt s'y exposer que de manquer aux misérables. L'injure se grave sur le métal; une grace reçue se trace sur le sable, et dispaçoit au moindre vent. Il faut moins servir ses semblables pour l'amour d'eux, disoit un sage de la Grèce, que pour l'amour des dieux qui.

le commandent, et qui récompensent eux-mêmes les bienfaits. C'est pourquoi Virgile place les âmes bienfaisantes dans les champs élysées.

On sait le mot de ce bon religieux, rapporté par Philippe de Commines, au sujet de Jean Galéas, duc de Milan : « Nous nommons saints tous ceux qui nous » font du bien ». Je tiens pour Dieu tout ce qui me nourrit, disoit un ancien proverbe grec.

(*M. de JAUCOURT.*)

INITIAL.

On appelle lettre *initiale* la première lettre de chaque mot, comme on appelle finale la dernière. L'exactitude de l'orthographe exige que quelques lettres *initiales* soient majuscules : ce sont ,

1° Dans la poésie, la lettre *initiale* de chaque vers , grand ou petit, soit qu'il commence un sens, soit qu'il ne fasse que partie d'un sens commencé.

Renonçons au stérile appui
Des grands qu'on implore aujourd'hui ;
Ne fondons point sur eux une espérance folle :
Leur pompe, indigne de nos vœux ,
N'est qu'un simulacre frivole ,
Et les solides biens ne dépendent pas d'eux.

ROUSSEAU.

2° La lettre *initiale* de toute phrase qui commence après un point ou un alinéa.

3° Les lettres *initiales* du nom de Dieu et des noms propres d'hommes , d'animaux , de villes , de provinces , de royaumes ou empires , de fleuves ou rivières , de sciences , d'arts , etc. , comme *Cicéron* , *Eléphant* , *Paris* , *Bourgogne* , *France* , *Allemagne* , *Rhône* , *Loire* , *Géométrie* , *Peinture* , etc.

4° Les lettres *initiales* des noms appellatifs qui se déterminent par l'idée d'une dignité , soit ecclésiastique , soit civile , lorsque ces noms sont employés , au lieu des noms propres , pour désigner les individus qui sont revêtus de ces dignités : ainsi on écrit avec une majuscule : *le Roi reçut alors les preuves les plus éclatantes de l'amour de ses peuples* , parce qu'il est question d'un individu ; mais on écrit avec une minuscule : *un roi doit faire son capital de mériter l'affection de ses sujets* , parce que le nom *roi* demeure sans application individuelle. Il en est de même de tout autre nom appellatif.

5° Les lettres *initiales* des noms des tribunaux , des juridictions , des compagnies et corps , comme le *Parle-*

ment, le *Bailliage*, la *Connétablie*, l'*Université*, l'*Académie*, l'*Eglise*, etc., lorsque ces noms sont pris dans un sens individuel.

6^e On met quelquefois une lettre majuscule à la tête de certains mots susceptibles de divers sens dans l'usage ordinaire; alors la majuscule *initiale* indique le sens le plus considérable: par exemple, *les Grands* (les premiers de la nation), pour distinguer ce mot de l'adjectif *grand*; les devoirs de votre *état*, les lois de l'*État*, etc.

Eviter de faire majuscules les lettres *initiales* dans tous ou dans plusieurs de ces cas, c'est une entreprise qui a droit de révolter la raison autant qu'elle choque les yeux. Outre que cette pratique est contraire à l'usage général de la nation, elle tend à nous priver de l'avantage réel qu'on a trouvé jusqu'à présent à se conformer là-dessus aux règles qu'on vient de prescrire, et ne peut être bonne qu'à banir de notre écriture la netteté de l'expression, qui dépend toujours de la distinction des objets. Conformez-vous à l'usage reçu; l'usage universel est moins capricieux et plus sage qu'on n'a coutume de le croire; et, à s'en écarter, on risque au moins de choquer le grand nombre.

(MM. DOUCHET et BEAUZÉE.)

INJUSTICE.

VIOLATION des droits d'autrui : il n'importe qu'on les viole par avarice, par sensualité, par un mouvement de colère, ou par ambition, qui sont autant de sources intarissables des plus grandes *injustices* ; c'est le propre au contraire de la justice de résister à toutes les tentations, par le seul motif de ne point enfreindre les lois de la société humaine.

On conçoit néanmoins qu'il y a plusieurs degrés d'*injustice*, et l'on peut les évaluer par le plus ou le moins de dommages qu'on cause à autrui : ainsi les actions où il entre le plus d'*injustice* sont celles qui, troublant l'ordre public, nuisent à un plus grand nombre de personnes.

Hobbes prétend que toute *injustice* envers les hommes suppose des lois humaines, et ce principe est très-faux ; car, quoique les maximes de la droite raison, ou les lois naturelles, soient des lois qui viennent de Dieu seul, elles sont très-suffisantes pour faire connoître à l'homme qu'il n'a le droit de faire que ce que sa raison lui dicte, comme permis de Dieu. Une personne innocente, par exemple, a droit à la conservation de sa vie, à l'intégrité de ses membres, aux alimens nécessaires à sa subsistance, et, sans toutes ces choses, elle ne pourroit contribuer en rien au bien commun : ainsi on lui feroit certainement une criante *injustice* de lui ôter la vie, ou de lui retrancher quelque membre, parce que toute atteinte portée aux droits d'autrui est une *injustice*, quelle que soit la loi humaine en vertu de laquelle on a acquis ces droits.

Thémistocle déclara en pleine assemblée qu'il avoit conçu un projet important, mais qu'il ne pouvoit le communiquer au peuple, parce que, pour le faire réussir, il avoit besoin d'un profond secret, et il demanda qu'on lui nommât quelqu'un avec qui il pût s'en expliquer. Le choix tomba sur Aristide, et tous les citoyens s'en rapportèrent entièrement à son avis, tant ils comptoient sur sa probité, sur sa prudence. Thémistocle, l'ayant

tiré à part , lui dit qu'il songeoit à brûler la flotte des Grecs qui étoit dans un port voisin , et que par là Athènes deviendrait certainement maîtresse de toute la Grèce. Aristide , sans proférer un seul mot , revint à l'assemblée , et déclara simplement que rien ne pouvoit être plus utile que le projet de Thémistocle ; mais qu'en même temps rien n'étoit plus injuste. Alors tout le peuple , d'une commune voix , défendit à Thémistocle de rien entreprendre.

(*M. de Jaucourt.*)

INNOCENCE.

IL n'y a que des âmes pures qui puissent bien entendre la valeur de ce mot. Si l'homme méchant concevoit une fois les charmes qu'il exprime, dans le moment il deviendrait homme juste. *L'innocence* est l'assemblage de toutes les vertus, l'exclusion de tous les vices. Qui est-ce qui, parvenu à l'âge de quarante ans avec *l'innocence* qu'il apporte en naissant, n'aimeroit pas mieux mourir que de l'altérer par la faute la plus légère ? Malheureux que nous sommes, il ne nous reste pas assez d'*innocence* pour en sentir le prix ! méchants, rassemblez-vous, conjurez tous contre elle, et il est une douceur secrète que vous ne lui ravirez jamais. Vous en arracherez des larmes, mais vous ne ferez point entrer le désespoir dans son cœur. Vous la noircirez par des calomnies, vous la bannirez de la société des hommes ; mais elle s'en ira avec le témoignage qu'elle se rendra à elle-même, et c'est vous qu'elle plaindra dans la solitude où vous l'aurez contrainte de se cacher. Le crime résiste à l'aspect du juge ; il brave la terreur des tourmens : le charme de *l'innocence* le trouble, le désarme et le confond ; c'est le moment de sa confrontation avec elle qu'il redoute ; il ne peut supporter son regard ; il ne peut entendre sa voix ; plusieurs fois, il s'est perdu lui-même pour la sauver. O *innocence* ! qu'êtes-vous devenue ? Qu'on m'enseigne l'endroit de la terre que vous habitez, afin que j'aille vous y chercher : je n'attendrai point au dernier moment pour vous regretter.

(ANONYME.)

INNOVATION.

NOUVEAUTÉ, ou changement important qu'on fait dans le gouvernement politique d'un état, contre l'usage et les règles de sa constitution.

Ces sortes d'*innovations* sont toujours dangereuses dans l'ordre politique, et préparent souvent le renversement des empires. Des lois, des coutumes bien affermies et conformes au génie d'une nation, sont à leur place dans l'enchaînement des choses. Tout est si bien lié, qu'une nouveauté qui a des avantages et des désavantages, et qu'on substitue sans une mûre considération aux abus courans, ne tiendra jamais à la tissure d'une partie usée, parce qu'elle n'est point assortie à la pièce.

Si le temps vouloit s'arrêter pour donner le loisir de remédier à ses ravages..... Mais c'est une roue qui tourne avec tant de rapidité! Le moyen de réparer un rayon qui manque, ou qui menace ruine!....

Les révolutions que le temps amène dans le cours de la nature, arrivent pas à pas; il faut donc imiter cette lenteur pour les *innovations* utiles qu'on veut introduire dans un état; car il ne s'agit pas ici de la police d'une ville particulière.

Mais sur-tout quand on a besoin d'appuyer une *innovation* politique par des exemples, il faut les prendre dans les temps de lumières, de modération, de tranquillité, et non pas les chercher dans les jours de ténèbres, de troubles et de douleurs. Ces enfans du délire et de l'aveuglement sont ordinairement des monstres qui entraînent après eux le désordre, les malheurs et la désolation.

(M. de JAUCOURT.)

INQUIÉTUDE.

C'EST une agitation de l'ame qui a plusieurs causes ; *l'inquiétude*, quand elle est devenue habituelle, se trouve ordinairement dans les hommes, dont les devoirs, l'état, la fortune, contrarient l'instinct, les goûts, les talens. Ils sentent fréquemment le besoin de faire autre chose que ce qu'ils font. Dans l'amour, dans l'ambition, dans l'amitié, *l'inquiétude* est presque toujours l'effet du mécontentement, du doute de soi-même, et du prix extrême qu'on attache à la possession d'une place, de sa maîtresse, de son ami. Il y a un autre genre d'*inquiétude*, qui n'est qu'un effet de l'ennui, du besoin, des passions, du dégoût. Il y a *l'inquiétude* des remords. (Voyez *remords*.)

(ANONYME.)

INQUISITION. *

JURIDICTION ecclésiastique, érigée par le siège de Rome, en Italie, en Espagne, en Portugal, aux Indes même, pour extirper les juifs, les maures, les infidèles et les hérétiques.

Cette juridiction, après avoir pris naissance vers l'an 1200, fut adoptée par le comte de Toulouse en 1229, et confiée aux dominicains par le pape Grégoire IX en 1233. Innocent IV étendit son empire, en 1251, dans toute l'Italie, excepté à Naples. L'Espagne s'y vit entièrement soumise en 1448, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle. Le Portugal l'adopta, sous Jean III, l'an 1557, conformément au modèle reçu par les Espagnols. Douze ans auparavant, en 1545, Paul III avoit formé la congrégation de ce tribunal sous le nom du *saint office*; et Sixte V confirma cette congrégation en 1588 : ainsi l'*Inquisition*, relevant toujours immédiatement de la cour de Rome, fut plantée, malgré plusieurs contradictions, dans un grand nombre d'états de la chrétienté.

Parcourons tous ces faits avec M. de Voltaire, et dans un plus grand détail, mais qui certainement n'ennuiera personne. Le tableau qu'il en a tracé est de main de maître ; on ne sauroit trop en multiplier les copies.

Ce fut dans les guerres contre les Albigeois que, vers l'an 1200, le pape Innocent III érigea ce terrible tribunal qui juge les pensées des hommes ; et, sans aucune considération pour les évêques, arbitres naturels dans les procès de la doctrine, la cour en commit la décision à des dominicains et à des cordeliers.

Ces premiers inquisiteurs avoient le droit de citer tout hérétique, de l'excommunier, d'accorder des indulgences à tout prince qui extermineroit les condamnés, de réconcilier à l'église, de taxer les pénitens, de recevoir d'eux, en argent, une caution de leur repentir.

La bizarrerie des événemens, qui met tant de contradiction dans la politique humaine, fit que le plus violent ennemi du pape fut le protecteur le plus sévère de ce tribunal.

L'empereur

L'empereur Frédéric II, accusé par le pape tantôt d'être mahométan, tantôt d'être athée, crut se laver de ce reproche en prenant sous sa protection les inquisiteurs ; il donna même quatre édits à Pavie, en 1244, par lesquels il mandoit aux juges séculiers de livrer aux flammes ceux que les inquisiteurs condamneroient comme hérétiques obstinés, et de laisser dans une prison perpétuelle ceux que l'*inquisition* déclareroit repentans. Frédéric II, malgré cette politique, n'en fut pas moins persécuté ; et les papes se servirent depuis, contre les droits de l'Empire, des armes qu'il leur avoit données.

En 1255, le pape Alexandre III établit l'*inquisition* en France, sous le roi saint Louis. Le gardien des cordeliers de Paris et le provincial des dominicains étoient les grands inquisiteurs. Ils devoient, par la bulle d'Alexandre III, consulter les évêques, mais ils n'en dépendoient pas. Cette étrange juridiction, donnée à des hommes qui fout vœu de renoncer au monde, indigna le clergé et les laïcs, au point que bientôt le soulèvement de tous les esprits ne laissa à ces moines qu'un titre inutile.

En Italie, les papes avoient plus de crédit, parce que, tout désobéis qu'ils étoient dans Rome, tout éloignés qu'ils en furent long-temps, ils étoient toujours à la tête de la faction Guelphe contre celle des Gibelins. Ils se servirent de cette *inquisition* contre les partisans de l'Empire ; car, en 1302, le pape Jean XXII fit procéder, par des moines inquisiteurs, contre Mathieu Visconti, seigneur de Milan, dont le crime étoit d'être attaché à l'empereur Louis de Bavière. Le dévouement du vassal à son suzerain fut déclaré hérésie ; la maison d'Est, celle de Malatesta, furent traitées de même, pour la même cause ; et si le supplice ne suivit pas la sentence, c'est qu'il étoit plus aisé aux papes d'avoir des inquisiteurs que des armées.

Plus ce tribunal prenoit de l'autorité, plus les évêques, qui se voyoient enlever un droit qui sembloit leur appartenir, le réclamoient vivement ; cependant ils n'obtinrent des papes que d'être les assesseurs des moines.

Sur la fin du treizième siècle, en 1289, Venise avoit déjà reçu l'*inquisition*, avec cette différence que, tandis

qu'ailleurs elle étoit toute dépendante du pape, elle fut, dans l'état de Venise, toute soumise au sénat. Il prit la sage précaution d'empêcher que les amendes et les confiscations n'appartinssent pas aux inquisiteurs. Il espéroit, par ce moyen, modérer leur zèle, en leur ôtant la tentation de s'enrichir par leurs jugemens ; mais, comme l'envie de faire valoir les droits de son ministère est chez les hommes une passion aussi forte que l'avarice, les entreprises des inquisiteurs obligèrent le sénat, longtemps après, savoir, au seizième siècle, d'ordonner que l'*Inquisition* ne pourroit jamais faire de procédures sans l'assistance de trois sénateurs. Par ce règlement, et par plusieurs autres aussi politiques, l'autorité de ce tribunal fut anéantie à Venise, à force d'être éludée.

Un royaume où il sembloit que l'*Inquisition* dût s'établir avec le plus de facilité et de pouvoir, est précisément celui où elle n'a jamais eu d'entrée, j'entends le royaume de Naples. Les souverains de cet état et ceux de Sicile se croyoient en droit, par les concessions des papes, d'y jouir de la juridiction ecclésiastique. Le pontife romain et le roi se disputant toujours à qui nommeroit les inquisiteurs, on n'en nomma point ; et les peuples profitèrent, pour la première fois, des querelles de leurs maîtres. Si finalement l'*Inquisition* fut autorisée en Sicile, après l'avoir été en Espagne par Ferdinand et Isabelle, en 1478, elle fut, en Sicile, plus encore qu'en Castille, un privilège de la couronne, et non un tribunal romain ; car, en Sicile, c'est le roi qui est pape.

Il y avoit déjà long-temps qu'elle étoit reçue dans l'Arragon ; elle y languissoit, ainsi qu'en France, sans fonction, sans ordre, et presque oublié.

Mais, après la conquête de Grenade, ce tribunal déploya, dans toute l'Espagne, cette force et cette rigueur que jamais n'avoient eues les tribunaux ordinaires. Il faut que le génie des Espagnols eût alors quelque chose de plus impitoyable que celui des autres nations. On le voit par les cruautés réfléchies qu'ils commirent dans le nouveau monde : on le voit sur-tout ici par l'excès d'atrocité qu'ils portèrent dans l'exercice d'une juridiction où les Italiens, ses inventeurs, mettoient beaucoup plus

de douceur. Les papes avoient érigé ces tribunaux par politique ; et les inquisiteurs espagnols y ajoutèrent la barbarie la plus atroce.

Lorsque Mahomet II eut subjugué la Grèce, lui et ses successeurs laissèrent les vaincus vivre en paix dans leur religion ; et les Arabes, maîtres de l'Espagne, n'avoient jamais forcé les chrétiens ragnicoles à recevoir le mahométisme. Mais, après la prise de Grenade, le cardinal Ximénès voulut que tous les maures fussent chrétiens, soit qu'il y fût porté par zèle, soit qu'il écoutât l'ambition de compter un nouveau peuple soumis à sa primatie.

C'étoit une entreprise directement contraire au traité par lequel les maures s'étoient soumis ; et il falloit du temps pour la faire réussir. Ximénès néanmoins voulut convertir les maures aussi vite qu'on avoit pris Grenade : on les prêcha, on les persécuta ; ils se soulevèrent ; on les soumit, et on les força de recevoir le baptême. Ximénès fit donner à cinquante mille d'entre eux ce signe de religion à laquelle ils ne croyoient pas.

Les juifs, compris dans le traité fait avec les rois de Grenade, n'éprouvèrent pas plus d'indulgence que les maures. Il y en avoit beaucoup en Espagne. Ils étoient ce qu'ils sont par-tout ailleurs, les courtiers du commerce. Cette profession, bien loin d'être turbulente, ne peut subsister que par un esprit pacifique. Il y a plus de vingt-huit mille juifs autorisés par le pape en Italie. Il y a près de deux cent quatre-vingts synagogues en Pologne. La seule ville d'Amsterdam possède environ quinze mille hébreux, quoiqu'elle puisse assurément faire le commerce sans leur secours. Les juifs ne paroissent pas plus dangereux en Espagne, et les taxes qu'on pouvoit leur imposer étoient des ressources assurées pour le gouvernement. Il est donc bien difficile de pouvoir attribuer à une sage politique la persécution qu'ils essayèrent.

L'inquisition procéda contre eux et contre les musulmans. Combien de familles mahométanes et juives aimèrent mieux alors quitter l'Espagne que de soutenir la rigueur de ce tribunal ! et combien Ferdinand et Isabelle perdirent-ils de sujets ! C'étoient certainement

ceux de leur secte les moins à craindre, puisqu'ils préféroient la fuite à la révolte. Ce qui restoit feignit d'être chrétien; mais le grand inquisiteur Torquemada fit regarder à la reine Isabelle tous ces chrétiens déguisés comme des hommes dont il falloit confisquer les biens et proscrire la vie.

Ce Torquemada, dominicain, devenu cardinal, donna au tribunal de l'*inquisition* espagnole cette forme juridique qu'elle conserve encore aujourd'hui, et qui est opposée à toutes les lois humaines. Il fit, pendant quatorze ans, le procès à plus de quatre-vingt mille hommes, et en fit brûler cinq ou six mille, avec l'appareil des plus augustes fêtes.

Tout ce qu'on nous rapporte des peuples qui ont sacrifié des hommes à la divinité n'approche pas de ces exécutions accompagnées des cérémonies religieuses. Les Espagnols n'en conçurent pas d'abord assez d'horreur, parce que c'étoient leurs anciens ennemis, et des juifs qu'on sacrifioit; mais bientôt eux-mêmes devinrent victimes; car lorsque les dogmes de Luther éclatèrent, le peu de citoyens qui fut soupçonné de les admettre fut immolé; la forme des procédures devint un moyen infailible de perdre qui on vouloit.

Voici quelle est cette forme : on ne confronte point les accusés aux délateurs; et il n'y a point de délateur qui ne soit écouté : un criminel flétri par la justice, un enfant, une courtisane, sont des accusateurs graves. Le fils peut déposer contre son père, la femme contre son époux, le frère contre son frère : enfin l'accusé est obligé d'être lui-même son propre délateur, de deviner et d'avouer le délit qu'on lui suppose, et que souvent il ignore. Cette procédure, inouïe jusqu'alors, et maintenue jusqu'à ce jour, fit trembler l'Espagne. La défiance s'empara de tous les esprits; il n'y eut plus d'amis, plus de société; le frère craignit son frère, le père son fils, l'épouse son époux : c'est de là que le silence est devenu le caractère d'une nation née avec toute la vivacité que donne un climat chaud et fertile; les plus adroits s'empressèrent d'être les archers de l'*inquisition*, sous le nom

de ses familiers, aimant mieux être satellites que de s'exposer aux supplices.

Il faut encore attribuer à l'établissement de ce tribunal cette profonde ignorance de la saine philosophie où l'Espagne demeure toujours plongée, tandis que l'Allemagne, le Nord, l'Angleterre, la France, la Hollande et l'Italie même, ont découvert tant de vérités, et ont élargi la sphère de nos connoissances. Descartes philosophoit librement dans sa retraite en Hollande, dans le temps que le grand Galilée, à l'âge de quatre-vingts ans, gémissoit dans les prisons de l'*inquisition* pour avoir découvert le mouvement de la terre. Jamais la nature humaine n'est si avilie que quand l'ignorance est armée du pouvoir; mais ces tristes effets de l'*inquisition* sont peu de chose en comparaison de ces sacrifices publics qu'on nomme *auto-da-fé*, acte de foi, et des horreurs qui les précèdent.

C'est un prêtre en surplis; c'est un moine voué à la charité et à la douceur, qui fait, dans de vastes et profonds cachots, appliquer des hommes aux tortures les plus cruelles. C'est ensuite un théâtre dressé dans une place publique, où l'on conduit au bûcher tous les condamnés, à la suite d'une procession de moines et de confréries. On chante, on dit la messe, et on tue des hommes. Un Asiatique qui arriveroit à Madrid le jour d'une telle exécution ne sauroit si c'est une réjouissance, une fête religieuse, un sacrifice, ou une boucherie; et c'est tout cela ensemble. Les rois, dont ailleurs la seule présence suffit pour donner grâce à un criminel, assistent à ce spectacle, sur un siège moins élevé que celui de l'inquisiteur, et voient expirer leurs sujets dans les flammes. On reprochoit à Montézuma d'immoler des captifs à ses dieux : qu'auroit-il dit s'il avoit vu un *auto-da-fé*?

Ces exécutions sont aujourd'hui plus rares qu'autrefois; mais la raison, qui perce avec tant de peine, quand le fanatisme règne, n'a pu les abolir entièrement.

L'*inquisition* ne fut introduite dans le Portugal que vers l'an 1557; et même quand ce pays n'étoit point

soumis aux Espagnols, elle essuya d'abord toutes les contradictions que son seul nom devoit produire; mais enfin elle s'établit, et sa jurisprudence fut la même à Lisbonne qu'à Madrid. Le grand inquisiteur est nommé par le roi, et confirmé par le pape. Les tribunaux particuliers de cet office, qu'il nomme *saint*, sont soumis, en Espagne et en Portugal, au tribunal de la capitale. L'*inquisition* eut, dans ces deux états, la même sévérité et la même attention à signaler sa puissance.

En Espagne, après le décès de Charles-Quint, elle osa faire le procès à l'ancien confesseur de cet empereur, à Constantin Ponce, qui périt dans un cachot, et dont l'effigie fut ensuite brûlée dans un *auto-da-fé*.

En Portugal, Jean de Bragance, ayant arraché son pays à la domination espagnole, voulut aussi le délivrer de l'*inquisition*; mais il ne put réussir qu'à priver les inquisiteurs des confiscations; ils le déclarèrent excommunié après sa mort : il fallut que la reine sa veuve les engageât à donner au cadavre une absolution aussi ridicule qu'elle étoit honteuse; par cette absolution, on le déclaroit coupable.

Quand les Espagnols passèrent en Amérique, ils portèrent l'*inquisition* avec eux. Les Portugais l'introduisirent aux Indes occidentales immédiatement après qu'elle fut autorisée à Lisbonne.

On sait l'histoire de l'*inquisition* de Goa. Si cette juridiction opprime ailleurs le droit naturel, elle étoit dans Goa, contraire à la politique. Les Portugais n'alloient aux Indes que pour négocier. Le commerce et l'*inquisition* sont incompatibles : si elle étoit reçue dans Londres et dans Amsterdam, ces villes seroient désertes et misérables. En effet, quand Philippe II la voulut introduire dans les provinces de Flandres, l'interruption du commerce fut une des principales causes de la révolution.

La France et l'Allemagne ont été heureusement préservées de ce fléau; elles ont essuyé des guerres horribles de religion; mais enfin les guerres finissent, et l'*inquisition* une fois établie semble devoir être éternelle.

Cependant le roi de Portugal a finalement secoué son

joug , en suivant l'exemple de Venise ; il a sagement ordonné , pour anéantir toute puissance de l'*inquisition* dans ses états , 1^o que le procureur-général , accusateur , communiqueroit à l'accusé les articles de l'accusation et le nom des témoins ; 2^o que l'accusé auroit la liberté de choisir un avocat et de conférer avec lui ; 3^o il a de plus défendu d'exécuter aucune sentence de l'*inquisition* qu'elle n'eût été confirmée par son conseil. Ainsi les projets de Jean de Bragance ont été exécutés , un siècle après , par un de ses successeurs.

Sans doute qu'on a imputé à un tribunal si justement détesté des excès d'horreurs qu'il n'a pas toujours commis ; mais c'est être mal-adroit que de s'élever contre l'*inquisition* par des faits douteux , et plus encore de chercher dans le mensonge de quoi la rendre odieuse ; il suffit d'en connoître l'esprit.

Béniissons le jour où l'on a eu le bonheur d'abolir dans ce royaume une juridiction si contraire à l'indépendance de nos rois , au bien de leurs sujets , aux libertés de l'église gallicane , en un mot à toute sage police. L'*inquisition* est un tribunal qu'il faut rejeter dans tous les gouvernemens. Dans la monarchie , il ne peut faire que des hypocrites , des délateurs et des traîtres. Dans les républiques , il ne peut former que de malhonnêtes gens. Dans l'état despotique , il est destructeur comme lui. Il n'a servi qu'à faire perdre au pape un des plus beaux fleurons de sa couronne , les Provinces Unies , et à brûler ailleurs , aussi cruellement qu'inutilement , un grand nombre de malheureux.

Ce tribunal inique , inventé pour extirper l'hérésie , est précisément ce qui éloigne le plus tous les protestans de l'église romaine ; il est pour eux un objet d'horreur : ils aimeroient mieux mourir mille fois que de s'y soumettre ; et les chemises ensouffrées du saint office sont l'étendard contre lequel on les verra toujours réunis. De là vient que leurs habiles écrivains proposent cette question : Si les puissances protestantes ne pourroient pas se liguier avec justice pour détruire à jamais une juridiction cruelle , sous laquelle gémit le christianisme depuis si long-temps ?

Sans prétendre résoudre ce problème, il est permis d'avancer, avec l'auteur de l'*Esprit des Lois*, que si quelqu'un, dans la postérité, ose dire qu'au dix-huitième siècle tous les peuples de l'Europe étoient policés, on citera l'*Inquisition* pour prouver qu'ils étoient en grande partie des barbares; et l'idée que l'on en prendra sera telle, qu'elle flétrira ce siècle, et portera la haine sur les nations qui adopteroient encore cet établissement odieux.

(M. de JAUCOURT.)

INSCRIPTIONS.

Les *inscriptions* des monumens publics de France doivent-elles être écrites en latin ou en français ? Cette question fut agitée avec beaucoup de chaleur , sous Louis XIV , dans le temps de la rapidité de ses conquêtes sur la Hollande. On avoit arrêté qu'on élèveroit au monarque un arc de triomphe. Il convenoit d'embellir ce monument de belles *inscriptions* ; mais l'embarras fut extrême parmi les savans , pour décider quelle langue , de la française ou de la latine , étoit la plus propre à remplir cet objet important. Les uns étoient pour notre langue , les autres pour celle des Romains. Le célèbre et trop décrié Perrault , partisan des modernes , vouloit que les *inscriptions* fussent en français : c'étoit aussi l'avis du grand Colbert ; mais les Santeuil , les Commire , toutes les universités , tous les collèges , regardoient cette innovation comme le coup le plus mortel qu'on pût porter aux sciences et aux lettres. Ils vouloient qu'on laissât le latin dans sa longue possession de transmettre à la postérité les actions des héros , et qu'on célébrât Louis XIV dans une langue qui avoit immortalisé César , Auguste , Tite et Trajan.

Ce n'étoit pas pour la première fois qu'on s'élevoit contre l'usage. Dès 1636 , M. de la Chambre , l'un des premiers académiciens français , s'étoit déclaré l'apologiste de notre langue. Il avoit écrit qu'elle pouvoit se plier à tous les sujets , et il ne vouloit pas qu'on eût recours à d'autres pour les monumens publics. Un avocat , au conseil privé du roi , nommé Bélot , l'avoit réfuté. Bélot prétendit que le latin méritoit uniquement nos soins , et qu'il étoit dangereux , pour l'état et pour la religion , de lui substituer le français. Il mit sur le compte de notre langue les hérésies des derniers temps , et sur-tout les guerres de la ligue et de la fronde. Il écrivit de manière qu'on se moqua de lui.

Ménage fit courir ces vers :

La pauvre langue latiale
Alloit être troussée en malle

Si le bel avocat Bélot ,
 Du barreau le plus grand falot ,
 N'en eût pris en main la défense ,
 Et protégé son innocence ,
 En quoi certes et sa bonté ,
 Et son zèle , et sa charité ,
 Se firent d'autant plus paroître ,
 Qu'il n'a l'honneur de la connoître.
 Semblable à ces preux chevaliers ,
 Ces paladins aventuriers
 Qui , défendant des inconnues ,
 Ont porté leur nom jusqu'aux nues.

Les savans prirent peu de part à cette dispute. Le latin étoit encore trop en règne ; au lieu qu'il commença à déchoir sous Louis XIV , à mesure que nos grands écrivains parurent , et que le génie de notre langue se développa. Elle s'étoit déjà très-enrichie par un grand nombre de chef-d'œuvres qui l'ont rendue supérieure à toutes celles de l'Europe , lorsqu'on mit en délibération si l'on secoueroit enfin le joug de la langue latine , et si on lui préféreroit la nôtre pour les *inscriptions* de l'arc de triomphe. Cela fut discuté en France , avec cette chaleur qu'on peut attendre d'une nation passionnée pour sa langue , et glorieuse de la voir se perfectionner chaque jour par la plume de tant d'écrivains originaux. Le plus grand nombre étoit d'avis qu'on annonçât , en français , aux peuples , les actions éclatantes des rois et les vertus des citoyens. L'académie , établie uniquement dans la vue de donner à la langue toute la perfection dont elle est susceptible , ne s'oublia pas dans cette occasion. Les trois quarts au moins de ce corps se déclarèrent pour le français : quelques académiciens , à la vérité , écrivirent en faveur du latin.

Au milieu de cette agitation des esprits , et de l'incertitude où l'on étoit comment la dispute finiroit , Charpentier entreprit de la faire décider en faveur de notre langue. Ce savant et laborieux académicien , qui a donné la traduction de la *Cyropédie* , publia , en 1676 , sa *défense de la langue française , pour l'inscription de l'arc de triomphe*. Ce qu'on peut dire de mieux là-dessus se trouvoit réuni dans cet ouvrage , de l'avis même de ceux qui pensoient autrement que l'auteur. La cause qu'il soute-

noit ne pouvoit lui faire aucun tort. Après avoir passé la plus grande partie de sa vie à dévorer le grec et le latin, il ne craignoit pas d'être récusé pour juge, ni soupçonné de n'avoir rejeté ces langues que parce qu'il les ignoroit.

Son livre répandit une alarme générale sur le parnasse latin. Santeuil fit à ce sujet une élégie. D'autres poètes latins exprimèrent leur indignation; mais personne ne réfuta Charpentier plus vivement que le P. Lucas, professeur de réthorique au collège de Louis-le-Grand. Ce jésuite, homme de mérite, prononça, le 25 novembre 1676, une harangue latine, dans laquelle, sans se permettre aucune personnalité, il s'attacha simplement à prouver que les *inscriptions* des monumens publics devoient être en latin. L'assemblée, devant laquelle il parla, étoit nombreuse et choisie; mais il n'entraîna pas tout le monde dans son sentiment. On se contenta d'applaudir au style et aux pensées ingénieuses de l'orateur, et l'on ne crut pas qu'il eut raison.

Cependant la harangue faisoit beaucoup de bruit, même parmi les gens du monde, de qui les plus beaux discours de collège sont presque toujours ignorés. Celui-ci méritoit d'être réfuté. Malheureusement il le fut d'abord par deux écrivains très-médiocres, l'abbé Tallemant le jeune et l'abbé de Maroles. Ce dernier, le vrai *Pitaval* de son siècle, voulant prouver que notre langue ne le cède en rien à celle des Romains, eut l'imbécillité de citer ses propres écrits.

Quelque bonne que fut la cause, de semblables défenseurs pensèrent la ruiner. Charpentier vit le moment où tous ses projets alloient être inutiles. Il prépara aussitôt de nouvelles armes, pour combattre le jésuite et ses partisans. Il réfute à son tour le P. Lucas, en opposant à ce discours, que tous les latinistes croyoient sans réplique, deux volumes *in-12*, publiés en 1683, sous ce titre : *De l'excellence de la langue française*. La matière est traitée dans cet ouvrage avec assez d'ordre, de lumières et de goût. Les caractères de notre langue y sont bien saisis. On y démontre qu'il n'y a point de sciences qu'on ne puisse enseigner en français d'une manière aussi convenable qu'en grec et en latin. L'ouvrage enfin eut dur

succès, et fit ouvrir les yeux à bien des gens, esclaves jusqu'alors de l'usage. Le roi lui-même voulut que, par la suite, les glorieux événemens de son règne fussent lus et entendus de tout le monde. Charpentier fut si enchanté de la fortune de son livre, qu'il en donna promptement avis au comte de Bussi, dans une lettre, où il lui disoit : « J'ai présentement d'illustres sectateurs, et je ne puis pas espérer un plus heureux succès de mon opinion, que d'avoir fait résoudre le roi d'effacer les *inscriptions* latines de tous les tableaux historiques de la grande galerie de Versailles, et d'y en mettre de françaises, comme il y en a présentement. »

Il est certain que les idées de cet académicien, zélé pour notre langue, contribuèrent beaucoup à la faire employer pour les tableaux de la galerie de Versailles ; mais il ne l'est pas moins aussi, que les *inscriptions* qu'il donna furent effacées. Il les avoit chargées d'épithètes ridiculement pompeuses. On mit à la place des *inscriptions* de Rainsant, qui sont très-simples.

L'opinion qu'en France on ne doit écrire qu'en français, ayant été adoptée du monarque, elle le fut bientôt généralement de toute la nation. On se fonda, pour être de cet avis, sur ce que le français est le plus beau langage de l'univers. On vouloit qu'il eût les avantages de toutes les langues de l'Europe, sans en avoir les défauts : on en faisoit enfin une langue parfaite. Mais en est-il une dans le monde qui puisse exprimer toute la variété de nos idées et de nos sensations, toutes les nuances dont elles sont susceptibles ? On désigne, sous des noms généraux, mille choses qui se divisent à l'infini. Point de langue qui ne soit imparfaite comme nous. La nôtre n'a peut-être ni l'abondance, ni la flexibilité de l'italien, ni la majesté de l'espagnol, ni l'énergie de l'anglais. Si le latin a de la rudesse, à cause de la terminaison de la plupart de ses mots, en récompense il a l'avantage des inversions. Elles lui donnent une hardiesse, une vigueur, une harmonie à laquelle notre langue ne sauroit atteindre. La marche du français est timide, sa syntaxe toujours uniforme. Le nominatif précède ordinairement le verbe : le verbe amène après lui son accusatif. S'il y a une

langue parfaite, c'est assurément le grec : c'est la plus sonore, la plus abondante dans ses expressions, la plus variée dans ses tours, et la plus régulière dans sa marche ; celle qui exprime mieux les mouvemens divers de notre ame. Ses syllabes longues et brèves, l'enchantement de sa prosodie, font qu'elle a toute l'expression de la musique. Chez elle, tout est image : d'un seul mot, on peut rendre plusieurs idées.

Le grand mérite de notre langue, et ce mérite a dû lui suffire pour devenir la langue la plus générale de l'europe, c'est la douceur et la clarté. Point de langue plus propre qu'elle pour la conversation, qui soit plus de commerce, qui compte plus de livres agréables, qui ait mieux réussi à réduire tous les goûts à un goût général. Elle a pris faveur comme nos usages et nos modes. On a comparé les talens de nos bons écrivains à celui de nos femmes, qui, sans être p'us belles que les autres femmes de l'europe, le paroissent davantage, parce qu'elles se mettent mieux, qu'elles ont porté plus loin l'art de la parure, et saisi plus sûrement les graces nobles, simples et naturelles.

Les partisans de notre langue vouloient que, pour achever de la mettre en crédit, on ne se servît que d'elle pour les *inscriptions* de nos monumens. C'est en effet un reste de préjugé d'en employer une autre en ces occasions. Le français n'a-t-il pas autant de précision et de force qu'il en faut pour ces sortes de sujets ? Qu'on choisisse seulement un homme de génie, et l'on verra de quoi notre langue est capable : on en a des exemples.

Certaines villes du royaume ont voulu avoir des *inscriptions* françaises. Celle qu'on y lit sur quelques-unes de leurs portes, ou sur le frontispice de quelques-uns de leurs bâtimens, valent bien tout ce qu'on eût pu dire en latin. Avons-nous, dans cette langue, beaucoup de choses comparables aux quatre vers de Piron, faits pour une bourgade, près de Troye en Champagne, qui fut incendiée, et rétablie par M. Grassein, officier de la monnoie.

La flamme avoit détruit ces lieux :
Grassein les rétablit par sa munificence.

Que ce marbre à jamais expose à tous les yeux
Le malheur, le bienfait et la reconnaissance.

Presque toutes les *inscriptions* des statues de nos rois sont en latin. On a tenu un milieu pour celles de Louis XIII à la place royale. Des quatre faces de la base de cette statue équestre, deux sont chargées de latin, et les deux autres de français. Il étoit réservé à ce temps-ci de voir rendre totalement justice à notre langue : du moins on se flatte qu'on n'éternisera que par elle, dans l'*inscription* de la statue équestre de Louis XV à Paris, le glorieux règne de ce monarque.

Il faudroit qu'on en usât de même pour nos fontaines publiques, nos jardins, nos portraits, nos statues. Le genre des *inscriptions* est un genre borné. Tel poète français, dans cette partie, pourroit balancer Santeuil ? Que peut-on faire de plus heureux que ce distique sur une statue de l'Amour ?

Qui que tu sois, voici ton maître ;
Il l'est, le fut, ou le doit être.

Il y a des noms français qu'on affoiblit totalement en les traduisant : consacrés par la vénération publique, ils frappent moins lorsqu'ils sont latinisés. Quel est le mot latin qui rendra l'impression que fait sur nous celui de *Fontenoi* ? Enfin Horace et Virgile ont composé dans leur langue ; Homère et Anacréon ont écrit en grec, et non pas en hébreu ou en égyptien : un français doit écrire en français, et non pas dans une langue étrangère à tant de monde. Deux amis de l'Arioste, grands latinistes, l'exhortoient à se livrer à la poésie latine pour laquelle ils lui voyoient beaucoup de talent. « J'aime mieux, » leur répondit-il, être le premier des poètes toscans, » que de me voir dans un rang inférieur entre les poètes » latins. » C'est ce que pensa de bonne heure notre célèbre Racine qui, dit-on, eût pu effacer, s'il avoit voulu, les Rapin et les Commire ; et c'est aussi ce qu'auroit dû se dire le fameux cardinal de Polignac.

(Voyez langue française.)

(ANONYME.)

INSENSÉ.

ON 'donne cette épithète injurieuse à deux sortes d'hommes ; à ceux qui ont réellement perdu le sens et la raison , et à ceux qui se conduisent comme s'ils en étoient privés. Un *insensé* n'est pas toujours un sot ; il est capable de donner à un autre un bon conseil , mais il est incapable de le suivre : rien n'est si commun qu'un homme d'esprit qui se conduit comme un fou.

(ANONYME.)

INSENSIBILITÉ. *

L'INDIFFÉRENCE est à l'ame ce que la tranquillité est au corps; et la léthargie est au corps ce que l'insensibilité est à l'ame : ces dernières modifications sont l'une et l'autre l'excès des deux premières, et par conséquent également vicieuses.

L'indifférence chasse du cœur les mouvemens impétueux, les desirs fantasques, les inclinations aveugles : l'insensibilité en ferme l'entrée à la tendre amitié, à la noble reconnaissance, à tous les sentimens les plus justes et les plus légitimes. Celle-là, détruisant les passions de l'homme, ou plutôt naissant dans leur *non-existence*, fait que la raison, sans rivales, exerce plus librement son empire; celle-ci, détruisant l'homme lui-même, en fait un être sauvage et isolé qui a rompu la plupart des liens qui l'attachoient au reste de l'univers. Par la première enfin, l'ame tranquille et calme ressemble à un lac dont les eaux, sans pente, sans courant, à l'abri de l'action des vents, et n'ayant d'elles-mêmes aucun mouvement particulier, ne prennent que celui que la rame du batelier leur imprime; et, rendue léthargique par la seconde, elle est semblable à ces mers glaciales qu'un froid excessif engourdit jusque dans le fond de leurs abymes, et dont il a tellement durci la surface, que les impressions de tous les objets qui la frappent y meurent sans pouvoir passer plus avant, et même sans y avoir causé le moindre ébranlement ni l'altération la plus légère.

L'indifférence fait des sages, et l'insensibilité fait des monstres; elle ne peut point occuper tout entier le cœur de l'homme, puisqu'il est essentiel à un être animé d'avoir du sentiment; mais elle peut en saisir quelques endroits, et ce sont ordinairement ceux qui regardent la société; car pour ce qui nous touche personnellement, nous conservons toujours notre sensibilité, et même elle s'augmente de tout ce que perd celle que nous devrions avoir pour les autres. C'est une vérité dont les grands se chargent souvent de nous instruire. Quelque vent contraire s'élève-t-il dans la région des tempêtes où les place
leur

leur élévation , alors nous voyons communément couler avec abondance les larmes de ces demi-dieux qui semblent avoir des yeux d'airain quand ils regardent les malheurs de ceux que la fortune fit leurs inférieurs , la nature leurs égaux , et la vertu peut-être leurs supérieurs.

L'on croit assez généralement que Zénon , et les stoïciens ses disciples , faisoient profession de l'*insensibilité* ; et j'avoue que c'est ce qu'on doit penser , en supposant qu'ils raisonnaient conséquemment ; mais ce seroit leur faire trop d'honneur , sur-tout en ce point-là. Ils disoient que la douleur n'est point un mal ; ce qui semble annoncer qu'ils avoient trouvé quelques moyens pour y être insensibles , ou du moins qu'ils s'en vantoient ; mais point du tout : jouant sur l'équivoque des termes , comme le leur reproche Cicéron dans sa deuxième Tusculane , et recourant à ces vaines subtilités qui ne sont pas encore bannies aujourd'hui des écoles , voici comment ils prouvoient leur principe : Rien n'est un mal que ce qui déshonore , que ce qui est un crime : or la douleur n'est pas un crime ; *ergo* la douleur n'est pas un mal. Cependant , ajoutoient-ils , elle est à rejeter , parce que c'est une chose triste , dure , fâcheuse , contre nature , difficile à supporter. Amas de paroles qui signifie précisément la même chose que ce que nous entendons par mal , lorsqu'il est appliqué à la douleur. L'on voit clairement par là que , rejetant le nom , ils convenoient du sens que l'on y attache , et ne se vantoient point d'être insensibles. Lorsque Possidonius , entretenant Pompée , s'écrioit , dans les momens où la douleur s'élançoit avec plus de force : « Non , douleur , tu as beau faire ; quelque importune » que tu sois , jamais je n'avouerai que tu sois un mal » : sans doute qu'il ne prétendoit pas dire qu'il ne souffroit point , mais que ce qu'il souffroit n'étoit pas un mal ; misérable puérilité qui étoit un foible lénitif à sa douleur , quoiqu'elle servit d'aliment à son orgueil.

L'excès de la douleur produit quelquefois l'*insensibilité* , sur-tout dans les premiers momens. Le cœur , trop vivement frappé , est étourdi de la grandeur de ses blessures , il demeure d'abord sans mouvement ; et , s'il est permis

de s'exprimer ainsi, le sentiment se trouve noyé, pendant quelque temps, dans le déluge de maux dont l'aine est inondée. Mais, le plus souvent, l'espèce d'*insensibilité* que quelques personnes font paroître au milieu des souffrances les plus grandes, n'est simplement qu'extérieure. Le préjugé, la coutume, l'orgueil, ou la crainte de la honte, empêchent la douleur d'éclater au dehors, et la renferment toute entière dans le cœur. Nous voyons par l'histoire qu'à Lacédémone les enfans, fouettés aux pieds des autels jusqu'à effusion de sang, et même quelquefois jusqu'à la mort, ne laissoient pas échapper le moindre gémissement. Il ne faut pas croire que ces efforts fussent réservés à la constance des Spartiates. Les barbares et les sauvages, avec lesquels ce peuple si vanté avoit plus d'un trait de ressemblance, ont souvent montré une pareille force, ou, pour mieux dire, une semblable *insensibilité* apparente. Aujourd'hui, dans le pays des Iroquois, la gloire des femmes est d'accoucher sans se plaindre; et c'est une très-grosse injure parmi elles que de dire : Tu as crié quand tu étois en travail d'enfant; tant ont de force le préjugé et la coutume ! Je crois que cet usage ne sera pas aisément transplanté en Europe; et, quelque passion que les femmes en France aient pour les modes nouvelles, je doute que celle de mettre au monde les enfans sans crier ait jamais cours parmi elles.

(ANONYME.)

INSINUANT.*

C'EST celui qui sait entrer dans les esprits, et leur fait agréer ce qu'il leur propose. L'homme *insinuant* a une éloquence qui lui est propre. Elle a exactement le caractère que les théologiens attribuent à la grace. C'est l'art de saisir nos faiblesses, d'user de nos intérêts, de nous en créer; il est possédé par les gens de cour et les autres malheureux. Accoutumés ou contraints à ramper, ils ont appris à subir toutes sortes de formes. Ce sont aussi des serpens; tantôt ils rampent à replis tortus et lents; tantôt ils se dressent sur leurs queues, et s'élancent; toujours souples, légers, déliés et doux, même dans leurs mouvemens les plus violens. Méfiez-vous de l'homme *insinuant*; il frappe doucement sur votre poitrine, et il a l'oreille ouverte pour saisir le son qu'elle rend. Il entrera dans votre maison en esclave; mais il ne tardera pas à y commander en maître, dont vous prendrez sans cesse les volontés pour les vôtres.

Insinuant se dit des personnes et des choses: cet homme est *insinuant*; il a des manières *insinuantes*.

(M. DIDEROT.)

INSINUATION.

TOUT d'éloquence qui consiste à présenter à l'auditoire, au lieu de l'objet qu'on se propose, et pour lequel on sait qu'il a de la répugnance ou de l'éloignement, un autre objet qui l'intéresse; et qui, par ses rapports avec l'objet dont il s'agit, dispose d'abord les esprits à ne pas en être blessés, et les amène insensiblement à le voir d'un œil favorable. Cicéron recommande cette méthode toutes les fois que celui qui est en cause, ou la cause elle-même, présente un aspect odieux; et il indique les moyens d'user d'insinuation.

Par exemple, il s'agit d'un fils dont l'impudence et la témérité ont besoin d'indulgence, et dont la défense directe révolteroit les juges : on parle des vertus et des services de son père, et on le peint accablé de douleur de l'égarement de son fils. Il s'agit d'une action odieuse et punissable qu'un homme de mérite a commise dans quelque malheureux moment : on commence par rappeler les actions louables qui ont honoré le reste de sa vie; et l'on demande comment il est possible qu'un caractère honnête, un heureux naturel, se soit tout-à-coup démenti ?

Ce n'est pas seulement dans l'exorde de ses harangues que Cicéron emploie cet artifice; il y revient quand il s'agit d'émouvoir, de gagner les juges; et on le voit, dans ses péroraisons, tantôt se présenter lui-même à la place de l'accusé; tantôt faire parler l'accusé à sa place; tantôt introduire à la place de l'accusé ses parens, ses amis, sa femme, ses enfans, ou quelque personne sacrée, comme la vestale, dans la péroraison du plaidoyer pour *Fonteius*; tantôt appeler à son secours le peuple, les chevaliers, les centurions, les soldats, dont l'accusé a mérité l'estime, comme la péroraison du plaidoyer pour *Milon*, où il épuise toutes les ressources de l'éloquence pathétique.

Le discours de *Phénix* à *Achille* pour l'adoucir, au neuvième livre de l'*Iliade*, est rempli d'insinuation : sa propre histoire, les leçons de *Pélée* lorsqu'il lui confia

son fils, l'aventure de Méléagre, l'allégorie des prières, sont autant de détours pour arriver au même but.

L'*insinuation* s'emploie de même à rejeter sur l'adversaire ce que la cause a d'odieux, et à détourner d'une partie à l'autre l'indignation de l'auditoire ; mais il faut y mettre, dit le même orateur, beaucoup de prudence ou d'adresse, faire semblant de ne vouloir que se justifier soi-même, et n'attaquer qu'avec beaucoup de précaution ceux à qui l'auditoire paroît s'intéresser.

On voit par là que les raffinemens de l'art de nuire ne sont pas nouveaux ; et, dans les oraisons de Cicéron, nos gens de cour pourroient eux-mêmes en trouver des exemples dont ils seroient jaloux : mais il n'y en a pas un, dans le plus *insinuant* des orateurs, qui approche de celui que nous en a donné Racine dans la scène de Narcisse avec Néron, au quatrième acte de *Britannicus*.

(M. MARMONTEL.)

INSOLENT.*

C'EST celui qui se croit, et ne cache point qu'il se croit plus grand que les autres. Un sauvage ni un philosophe ne sauroient être *insolens*. Le sauvage ne voit autour de lui que ses égaux. Le philosophe ne sent pas sa supériorité sur les autres sans les plaindre; et il s'occupe à descendre modestement jusqu'à eux. Quel est donc l'homme *insolent*? C'est celui qui, dans la société, a des meubles et des équipages, et qui raisonne à peu près ainsi : J'ai cent mille écus de rente; les dix-neuf vingtièmes des hommes n'ont pas mille écus, les autres n'ont rien. Les premiers sont donc à mille degrés au dessous de moi; le reste en est à une distance infinie. D'après ce calcul, il manque d'égard à tout le monde, de peur d'en accorder à quelqu'un. Il se fait mépriser et haïr; mais qu'est-ce que cela lui fait? la queue de sa robe n'en est pas moins ample : voilà l'*insolence* financière ou magistrale. Il y a l'*insolence* de la grandeur, l'*insolence* littéraire. Toutes consistent à exagérer les avantages de son état, et à les faire valoir d'une manière outrageante pour les autres. Un homme supérieur qui illustre son état ne songe pas à s'en glorifier; c'est la foible ressource des subalternes.

(M. DIDEROT.)

INSTABILITÉ.

Qui n'est pas stable, qui est sujet au changement. On dit l'*instabilité* du temps, de la fortune, des sentimens, des passions, des goûts, des desirs, du bonheur, et de toutes les choses humaines. Il n'y a presque rien sur quoi nous puissions compter. Encore si l'on mesuroit son attachement aux objets sur leur *instabilité* ; mais non, on se conduit comme s'ils ne devoient jamais nous manquer : cependant il vient un moment où ils nous échappent, et nous nous plaignons, comme s'ils avoient dû changer de nature en notre faveur.

(ANONYME.)

I N S T I N C T. *

C'EST un mot par lequel on veut exprimer le principe qui dirige les bêtes dans leurs actions ; mais de quelle nature est ce principe ? quelle est l'étendue de l'instinct ? Aristote et les Péripatéticiens donnoient aux bêtes une âme sensitive , mais bornée à la sensation et à la mémoire , sans aucun pouvoir de réfléchir sur ces actes , de les comparer , etc. D'autres ont été beaucoup plus loin. Lactance dit qu'excepté la religion , il n'est rien en quoi les bêtes ne participent aux avantages de l'espèce humaine.

D'un autre côté , tout le monde connoît la fameuse hypothèse de M. Descartes , que ni sa grande réputation ni celle de quelques-uns de ses sectateurs n'ont pu soutenir. Les bêtes de la même espèce ont dans leurs opérations une uniformité qui en a imposé à ces philosophes , et leur a fait naître l'idée d'enthousiasme ; mais cette uniformité n'est qu'apparente , et l'habitude de voir la fait disparaître aux yeux exercés. Pour un chasseur attentif , il n'est point deux renards dont l'industrie se ressemble entièrement , ni deux loups dont la gloutonnerie soit la même.

Depuis M. Descartes , plusieurs théologiens ont cru la religion intéressée au maintien de cette opinion du mécanisme des bêtes. Ils n'ont point senti que la bête , quoique pourvue de facultés qui lui sont communes avec l'homme , pouvoit en être encore à une distance infinie. Aussi l'homme lui-même est-il très-distant de l'ange , quoiqu'il partage avec lui une liberté et une immortalité qui l'approche du trône de Dieu.

L'anatomie comparée nous montre dans les bêtes des organes semblables aux nôtres , et disposés pour les mêmes fonctions relatives à l'économie animale. Le détail de leurs actions nous fait clairement apercevoir qu'elles sont douées de la faculté de sentir , c'est - à - dire qu'elles éprouvent ce que nous éprouvons lorsque nos organes sont réunis par l'action des objets extérieurs. Douter si les bêtes ont cette faculté , c'est mettre en doute si nos semblables en sont pourvus , puisque nous n'en sommes

assurés que par les mêmes signes. Celui qui voudra méconnoître la douleur à des cris, qui se refusera aux marques sensibles de la joie, de l'impatience, du désir, ne mérite pas qu'on lui réponde. Non seulement il est certain que les bêtes sentent, il l'est encore qu'elles se ressouvient. Sans la mémoire, les coups de fouet ne rendroient point nos chiens sages, et toute éducation des animaux seroit impossible. L'exercice de la mémoire les met dans le cas de comparer une sensation passée avec une sensation présente. Toute comparaison entre deux objets produit nécessairement un jugement; les bêtes jugent donc. La douleur des coups de fouet, retracée par la mémoire, balance dans un chien couchant le plaisir de courre un lièvre qui part. De la comparaison qu'il fait entre ces deux sensations, naît le jugement qui détermine son action. Souvent il est entraîné par le sentiment vif du plaisir; mais l'action répétée des coups rendant plus profond le souvenir de la douleur, le plaisir perd à la comparaison; alors il réfléchit sur ce qui s'est passé; et la réflexion grave dans sa mémoire une idée de relation entre un lièvre et des coups de fouet. Cette idée devient si dominante, qu'enfin la vue d'un lièvre lui fait serrer la queue, et regagner promptement son maître. L'habitude de porter les mêmes jugemens les rend si prompts, et leur donne l'air si naturel, qu'elle fait méconnoître la réflexion qui les a réduits en principe: c'est l'expérience, aidée de la réflexion, qui fait qu'une belette juge sûrement de la proportion entre la grosseur de son corps et l'ouverture par laquelle elle veut passer. Cette idée, une fois établie, devient habituelle par la répétition des actes qu'elle produit, et elle épargne à l'animal toutes les tentatives inutiles; mais les bêtes ne doivent pas seulement à la réflexion de simples idées de relation; elles tiennent encore d'elle des idées indicatives plus compliquées, sans lesquelles elles tomberoient dans mille erreurs funestes pour elles. Un vieux loup est attiré par l'odeur d'un apât; mais lorsqu'il veut en approcher, son nez lui apprend qu'un homme a marché dans les environs. L'idée, non de la présence, mais du passage d'un homme, lui indique un péril et des embûches. Il hésite donc, il

tourne pendant plusieurs nuits, l'appétit le ramène aux environs de cet apât, dont l'éloigne la crainte du péril indiqué. Si le chasseur n'a pas pris toutes les précautions usitées pour dérober à ce loup le sentiment du piège; si la moindre odeur de fer vient frapper son nez, rien ne rassurera jamais cet animal devenu inquiet par l'expérience.

Ces idées, acquises successivement par la réflexion, et représentées dans leur ordre par l'imagination et par la mémoire, forment le système des connoissances de l'animal, et la chaîne de ses habitudes; mais c'est l'attention qui grave dans sa mémoire tous les faits qui concourent à l'instruire; et l'attention est le produit de la vivacité des besoins. Il doit s'ensuivre que, parmi les animaux, ceux qui ont des besoins plus vifs ont plus de connoissances acquises que les autres. En effet, on aperçoit au premier coup d'œil que la vivacité des besoins est la mesure de l'intelligence dont chaque espèce est douée, et que les circonstances qui peuvent rendre pour chaque individu les besoins plus ou moins pressans, éludent plus ou moins le système de ses connoissances.

La nature fournit aux frugivores une nourriture qu'ils se procurent facilement, sans industrie et sans réflexion: ils savent où est l'herbe qu'ils ont à brouter, et sous quel chêne ils trouveront du gland. Leur connoissance se borne, à cet égard, à la mémoire d'un seul fait: aussi leur conduite, quant à cet objet, paroît-elle stupide et voisine de l'automatisme; mais il n'en est pas ainsi des carnassiers: forcés de chercher une proie qui se dérobe à eux, leurs facultés, éveillées par le besoin, sont dans un exercice continuel; tous les moyens par lesquels leur proie leur est souvent échappée, se représentent fréquemment à leur mémoire. De la réflexion qu'ils sont forcés de faire sur ces faits naissent des idées, des ruses et des précautions, qui se gravent encore dans la mémoire, s'y établissent en principes, et que la répétition rend habituelles. La variété et l'invention de ces idées étonnent souvent ceux auxquels ces objets sont les plus familiers. Un loup qui chasse sait par expérience que le vent apporte à son odorat les émanations du corps des animaux

qu'il recherche : il va donc toujours le nez au vent ; il apprend de plus à juger , par le sentiment du même organe , si la bête est éloignée ou prochaine , si elle est reposée ou fuyante. D'après cette connoissance , il règle sa marche ; il va pas à pas pour la surprendre , ou redouble de vitesse pour l'atteindre ; il rencontre sur la route des mulots , des grenouilles , et d'autres petits animaux dont il s'est mille fois nourri. Mais , quoique déjà pressé par la faim , il néglige cette nourriture présente et facile , parce qu'il sait qu'il trouvera dans la chair d'un cerf ou d'un daim un repas plus ample et plus exquis.

Dans tous les temps ordinaires , ce loup épuise toutes les ressources qu'on peut attendre de la vigueur et de la ruse d'un animal solitaire : mais lorsque l'amour met en société le mâle et la femelle , ils ont respectivement , quant à l'objet de la chasse , des idées qui dérivent de la facilité que l'union procure. Ces loups connoissent , par des expériences répétées , où vivent ordinairement les bêtes fauves , et la route qu'elles tiennent lorsqu'elles sont chassées. Ils savent aussi combien est utile un relais pour hâter la défaite d'une bête déjà fatiguée. Ces faits étant connus , ils concluent de l'ordinaire au probable , et en conséquence ils partagent leurs fonctions. Le mâle se met en quête ; et la femelle , comme plus foible , attend au détroit la bête haletante qu'elle est chargée de relancer. On s'assure aisément de toutes ses démarches lorsqu'elles sont écrites sur la terre molle ou sur la neige ; et on peut y lire l'histoire des pensées de l'animal.

Le renard , beaucoup plus foible que le loup , est contraint de multiplier beaucoup plus les ressources pour obtenir sa nourriture. Il a tant de moyens à prendre , tant de dangers à éviter , que sa mémoire est nécessairement chargée d'un nombre de faits qui donnent à son instinct une grande étendue. Il ne peut pas abattre ces grands animaux , dont un seul le nourrirait pendant plusieurs jours. Il n'est pas non plus pourvu d'une vitesse qui puisse suppléer au défaut de vigueur. Ses moyens naturels sont donc la ruse , la patience et l'adresse. Il a toujours , comme le loup , son odorat pour boussole. Le rapport fidèle de ce sens bien exercé l'instruit de l'approche de ce qu'il

cherche , et de la présence de ce qu'il doit éviter. Peu fait pour chasser à force ouverte , il s'approche ordinairement en silence , ou d'une perdrix qu'il évente , ou bien du lieu par lequel il sait que doit rentrer ou lièvre ou lapin. La terre molle reçoit à peine la trace légère de ses pas. Partagé entre la crainte d'être surpris et la nécessité de surprendre lui-même , sa marche , toujours précautionnée , et souvent suspendue , décèle son inquiétude , ses desirs et ses moyens. Dans les pays giboyeux où les plaines et les bois ne laissent pas manquer de proie , il fuit les lieux habités. Il ne s'approche de la demeure des hommes que quand il est pressé par le besoin ; mais alors la connoissance du danger lui fait doubler ses précautions ordinaires. A la faveur de la nuit , il se glisse le long des haies et des buissons. S'il sait que les poules sont bonnes , il se rappelle en même temps que les pièges et les chiens sont dangereux. Ces deux souvenirs guident sa marche et la suspendent ou l'accélèrent , selon le degré de vivacité que donnent à l'un d'eux les circonstances qui surviennent. Lorsque la nuit commence , et que sa longueur offre des ressources à la prévoyance du renard , le japement éloigné du chien arrêtera sur-le-champ sa course. Tous les dangers qu'il a courus en différens temps se représentent à lui ; mais , à l'approche du jour , cette frayeur extrême cède à la vivacité de l'appétit : l'animal alors devient courageux par nécessité. Il se hâte même de s'exposer , parce qu'il sait qu'un danger plus grand le menace au retour de la lumière.

On voit que les actions les plus ordinaires des bêtes , leurs démarches de tous les jours , supposent la mémoire , la réflexion sur ce qui s'est passé , la comparaison entre un objet présent qui les attire , et des périls indiqués qui les en éloignent , la distinction entre des circonstances qui se ressemblent à quelques égards , et qui diffèrent à d'autres , le jugement et le choix entre tous ces rapports. Qu'est-ce donc que l'*instinct* ? Des effets si multipliés dans les animaux , de la recherche du plaisir et de la crainte de la douleur ; les conséquences et les inductions tirées par eux des faits qui se sont placés dans leur mémoire ; les actions qui en résultent ; ce système de connoissances ,

auxquelles l'expérience ajoute, et que chaque jour la réflexion rend habituelles; tout cela ne peut pas se rapporter à l'instinct, ou bien ce mot devient synonyme avec celui d'intelligence.

Ce sont les besoins vifs qui, comme nous l'avons dit, gravent dans la mémoire des bêtes des sensations fortes et intéressantes, dont la chaîne forme l'ensemble de leurs connoissances. C'est par cette raison que les animaux carnassiers sont beaucoup plus industrieux que les frugivores, quant à la recherche de la nourriture; mais chassez souvent ces mêmes frugivores, vous les verrez acquérir, relativement à leur défense, la connoissance d'un nombre de faits, et l'habitude d'une foule d'inductions qui les égalent aux carnassiers. De tous les animaux qui vivent d'herbes, celui qui paroît le plus stupide est peut-être le lièvre. La nature lui a donné des yeux foibles et un odorat obtus : si ce n'est l'ouïe qu'il a excellente, il paroît n'être pourvu d'aucun instrument d'industrie : d'ailleurs il n'a que la fuite pour moyen de défense; mais aussi semble-t-il épuiser tout ce que la fuite peut comporter d'intentions et de variétés. Je ne parle pas d'un lièvre que des lévriers forcent par l'avantage d'une vitesse supérieure, mais de celui qui est attaqué par des chiens courans. Un vieux lièvre, ainsi chassé, commence par proportionner sa fuite à la vitesse de la poursuite. Il sait, par expérience, qu'une fuite rapide ne le mettroit pas hors de danger; que la chasse peut être longue, et que ses forces ménagées le serviront plus long-temps. Il a remarqué que la poursuite des chiens est plus ardente et moins interrompue dans les bois fourrés, où le contact de tout son corps leur donne un sentiment plus vif de son passage, que sur la terre où ses pieds ne font que poser; ainsi il évite les bois, et fuit presque toujours les chemins (ce même lièvre, lorsqu'il est poursuivi à vue par un lévrier, s'y dérobe en cherchant les bois). Il ne peut pas douter qu'il ne soit suivi par les chiens courans, sans être vu : il entend distinctement que la poursuite s'attache avec scrupule à toutes les traces de ses pas. Que fait-il après avoir parcouru un long espace en ligne droite? Il revient exactement sur ses mêmes voies. Après

cette ruse, il se jette de côté, fait plusieurs sauts consécutifs, et par-là dérobe, au moins pour un temps, aux chiens le sentiment de la route qu'il a prise. Souvent il va faire partir du gîte un autre lièvre dont il prend la place. Il dérouté ainsi les chasseurs et les chiens par mille moyens qu'il seroit trop long de détailler. Ces moyens lui sont communs avec d'autres animaux qui, plus habiles que lui d'ailleurs, n'ont pas plus d'expérience à cet égard. Les jeunes animaux ont beaucoup moins de ces ruses. C'est à la science des faits que les vieux doivent les inductions justes et promptes qui amènent ces actes multipliés.

Les ruses, l'invention, l'industrie, étant une suite de la connoissance des faits gravés par le besoin dans la mémoire, les animaux, doués de vigueur, ou pourvus de défenses, doivent être moins industriels que les autres. Aussi voyons-nous que le loup, qui est un des plus robustes animaux de nos climats, est un des moins rusés lorsqu'il est chassé. Son nez, qui le guide toujours, ne le rend précautionné que contre les surprises; mais d'ailleurs il ne songe qu'à s'éloigner, et à se dérober au péril par l'avantage de sa force et de son haleine. Sa fuite n'est point compliquée comme celle des animaux timides. Il n'a point recours à ces feintes et à ces retours qui sont une ressource nécessaire pour la foiblesse et la lassitude. Le sanglier, qui est armé de défenses, n'a point non plus recours à l'industrie. S'il se sent pressé dans sa fuite, il s'arrête pour combattre : il s'indigne, et se fait redouter des chasseurs qu'il menace et charge avec fureur. Pour se procurer une défense plus facile et une vengeance plus assurée, il cherche les buissons épais et les halliers; il s'y place de manière à ne pouvoir être abordé qu'en face : alors, l'œil farouche et les soies hérissées, il intimide les hommes et les chiens, les blesse, et s'ouvre un passage pour une retraite nouvelle.

La vivacité des besoins donne, comme on voit, plus ou moins d'étendue aux connoissances que les bêtes acquièrent. Leurs lumières s'augmentent en raison des obstacles qu'elles ont à surmonter. Cette faculté, qui rend les bêtes capables d'être perfectionnées, rejette

bien loin l'idée d'automatisme, qui ne peut être née que de l'ignorance des faits. Qu'un chasseur arrive avec des pièges dans un pays où ils ne sont pas encore connus des animaux, il les prendra avec une extrême facilité, et les renards même lui paroîtront imbécilles. Mais lorsque l'expérience les aura instruits, il sentira, par les progrès de leurs connoissances, le besoin qu'il a d'en acquérir de nouvelles. Il sera contraint de multiplier les ressources, et de donner le change à ces animaux, en leur présentant ses apâts sous mille formes. L'un se dévoiera des refuites ordinaires à ceux de son espèce, et fera voir au chasseur des marches qui lui sont inconnues. Un autre aura l'art de lui dérober légèrement son apât, en évitant le piège. Si l'un est assiégé dans un terrier, il y souffrira la faim plutôt que de franchir le pas dangereux; il s'occupera à s'ouvrir une route nouvelle: si le terrain trop ferme s'y oppose, sa patience lassera celle du chasseur, qui croira s'être mépris. Ce n'est point une frayeur automate qui retient alors cet animal dans le terrier, c'est une crainte savante et raisonnée; car s'il arrive par hasard qu'un lapin enfermé dans le même trou sorte et détende le piège, le renard vigilant prendra sûrement ce moment pour s'échapper, et passera sans hésiter à côté du lapin pris et du piège détendu.

Parmi les différentes idées que la nécessité fait acquérir aux animaux, on ne doit pas oublier celle des nombres. Les bêtes comptent, cela est certain; et quoique jusqu'à présent leur arithmétique paroisse assez bornée, peut-être pourroit-on lui donner plus d'étendue. Dans les pays où l'on conserve avec soin le gibier, on fait la guerre aux pies, parce qu'elles enlèvent les œufs et détruisent l'espérance de la ponte. On remarque donc assidûment les nids de ces oiseaux destructeurs; et, pour anéantir d'un coup la famille carnassière, on tâche de tuer la mère pendant qu'elle couve. Entre ces mères il en est d'inquiètes, qui désertent leur nid dès qu'on en approche: alors on est contraint de faire un affût bien couvert au pied de l'arbre sur lequel est ce nid; et un homme se place dans l'affût pour attendre le retour de la couveuse; mais il attend en vain, si la pie qu'il veut surprendre a

quelquefois été manquée en pareil cas : elle sait que la foudre va sortir de cet antre où elle a vu entrer un homme. Pendant que la tendresse maternelle lui tient la vue attachée sur son nid, la frayeur l'en éloigne, jusqu'à ce que la nuit puisse la dérober au chasseur. Pour tromper cet oiseau inquiet, on s'est avisé d'envoyer à l'affût deux hommes, dont l'un s'y plaçoit, et l'autre passoit ; mais la pie compte, et se tient toujours éloignée. Le lendemain, trois y vont, et elle voit encore que deux seulement se retirent. Enfin il est nécessaire que cinq ou six hommes, en allant à l'affût, mettent son calcul en défaut. La pie, qui croit que cette collection d'hommes n'a fait que passer, ne tarde pas à revenir. Ce phénomène, renouvelé toutes les fois qu'il est tenté, doit être mis au rang des phénomènes les plus ordinaires de la sagacité des animaux.

Puisque les animaux gardent la mémoire des faits qu'ils ont eu l'intérêt de remarquer ; puisque les conséquences qu'ils en ont tirées s'établissent en principes par la réflexion, et servent à diriger leurs actions, ils sont perfectibles ; mais nous ne pouvons pas savoir jusqu'à quel degré. Nous sommes même presque étrangers au genre de perfection dont les bêtes sont susceptibles. Jamais, avec un odorat tel que le nôtre, nous ne pouvons atteindre à la diversité des rapports et des idées que donne au loup et au chien leur nez subtil et toujours exercé. Ils doivent à la finesse de ce sens la connoissance de quelques propriétés de plusieurs corps, et des idées de relation entre ces propriétés et l'état actuel de leur machine. Ces idées et ces rapports échappent à la stupidité de nos organes. Pourquoi donc les bêtes ne se perfectionnent-elles point ? pourquoi ne remarquons-nous pas un progrès sensible dans les espèces ? Si Dieu n'a pas donné aux intelligences célestes de sonder toute la profondeur de la nature de l'homme ; si elles n'embrassent pas d'un coup d'œil cet assemblage bizarre d'ignorance et de talents, d'orgueil et de bassesse, elles peuvent dire aussi : Pourquoi donc cette espèce humaine, avec tant de moyens de perfectibilité, est-elle si peu avancée dans les connoissances les plus essentielles ? pourquoi plus
de

de la moitié des hommes est-elle abrutié par les superstitions ? Pourquoi ceux mêmes à qui l'Être-Suprême s'est manifesté par la voix de son fils sont-ils occupés à se déchirer entre eux , au lieu de s'aider l'un l'autre à jouir en paix des fruits de la terre et de la rosée du ciel ?

Il est certain que les bêtes peuvent faire des progrès ; mais mille obstacles particuliers s'y opposent , et d'ailleurs il est apparemment un terme qu'elles ne franchiront jamais.

La mémoire ne conserve les traces des sensations et des jugemens qui en sont la suite , qu'autant que celles-ci ont eu le degré de force qui produit l'attention vive.

Or les bêtes vêtues par la nature ne sont guère excitées à l'attention que par les besoins de l'appétit et de l'amour. Elles n'ont pas de ces besoins de convention qui naissent de l'oisiveté et de l'ennui. La nécessité d'être émus se fait sentir à nous dans l'état ordinaire de veille , et elle produit cette curiosité inquiète qui est la mère des connoissances. Les bêtes ne l'éprouvent point. Si quelques espèces sont plus sujètes à l'ennui que les autres , la fouine , par exemple , que la souplesse et l'agilité caractérisent , ce ne peut pas être pour elles une situation ordinaire , parce que la nécessité de chercher à vivre tient presque toujours leur inquiétude en exercice. Lorsque la chasse est heureuse , et que leur faim est assouvie de bonne heure , elles se livrent , par le besoin d'être émuës , à une grande profusion de meurtres inutiles ; mais la manière d'être la plus familière à tous ces êtres sentans est un demi-sommeil , pendant lequel l'exercice spontané de l'imagination ne présente que des tableaux vagues qui ne laissent pas de traces profondes dans la mémoire.

Parmi nous , ces hommes grossiers , qui sont occupés pendant tout le jour à pourvoir aux besoins de première nécessité , ne restent-ils pas dans un état de stupidité presque égal à celui des bêtes ? Il en est tel qui n'a jamais eu un nombre d'idées pareil à celui qui forme le système des connoissances d'un renard.

Il faut que le loisir , la société et le langage , servent la perfectibilité , sans quoi cette disposition reste stérile.

Tome VI.

L

Or, premièrement, le loisir manque aux bêtes, comme nous l'avons dit. Occupées sans cesse à pourvoir à leurs besoins, et à se défendre contre d'autres animaux ou contre l'homme, elles ne peuvent conserver d'idées acquises que relativement à ces objets. Secondement, la plupart vivent isolées, et n'ont qu'une société passagère fondée sur l'amour et sur l'éducation de la famille. Celles qui sont attroupées d'une manière plus durable sont rassemblées uniquement par le sentiment de la crainte. Il n'y a que les espèces timides qui soient dans ce cas; et la crainte qui approche ces individus les uns des autres paroît être le seul sentiment qui les occupe. Telle est l'espèce du cerf, dans laquelle les biches ne s'isolent guère que pour mettre bas, et les cerfs que pour refaire leurs têtes.

Dans les espèces mieux armées et plus courageuses, comme sont les sangliers, les femelles, comme plus faibles, restent attroupées avec les jeunes mâles. Dès que ceux-ci ont atteint l'âge de trois ans, et qu'ils sont pourvus de défenses qui les rassurent, ils quittent la troupe; la sécurité les mène à la solitude; il n'y a donc pas de société proprement dite entre les bêtes. Le sentiment seul de la crainte et l'intérêt de la défense réciproque ne peuvent pas porter fort loin leurs connoissances. Elles ne sont pas organisées de manière à multiplier les moyens ni à rien ajouter à ces armes, toujours prêtes, qu'elles doivent à la nature. Et peut-on savoir jusqu'où l'usage des mains porteroit les singes s'ils avoient le loisir, comme la faculté, d'inventer, et si la frayeur continue que les hommes leur inspirent ne les retenoit dans l'abrutissement.

A l'égard du langage, il paroît que celui des bêtes est fort borné. Cela doit être, vu leur manière de vivre, puisqu'il y a des sauvages qui ont des arcs et des flèches, et dont cependant la langue n'a pas trois cents mots. Mais, quelque borné que soit le langage des bêtes, il existe : on peut assurer même qu'il est beaucoup plus étendu qu'on ne le suppose communément dans des êtres qui ont un museau allongé ou un bec.

Le langage suppose une suite d'idées et la faculté d'articuler. Quoique, parmi les hommes qui articulent

des mots , la plupart n'aient point cette suite d'idées , il faut qu'elle ait existé dans l'entendement des premiers qui ont joint ces mots ensemble. Nous avons vu que les bêtes ont , en fait d'idées suivies , tout ce qui est nécessaire pour arranger des mots. Celles de leurs habitudes qui nous paroissent les plus naturelles ne peuvent s'être formées , comme nous l'avons prouvé , que par des inductions liées ensemble par la réflexion , et qui supposent toutes les opérations de l'intelligence ; mais nous ne remarquons point d'articulation sensible dans leurs cris. Cette apparente uniformité nous fait croire que réellement elles n'articulent point. Il est certain cependant que les bêtes de chaque espèce distinguent très-bien entre elles ces sons qui nous paroissent confus. Il ne leur arrive pas de s'y méprendre ni de confondre le cri de la frayeur avec le gémissement de l'amour. Il n'est pas seulement nécessaire qu'elles expriment ces situations tranchées , il faut encore qu'elles en caractérisent les différentes nuances. Le parler d'une mère qui annonce à sa famille qu'il faut se cacher , se dérober à la vue de l'ennemi , ne peut pas être le même que celui qui indique qu'il faut précipiter la fuite. Les circonstances déterminent la nécessité d'une action différente : il faut que la différence soit exprimée dans le langage qui commande l'action. Les expressions sévères et cependant flatteuses de l'amour , qui soumettent le mâle à la femelle , sans lui ôter l'espérance , ne sont pas les mêmes que celles qui lui annoncent qu'il peut tout permettre à ses desirs , et que le moment de jouir est arrivé.

Il est vrai que le langage d'action est très-familier aux bêtes ; il est même suffisant pour qu'elles se communiquent réciproquement la plupart de leurs émotions ; elles ne font donc pas un grand usage de leur langue ; leur éducation s'accomplit , ainsi que la nôtre , en grande partie , par l'imitation. Tous les sentimens isolés qui affectent les uns , peuvent être reconnus par les autres aux mouvemens extérieurs qui les caractérisent ; mais , quoique ce langage d'action serve à exprimer beaucoup , il ne peut pas suffire à tout. Dès que l'instruction est un peu compliquée , l'usage des mots devient nécessaire pour la

transmettre. Or il est certain que les jeunes renards, en sortant du terrier, sont plus précautionnés dans les pays où l'on tend des pièges, que ne le sont les vieux dans ceux où l'on ne cherche point à les détruire : cette science des précautions, qui suppose tant de vues fines et d'inductions éloignées, ne peut pas être acquise dans le terrier par le langage d'action ; et, sans les mots, l'éducation d'un renard ne peut pas se consommer : par quel mécanisme des animaux qui chassent ensemble, s'accordent-ils pour s'attendre, se retrouver, s'aider ? Ces opérations ne se feroient pas sans des conventions dont le détail ne peut s'exécuter qu'au moyen d'une langue articulée. La monotonie nous trompe, faute d'habitude et de réflexion. Lorsque nous entendons des hommes parler ensemble une langue qui nous est étrangère, nous ne sommes point frappés d'une articulation sensible ; nous croyons entendre la répétition continuelle des mêmes sons. Le langage des bêtes, quelque varié qu'il puisse être, doit nous paroître encore mille fois plus monotone, parce qu'il nous est infiniment plus étranger ; mais, quel que soit ce langage des bêtes, il ne peut pas aider beaucoup à la perfectibilité dont elles sont douées. La tradition ne sert presque point au progrès des connoissances. Sans l'écriture, qui appartient à l'homme seul, chaque individu, concentré dans sa propre expérience, seroit forcé de recommencer la carrière que son devancier auroit parcourue, et l'histoire des connoissances d'un homme seroit presque celle de la science de l'humanité.

On peut donc présumer que les bêtes ne feront jamais de grands progrès, quoique, relativement à certains arts, elles puissent en avoir fait. L'architecture des castors pourroit être embellie ; la forme des nids d'hirondelles pourroit avoir acquis de l'élégance, sans que nous nous en aperçussions ; mais, en général, les obstacles qui s'opposent aux progrès des espèces sont fort difficiles à vaincre ; et ces individus n'empruntent point non plus de la force d'une passion dominante cette activité soutenue qui fait qu'un homme s'élève, par le génie, fort au-dessus de ses égaux. Les bêtes ont cependant des passions naturelles, et d'autres qu'on peut

appeler *factices* ou de *réflexion* ; celles du premier genre sont l'impression de la faim , les desirs ardents de l'amour , la tendresse maternelle ; les autres sont la crainte de la disette , ou l'avarice et la jalousie , qui conduit à la vengeance.

L'avarice est une conséquence de la faim précédemment sentie : la réflexion sur ce besoin produit une prévoyance commune à tous les animaux qui sont sujets à manquer. Les carnassiers cachent et enterrent les restes de leur proie , pour les retrouver au besoin. Parmi les frugivores , ceux qui sont organisés de manière à emporter les grains qui leur servent de nourriture font des provisions auxquelles ils ne touchent que dans le cas de nécessité : tels sont les rats de campagne , les mulots , etc. ; mais l'avarice n'est pas une passion féconde en moyens , son exercice se borne à l'amas et à l'épargne.

La jalousie est fille de l'amour : dans les espèces dont les mâles se mêlent indifféremment avec toutes les femelles , elle n'est excitée que par la disette de celles-ci. Le besoin de jouir se faisant vivement sentir à tous dans le même temps , il en résulte une rivalité réciproque et générale. Cette passion aveugle fait souvent manquer son objet à ceux qu'elle tourmente. Pendant que la fureur tient les vieux cerfs attachés au combat , un daguet s'approche des biches en tremblant , jouit et s'échappe. La jalousie est plus profonde et plus raisonnée dans les espèces qui s'accouplent : quels que soient les motifs sur lesquels est fondé ce choix mutuel des deux individus , il est certain qu'il se fait , et que l'idée de propriété réciproque s'établit : dès-lors la moralité est introduite dans l'amour ; les femelles mêmes deviennent susceptibles de jalousie : cette union , commencée par l'attrait , et soutenue par le plaisir , est encore resserrée par la communauté des soins qu'exige l'éducation de la famille ; mais cet objet étant rempli , l'union cesse. Le printemps , en inspirant à ces animaux de nouvelles ardeurs , leur donne des goûts nouveaux : je n'oserois cependant pas décider si les tourterelles méritent ou non la réputation de constance qu'elles ont acquise ; mais si elles sont constantes , au moins est-il sûr qu'elles ne sont pas

fidelles. J'en ai vu plusieurs fois faire deux heureux de suite sur une même branche : peut-être leur constance ne peut-elle être assurée qu'autant qu'elles se permettent l'infidélité.

Quoi qu'il en soit , on peut dire qu'en général l'amour n'est chez les bêtes qu'un besoin passager : cette passion , avec tous ses détails , ne les occupe guère qu'un quart de l'année ; ainsi elle ne peut pas élever les individus à des progrès bien sensibles. Le temps du désintéressement doit amener l'oubli de toutes les idées que l'irritation des desirs avoit fait naître. On remarque seulement que l'expérience instruit les mères sur les choses relatives au bien de leur famille ; elles profitent , dans un âge plus avancé , des fautes de la jeunesse et de l'imprudence. Une perdrix de trois ou quatre ans choisit , pour faire son nid , une place bien plus avantageuse que ne fait une jeune ; elle se place sur un lieu un peu élevé , pour n'avoir point d'inondation à craindre : elle a soin qu'il soit environné d'épines et de ronces qui en rendent l'accès difficile. Lorsqu'elle quitte son nid pour aller manger , elle ne manque pas de dérober ses œufs , en les couvrant avec des feuilles.

Si la tendresse maternelle laisse des traces profondes dans la mémoire des bêtes , c'est que son exercice dure assez long-temps , et que d'ailleurs c'est une des passions qui affectent le plus fortement ces êtres sensibles. Elle produit en eux une activité inquiète et soutenue , une assiduité pénible , et , lorsque la famille est menacée , une défense courageuse qui ressemble à un abandon total de soi-même. Je dis ressembler , car on ne s'abandonne point entièrement ; et , dans le moment extrême , le moi se fait toujours sentir. Une preuve de cette vérité , c'est que , dans les différentes espèces , la témérité apparente de la mère est toujours proportionnée aux moyens qu'elle a d'échapper au danger qu'elle paroît braver. La louve et la laie deviennent terribles lorsqu'elles ont leurs petits à défendre : la biche vient aussi chercher le péril ; mais sa foiblesse trahit bientôt son courage ; et , malgré sa tendre inquiétude , elle est forcée de fuir. La perdrix et la cane sauvage , qui ont une ressource assurée dans

la rapidité de leurs ailes, paroissent s'exposer beaucoup plus pour la défense de leurs petits que la poule-faisande : le vol pesant de celle-ci la rendroit victime d'un attachement trop courageux.

Cet amour , qui paroît si généreux , produit une jalousie qui va jusqu'à la cruauté, dans les espèces où il est au plus haut degré. La perdrix poursuit et tue impitoyablement tous les petits de son espèce qui ne sont pas de sa famille. Au contraire, la poule-faisande , qui abandonne plus aisément les petits qu'elle a couvés , est douée d'une sensibilité générale pour ceux de son espèce ; tous ceux qui manquent de mère ont droit de la suivre.

Qu'est-ce donc encore une fois que l'instinct ? Nous voyons que les bêtes sentent , comparent , jugent , réfléchissent , choisissent , et sont guidées dans toutes leurs démarches par un sentiment d'amour de soi , que l'expérience rend plus ou moins éclairé. C'est avec ces facultés qu'elles exécutent les intentions de la nature , qu'elles servent à l'ornement de l'univers , et qu'elles accomplissent la volonté inconnue pour nous que le créateur eut en les formant.

(A N O N Y M E .)

INSUPPORTABLE.

IL se dit des choses et des personnes qu'on ne peut supporter. Le joug de la tyrannie devient *insupportable* à force de l'appesantir. Cet homme est *insupportable* avec ses mauvaises plaisanteries. Avec beaucoup d'esprit, on se rend *insupportable* dans la conversation lorsqu'on l'attire à soi toute entière. Avec des talens et des vertus, on se rend *insupportable* dans la société par des défauts légers, mais qui se font sentir à tout moment. Si on ne s'occupe sérieusement d'alléger aux autres le poids de la supériorité que l'on a sur eux, ils ne tardent pas à le trouver *insupportable*.

(ANONYME.)

INSURMONTABLE.

QUI ne peut être surmonté. Le hasard, la misère et d'autres circonstances, nous exposent à des tentations presque *insurmontables*. Les projets qui paroissent les plus faciles au premier coup d'œil présentent ensuite des difficultés *insurmontables*. Lorsque nous jugeons qu'une chose est *insurmontable*, c'est par le rapport des moyens aux obstacles. Ainsi ce jugement suppose deux choses bien connues, la force des moyens et la grandeur des obstacles.

(ANONYME.)

INSURRECTION.

ON nommoit ainsi le droit de soulèvement accordé aux citoyens de Crète lorsque la magistrature abusoit de sa puissance et transgressoit les lois. Alors il étoit permis au peuple de se soulever, de chasser ses magistrats coupables, de les obliger de rentrer dans la condition privée, et d'en nommer d'autres à leur place.

Une institution pareille, qui permettoit la rebellion pour empêcher l'abus du pouvoir, sembloit devoir renverser quelque république que ce fût; elle ne détruisoit pas cependant celle de Crète, parce que c'étoit le peuple du monde qui avoit le plus d'amour pour la patrie; et la force de ce grand principe l'entraînoit uniquement dans ses démarches. Ne craignant que les ennemis du dehors, il commençoit toujours par se réunir de ce côté-là avant que de rien entreprendre au dedans.

Les lois de Pologne ont, de nos jours, leur espèce d'*insurrection*, leur *liberum veto*; mais, outre que cette prérogative n'appartient qu'aux nobles dans les diètes, outre que les bourgeois des villes sont sans autorité, et les paysans de malheureux esclaves, les inconvéniens qui résultent de ce *liberum veto* font bien voir, dit M. de Montesquieu, que le seul peuple de Crète étoit en état d'employer un pareil remède, tant que les principes de son gouvernement restèrent sains.

Dans la révolution qui vient de changer le gouvernement de la France, le peuple, à qui l'on a persuadé que *l'insurrection est le plus saint des devoirs*, a fait la triste expérience qu'elle est bien plus sûrement la source des maux innombrables qui accablent aujourd'hui ce malheureux pays, et dont nulle prudence humaine ne peut prévoir la fin.

(M. de Jaucourt.)

INTÉGRITÉ.

LA pratique de la justice dans toute son étendue et dans toute sa rigueur la plus scrupuleuse mérite à l'homme le titre d'*intègre*. C'est la qualité principale d'un juge , d'un arbitre , d'un souverain. C'est dans le sacrifice de ses propres intérêts qu'on montre sur-tout son *intégrité*. L'*intégrité* suppose une connoissance délicate des limites du juste et de l'injuste ; et ces limites sont quelquefois bien déliées , bien obscurcies. Si on rapportoit à la notion du juste ou de l'injuste toutes les actions de la vie , et si on réduisoit , comme il est possible , toutes les vertus à la justice , il n'y auroit pas un homme qu'on pût appeler *intègre*.

(ANONYME.)

INTEMPÉRANCE.

TERME générique qui se prend pour tout excès opposé à la modération dans les appétits sensuels, et spécialement pour le vice contraire à la sobriété.

C'est assez de dire ici que l'*intempérance*, prise en ce sens, change en poison les alimens destinés à conserver nos jours. Une vie sobre, réglée, simple et laborieuse, retient seule dans les membres de l'homme la force de la jeunesse qui, sans cette conduite, est toujours prête à s'envoler sur les ailes du temps. L'art de faire subsister ensemble l'*intempérance* et la santé est un art aussi chimérique que la pierre philosophale, l'astrologie judiciaire et tant d'autres. Enfin les remèdes de la médecine pour la guérison des maladies qui naissent de l'*intempérance*, ne sont eux-mêmes que de nouveaux maux qui affoiblissent la nature, comme plusieurs batailles gagnées ruinent une puissancebelligérante.

L'appétit désordonné des plaisirs de l'amour, autre source de langueur et de dépopulation dans les états, s'appelle *impudicité*, *incontinence*.

Le mot *intempérance* signifie, selon son acception la plus ordinaire, un excès habituel dans l'usage du boire et du manger. Cette erreur de régime est directement opposée à la tempérance ou à la sobriété.

L'*intempérance* est regardée avec raison par les médecins comme la source la plus féconde des maladies de toute espèce ; cependant Hipocrate et Sanctorius, qui sont, parmi les médecins anciens et modernes, ceux qui nous ont donné les observations et les lois sur la diète les plus exactes, ne désapprouvent point, prescrivent même que les personnes qui jouissent d'une bonne santé se livrent de temps en temps à quelques excès de débauche ; ils prétendent qu'on détermine utilement, par ce secours, des évacuations qui ramènent le corps à un état d'équilibre, de légèreté, de liberté qu'il perd peu à peu lorsqu'on mène une vie trop uniforme ; mais, outre

que cette loi ne paroît pas fondée sur des observations suffisantes , des excès rares ne constituent pas l'*intempérance*.

(M. de J A U C O U R T.)

I N T E N T I O N.

L'*I N T E N T I O N* est la fin qu'un homme se propose en agissant. Elle peut être bonne ou mauvaise, exprimée ou secrète. Il n'est permis qu'à Dieu de connoître des *intentions* secrètes. Souvent c'est l'*intention* qui excuse ou qui aggrave l'action. La loi des hommes, nécessairement imparfaite , néglige souvent l'*intention* , et présume que celui qui a voulu l'action en a voulu aussi toutes les suites. Nous devons de la reconnaissance à celui qui étoit bien intentionné, sans aucun égard au succès. Il ne faut pas perdre de vue la fable de l'ours et de l'homme qui dort. Un sot de la meilleure *intention* nous casse la tête pour nous délivrer de l'importunité d'une mouche. Il y a des casuistes qui ont imaginé une certaine direction d'*intention* , à l'aide de laquelle ils peuvent mentir, médire, calomnier, en sûreté de conscience.

(A N O N Y M E.)

INTERCESSION.

C'EST-A-DIRE médiation ; entremise. *L'intercession* est une demande, une prière faite en faveur de quelqu'un avec instance et avec empressement , pour lui obtenir quelque grâce, quelque avantage, et, plus communément encore, le pardon ou l'adoucissement de quelque peine. C'est le caractère d'une belle ame d'*intercéder* fortement et généreusement pour les fautes de l'humanité.

L'histoire ecclésiastique est remplie d'*intercessions* des évêques auprès des magistrats pour les chrétiens accusés de crimes ou accablés de dettes. On sait, à ce sujet, l'effet qu'eurent celles de Flavien auprès de Théodose, lorsque les habitans d'Antioche se révoltèrent et abattirent les statues de l'empereur et de l'impératrice Placille. Théodose, extrêmement irrité, alloit détruire Antioche, sans les *intercessions* du prélat, qui, par son discours et par ses larmes, obtint le salut de la ville et celui de son troupeau. La harangue de Flavien à Théodose mérite les plus grands éloges ; elle est de la main de S. Chrysostôme, qui, dans le même temps, voyant le troupeau de son ami justement alarmé, tâcha de le consoler par des homélies que l'on ne peut lire sans en être sensiblement touché.

La lettre que saint Augustin écrit à Macédonius est non seulement une pièce instructive de l'ancien usage de l'*intercession* des évêques, en faveur de ceux qui étoient exposés à la rigueur de la justice, mais c'est un des meilleurs morceaux qu'il ait faits. Macédonius lui ayant témoigné que c'étoit approuver le crime que de s'opposer à la punition, saint Augustin lui répondit entre autres choses : « Je mets une grande différence entre » celui qui défend et celui qui *intercède* ; l'un ne travaille » qu'à cacher la faute, l'autre demande grâce ou une » modération de la peine ; c'est un devoir du christia- » nisme. Jésus-Christ lui-même a *intercédé* auprès des » hommes pour empêcher qu'on ne lapidât la femme » adultère. Nous sommes bien éloignés d'approuver les » pécheurs, puisque nous exigeons qu'ils se corrigent

» pour éviter leur condamnation à venir; mais, en dé-
» testant le crime, nous devons avoir pitié des criminels.
» La charité veut que nous aimions les impies, que nous
» leur fassions du bien, que nous priions Dieu pour
» eux, et que nous tâchions de les ramener à leur de-
» voir, non par des supplices, mais par nos exemples,
» par nos conseils, par nos exhortations, etc. ». Je
n'examinerai point si la conduite de saint Augustin a
toujours répondu à cette morale chrétienne; il me suffit
de dire que rien n'en peut détruire l'excellence et la
solidité.

(*M. de JAUCOURT.*)

INTÉRESSANT.

IL se dit des choses et des personnes, au simple et au figuré. C'est un objet *intéressant*. Il a une physionomie *intéressante*. Il y a des situations qui rendent l'homme *intéressant*. Ce poème est *intéressant*. D'où l'on voit que l'acception de ce terme varie beaucoup; qu'elle est tantôt relative à la valeur, tantôt aux idées de bienfaisance, à l'ordre, aux événemens, aux sentimens réveillés, aux passions excitées.

Dans un sens général, l'*intéressant* est l'opposé de l'indifférent; et tout ce qui réveille notre attention, tout ce qui pique notre curiosité, peut être nommé *intéressant*. Mais ce nom convient principalement à ce qui nous affecte, non comme un objet de méditation, ou comme le souvenir d'une jouissance passée, mais comme nous fournissant une occasion actuelle de jouir, et excitant en nous un desir qui dure autant que l'intérêt. C'est ainsi que, dans un poème épique ou dramatique, nous appelons *intéressante* une situation, non seulement parce qu'elle nous plaît, ou même parce qu'elle nous cause quelque sentiment agréable ou désagréable, mais en tant qu'elle tient notre esprit dans un état de suspens et d'attente qui nous fait souhaiter d'arriver à une issue, à un dénouement.

Il y a des objets que nous considérons avec quelque plaisir, sans y prendre un véritable intérêt. Nous les voyons comme des tableaux agréables; nous n'observons ce qu'ils nous offrent qu'en simples spectateurs, pour lesquels il est égal qu'il arrive ceci ou cela, pourvu qu'il ne résulte aucun inconvénient à leur égard. C'est ainsi qu'un homme oisif, appuyé sur sa fenêtre, voit les passans qui vont et viennent, et n'a d'autre envie que de s'amuser en les regardant. Nous sommes aussi quelquefois dans cette disposition d'esprit, en lisant des descriptions de pays, des relations de voyages, des récits historiques, dans la lecture desquels nous ne cherchons que de passer notre temps. On ne dit jamais de pareilles choses qu'elles soient *intéressantes*, puisqu'on

les envisage comme n'ayant aucun rapport à notre personne ni à notre état.

Il peut même arriver que de semblables objets fassent des impressions assez fortes sur nous, sans devenir pour cela *intéressans* dans le sens rigoureux. La plupart des choses qui nous font éprouver quelque passion, en tant qu'elles nous paroissent bonnes ou mauvaises, ne deviennent pas *intéressantes* pour cela. On peut nous rendre tristes, gais, tendres, voluptueux, et nous entretenir un certain temps dans ces situations, sans nous intéresser vivement. Nous nous prêtons en quelque sorte à ces différentes modifications, parce qu'elles nous occupent et nous tirent de l'ennui ou de l'indolence; mais elles ne nous mettent pourtant pas dans une véritable activité: ce seroit la même chose pour nous que d'autres modifications tinssent la place de celles qui existent, ou qu'elles se succédassent d'une manière différente.

Mais, dès qu'il se présente des objets qui excitent notre activité, qui nous font apercevoir qu'il nous manque quelque chose, en sorte que nous sentons des desirs, que nous formons des projets, que nous avons des craintes et des espérances, il ne nous est plus égal alors que les choses tournent d'une manière ou d'une autre, nous nous occupons des moyens d'arriver à une telle issue, de détourner telle autre; et tant que cela nous tient à cœur, l'objet est dit *intéressant*.

L'*intéressant* est la propriété essentielle de tous les objets de sentiment, parce que l'artiste, en le produisant, remplit d'un seul coup toutes les vues de son art. D'abord il est assuré par-là de plaire: car, bien qu'il semble que la situation la plus desirable soit de jouir de sensations agréables dans le sein d'une parfaite tranquillité, on découvre, en y regardant de plus près, que le développement de cette activité intérieure, par lequel nous exerçons librement nos propres forces, est ce qui convient le mieux à notre nature, et que nous préférons par conséquent cette situation à toute autre. Cette activité veut toujours être mise en jeu; c'est le premier et le vrai ressort de toutes nos actions, et elle ne diffère point de ce que les philosophes ont nommé *amour propre* ou *intérêt*,
et

et dont ils ont fait le grand mobile de notre conduite. Ainsi l'artiste n'a point de moyen plus efficace de nous flatter, de s'insinuer et de nous devenir agréable, qu'en excitant notre activité par la représentation d'objets *intéressans*. Tout homme est obligé d'avouer que les jours les plus heureux de sa vie ont été ceux où son ame a été mise en état de déployer le plus grand degré d'activité.

Les objets *intéressans* deviennent d'autant plus importants, qu'ils sont plus propres, non seulement à exciter, mais sur-tout à augmenter cette activité intérieure de l'ame, qui fait le véritable prix de l'homme. Ce ne sont pas ces ames douces, paisibles, occupées de jouissances calmes, de voluptés où l'enthousiasme domine, fût-il poussé jusqu'à l'extase; ce ne sont pas, dis-je, ces ames qui répondent au but de la nature et à leur véritable destination; ce sont celles qu'un feu secret dévore, qui sont ardentes, brûlantes, et dont rien ne peut étancher la soif de connaître et de jouir. L'excellence de l'homme consiste à posséder une telle ame, dont les facultés soient comme un arc toujours tendu. Or, comme les forces du corps le plus robuste s'engourdissent dans le repos et dans l'oisiveté, au lieu qu'un homme médiocrement vigoureux se fortifie par le travail, les nerfs de l'ame, si je peux m'exprimer ainsi, se relâchent dans l'inaction et même dans l'état de simple jouissance. Mais les beaux arts pourroient prévenir ce relâchement s'ils savoient nous présenter toujours des objets *intéressans*; et, par ce seul endroit, ils sont déjà propres à nous rendre un service très-important.

L'artiste cependant n'accomplit, de la manière la plus parfaite, les devoirs de sa vocation que lorsqu'après avoir excité les forces de l'ame; il leur donne une direction avantageuse, c'est-à-dire lorsqu'il la porte constamment à la justice et à la vertu. Au contraire, il agit en traître à l'égard des hommes quand, soit par caprice, ou par mauvaise volonté, ou même par une simple ignorance, il fait prendre aux forces de l'ame des déterminations nuisibles. On est fondé à faire ce reproche à Molière et

à d'autres comiques qui n'intéressent que trop souvent le spectateur en faveur de la fraude et du vice.

Quiconque veut toucher les autres doit être touché lui-même ; d'où il s'ensuit qu'on peut , avec le même fondement , exiger de ceux qui aspirent à faire un ouvrage *intéressant* que leur propre ame soit active et capable de s'intéresser. En vain prétendrait-on d'un homme froid , ou livré uniquement à la méditation , ou qui ne pense qu'à savourer des objets de jouissance , qu'il produisit quelque chose d'*intéressant* : étant lui-même sans chaleur , comment parviendrait-il à échauffer notre cœur ? Des artistes qui ne connoissent point d'objets plus *intéressans* qu'un beau paysage ou un doux zéphir , et qui les préfèrent aux grandes entreprises où toutes les forces de l'ame entrent en jeu , ne feront jamais naître un grand intérêt. Il faut , pour cet effet , une ame qui aime à agir elle-même , ou à prendre part aux actions des autres ; qui s'occupe sérieusement du dessein de faire régner l'ordre et de bannir le désordre ; qui , dès que la moindre occasion s'en présente , prenne aisément feu en faveur du bien , ou contre le mal ; une ame , en un mot , pour qui rien de ce qui touche l'humanité ne soit étranger , et , suivant la belle expression de M. Haller , *qui se retrouve en tout autre*. Enfin l'artiste qui veut être *intéressant* doit s'intéresser à toutes les affaires , tant générales que particulières , dont il fait son objet , et se mettre à la place des personnes qu'il fait parler et agir. Alors tout s'anime et se vivifie à ses propres regards ; et il entre dans une situation qu'il peut communiquer à d'autres. Cela prouve encore que tout grand artiste doit être philosophe et honnête homme.

(M. de SULZER.)

INTÉRÊT. *

Ce mot a bien des acceptions dans notre langue : pris dans un sens absolu et sans lui donner un rapport immédiat avec un individu, un corps, un peuple, il signifie ce vice qui nous fait chercher nos avantages au mépris de la justice et de la vertu, et c'est une vile ambition ; c'est l'avarice, la passion de l'argent, comme dans ces vers de la Pucelle.

Et l'intérêt, ce vil roi de la terre,
Triste et pensif auprès d'un coffre fort,
Vend le plus foible au crime du plus fort.

Quand on dit l'intérêt d'un individu, d'un corps, d'une nation ; mon intérêt, l'intérêt de l'état, son intérêt, leur intérêt, alors ce mot signifie ce qui importe ou ce qui convient à l'état, à la personne, à moi, etc., en faisant abstraction de ce qu'il convient aux autres, sur-tout quand on y ajoute un adjectif personnel.

Dans ce sens, le mot d'intérêt est souvent employé, quoiqu'improprement, pour celui d'amour propre ; de grands moralistes sont tombés dans ce défaut qui n'est pas une petite source d'erreurs, de disputes et d'injures.

L'amour propre ou le desir continu du bien-être, l'attachement à notre être, est un effet nécessaire de notre constitution, de notre instinct, de nos sensations, de nos réflexions ; un principe qui, tendant à notre conservation, et répondant aux vues de la nature, seroit plutôt vertueux que vicieux dans l'état de la nature.

Mais l'homme né en société tire de cette société des avantages qu'il doit payer par des services. L'homme a des devoirs à remplir, des lois à suivre, l'amour propre des autres à ménager.

Son amour propre est alors juste ou injuste, vertueux ou vicieux, et, selon les différentes qualités, il prend différentes dénominations : on a vu celles d'intérêt, d'intérêt personnel, et dans quel sens.

Lorsque l'amour propre est trop l'estime de nous-

mêmes et le mépris des autres, il s'appelle *orgueil* : lorsqu'il veut se répandre au dehors et, sans mérite, occuper les autres de lui, on l'appelle *vanité*.

Dans ces différens cas, l'amour propre est désordonné, c'est-à-dire hors de l'ordre.

Mais cet amour propre peut inspirer des passions, chercher des plaisirs utiles à l'ordre, à la société ; alors il est bien éloigné d'être un principe vicieux.

L'amour d'un père pour ses enfans est une vertu, quoiqu'il s'aime en eux, quoique le souvenir de ce qu'il a été et la prévoyance de ce qu'il sera soient les principaux motifs des secours qu'il leur donne.

Les services rendus à la patrie seront toujours des actions vertueuses, quoiqu'elles soient inspirées par le desir de conserver notre bien-être ou par l'amour de la gloire.

L'amitié sera toujours une vertu, quoiqu'elle ne soit fondée que sur le besoin qu'une ame a d'une autre ame.

La passion de l'ordre, de la justice, sera la première vertu, le véritable héroïsme, quoiqu'elle ait sa source dans l'amour de nous-mêmes.

Voilà des vérités qui ne devraient être que triviales et jamais contestées ; mais une classe d'hommes du dernier siècle a voulu faire de l'amour propre un principe toujours vicieux : c'est en partant d'après cette idée que Nicole a fait vingt volumes de morale, qui ne sont qu'un assemblage de sophismes méthodiquement arrangés et lourdement écrits.

Pascal même, le grand Pascal, a voulu regarder en nous comme une imperfection ce sentiment de l'amour de nous-mêmes que Dieu nous a donné, et qui est le mobile éternel de notre être. M. de la Rochefoucauld, qui s'exprimoit avec précision et avec grace, a écrit presque dans le même esprit que Pascal et Nicole ; il ne reconnoît plus de vertu en nous, parce que l'amour propre est le principe de nos actions. Quand on n'a aucun intérêt de faire les hommes vicieux, quand on n'aime que les ouvrages qui renferment des idées précises, on

ne peut lire son livre sans être blessé de l'abus presque continuel qu'il fait des mots *amour propre*, *intérêt*, *orgueil*, etc. Ce livre a eu beaucoup de succès, malgré ce défaut et ses contradictions, parce que ses maximes sont souvent vraies dans un sens; parce que l'abus des mots n'a été aperçu que par fort peu de gens; parce qu'enfin le livre étoit en maximes: c'est la folie des moralistes de généraliser leurs idées, de faire des maximes. Le public aime les maximes, parce qu'elles satisfont la paresse et la présomption; elles sont souvent le langage des charlatans, répété par les dupes. Le livre de M. de la Rochefoucauld, celui de Pascal, qui étoient entre les mains de tout le monde, ont insensiblement accoutumé le public français à prendre toujours le mot d'*amour propre* en mauvaise part; et il n'y a pas long-temps qu'un petit nombre d'hommes commence à n'y plus attacher nécessairement les idées de vice, d'orgueil, etc.

Milord Shafsburi a été accusé de ne compter dans l'homme l'amour propre pour rien, parce qu'il donne continuellement l'amour de l'ordre, l'amour du beau moral, la bienveillance, pour nos principaux mobiles; mais on oublie qu'il regarde cette bienveillance, cet amour de l'ordre, et même le sacrifice le plus entier de soi-même, comme des effets de notre amour propre. Cependant il est certain que milord Shafsburi exige un désintéressement qui ne peut être, et il ne voit pas assez que ces nobles effets de l'amour propre, l'amour de l'ordre, du beau moral, la bienveillance, ne peuvent qu'influer bien peu sur les actions des hommes vivans dans les sociétés corrompues.

L'auteur du livre de l'Esprit a été fort accusé, en dernier lieu, d'établir qu'il n'y a aucune vertu; et on ne lui a pas fait ce reproche pour avoir dit que la vertu est purement l'effet de nos conventions humaines, mais pour s'être presque toujours servi du mot d'*intérêt* à la place de celui d'*amour propre*: on ne connoît pas assez la force de la liaison des idées, et combien un certain son rappelle nécessairement certaines idées; on est accoutumé à joindre au mot d'*intérêt* des idées d'avarice et de bassesse: il le

rappelle encore quelquefois, quand on voit qu'il signifie ce qui nous importe, ce qui nous convient; mais quand même il ne rappellerait pas ces idées, il ne signifie pas la même chose que le mot *amour propre*.

Dans la société, dans la conversation, l'abus des mots *amour propre*, *orgueil*, *intérêt*, *vanité*, est encore bien plus fréquent; il faut un prodigieux fonds de justice pour ne pas donner à l'amour propre de nos semblables, qui ne s'abaissent pas devant nous, et qui nous disputent quelque chose, ces noms de *vanité*, d'*intérêt*, d'*orgueil*.

L'*intérêt*, dans un ouvrage de littérature, naît du style, des incidens, des caractères, de la vraisemblance et de l'enchaînement.

Imaginez les situations les plus pathétiques; si elles sont mal amenées, vous n'intéresserez pas.

Conduisez votre poème avec tout l'art imaginable; si les situations en sont froides, vous n'intéresserez pas.

Sachez trouver des situations et les enchaîner; si vous manquez du style qui convient à chaque chose, vous n'intéresserez pas.

Sachez trouver des situations, les lier, les colorer; si la vraisemblance n'est pas dans le tout, vous n'intéresserez pas.

Or vous ne serez vraisemblant qu'en vous conformant à l'ordre général des choses, lorsqu'il se plaît à combiner des incidens extraordinaires.

Si vous vous en tenez à la peinture de la nature commune, gardez par-tout la même proportion qui y règne.

Si vous vous élevez au dessus de cette nature, et que vos êtres soient poétiques, agrandis; que tout soit réduit au module que vous aurez choisi, et que tout soit agrandi en même proportion: il seroit ridicule de mettre une gerbe de petits épis, tels qu'ils croissent dans nos champs, sous le bras d'une Cérès à qui l'on auroit donné sept à huit pieds de haut.

J'ai entendu dire à des gens d'un goût foible et mesquin, et qui, ramenant tout à l'imitation rigoureuse de la nature, regardoient d'un œil de mépris les miracles

de la fiction : jamais femme s'est-elle écriée comme Didon ?

*At pater omnipotens adigat me fulmine ad umbras :
Pallentes umbras Erebi noctemque profundam ,
Aute , pudor , quàm te violo , aut tua jura resolvo !*

« Que le père des dieux me frappe de sa foudre ;
» qu'il me précipite chez les ombres, chez les pâles
» ombres de l'Érèbe et de la nuit profonde, avant,
» ô pudeur, que je renonce à toi, et que je viole tes
» lois sacrées ! »

Ils n'entendoient rien à ce ton emphatique, faute de connoître la vraie proportion des figures de l'Énéide ; ils rejetoient de ce morceau tout ce qui caractérise le génie, le premier et le second vers ; et ils ne s'accommodoient que de la simplicité du dernier. Ce poème étoit sans intérêt pour eux.

(ANONYME.)

INTÉRÊT (*poésie*).

AFFECTION de l'ame qui lui est chère, et qui l'attache à son objet. Dans un récit, dans une peinture, dans une scène, dans un ouvrage d'esprit en général, c'est l'attrait de l'émotion qu'il nous cause, ou le plaisir que nous éprouvons à en être émus de curiosité, d'inquiétude, de crainte, de pitié, d'admiration, etc.

Il faut distinguer l'intérêt de l'art et celui de la chose.

L'art nous attache, ou par le plaisir de nous trouver nous-mêmes assez éclairés, assez sensibles, pour en saisir les finesses, pour en admirer les beautés; ou par le plaisir de voir dans nos semblables ces talens, cette ame, ce génie, ce don de plaire, d'émouvoir, d'instruire, de persuader, etc. Ce plaisir augmente à mesure que l'art présente plus de difficultés et suppose plus de talens. Mais il s'affoiblirait bientôt s'il n'étoit pas soutenu par l'intérêt de la chose; et tout seul, il est trop léger pour valoir la peine qu'il donne. Le poète aura donc soin de choisir des sujets qui, par leur agrément ou leur utilité, soient dignes d'exercer son génie; sans quoi l'abus du talent changeroit en un froid dédain ce premier mouvement de surprise et d'admiration que la difficulté vaincue auroit causé.

L'intérêt de la chose n'est pas moins relatif à l'amour de nous-mêmes que l'intérêt de l'art; soit que la poésie, par exemple, prenne pour objets des êtres comme nous, doués d'intelligence et de sentiment, ou des êtres sans vie ou sans ame, c'est toujours par une relation qui nous est personnelle que ce sentiment nous saisit. Il est seulement plus ou moins vif, selon que le rapport qu'il suppose de l'objet à nous est plus ou moins direct et sensible.

Le rapport des objets avec nous-mêmes est de ressemblance ou d'influence; de ressemblance, par les qualités qui les rapprochent de notre condition; d'influence, par l'idée du bien ou du mal qui peut nous en arriver, et d'où naît le desir ou la crainte.

La poésie, par les mouvemens de son style et les moyens

de l'animer, nous met par-tout en société avec nos semblables, en attribuant à tout ce qui peut avoir quelque apparence de sensibilité une ame pareille à la nôtre. Il n'est donc pas difficile de concevoir par quelle ressemblance deux jeunes arbrisseaux qui étendent leurs branches pour les entrelacer, deux ruisseaux qui, par mille détours, cherchent la pente qui les rapprochent, participent à l'intérêt que nous inspirent deux amans. Qu'on se demande à soi-même d'où naît le plaisir délicat et vif que nous fait le tableau de la belle saison, lorsque la terre est en *amour*, comme disent si bien les laboureurs; que l'on se demande d'où naît l'impression de mélancolie que fait sur nous l'image de l'automne, lorsque les forêts et les champs se dépouillent, et que la nature semble dépérir de vieillesse, on trouvera que le printemps nous invite à des noces universelles, et l'automne à des funérailles, et que nous y assistons à peu près comme à celles de nos pareils.

Lorsque la peinture d'un paysage riant et paisible vous cause une douce émotion, une rêverie agréable, consultez-vous, et vous trouverez que dans ce moment vous vous supposez assis au pied de ce hêtre, au bord de ce ruisseau, sur cette herbe tendre et fleurie, au milieu de ces troupeaux qui, de retour le soir au village, vous donneront un lait délicieux. Si ce n'est pas vous, c'est un de vos semblables que vous croyez voir dans cet état fortuné; mais son bonheur est si près de vous, qu'il dépend de vous d'en jouir, et cette pensée est pour vous ce qu'est pour l'avare la vue de son or, l'équivalent de la jouissance. Mais à ce tableau que vous présente la nature, le poète sait qu'il manque quelque chose. Il place une bergère au bord du ruisseau; il la fait jeune et jolie, ni trop négligée, de peur de blesser votre délicatesse, ni trop parée, de peur de détruire votre illusion. Il lui donne un air simple et naïf, car il sait que vous aimez un cœur facile à séduire. Il lui donne une voix touchante, organe d'une ame sensible, et il la peint se mirant dans l'eau et mêlant des fleurs à ses cheveux, comme pour vous annoncer qu'elle a ce desir de plaire qui suppose le besoin d'aimer. S'il veut rendre

le tableau plus piquant, il placera, non loin d'elle, un bocage sombre, où vous croirez qu'il est facile de l'attirer. Il feindra même qu'un berger l'y appelle : vous le verrez entre les arbres, le feu du désir dans les yeux ; et un mouvement confus de jalousie se mêlera, si elle sourit, au sentiment qu'elle vous inspire.

Je suppose, au contraire, que le poète veuille vous causer une sombre mélancolie, c'est un désert qu'il vous peindra. Le bruit d'un torrent qui se précipite sur des rochers, qui va dormir dans des gouffres, trouble seul dans ce lieu sauvage le silence de la nature. Vous y voyez des chênes brisés par la foudre, mais que la hache a respectés ; des montagnes couronnées de frimats terminent l'horizon ; de tous les oiseaux, l'aigle seul ose y déposer les fruits de ses amours. Il vole tenant dans ses griffes un tendre agneau enlevé à sa mère, et dont le bêlement se fait entendre dans les airs ; cependant l'aigle aux ailes étendues arrive joyeux de sa proie ; il la dépouille, la déchire et la partage à ses petits. Plus bas la louve allaite les siens, et, dans les yeux de cette bête féroce, l'amour maternelle se peint avec douceur. Ces deux actions toutes simples concourent avec l'image du lieu à exciter dans l'ame cette crainte que les enfans aiment si fort à éprouver, et dont l'homme qui est toujours enfant par le cœur ne dédaigne pas de jouir encore.

Le désir d'être auprès de la bergère vous attachait au premier tableau ; le plaisir secret de n'être pas au bord de ce torrent, au pied de ces rochers, parmi ces animaux terribles, vous attache au second : car il n'est pas moins doux de contempler les maux dont on est exempt, que de voir les biens dont on peut jouir. Dans l'un et l'autre de ces tableaux, on voit la nature intéressante ; mais lequel des deux est celui de la belle nature ? C'est ce qui n'importe guère au poète, car la beauté poétique n'est autre chose que l'intérêt, et pour lui la belle nature est celle dont l'imitation nous émeut comme nous voulons être émus. Et dans quel autre sens diroit-on que ce désert est un beau désert, ce paysage est un beau paysage ? Lorsqu'on lit dans Homère que le prêtre d'Apollon, à qui les Grecs avoient refusé de

rendre sa fille , *s'en alloit , en silence ; le long du rivage de la mer dont les flots faisoient un grand bruit ;* a la sensation que fait le vague de cette peinture , chacun s'écrie : *Cela est beau !* Et certainement on ne veut pas dire que ce rivage , que cette mer , est une belle mer ; car , si l'on écarte l'image de ce père affligé qui *s'en alloit en silence* , le reste du tableau n'est plus rien. Il est donc vrai qu'en poésie rien n'est beau que par les rapports des détails avec l'ensemble , et de l'ensemble avec nous-mêmes.

D'où vient que la nature embellie dans la réalité devient si souvent insipide à l'imitation ? d'où vient que la nature inculte et brute nous enchante dans l'imitation , et nous déplaît dans la réalité ? Que l'on représente , soit en peinture , soit en poésie , ce palais dont vous admirez la symmétrie et la magnificence , il ne vous cause aucune émotion : qu'on vous retrace les ruines d'un vieil édifice , vous êtes saisis d'un sentiment confus que vous chérissez , sans même en démêler la cause. Pourquoi cela ? C'est que l'un de ces tableaux est pathétique , et que l'autre ne l'est pas ; que celui-ci ne réveille en nous aucune idée qui vous émeuve , et que celui-là tient à des choses qui vous donnent à réfléchir. Des générations qui ont disparu de la terre , les ravages du temps auquel rien n'échappe , les monumens de l'orgueil qu'il a ruinés , la vieillesse , la destruction , tout cela vous ramène à vous-mêmes. On ne lit pas sans émotion la réponse de Marius à l'envoyé du gouverneur de Lybie : « Tu diras à Sexti- » lius que tu as vu Marius assis au milieu des ruines de » Carthage ». Je demandois à un voyageur qui avoit parcouru cette Grèce , encore célèbre par les débris de ses monumens ; je lui demandois , dis-je , si ces lieux étoient fréquentés. « Nous n'y avons trouvé , me dit-il , » que le temps qui démolissoit en silence ». Cette réponse me saisit.

En général la nature , qui ne dit rien à l'ame , qui n'y excite aucun sentiment , ou qui la rebute et la révolte par des impressions qu'elle fuit , va contre l'intention du poète , et doit être bannie de la poésie. Celle , au contraire , dont nous sommes émus , comme il veut que nous le soyons et comme nous aimons à l'être , est celle

qu'il doit imiter. Si donc il veut inspirer la crainte ou le desir, l'envie ou la pitié, la joie ou la mélancolie, qu'il interroge son ame : il est certain que, pour se bien conduire, il n'a qu'à se bien consulter.

Cette règle est encore plus sûre dans le moral que dans le physique : car celui-ci ne peut agir sur l'ame que par des rapports éloignés, et qui ne sont pas également sensibles pour tous les esprits ; au lieu que, dans le moral, l'ame agit immédiatement sur l'ame : rien n'est si près de l'homme que l'homme même.

Qu'un poète décrive un incendie, l'image des flammes et des débris nous affectera plus ou moins, selon que nous avons l'imagination plus ou moins vive, et le plus grand nombre même en sera faiblement ému. Mais qu'il nous présente simplement, sur un balcon de la maison qui brûle, une mère tenant son enfant dans ses bras, et luttant contre la nature, pour se résoudre à le jeter, plutôt que de le voir consumé avec elle par les flammes qui l'environnent ; qu'il la présente mesurant tour à tour, avec des yeux égarés, l'effrayante hauteur de la chute, et le peu d'espace, plus effrayant encore, qui la sépare des feux dévorans ; tantôt élevant son enfant vers le ciel avec les regards de l'ardente prière, tantôt prenant avec violence la résolution de le laisser tomber, et le retenant tout-à-coup avec le cri du désespoir et des entrailles maternelles, alors le pressant dans son sein et le baignant de ses larmes, et dans l'instant même se refusant à ses innocentes caresses qui lui déchirent le cœur ; ah ! qui ne sent l'effet que ce tableau doit faire s'il est peint avec vérité !

Combien de peintures physiques dans l'Iliade ! en est-il une seule dont l'impression soit aussi générale que celle des adieux d'Hector et d'Andromaque, et de la scène de Priam, aux pieds d'Achille, demandant le corps de son fils ?

Il arrive quelquefois au théâtre qu'un bon mot détruit l'effet d'un tableau pathétique ; et le penchant de certains esprits, de la plus vile espèce, à tourner tout en ridicule, est ce qui éloigne le plus nos poètes de cette simplicité sublime, si difficile à saisir et si facile à parodier. Mais il faut avoir le courage d'écrire pour les ames sensibles,

sans nul égard pour cette malignité froide et basse, qui cherche à rire où la nature invite à pleurer.

Lorsque pour la première fois on exposa sur la scène le tableau des enfans d'Inès aux genoux d'Alphonse, deux mauvais plaisans auroient suffi pour en détruire l'illusion. Un prince qui connoissoit la légèreté de l'esprit français avoit même conseillé à Lamotte de retrancher cette belle scène; Lamotte osa ne pas l'en croire. Il avoit peint ce que la nature a de plus tendre et de plus touchant; et toutes les fois qu'on n'aura que les parodistes à craindre, il faut avoir commé lui le courage de les braver.

Il en est des objets qui élèvent l'âme comme de ceux qui l'attendrissent : la générosité, la constance, le mépris de l'infortune, de la douleur et de la mort; le dévouement de soi-même au bien de la patrie, à l'amour ou à l'amitié; tous les sentimens courageux, toutes les vertus héroïques, produisent sur nous des effets infailibles; mais vouloir que la poésie n'imité que de ces beautés, c'est vouloir que la peinture n'emploie que les couleurs de l'arc-en-ciel. Que les partisans de la belle nature nous disent donc si Racine et Corneille ont mal fait de peindre Narcisse et Félix, Mathan et Cléopâtre. Dans Rodogune, le rôle de Cléopâtre peut avoir quelques beautés naturelles dont le caractère a de la force et de la hauteur; mais dans l'indigne politique et la dureté de Félix, dans la perfidie et la scélératesse de Mathan, dans la fourberie, la noirceur et la bassesse de Narcisse, où trouver la belle nature? Il faut renoncer à cette idée, et nous réduire à l'intention du poète, règle unique, règle universelle, et qui ramène tout au but de l'intérêt.

Mais l'intérêt le plus vif, le plus attachant, le plus fort, est celui de l'action dramatique. (Voyez *action* .)

(M. MARMONTEL.)

INTERMÈDE.

C'EST un poème burlesque ou comique, en un ou plusieurs actes, composé par le poète pour être mis en musique : un *intermède*, en ce sens, est la même chose qu'un opéra bouffon.

Nous avons peu de ces ouvrages ; Ragonde, Platée et le Devin du Village, sont presque les seuls que nous nommons. Les Italiens en ont une infinité. Ils y excellent. C'est là qu'ils montrent, plus peut-être encore que dans les drames sérieux, combien ils sont profonds compositeurs, grands imitateurs de la nature, grands déclamateurs, grands pantomimes. Les traits de génie y sont répandus à pleines mains. Ils y mettent quelquefois tant de force que l'homme le plus stupide en est frappé ; d'autres fois tant de délicatesse, que leurs compositions ne semblent alors avoir été faites que pour un très petit nombre d'ames sensibles et d'oreilles privilégiées. Tout le monde a été enchanté, dans la Servante-Maitresse, de l'air *a serpina penserette* ; il est pathétique, voilà ce qui n'a échappé à personne ; mais qui est ce qui a senti que ce pathétique est hypocrite ? Il a dû faire pleurer les spectateurs d'un goût commun, et rire les spectateurs d'un goût plus délié.

(ANONYME.)

INTERROGATION.

FIGURE de pensée par fiction, qui consiste à prendre le tour interrogatif, non pour marquer un doute réel, car l'expression seroit alors toute simple et sans figure; mais, au contraire, pour indiquer une persuasion plus grande par l'espèce de défi que l'on paroît faire à l'auditeur de nier ce qu'on avance; pour réveiller l'attention par cette sorte de vivacité; pour marquer la surprise, la crainte, la douleur, l'indignation et les autres mouvemens de l'ame; quelquefois pour presser, pour convaincre, pour confondre ceux à qui l'on adresse la parole.

Dans son *essai sur l'éloquence de la chaire*, M. l'abbé de Besplas s'exprime avec beaucoup de vérité et de justesse sur l'*interrogation* « Cette figure, dit il, est très-pres- » sante, forçant dans le moment l'auditeur à se répondre » à lui-même, à se rendre compte de ses sentimens les » plus secrets: mais plus vous l'embarrassez, plus vous » devez ménager les trails que vous lancez contre lui. » Trop à la gêne au moyen de votre argumentation ser- » rée, il finit par vous échapper, si vous lui tenez trop » long-temps le fer dans la plaie.

Pour faire mieux sentir combien on doit être éloigné d'admirer la valeur brillante, mais meurtrière des conquérans, le grand Roussau s'écrie par *interrogation* :

Quoi! Rome et l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila?
J'appellerai vertu guerrière
Une valeur meurtrière
Qui dans mon sang trempe ses mains?
Et je pourrai forcer ma bouche
À louer un héros farouche,
Né pour le malheur des humains?

Massillon prend la même forme pour donner plus de force et même plus de lumière à son instruction. « Si » l'homme ne doit rien attendre après cette vie, et que

» ce soit ici notre patrie, notre origine, et la seule féli-
 » cité que nous pouvons nous promettre, pourquoi n'y
 » sommes-nous pas heureux ? Si nous ne naissons que
 » pour les plaisirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils pas
 » nous satisfaire, et laissent-ils toujours un fond d'ennui
 » et de tristesse dans notre cœur ? Si l'homme n'a rien
 » au dessus de la bête, que ne coule-t-il ses jours comme
 » elle, sans souci, sans inquiétude, sans dégoût, sans
 » tristesse, dans la félicité des sens et de la chair ? Si
 » l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un
 » bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle
 » part ? D'où vient que les richesses l'inquiètent ; que
 » les honneurs le fatiguent ; que les plaisirs le lassent ;
 » que les sciences le confondent, et irritent sa curiosité,
 » loin de la satisfaire ; que la réputation le gêne et l'em-
 » barrasse ; que tout cela ensemble ne peut remplir l'im-
 » mensité de son cœur, et lui laisse encore quelque chose
 » à désirer ? d'où vient cela, ô homme ? Ne seroit-
 » ce point parce que vous êtes ici bas déplacé ; que vous
 » êtes fait pour le ciel ; que votre cœur est plus grand
 » que le monde ; que la terre n'est pas votre patrie, et
 » que tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien pour vous ? »

Le même tour, en un autre endroit, est employé par
 cet orateur pour couvrir de honte ceux qu'arrêtent, dans
 la route du bien, les prétextes du respect humain ; et il
 en peint avec chaleur les inconséquences. « Pourquoi
 » craindriez-vous dans les voies du salut ce que vous
 » n'avez pas craint autrefois dans celles du crime ? Vous
 » ne comptiez pour rien les discours des hommes lors-
 » que vous vous livriez à des excès honteux : quoi ! vos
 » passions n'ont pas craint la censure publique, et votre
 » pénitence seroit plus timide ? Vous ne vous êtes pas
 » ménagé pour le plaisir, et vous vous ménageriez pour
 » votre salut ? Vous disiez tant autrefois, au milieu de
 » vos joies insensées, pour vous calmer sur les discours
 » publics, qu'il faut laisser parler le monde, et cela dans
 » le temps que vous l'aimiez le plus, et que vous en
 » suiviez avec plus de goût les maximes : ses jugemens
 » seroient-ils devenus d'un plus grand poids pour vous
 » depuis que vous avez résolu de l'abandonner ? et ne
 » commenceriez-vous

» commenceriez-vous à le craindre que depuis que vous
» commencez à le mépriser? »

Joad, surpris de voir Josabeth, son épouse, s'entretenir avec Mathan, exprime son indignation par ces *interrogations* sublimes :

Où suis-je ? de Baal ne vois-je pas le prêtre ?
Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître ?
Vous souffrez qu'il vous parle ? et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme, entr'ouvert sous ses pas,
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou qu'en tombant sur lui, ces murs ne vous écrasent ?
Que vent-il ? de quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?

Une *interrogation* placée à propos n'est souvent qu'une espèce d'aiguillon qui pique la curiosité, et qui ne permet pas à l'auditeur de laisser passer légèrement la réponse qu'on y fait sur-le-champ. C'est une adresse dont use fréquemment le P. Bourdaloue. « Les pécheurs convertis, » dit-il, sont ceux, entre tous les autres, qui doivent être » plus touchés de cet important devoir. Pourquoi ? Parce » qu'ils y sont obligés, et par titre de reconnaissance, et » par titre de justice, et par charité pour le prochain, » et par intérêt pour eux-mêmes. »

Mais, plus souvent encore, les *interrogations* accumulées sont comme une explosion des foudres de l'éloquence.
* Voyez comme Cicéron frappe le traître Catilina par la véhémence des *interrogations* accumulées.

« Jusques à quand enfin abuserez-vous, Catilina, de
» notre patience ? Combien de temps encore serons-nous
» les jouets de cette fureur qui vous agite ? Quel terme
» auront les emportemens de votre audace effrénée ?
» Quoi ! ni la garde qui se fait de nuit sur le mont Palatin, ni les sentinelles répandues dans la ville, ni les
» alarmes du peuple, ni le concert de tous les gens de
» bien, ni le choix de ce lieu fortifié pour assembler
» le sénat, ni les regards et la contenance de ceux qui
» sont ici, rien de tout cela ne vous a fait impression ?
» Vous ne sentez pas que vos desseins sont découverts ?

» Vous ne voyez pas que votre conjuration est enchaînée
 » par la connoissance même qu'en ont tous les sénateurs ?
 » Ce que vous avez fait la nuit dernière, ce que vous
 » fîtes la précédente, le lieu où vous fûtes, ceux que
 » vous y appelâtes, les résolutions que vous y prîtes,
 » de qui de nous pensez-vous que cela soit ignoré ?

« La véhémence qui caractérise Bossuet, ainsi que
 » Démosthène, dit M. l'abbé Maury dans son *discours*
 » *sur l'éloquence de la chaire*, me paroît dériver fréquem-
 » ment des *interrogations* accumulées qui leur sont si fa-
 » milières à l'un et à l'autre. En effet, de toutes les fi-
 » gures oratoires, la plus terrassante et la plus rapide,
 » c'est l'*interrogation* : mais, si on l'emploie dans le dé-
 » veloppement des principes sur lesquels le discours est
 » appuyé, elle y répand une obscurité inévitable, et une
 » espèce de déclamation qui dégoûte les bons esprits.
 » C'est après une explosion lumineuse des devoirs du
 » christianisme que les détails de la morale, animés par
 » ce mouvement impétueux, frappent fortement les au-
 » diteurs, ajoutent le remords à la conviction, et arment
 » pour ainsi dire la loi contre la conscience. C'est par
 » des *interrogations* pressantes et redoublées que l'orateur
 » démontre et attaque, accuse et répond, doute et affirme,
 » émeut et instruit.

» Y a-t-il dans l'éloquence une voie plus sûre pour
 » troubler le cœur humain que ces questions entassées
 » dont on n'a pas besoin d'attendre la réponse, parce
 » qu'elle est inévitable et uniforme ? Peut-on mieux mé-
 » nager l'orgueil du coupable, qu'en lui épargnant la
 » honte d'un reproche direct au moment où on l'avertit
 » de ses foiblesses ou de ses vices ? Eh ! comment donne-
 » roit-on plus de force à la vérité, plus de poids à la
 » raison, qu'en se bornant au simple droit d'*interroger* le
 » méchant ? par où peut-il échapper à un orateur qui lui
 » ferme toutes les issues dans lesquelles il cherche à s'é-
 » viter lui-même ; à un orateur qui le choisit pour juge,
 » et pour juge unique, et pour juge secret, dans le fond seu-
 » lement de son cœur qu'il ne sauroit tromper ? Qu'oppo-
 » sera-t-il si les questions générales, dont il fait lui-même

» autant d'accusations personnelles , se précipitent , se
 » fortifient , et si , à ces dépositions , accablantes pour le
 » pécheur , succède une grande et noble image qui effraie
 » son imagination en bouleversant ses pensées , et res-
 » semble à un jugement solennel que l'on se hâte de
 » prononcer au coupable après l'avoir ainsi confondu ?
 » Telle est cette sublime et fameuse apostrophe que
 » Massillon adresse à l'Être-Suprême dans son ser-
 » mon sur le petit nombre des prédestinés : *O Dieu !*
 » où sont vos élus ? Ces paroles si simples répandent la
 » consternation : chaque auditeur se place lui-même dans
 » le dénombrement des réprouvés qui a précédé ce trait ;
 » il n'ose plus répondre à l'orateur qui lui a demandé et
 » redemandé s'il étoit du nombre des justes dont les noms
 » seront seuls écrits dans le livre de vie ; et , rentrant
 » avec effroi dans son propre cœur qui s'explique assez
 » par ses remords , il croit alors entendre l'arrêt irré-
 » vocable de sa réprobation .

» L'éloquent Racine procède presque toujours par *inter-*
 » *rogation* dans les situations passionnées ; et cette figure ,
 » qui donne une si brûlante rapidité à son style , anime
 » et échauffe tous ses raisonnemens qui ne sont jamais
 » ni froids , ni languissans , ni abstraits . Le succès de ce
 » tour oratoire est infaillible en chaire quand il est bien
 » placé ; c'est le langage naturel d'une ame profondément
 » émue . »

Je ne puis mieux finir , pour confirmer ce que dit
 M. l'abbé Maury de l'éloquent Racine , qu'en citant un
 exemple tiré de sa tragédie *d'Iphigénie en Aulide*.
 C'est Clytemnestre qui , au sujet de sa fille , s'emporte
 contre Agamemnon .

Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice
 Que vos soins préparoient avec tant d'artifice ?
 Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
 N'a pas , en le traçant , arrêté votre main ?
 Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?
 Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?
 Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?
 Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ?

N. ■

Quel débris parle ici de votre résistance ?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?
Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
Cruel, que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire !
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
Le ciel, le juste ciel, par le crime honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?

(M. BEAUZÉE.)

INTOLÉRANCE.

LE mot *intolérance* s'entend communément de cette passion féroce qui porte à haïr et à persécuter ceux qui sont dans l'erreur. Mais, pour ne pas confondre des choses fort diverses, il faut distinguer deux sortes d'*intolérances*, l'ecclésiastique et la civile.

L'*intolérance* ecclésiastique consiste à regarder comme fausse toute autre religion que celle que l'on professe, et à le démontrer sur les toits, sans être arrêté par aucune terreur, par aucun respect humain, au hasard même de perdre la vie. Il ne s'agira point, dans cet article, de cet héroïsme qui a fait tant de martyrs dans tous les siècles de l'église.

L'*intolérance* civile consiste à rompre tout commerce et à poursuivre, par toutes sortes de moyens violens, ceux qui ont une façon de penser sur Dieu et sur son culte, autre que la nôtre.

Quelques lignes détachées de l'écriture sainte, des pères, des conciles, suffiront pour démontrer que l'intolérant, pris en ce dernier sens, est un méchant homme, un mauvais chrétien, un sujet dangereux, un mauvais politique et un mauvais citoyen.

Mais, avant que d'entrer en matière, nous devons dire, à l'honneur de nos théologiens catholiques, que nous en avons trouvé plusieurs qui ont souscrit, sans la moindre restriction, à ce que nous allons exposer d'après les autorités les plus respectables.

Il est impie d'exposer la religion aux imputations odieuses de tyrannie, de dureté, d'injustice, d'insociabilité, même dans le dessein d'y ramener ceux qui s'en seroient malheureusement écartés.

L'esprit ne peut acquiescer qu'à ce qui lui paroît vrai; le cœur ne peut aimer que ce qui lui semble bon. La violence fera de l'homme un hypocrite, s'il est foible; un martyr, s'il est courageux. Foible ou courageux, il sentira l'injustice de la persécution, et s'en indignera.

L'instruction, la persuasion et la prière, voilà les seuls moyens légitimes d'étendre la religion.

Tout moyen qui excite la haine, l'indignation et le mépris, est impie.

Tout moyen qui réveille les passions et qui tient à des vues intéressées, est impie.

Tout moyen qui relâche les liens naturels et éloigne les pères des enfans, les frères des frères, les sœurs des sœurs, est impie.

Tout moyen qui tendroit à soulever les hommes, à armer les nations et à tremper la terre de sang, est impie.

Il est impie de vouloir imposer des lois à la conscience, règle universelle des actions : il faut l'éclairer, et non la contraindre.

Les hommes qui se trompent de bonne foi sont à plaindre, jamais à punir.

Il ne faut tourmenter ni les hommes de bonne foi ni les hommes de mauvaise foi, mais en abandonner le jugement à Dieu.

Si l'on rompt le lien avec celui qu'on appelle impie, on rompra le lien avec celui qu'on appelle avare, impudique, ambitieux, colère, vicieux. On conseillera une rupture aux autres, et trois ou quatre intolérans suffiront pour déchirer toute la société.

Si l'on peut arracher un cheveu à celui qui pense autrement que nous, on pourra disposer de sa tête, parce qu'il n'y a point de limites à l'injustice. Ce sera ou l'intérêt, ou le fanatisme, ou le moment, ou la circonstance, qui décidera du plus ou du moins de mal qu'on se permettra.

Si un prince infidèle demandoit aux missionnaires d'une religion intolérante comment elle en use avec ceux qui n'y croient point, il faudroit ou qu'ils avouassent une chose odieuse, ou qu'ils mentissent, ou qu'ils gardassent un honteux silence.

Qu'est-ce que le Christ a recommandé à ses disciples en les envoyant chez les nations ? Est-ce de tuer, ou de mourir ? est-ce de persécuter, ou de souffrir ?

Saint Paul écrivoit aux Thessaloniens : « Si quel-
» qu'un vient vous annoncer un autre Christ, vous pro-
» poser un autre esprit, vous prêcher un autre évangile,

» vous le souffrirez ». Intolérans, est-ce ainsi que vous en usez, même avec celui qui n'annonce rien, ne propose rien, ne prêche rien?

Il écrivoit encore : « Ne traitez point en ennemi celui » qui n'a pas les mêmes sentimens que vous, mais avr- » tissez-le en frère ». Intolérans, est-ce là ce que vous faites?

Si vos opinions vous autorisent à me haïr, pourquoi mes opinions ne m'autoriseront-elles pas à vous haïr aussi?

Si vous criez, c'est moi qui ai la vérité de mon côté, je crierai aussi haut que vous, c'est moi qui ai la vérité de mon côté; mais j'ajouterai : Et qu'importe qui se trompe, ou de vous ou de moi, pourvu que la paix soit entre nous? Si je suis aveugle, faut-il que vous frappiez un aveugle au visage?

Si un intolérant s'expliquoit nettement sur ce qu'il est, quel est le coin de la terre qui ne lui fût fermé? et quel est l'homme sensé qui osât aborder le pays qu'habite l'intolérant.

On lit dans Origène, dans Minutius-Félix, dans les pères des trois premiers siècles : « La religion se persuade et ne se commande pas. L'homme doit être libre » dans le choix de son culte : le persécuteur fait haïr » son Dieu; le persécuteur calomnie sa religion ». Dites-moi si c'est l'ignorance ou l'impasture qui a fait ces maximes?

Dans un état intolérant, le prince ne seroit qu'un bourreau aux gages du prêtre. Le prince est le père commun de ses sujets; et son apostolat est de les rendre tous heureux.

S'il suffisoit de publier une loi pour être en droit de sévir, il n'y auroit point de tyran.

Il y a des circonstances où l'on est aussi fortement persuadé de l'erreur que de la vérité : cela ne peut être contesté que par celui qui n'a jamais été sincèrement dans l'erreur.

Si votre vérité me proscriit, mon erreur, que je prends pour la vérité, vous proscriera.

Cessez d'être violens, ou cessez de reprocher la violence aux païens et aux musulmans.

Lorsque vous haïssez votre frère, et que vous prêchez la haine à votre prochain, est-ce l'esprit de Dieu qui vous inspire?

Le Christ a dit : *Mon royaume n'est pas de ce monde ;* et vous, son disciple, vous voulez tyranniser ce monde ?

Il a dit : *Je suis doux et humble de cœur ;* êtes-vous doux et humble de cœur ?

Il a dit : *Bienheureux les débonnaires, les pacifiques et les miséricordieux.* Sondez votre conscience, et voyez si vous méritez cette bénédiction : êtes-vous débonnaire, pacifique, miséricordieux ?

Il a dit : *Je suis l'agneau qui a été mené à la boucherie sans se plaindre ;* et vous êtes tout prêt à prendre le couteau du boucher et à égorger celui pour qui le sang de l'agneau a été versé.

Il a dit : *Si l'on vous persécute, fuyez ;* et vous chassez ceux qui vous laissent dire, et qui ne demandent pas mieux que de paître doucement à côté de vous.

Il a dit : *Vous voudriez que je fisse tomber le feu du ciel sur vos ennemis ;* vous ne savez quel esprit vous anime ; et je vous le répète avec lui, intolérans, vous ne savez quel esprit vous anime.

Écoutez S. Jean : *Mes petits enfans, aimez-vous les uns les autres.*

Saint Athanase : « S'ils persécutent, cela seul est une » preuve manifeste qu'ils n'ont ni piété ni crainte de Dieu. »
 « C'est le propre de la piété, non de contraindre, mais » de persuader, à l'imitation du Sauveur, qui laissoit à » chacun la liberté de le suivre. Pour le diable, comme » il n'a pas la vérité, il vient avec des haches et des » coignées. »

Saint Jean Chrysostôme : « Jésus-Christ demande à » ses disciples s'ils veulent s'en aller aussi, parce que ce » doivent être les paroles de celui qui ne fait point de » violence. »

Salvien : « Ces hommes sont dans l'erreur, mais ils y » sont sans le savoir ; ils se trompent parmi nous, mais

» ils ne se trompent pas parmi eux. Ils s'estiment si bons
 » catholiques qu'ils nous appellent hérétiques. Ce qu'ils
 » sont à notre égard, nous le sommes au leur ; ils errent,
 » mais à bonne intention. Quel sera leur sort à venir ?
 » Il n'y a que le grand juge qui le sache. En attendant,
 » il les tolère. »

Saint Augustin : « Que ceux-là vous maltraitent qui
 » ignorent avec quelle peine on trouve la vérité, et
 » combien il est difficile de se garantir de l'erreur. Que
 » ceux-là vous maltraitent qui ne savent pas combien il
 » est rare et pénible de surmonter les fantômes de la
 » chair. Que ceux-là vous maltraitent qui ne savent pas
 » combien il faut gémir et soupirer pour comprendre
 » quelque chose de Dieu. Que ceux-là vous maltraitent
 » qui ne sont point tombés dans l'erreur. »

Saint Hilaire : « Vous vous servez de la contrainte
 » dans une cause où il ne faut que la raison ; vous
 » employez la force où il ne faut que la lumière. »

Les constitutions du pape saint Clément : « Le Sauveur
 » a laissé aux hommes l'usage de leur libre arbitre, ne
 » les punissant pas d'une mort temporelle, mais les
 » assignant en l'autre monde pour y rendre compte de
 » leurs actions. »

Les pères du concile de Tolède : « Ne faites à per-
 » sonne aucune sorte de violence pour l'amener à la
 » foi ; car Dieu fait miséricorde à qui il veut, et il en-
 » durcit qui il lui plaît. »

On rempliroit des volumes de ces citations trop ou-
 bliées des chrétiens de nos jours.

Saint Martin se repentit toute sa vie d'avoir commu-
 niqué avec des persécuteurs d'hérétiques.

Les hommes sages ont tous désapprouvé la violence
 que l'empereur Justinien fit aux Samaritains.

Les écrivains qui ont conseillé les lois pénales contre
 l'incrédulité ont été détestés.

Dans ces derniers temps, l'apologiste de la révocation
 de l'édit de Nantes a passé pour un homme de sang, avec
 lequel il ne falloit pas partager le même toit.

Quelle est la voie de l'humanité ? Est-ce celle du per-
 sécuteur qui frappe, ou celle du persécuté qui se plaint ?

Si un prince incrédule a un droit incontestable à l'obéissance de son sujet, un sujet mécréant a un droit incontestable à la protection de son prince ; c'est une obligation réciproque.

Si le prince dit que le sujet mécréant est indigne de vivre, n'est-il pas à craindre que le sujet ne dise que le prince infidèle est indigne de régner ? Intolérans, hommes de sang, voyez les suites de vos principes, et frémissez-en. Hommes que j'aime, quels que soient vos sentimens, c'est pour vous que j'ai recueilli ces pensées que je vous conjure de méditer. Méditez-les, et vous renoncerez à un système atroce qui ne convient ni à la droiture de l'esprit ni à la bonté du cœur.

Opérez votre salut, priez pour le mien, et croyez que tout ce que vous vous permettez au-delà est d'une injustice abominable aux yeux de Dieu et des hommes.

L'intolérant ou le persécuteur est celui qui oublie qu'un homme est son semblable, et qu'il le traite comme feroit une bête cruelle, parce qu'il a une opinion différente de la sienne. La religion sert de prétexte à cette injuste tyrannie, dont l'effet est de ne pouvoir souffrir ceux qui professent une religion différente, tandis que sa véritable source vient de l'aveuglement, de la présomption et de la méchanceté du cœur humain. Elle est si grande, cette méchanceté, que tout homme de lettres qui cherche ici bas le repos doit sans cesse prier Dieu de lui faire trouver grace auprès des intolérans : ceux de cet ordre ne sont pas d'ordinaire les plus habiles ; et les plus zélés ne sont pas toujours les plus gens de bien ; mais ceux qui gouvernent les états doivent tenir pour bons sujets tous les habitans pacifiques. Un seul est notre docteur, savoir, Jésus-Christ ; et nous sommes tous frères, dit l'écriture.

L'intolérant doit être regardé, dans tous les lieux du monde, comme un homme qui sacrifie l'esprit et les préceptes de sa religion à son orgueil : c'est le téméraire qui croit que l'arche doit être soutenue par ses mains ; c'est presque toujours un homme sans religion, et à qui il est plus facile d'avoir du zèle que des mœurs.

(A N O N Y M E .)

IN TR A I T A B L E.

UN homme est *intraitable* lorsque la dureté de son caractère, la férocité de son esprit, l'inflexibilité de son humeur, la fierté rude de ses mœurs, repoussent tous ceux qui ont à traiter, agir ou converser avec lui. Les honneurs et la richesse rendent quelquefois *intraitables*. La maladie en fait autant.

(A N O N Y M E .)

INTRÉPIDITÉ.

L'INTRÉPIDITÉ est une force extraordinaire de l'ame, qui l'élève au dessus des troubles, des désordres et des émotions que la vue des grands périls pourroit exciter en elle; et c'est par cette force que les héros se maintiennent en un état paisible, et conservent l'usage libre de leur raison dans les accidens les plus surprenans et les plus terribles.

L'intrépidité doit soutenir le cœur dans les conjurations, au lieu que la seule valeur lui fournit toute la fermeté qui lui est nécessaire dans les périls de la guerre.

Souvent entre l'homme intrépide et l'ambitieux il n'est de différence visible que la cause qui les anime. Celui-ci, pour des biens frivoles, pour des honneurs chimériques qu'on acheteroit encore trop cher par un simple désir, sacrifiera ses amusemens, sa tranquillité, sa vie même. L'autre, au contraire, connoît le prix de son existence, les charmes du plaisir et la douceur du repos : il y renoncera cependant pour affronter les hasards, les souffrances et la mort même si la justice et son devoir l'ordonnent; mais il n'y renoncera qu'à ce prix. Sa vertu lui est plus chère que sa vie, ses plaisirs et son repos; mais c'est le seul avantage qu'il préfère à tous ceux-là.

Un moyen propre à redoubler *l'intrépidité*, c'est d'être homme de bien. Votre conscience alors vous donnant une douce sécurité sur le sort de l'autre vie, vous en serez plus disposé à faire, s'il en est besoin, le sacrifice de celle-ci.

Dans une bataille, dit Xénophon, ceux qui craignent le plus les dieux sont ceux qui craignent le moins les hommes.

Pour ne point redouter la mort il faut avoir des mœurs pures, ou être un scélérat bien aveuglé par l'habitude du crime. Voilà deux moyens pour ne pas fuir le danger : choisissez.

Exemples d'intrépidité.

La mort de Charles VIII ayant placé Louis XII sur le trône de France, ce prince tourna toutes ses vues du côté du Milanois, sur lequel il avoit des droits par son aïeule Valentine, sœur unique du dernier duc de la famille des Visconti. Avant de se mettre en campagne, il demanda au maréchal de Trivulce ce qu'il falloit pour faire la guerre avec succès; le maréchal lui répondit : *premièrement de l'argent, secondement de l'argent, troisièmement de l'argent.* La conquête du duché de Milan étoit l'ouvrage de vingt jours; mais Ludovic Sforce, surnommé le More, chassé de ses états en 1499, y rentra l'année suivante, par la faute du maréchal de Trivulce qui y commandoit.

Dans la guerre que cette révolution occasionna, un parti français, dont étoit le chevalier Bayard, ayant rencontré un parti italien, le pousse vivement. Les deux troupes étant arrivées aux portes de Milan, un gendarme français crie d'une voix forte : *tourne, homme d'armes, tourne.* Mais Bayard, transporté du desir de vaincre, est sourd à ces cris répétés, et entre au grand galop dans la ville, *comme s'il eût voulu, dit son historien, emporter seul cette capitale.*

Les soldats, le peuple, tout, jusqu'aux femmes, se jette sur lui; mais le brave Cajasse, que sa valeur a toujours tenu à portée des coups de Bayard, le fait couvrir par ses hommes d'armes, et le reçoit prisonnier. Il le conduit à l'instant dans sa maison, et va ensuite au souper du prince, où il parle avec admiration du chevalier. Ludovic, qui a vu des fenêtres de son palais les actions du brave Français, demande à l'entretenir, et veut connaître son caractère.

Mon gentilhomme, lui dit le duc, qui vous a conduit ici? L'envie de vaincre, monseigneur, répond Bayard. Et pensez-vous prendre Milan tout seul? Non, repart le chevalier; mais je croyois être suivi de mes camarades. Eux et

vous , ajoute Ludovic , n'auriez pu exécuter ce dessein. Enfin , dit Bayard , qui ne peut disconvenir de sa témérité , ils ont été plus sages que moi ; ils sont libres , et ne voici prisonnier ; mais je le suis de l'homme du monde le plus brave et le plus généreux.

Le prince lui demande ensuite , d'un air de mépris , quelle est la force de l'armée française. *Pour nous , dit Bayard , nous ne comptons jamais nos ennemis : ce que je puis vous assurer , c'est que les soldats de mon maître sont gens d'élite devant lesquels les vôtres ne tiendront pas.*

Ludovic , piqué d'une franchise si hardie , réplique que les effets donneront une autre opinion de ses troupes , et qu'une bataille décidera bientôt de son droit et de leur courage. *Plût à dieu , s'écrie Bayard , que ce fût demain , pourvu que je fusse libre ! Vous l'êtes , repart le duc ; j'aime votre fermeté et votre courage , et j'offre d'ajouter à ce premier bienfait tout ce que vous voudrez exiger de moi.*

Bayard , pénétré de tant de bonté , se jette aux genoux du prince , le prie de pardonner , en faveur de son devoir , à ce qu'il y a de hardi dans ses réponses ; demande son cheval et ses armes , et retourne au camp publier la générosité de Ludovic et sa reconnaissance.

Le duc de Parme , marquant du bout du doigt un endroit où il falloit faire poser une batterie , reçut un coup de mousquet qui lui emporta ce doigt-là : il ne fit que hausser la main , et , d'un autre doigt , marqua le même endroit en continuant son discours.

Une nuit , M. de Turenne faisant sa ronde à son ordinaire , pour voir si les sentinelles étoient à leur devoir , il entendit parler assez haut sous une tente ; il s'approcha doucement et prêta une oreille attentive aux voix qui s'y faisoient entendre : c'étoient deux soldats de la même compagnie , qui parloient , en fumant , du prince de Condé et de M. de Turenne. « Oui , disoit l'un , j'en demeure » d'accord avec toi , M. de Turenne est assurément un » grand général , il joint la prudence à la valeur ; mais je » ne sais s'il a toute l'intrépidité de monsieur le prince. » Et moi , disoit l'autre soldat , je soutiens que M. de

» Turenne n'est pas moins intrépide que le prince de Condé. »

Tandis que les deux grivois s'entretenoient de cette sorte, le général qui les écoutoit les observoit attentivement sans en être vu, et s'attachoit moins à considérer celui qui plaidoit sa cause que l'autre ; il remarqua bien ce dernier, et dès le lendemain l'ayant envoyé avec sa compagnie à la tranchée, il l'y suivit. Il fit plus, il se tint assez long-temps auprès de lui, s'exposant ainsi sans nécessité. Comme cet endroit étoit fort périlleux, et que le soldat paroissoit avoir peur, M. de Turenne lui dit : Comment donc, camarade, tu as l'air effrayé, ce me semble. Il faut voir le péril sans pâlir. Considère-moi bien, aperçois-tu sur mon visage quelque impression de crainte ? Monseigneur, lui répondit le soldat, tout le monde n'est pas un Turenne. *Oh, oh !* reprit le général, *je suis donc, à ton avis, plus intrépide aujourd'hui qu'hier au soir ? Va, mon ami, ajouta-t-il, je te permets de te retirer, sors de la tranchée, je me suis assez vengé de toi en t'y envoyant ; mais ne te mêle plus de faire des parallèles entre tes généraux.*

Charles-Quint s'étant un jour approché fort près d'un canon, et un capitaine lui disant de ne pas exposer ainsi sa personne, il lui répondit en riant : *A-t-on jamais vu qu'un empereur ait été atteint d'un boulet ?*

Charles XII, roi de Suède, lors de sa première campagne, n'avoit jamais entendu de mousqueterie, il demanda au major général Stuard, qui se trouvoit auprès de lui, ce que c'étoit que ce petit sifflement qu'il entendoit à ses oreilles ; c'est le bruit que font les balles de fusil qu'on vous tire, lui dit le major. Bon, dit le roi, ce sera là dorénavant ma musique. Dans le même instant le major qui expliquoit le bruit des mousquetades, en reçut une dans l'épaule, et un lieutenant tomba mort à l'autre côté du roi.

Ce prince ayant eu un cheval tué sous lui à la bataille de Narva, il sauta légèrement sur un autre, disant gaïement : Ces gens-ci me font faire mes exercices.

Lorsqu'il étoit assiégé dans Stralsund, place frontière de ses états, un jour qu'il dictoit des lettres à un secrétaire,

une bombe tomba sur la maison, perça le toit, et vint éclater près de la chambre même du roi. Au bruit de la bombe et au fracas de la maison qui sembloit tomber, la plume échappa de la main du secrétaire. Qu'y a-t-il donc, lui dit le roi d'un air tranquille ? pourquoi n'écrivez-vous pas ? Celui-ci ne put répondre que ces mots : *Eh ! sire, la bombe*. Eh bien, replique le roi, qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte ? Continuez.

(ANONYME.)

INVALIDES.

INVALIDES.

L'HÔTEL royal des *Invalides*, ce monument digne de la grandeur du monarque qui l'a fondé, est destiné à recevoir des soldats de deux espèces.

Ceux qui, par leur grand âge et la longue durée de leurs services, ne sont plus en état d'en rendre ; et d'autres auxquels des blessures graves, la perte de quelque membre, ou des infirmités, ne permettent pas de soutenir la fatigue des marches, ni de faire le service, soit en garnison, soit en campagne.

Parmi ceux de cette seconde classe, on doit distinguer les soldats dont les blessures sont de nature à les priver de tout exercice, d'avec d'autres qui, ne pouvant s'y prêter qu'avec gêne, acquièrent cependant, par l'habitude et par l'adresse, qui naissent de la nécessité, cette aptitude que l'on voit souvent dans des gens mutilés.

De deux soldats, l'un a la jambe coupée, l'autre a une ankilôse au genou ; ils sont également hors d'état de servir. Le premier de deux autres a eu le bras emporté ; le second a eu le bras cassé : on l'a guéri ; mais ce bras, par déperdition de substance, ou par accident dans la cure, est devenu roide ou plus court que l'autre ; il rend donc conséquemment le sujet incapable. Voilà quatre hommes que l'on juge dignes des grâces du roi ; ils l'ont également bien servi, et pendant le même temps ; ils doivent être récompensés, cela est juste : on leur ouvre à tous également la porte de l'hôtel ; cela est mal.

Il est sans doute de la grandeur du roi d'assurer de quoi vivre à ceux qui l'ont servi ; mais il est aussi de sa sagesse de distinguer les temps, les circonstances, et de modifier les grâces.

Le plus grand des malheurs que la guerre entraîne après elle est la consommation d'hommes : le ministère n'est occupé que du soin de remplir, par d'abondantes recrues, tout ce que le fer, le feu, les maladies, la désertion, laissent de vuide dans une armée. Trois campagnes enlèvent à la France toute cette jeunesse qu'elle a mis vingt ans à élever : le tirage de la milice, les enrôlemens

volontaires ou forcés, dépeuplent les campagnes. Pourquoi ne pas employer les moyens qui se présentent de rendre quelques habitans à ces villages où l'on ne rencontre plus que des vieillards et des filles de tout âge ?

Quel inconvénient y auroit-il de statuer que tout soldat, cavalier et dragon, de quarante-cinq ans et au dessous, auquel ses services ou certaines blessures ont mérité l'hôtel, se retirât dans sa communauté ? Pourquoi ne pas faire une loi d'état qui oblige cet homme à s'y marier ?

L'auteur de l'Esprit des Lois dit que là où deux personnes peuvent vivre commodément, il s'y fait un mariage ; il ajoute que les filles, par plus d'une raison, y sont assez portées d'elles-mêmes, et que ce sont les garçons qu'il faut encourager.

Le soldat, avec sa paie, que le roi devra lui conserver suivant son grade, et telle qu'il la recevoit à son corps ; la fille, avec le produit de son travail et de son économie, auront précisément ce qu'il faut pour vivre commodément ensemble : voilà donc un mariage.

Le soldat sera encouragé par la loi ou par le bénéfice attaché à l'exécution de la loi ; la fille encouragée d'elle-même par la raison que tout la gêne étant fille, et qu'elle veut jouir de la liberté que toutes les filles croient encore apercevoir dans l'état de femme.

Un homme, dans un village, avec cent livres de rente assurée, quelqu'infirmes qu'il soit, et hors d'état de travailler, se trouve au niveau de la majeure partie des habitans du même lieu, tels que les manouvriers, bûcherons, vigneron, tisserands et autres : on estime le produit de leur travail dix sous par jour ; on suppose avec assez de raison qu'ils ne peuvent travailler que deux cents jours dans l'année ; le surplus, comme les fêtes, les journées perdues aux corvées, celles que la rigueur des saisons ne permet pas d'employer au travail, les temps de maladie, tout cela n'entre point en compte ; et c'est sur le pied de deux cents jours par an seulement que le roi règle l'imposition que ces ouvriers doivent lui payer. Voilà donc déjà l'égalité de fortune établie entre le soldat et les habitans de campagne.

On verra, dans la suite de ce mémoire, que le soldat, indépendamment du produit de quelque léger travail ou de quelque petit commerce, dont il est le maître de s'occuper, sera plus riche et plus en état de bien vivre sans bras avec sa paie, que le paysan sans paie avec ses bras. Quelle est donc la fille qui refusera un soldat estropié, qui ne peut, dans aucun cas, être à la charge de sa femme ? Et quel est le soldat qui, connoissant son état, ne croira pas qu'il y aura de la générosité dans le procédé d'une fille qui vient ainsi, en l'épousant, s'offrir à partager avec lui son bien-être et ses peines ?

Je dis que cela peut faire de très-bons mariages ; et voici l'utilité dont ils seront à l'état.

Ces gens mariés peupleront ; leurs garçons seront soldats nés ou miliciens de droit, ce sera la loi ; chaque enfant mâle recevra, à commencer du jour de sa naissance, jusqu'à seize ans accomplis, une subsistance de deux sous par jour, ou trois livres par mois de la part de la communauté où il est né, et pour laquelle il doit servir. Ces trente-six livres par année, que le soldat recevra pour chacun de ces fils, feront son bien-être, et le mettront en état de les élever. Il est étonnant combien, parmi les gens de cette espèce, deux sous de plus ou de moins par jour procurent ou ôtent d'aisance ; l'objet ne sera point à charge à la communauté, et chaque père de famille croira voir, dans l'enfant du soldat, le milicien qui empêchera quelque jour son fils de le devenir.

Au reste, il seroit desirable que cette dépense devînt par la suite assez onéreuse pour exciter les plaintes de ceux qui la supporteront, et qu'elles fussent de nature à forcer l'état de venir à leur secours.

Toutes les nations se sont occupées de la population ; les législateurs ont indiqué les moyens d'encourager les mariages, et on ne se souvient, parmi nous, de la loi qui accordoit des privilèges aux pères de douze enfans vivans, que parce que ces privilèges ne subsistent plus. Il est malheureux que le royaume, qui se dépeuple visiblement tous les jours, ne s'aperçoive pas de cette espèce de pauvreté, la plus funeste de toutes, qui consiste à n'avoir que peu d'habitans ; on bien, si on sent cet état

de dépérissement, pourquoi, depuis très-long-temps, ne s'est-on point occupé du soin de susciter des générations nouvelles ? Il ne manque en France, si on ose risquer l'expression, que des fabriques d'hommes ; il en est peut-être trop de toutes autres espèces. Il faut donc faire des mariages, les multiplier, les encourager. Il faut donc commencer par marier ceux des sujets du roi dont les effets de sa bonté et de sa justice le rendent plus particulièrement le maître : les autres viendront ensuite ; mais ils ne sont pas de mon sujet.

Il ne faut pas avoir recours au calcul pour prouver que la dépense de l'entretien d'un *invalides*, dans un lieu quelconque du royaume, n'excédera pas celle qu'il occasionne dans l'hôtel ; ainsi cette nouveauté dans la forme de pourvoir aux besoins d'une partie des soldats ne sera point à charge à l'état.

Le grand mal, sans contredit, de l'hôtel royal est que tous les soldats qui y sont admis sont autant d'hommes perdus pour l'état ; ils y enterrent en entrant jusqu'à l'espérance de se voir renaître dans une postérité ; on en voit peu se marier ; on sait bien qu'il ne leur est pas impossible d'en obtenir la permission ; mais rien ne les en sollicite : d'ailleurs il est des cas où il ne suffit pas de permettre ; le mariage est nécessaire ; son effet est le soutien des empires ; il faut donc l'ordonner.

Seroit-il difficile de prouver que, parmi tous les soldats *invalides*, existant actuellement à l'hôtel, ou détachés dans les forts, il ne s'en trouvât plus d'un tiers en état d'être mariés ? Et seroit-il plus difficile de se persuader qu'il y a plus de filles encore qui ne se marient pas, parce qu'il n'y a pas plus de maris pour elles qu'il n'y a d'*invalides* propres au mariage.

Il est donc nécessaire de rapprocher promptement ces deux principes de vie ; il faut envoyer dans les communautés qui les ont vu naître les soldats qui peuvent être mariés, tant ceux qui sont actuellement attachés à l'hôtel, que d'autres qui seront par la suite désignés pour s'y rendre.

Cette attention est indispensable : un soldat qui tomberoit dans un village éloigné de son pays natal auroit de

la peine à s'y établir; il ne faut laisser à combattre aux filles que la sorte d'antipathie naturelle pour les imperfections corporelles; il ne faut pas ajouter celle de s'allier à un inconnu.

Il est dans les habitans des campagnes une honnêteté publique qui ne se rencontre presque plus que parmi eux; ils sont tous égaux en privation de fortune, mais ils ont un sentiment intérieur qui n'autorise les alliances qu'entre gens connus.

La Tulipe en veut à ma fille, dira un paysan, j'en suis bien aise; il est de bonne race; il sera mon gendre: expression naïve du sentiment d'honneur.

On n'entre point dans le détail des moyens d'exécution du projet des privilèges à accorder aux *invalides* mariés, de la nécessité de les établir de préférence dans les villages voisins de la ville où ils sont nés, plutôt que dans la ville même, ces raisons se découvrant sans les développer. On se contente donc d'avoir démontré la nécessité, la possibilité et l'utilité des mariages des soldats *invalides* qui peuvent les contracter.

J'ajouterai seulement que, parmi tous les soldats qui, en dernier lieu, sont partis pour aller attendre à Landau les ordres dont ils ont besoin pour être reçus à l'hôtel, plus de cent m'ont demandé s'il ne me seroit pas possible de leur faire tenir ce qu'ils appellent les *invalides* chez eux.

Si ce projet méritoit l'approbation du ministère, l'exécution en pourroit être très-prompte, et je garantirois, si la cour m'en confioit le soin, d'avoir fait, en moins de trois mois, la revue de tous les *invalides* détachés dans le royaume, de lui rendre compte de tous ceux qui seroient dans le cas du projet, et de les faire rendre promptement à leur destination.

On sent bien qu'il faut une ordonnance du roi en forme de règlement pour cet établissement; mais on voit aisément aussi que les principales dispositions en sont répandues dans ce mémoire: au surplus, si le ministre, pour lequel ces réflexions sont écrites, en étoit desirieux, je travaillerois, d'après ses ordres, au projet de l'ordonnance, et elle lui seroit bientôt rendue.

Objections faites par la cour. J'ai peine à me persuader

que la classe que vous établissez, depuis quarante-cinq ans et au dessous, pût fournir un tiers d'*invalides* qui fût propre au mariage.

Réponse aux objections. Dans un arrangement quelconque, la fixation apparente n'est pas toujours le terme de son étendue; aussi n'y auroit-il aucun inconvénient à prendre dans la classe de quarante à cinquante ce qui manqueroit dans celle au dessous de quarante-cinq; le préjugé qu'un soldat est plus vieux et plus usé qu'un autre homme de pareil âge, avoit déterminé à ne pas outre-passer quarante-cinq ans; mais ce préjugé est comme tous les autres, il subsiste sans être plus vrai; et l'on voit tous les jours des soldats qui ont trente ans de service plus frais et mieux portans que bien des ouvriers qui n'ont jamais quitté le lieu de leur naissance.

La force et la santé sont le partage de l'exercice et de la sobriété, comme la foiblesse et la maladie le sont de l'inaction et de la débauche. Dans tous les états on trouve des hommes forts et bien portans; on en trouve de foibles et d'infirmes.

Objection. D'autres, rendus dans leurs communautés, ne trouveroient point à s'y établir, quelqu'envie qu'ils pussent en avoir. Ne seroit-il pas à craindre qu'une partie de ceux qui s'y marieroient ne s'ennuyassent bien vite d'un genre de vie pour lequel ils n'étoient plus faits, et qu'alors ils n'abandonnassent leurs femmes et leurs enfans?

Réponse. Par-tout où il est des filles, par-tout on les trouve disposées au mariage, parce que tout les sollicite en tout temps; l'esclavage dans l'adolescence, l'amour propre et celui de la liberté dans la jeunesse, l'envie d'avoir et de jouir dans l'âge mûr, la crainte du ridicule et de la sorte de mépris attaché au titre humiliant de vieille fille; voilà bien des motifs de quitter un état où la nature sur les besoins est perpétuellement en procès avec les préjugés.

Sur quoi seroit donc fondé le refus que feroit une fille d'épouser un soldat *invalid*e qui sera du même village ou du hameau voisin? Ce sera donc sur la crainte qu'un pareil mari, accoutumé depuis long-temps à une vie licencieuse,

ne vint à se dégoûter d'un genre de vie trop uniforme, et n'abandonnât sa femme et ses enfans.

Si le soldat marié renonce aux principes de l'honneur, et s'il devient sourd aux cris de la nature, qui dit sans cesse d'aimer et de protéger sa femme et ses enfans, les dispositions de la loi l'empêcheront de s'écarter de son devoir. Dans le cas d'abandon de ce qu'il peut avoir de plus cher, la loi le déclarera déchu des graces du roi; sa paie lui sera ôtée en entier, sans aucune espérance d'y pouvoir être rétabli; et la totalité de cette paie sera dévolue à sa femme, si elle a quatre enfans et au dessus; les trois quarts, si elle a trois enfans; la moitié, si elle en a deux, et le quart seulement, si elle n'a point d'enfans : voilà la femme rassurée, et le mari retenu.

Il n'y a donc pas lieu de craindre que le soldat renonce à une vie douce et tranquille pour faire le métier de vagabond et d'homme sans aveu : genre de vie humiliant par lui-même, et qui le priveroit sans retour du sort heureux qu'il tient de la bonté et de la justice du roi.

Objection. Ce seroit donc une imposition réelle sur les communautés, que de les charger de deux sous qui seroient donnés à chaque garçon du moment de sa naissance; et comme vous destinez, par état, cet enfant pour le service du roi, ne seroit-il pas juste que sa majesté pourvût à sa subsistance?

Réponse. Les villes ou communautés n'ont jamais rien reçu pour le milicien qui leur est demandé : non seulement elles le donnent *gratis*, mais elles le fournissent de tout à leurs frais, à l'exception de l'habit qui est donné par le roi. On a donc, par cet usage, été déterminé à proposer que les deux sous de subsistance fussent payés par la communauté pour laquelle l'enfant est destiné à servir. Il est vrai, dans le fait, que cette imposition pourroit être à charge à une communauté, et il est constant d'ailleurs qu'elle ne seroit point égale; car l'exécution du projet peut, par un effet du hasard, conduire plusieurs soldats dans le village où ils sont nés, et n'en ramener aucun dans un autre.

On parera à l'inconvénient en chargeant la province

de pourvoir à cette dépense, qu'elle imposera sur elle-même : les collecteurs des deniers royaux, dans chaque lieu, en feront l'avance, par mois, au soldat, et il leur en sera tenu compte, à chaque quartier, par le receveur des tailles : c'est la forme la plus simple.

Si le roi se chargeoit de cette dépense, les particuliers contribuables en seroient-ils pour cela déchargés ? Quand les besoins relatifs à l'objet militaire augmentent, l'extraordinaire des guerres demande de plus gros fonds au trésor royal ; ils y sont portés par les receveurs généraux des finances, qui les reçoivent des receveurs des tailles, auxquels ils ont été faits par les collecteurs, qui les ont perçus en augmentation sur chaque habitant de la communauté : on n'a donc proposé que d'abrégier la forme.

(*M. COLLOT, commissaire des guerres.*)

I R R É C O N C I L I A B L E.

QUI ne peut se réconcilier ; terme relatif à la haine, à l'envie, à la jalousie, et à d'autres passions odieuses qui divisent les hommes et les animent souvent les uns contre les autres. L'envie est plus irréconciliable que la haine ; il ne faut jamais se réconcilier avec les méchants ; il y a des hommes dans la société contre lesquels il est peut-être sage de ne jamais tirer l'épée ; mais si on l'a fait une fois, il faut brûler le fourreau.

(*ANONYME.*)

IRRÉLIGIEUX.

D'IRRÉLIGION on a fait le mot *irréligieux* qui n'est pas encore fort usité dans son acception générale.

On appelle *irréligieux* celui qui n'a point de religion, qui manque de respect pour les choses saintes, et qui, n'admettant point de dieu, regarde la piété et les autres vertus qui tiennent à leur existence et à leur culte comme des mots vuides de sens.

On n'est *irréligieux* que dans la société dont on est membre : il est certain qu'on ne fera à Paris aucun crime à un mahométan de son mépris pour la loi de Mahomet, ni à Constantinople aucun crime à un chrétien de l'oubli de son culte.

Il n'en est pas ainsi des principes moraux : ils sont les mêmes par-tout. L'inobservance en est et en sera reprehensible dans tous les lieux et dans tous les temps. Les peuples sont partagés en différens cultes religieux ou *irréligieux*, selon l'endroit de la surface de la terre où ils se transportent ou qu'ils habitent : la morale est la même par-tout. C'est la loi universelle que le doigt de Dieu a gravé dans tous les cœurs; c'est le précepte éternel de la sensibilité et des besoins communs.

Il ne faut donc pas confondre l'immoralité et l'irréligion. La moralité peut être sans religion, et la religion peut être et est même souvent avec l'immoralité.

Sans étendre ses vues au-delà de cette vie, il y a une foule de raisons qui peuvent démontrer à un homme que, pour être heureux dans ce monde, tout bien pesé, il n'y a rien de mieux à faire que d'être vertueux.

Il ne faut que du sens et de l'expérience pour sentir qu'il n'y a aucun vice qui n'entraîne avec lui quelque portion de malheur, et aucune vertu qui ne soit accompagnée de quelque portion de bonheur; qu'il est impossible que le méchant soit tout-à-fait heureux, et l'homme de bien tout-à-fait malheureux; et que, malgré l'intérêt et l'attrait du vice, il n'y a pourtant d'autre sentier à suivre que celui de la vertu.

On nomme *irrévérance* le manque de vénération pour

les choses saintes et sacrées. On porte à l'église une irrévérence qu'on n'auroit point dans l'antichambre d'un grand. Incrédule ou croyant, il ne faut jamais parler avec irrévérence des cérémonies et du culte d'un peuple chez lequel on vit ; si l'on croit, l'irrévérence est un blasphème ; si l'on ne croit pas, c'est une indiscretion dangereuse. En quelque lieu du monde que vous soyiez, révérez-en le souverain et la religion qu'on y professe, au moins par le silence.

(A N O N Y M E .)

I R R É S O L U T I O N .

L'ÉTAT de l'ame lorsqu'également affectée par différens avantages ou différens inconvéniens, elle ne sait quel parti prendre dans une affaire : elle balance sans cesse. Les hommes *irrésolus* sont à plaindre. Peu pénétrants, ils n'osent s'en rapporter à leurs propres lumières ; méfians , ils craignent de suivre le conseil ou l'impulsion des autres. Je les comparerois volontiers, sur le chemin de la vie , à celui qui marche sur la crête d'une montagne escarpée entre deux précipices qu'il voit sans cesse à droite et à gauche, et que la crainte de tomber dans l'un fait pencher vers l'autre, d'où une même frayeur le rejette, et ainsi de suite, sans pouvoir ni marcher droit et ferme, ni tomber. *L'irrésolu* ignore que le plus mauvais parti est souvent celui de n'en point prendre. Il temporise, et, à force de temporiser, le moment de se déterminer se passe, et le mal l'accable ou le bonheur lui échappe. Mais si *l'irrésolution* est un état fâcheux pour *l'irrésolu*, c'est encore une qualité très-incommode pour les autres. On ne sait jamais à quoi s'en tenir avec cette sorte d'hommes-là, et ils vous font presque toujours subir la peine de leur défaut.

(A N O N Y M E .)

IRRÉVÉRENCE. (Voyez *Irréligieux.*)

I S O L É.

UN homme *isolé* est un homme libre, indépendant, qui ne tient à rien. On s'épargne bien des peines, mais on se prive de beaucoup de plaisirs en *s'isolant*. Y a-t-il plus à gagner qu'à perdre ? Je n'en sais rien. L'expérience m'a appris qu'il y a bien des circonstances où l'homme *isolé* devient inutile à lui-même et aux autres : si le danger le presse, personne ne le connoît, ne s'intéresse à lui, ne lui tend la main. Il a négligé tout le monde, il ne peut dans le besoin solliciter pour personne.

Les connoissances prennent beaucoup de temps, mais on les trouve dans l'occasion. On est tout à soi dans la solitude, mais on est seul dans le monde.

En ne se montrant point, on laisse aux autres la liberté de nous imaginer comme il leur plaît, et c'est un inconvénient : on risque tout à se montrer. Il vaut encore mieux qu'ils nous imaginent comme nous ne sommes pas, que de nous voir comme nous sommes.

En vous répandant, vous vous attacherez aux autres ; les autres à vous ; vous ferez corps avec eux, on vous rompra difficilement ; en vous *isolant*, rien ne vous fortifiera, et il en sera d'autant plus aisé de vous briser.

(A N O N Y M E.)

ISSOUDUN.

VILLE de France, en Berry, à cinquante - quatre lieues de Paris.

Michel Baron, le plus grand acteur tragique, l'Ésope de la France, naquit à *Issoudun*, et mourut à Paris en 1729, âgé de 77 ans. Il se nommoit Boyron; mais Louis XIV l'ayant appelé plusieurs fois Baron, ce nom lui est resté. Baron, dès sa plus tendre jeunesse, marqua ses talens supérieurs dans une petite troupe que la demoiselle Raisin avoit formée sous le titre de comédiens de M. le Dauphin. Molière l'ayant vu et entendu déclamer, l'attira dans celle dont il étoit le chef; Baron y joua toujours avec de nouveaux applaudissemens, jusqu'en 1691, qu'il se retira du théâtre, ayant obtenu du roi une pension de mille écus; il passa trente ans dans une vie privée, et reparut au bout de ce temps-là sur la scène avec plus d'éclat que jamais.

La nature sembloit s'être épuisée en formant cet homme rare. Il avoit une taille avantageuse, la mine haute et fière, la parole aisée, la prononciation nette et d'une grande précision; sa voix étoit sonore, forte, juste et flexible; ses tons énergiques et variés; ses gestes vrais, précis, nobles, ménagés; tout exprimoit en lui; son visage, son regard, ses attitudes et son silence même; il n'étoit pas seulement acteur, il étoit Achille, Agamemnon, Pyrrus, Auguste, Cinna, Venceslas; il termina, au mois de septembre 1729, sa seconde carrière en jouant dans la tragédie de Rotrou le même rôle de Venceslas, par lequel il avoit débuté la dernière fois qu'il monta sur le théâtre; il sentit un peu d'oppression et s'arrêta sur ce vers :

Si proche du cercueil où je me vois descendre.

Trois mois après il mourut et n'a pas été remplacé; mais la Champmêlé et la Leconvreux l'ont été.

On sait les quatre vers que fit Despréaux pour mettre
au bas de l'estampe de Baron.

Du vrai, du pathétique, il a fixé le ton :
De son art enchanteur l'illusion divine
Prêtoit un nouveau lustre aux beautés de Racine,
Un voile aux défauts de Pradon.

(*M. de Jaucourt.*)

ITALIE.

Nous devons chérir ce pays pour avoir été le berceau des arts et des sciences après tant de siècles de barbarie, et pour avoir eu la gloire, comme autrefois l'ancienne Grèce, de les avoir cultivés sans altération pendant le seizième siècle, tandis que les armées de Charles-Quint saccageoient Rome, que Barberousse ravageoit les côtes de l'*Italie*, et que les dissensions des princes et des républiques troubloient l'intérieur du pays. Cependant, malgré tous ces obstacles, l'*Italie* seule, dans un court espace d'années, porta les beaux arts à leur perfection, et fit rapidement dans les lettres des progrès si prodigieux et si étendus que nous ne nous laissons point de les admirer encore aujourd'hui.

Le siècle de Léon X sera donc à jamais célèbre par les hommes immortels qu'il a produits en tout genre, ainsi que par la grande révolution, qui, sous lui, divisa l'église, déchira le voile et finit par renverser ce colosse vénérable dont la tête étoit d'or, et dont les pieds étoit d'argile.

Mais, dans le cours de cette révolution de l'esprit humain, qui fit éclorre un nouveau système politique, l'on découvrit un nouveau monde, et le commerce s'établit entre le vieux monde et les Indes. Par ces grands évènements l'opulence devenue plus générale excita l'industrie, adoucit les cœurs, répandit le goût du luxe, et porta la culture des arts et des lettres dans la plupart des provinces de l'Europe. Alors les beaux jours de l'*Italie* s'éclipsèrent, et sa gloire s'évanouit pour la seconde fois. Son commerce a passé, la source de ses richesses a tari, et ses peuples sont présentement esclaves des autres nations.

Rome, il est vrai, demeure toujours capitale du monde chrétien; mais on a très-bien remarqué que si la souveraineté que le pape possède est assez grande pour se rendre respectable, elle est trop petite pour se rendre redoutable. Les républiques de Florence, de Venise et de Gênes, ont perdu leur lustre et leur gloire, les états des autres princes, qui composent cette belle presqu'île, sont soumis à l'empereur, au roi de Sardaigne et à l'in-

fant dom Carlos, qui ont tous des intérêts opposés ; ou bien ce sont de petits états ouverts comme des caravanserais, forcés de loger les premiers qui y abordent : c'est pourquoi leur seule ressource est de s'attacher aux grandes puissances, et leur faire part de leur frayeur, plutôt que de leur amitié. En un mot, pour achever de peindre l'Italie de nos jours, en empruntant le langage de la poésie,

La nature en vain bienfaisante
Veut enrichir ces lieux charmans,
Des prêtres la main désolante
Etouffe ses plus beaux présens.
Les monsignors, soi-disant grands,
Seuls dans leurs palais magnifiques,
Y sont d'illustres fainéans,
Sans argent et sans domestiques.
Pour les petits, sans liberté,
Martyrs du joug qui les domine,
Ils ont fait vœu de pauvreté,
Priant Dieu par oisiveté,
Et toujours jeûnant par famine.

Nous n'ajoutons pas les autres strophes de milord Harvey, qui sont assez connues, parce que nous ne faisons pas la satire des états : mais on doit nous permettre des tableaux vrais et spirituels quand ils s'offrent d'eux-mêmes, et qu'ils peuvent délasser le lecteur de son attention à nos autres articles, souvent rebutans par leur longueur ou leur sécheresse.

(*M. de JAUCOURT.*)

IVROGNERIE.

APPÉTIT déréglé de boissons enivrantes. Je conviens que cette sorte d'intempérance n'est ni très-onéreuse ni de difficile apprêt. Les buveurs de profession n'ont pas le palais délicat : « Leur fin, dit Montagne, c'est l'avaler » plus que le goûter ; leur volonté est plantureuse et » en main ». Je conviens encore que ce vice est moins coûteux à la conscience que beaucoup d'autres ; mais c'est un vice stupide, grossier, brutal, qui trouble les facultés de l'ame, attaque et renverse le corps. Il n'importe que ce soit dans du vin de Tockai ou du vin de Brie que l'on noie sa raison ; cette différence du grand seigneur au savetier ne rend point le vice moins honteux. Aussi Platon, pour en couper les racines de bonne heure, privoit les enfans, de quelque ordre et condition qu'ils fussent, de boire du vin avant la puberté, et il ne le permettoit à l'âge viril que dans les fêtes et les festins ; il le défend aux magistrats avant leurs travaux aux affaires publiques, et à tous les gens mariés, la nuit qu'ils destinent à faire des enfans.

Il est vrai néanmoins que l'antiquité n'a pas généralement décrié ce vice, et qu'elle en parle même quelquefois trop mollement. La coutume de passer les nuits à boire régnoit chez les Grecs, les Germains et les Gaulois ; ce n'est que depuis environ quarante ans que notre noblesse s'y est beaucoup moins livrée : seroit-ce que nous nous sommes amendés, ou ne seroit-ce point que nous sommes devenus plus foibles, plus répandus dans la société des femmes, plus délicats, plus voluptueux ?

Nous lisons dans l'histoire romaine que L. Pison, qui conquit la Thrace, et qui exerçoit la police de Rome avec sévérité, et L. Cossus, personnage grave, se laissoient aller tous deux à ce genre de débauche, sans toutefois que les affaires confiées à leurs soins en souffrissent aucun dommage. Le complot de tuer César fut également confié à Cassius, buveur d'eau, et à Cimber, qui s'enivroit de gaieté de cœur ; ce qui lui fit répondre plaisamment, quand on lui demanda s'il s'agroit d'entrer dans la conjuration :

conjurait : « Que je portasse un tyran, moi qui ne peux porter le vin ? »

Il ne faut donc pas s'étonner de voir souvent, dans les poètes du siècle d'Auguste, l'éloge de Bacchus couronné de pampre, tenant le thyrsé d'une main, et une grappe de raisin de l'autre. Un peu de vin dans la tête, dit Horace, est une chose charmante : le vin dévoile les pensées secrètes, il met la possession à la place de l'espérance, il excite la bravoure, il nous décharge du poids de nos soucis, et sans étude il nous rend savans. Combien de fois la bouteille de son sein fécond n'a-t-elle pas versé l'éloquence sur les lèvres du buveur ? Combien de malheureux n'a-t-elle pas affranchi des liens de la pauvreté ?

Si ces idées poétiques sont vraies, d'une liqueur enivrante qu'on prend avec modération, il s'en faut bien qu'elles conviennent aux excès de cette liqueur. La vapeur légère qui jette la vivacité dans l'esprit, devient, par l'abus, une épaisse fumée qui produit la déraison, l'embarras de la langue, le chancellement du corps, l'abrutissement de l'ame, en un mot tous les effets qui dégradent l'homme aux yeux de son semblable. Ajoutez le sommeil qui vient terminer la scène de ce misérable état, parce que peut-être le sang, se portant plus rapidement au cerveau, comprime les nerfs, et suspend la sécrétion du fluide nerveux ; je dis peut-être, car il est très-difficile d'assigner les causes des changemens singuliers qui naissent alors dans toute la machine. Qu'on roidisse sa raison tant qu'on voudra, la moindre dose d'une liqueur enivrante suffit pour la détruire. Nous avons beau philosopher, quelques gouttes d'un breuvage de cette espèce nous rendent insensés : eh ! comment cela ne seroit-il pas ? L'expérience nous prouve si souvent que, dans la vie, l'ame la plus forte, étant de sens froid, n'a que trop à faire pour se tenir sur pied contre sa propre foiblesse.

Le philosophe doit toutefois distinguer l'ivrognerie de la personne, d'une certaine ivrognerie nationale qui a sa source dans le terroir, et à laquelle il semble porter les habitans dans les pays septentrionaux. L'ivrognerie se

trouve établie par toute la terre, dans la proportion de la froideur et de l'humidité du climat. Passez de l'équateur jusqu'à notre pôle, vous y verrez l'*ivrognerie* augmenter avec les degrés de latitude; passez du même équateur au pôle opposé, vous y trouverez l'*ivrognerie* aller vers le midi, comme de ce côté-ci elle avoit été vers le nord.

Il est naturel que là où le vin est contraire au climat, et par conséquent à la santé, l'excès en soit plus sévèrement puni que dans les pays où l'*ivrognerie* a peu de mauvais effets pour la personne, où elle en a peu pour la société, où elle ne rend point les hommes furieux, mais seulement stupides : ainsi les lois qui ont puni un homme ivre, et pour la faute qu'il commettoit, et pour l'ivresse, n'étoient applicables qu'à l'*ivrognerie* de la personne, et non à l'*ivrognerie* de la nation. En Suisse, l'*ivrognerie* n'est pas décriée; à Naples, elle est en horreur : mais au fond, laquelle de ces deux choses est le plus à craindre, ou l'intempérance du Suisse, ou la réserve de l'Italien?

Cependant cette remarque ne doit pas nous empêcher de conclure que l'*ivrognerie*, en général et en particulier, ne soit toujours un défaut, contre lequel il faut être en garde; il blesse la loi naturelle qui nous ordonne de conserver notre raison : c'est un vice dont l'âge ne corrige point, et dont l'excès ôte tout ensemble la vigueur à l'esprit, et au corps une partie de ses forces.

Il faut avouer que les ivrognes ont des saillies et des naïvetés qui leur sont particulières, et qui peuvent amuser.

Un ivrogne qui avoit bien bu, se leva la nuit d'auprès de sa femme, et alla satisfaire son besoin par la fenêtre. Comme il pleuvoit, il entendoit l'eau d'une gouttière qui tomboit; et, croyant que c'étoit lui qui faisoit ce bruit, il restoit toujours dans la même posture. A la fin, sa femme lui cria : Auras-tu bientôt fini? Hélas! repartit l'ivrogne, je finirai quand il plaira à Dieu.

Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, se promenant un soir à Bruges, trouva, dans la place publique, un homme étendu par terre, où il dormoit profondément. Il le fit enlever et porter dans son palais, où, après qu'on l'eut dépouillé de ses haillons, on lui mit une chemise

fine, un bonnet de nuit, et on le coucha dans un lit du prince. Cet ivrogne fut bien surpris, à son réveil, de se trouver dans une superbe alcove, environné d'officiers plus richement habillés les uns que les autres. On lui demanda quel habit son altesse vouloit mettre ce jour-là. Cette demande acheva de le confondre; mais, après mille protestations qu'il leur fit qu'il n'étoit qu'un pauvre savetier, et nullement prince, il prit le parti de se laisser rendre tous les honneurs dont on l'accabloit : il se laissa habiller, parut en public, entendit la messe dans la chapelle ducale, y baisa le missel; enfin, on lui fit faire toutes les cérémonies accoutumées : il passa à une table somptueuse, puis au jeu, à la promenade, et aux autres divertissemens. Après le souper, on lui donna le bal. Le bon homme, ne s'étant jamais trouvé à telle fête, prit libéralement le vin qu'on lui présenta, et si largement qu'il s'enivra de la belle manière. Ce fut alors que la comédie se dénoua. Pendant qu'il cuvoit son vin, le duc le fit revêtir de ses guenilles, et le fit reporter au même lieu d'où on l'avoit enlevé. Après avoir passé là toute la nuit, bien endormi, il s'éveilla, et s'en retourna chez lui raconter à sa femme tout ce qui lui étoit effectivement arrivé, comme étant un songe qu'il avoit fait. Cette historiette a fourni le sujet d'une comédie italienne, qui a pour titre : *Arlequin toujours arlequin*.

(M. de J A U C O U R T .)

J

JACQUERIE.

SOBRIQUET qu'on s'avisa de donner à une révolte de paysans qui, maltraités, rançonnés, désolés par la noblesse, se soulevèrent à la fin en 1356, dans le temps que le roi Jean étoit prisonnier en Angleterre. Le soulèvement commença dans le Beauvoisis, et eut pour chef un nommé Caillet. On appela cette révolte la *Jacquerie*, parce que les gentilshommes, non contents de vexer ces malheureux laboureurs, se moquoient encore d'eux, disant qu'il falloit que *Jacques bon homme* fit les frais de leur dépense. Les paysans, réduits à l'extrémité, s'armèrent : la noblesse de Picardie, d'Artois et de Brie, éprouva les effets de leur vengeance, de leur fureur et de leur désespoir. Cependant, au bout de quelques semaines, ils furent détruits en partie par le dauphin, et en partie par Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, qui prit Caillet auquel on trancha la tête, et tout le reste se dissipa : mais s'ils eussent été victorieux ?

(*M. de Jaucourt.*)

J A C T A N C E.

LA *jactance* est le langage de la vanité, qui dit d'elle le bien qu'elle pense, et qui souvent l'exagère. C'est ce qui a vieilli et n'entre plus dans le style noble, parce qu'il est moins du bon ton de se louer soi-même que de dire du mal des autres. La *jactance* ne convient qu'au mérite médiocre, et lui est quelquefois utile; elle seroit funeste au mérite supérieur. Je ne haïrois point trop la *jactance* dans un homme qui se sentiroit capable des choses dont il se vante, et dont le but ne seroit que de s'élever et non de se rabaisser.

(ANONYME.)

JALOUSIE.

LA *jalousie* est une inquiétude de l'ame, qui la porte à envier la gloire, le bonheur, les talens d'autrui : cette passion est si fort semblable, par sa nature et par ses effets, à l'envie dont elle est sœur, qu'elles se confondent ensemble. Il me paroît pourtant que, par l'envie, nous ne considérons le bien que parce qu'un autre en jouit ; et que nous le désirons pour nous ; au lieu que la *jalousie* est de notre bien propre que nous appréhendons de perdre, ou auquel nous craignons qu'un autre ne participe : on envie l'autorité d'autrui, on est *jalous* de celle qu'on possède.

La *jalousie* ne règne pas seulement entre des particuliers, mais entre des nations entières, chez lesquelles elle éclate quelquefois avec la violence la plus funeste : elle tient à la rivalité de la position, du commerce, des arts, des talens et de la religion.

La *jalousie* en amour, cette fièvre ardente qui dévore les habitans des régions brûlées par les influences du soleil, et qui n'est pas inconnue dans nos climats tempérés, est la disposition ombrageuse d'une personne qui aime, et qui craint que l'objet aimé ne fasse part de son cœur, de ses sentimens, et de tout ce qu'elle prétend lui devoir être réservé, s'alarme de ses moindres démarches, voit dans ses actions les plus indifférentes des indices certains du malheur qu'elle redoute, vit dans les soupçons et les inquiétudes, et fait vivre la personne aimée dans la contrainte et les tourmens.

Cette passion, cruelle autant qu'elle est souvent déraisonnable, marque la défiance de son propre mérite, est un aveu de la supériorité d'un rival, et hâte communément le mal qu'on appréhende.

Peu d'hommes et peu de femmes sont exempts de la *jalousie* ; les amans délicats craignent de l'avouer, et les époux en rougissent.

C'est sur-tout la folie des vieillards qui avouent par là leur insuffisance; c'est aussi celle des habitans des climats chauds, qui connoissent le tempérament ardent de leurs femmes.

La *jalousie* écrase les pieds des femmes à la Chine, et elle immole leur liberté dans presque toutes les contrées de l'Orient.

(M. de JAUCCOURT.)

J A R G O N .

Ce mot a plusieurs acceptions. Il se dit, 1^o d'un langage corrompu, tel qu'il se parle dans nos provinces; 2^o d'une langue factice dont quelques personnes conviennent pour se parler en compagnie et n'être pas entendues; 3^o d'un certain ramage de société, qui a quelquefois son agrément et sa finesse, et qui supplée à l'esprit véritable, au bon sens, au jugement, à la raison et aux connoissances dans les personnes qui ont un grand usage du monde : celui-ci consiste dans des tours de phrases particuliers, dans un usage singulier des mots, dans l'art de relever de petites idées froides; puériles, communes, par une expression recherchée. On peut le pardonner aux femmes : il est indigne d'un homme. Plus un peuple est futile et corrompu, plus il a de *jargon*. Le précieux, ou cette affectation de langage, si opposée à la naïveté, à la vérité, au bon goût et à la franchise, dont la nation étoit infectée, et que Molière décria en une soirée, fut une espèce de *jargon*. On a beau corriger ce mot *jargon* par les épithètes de joli, d'obligeant, de délicat, d'ingénieux, il emporte toujours avec lui une idée de frivolité.

Il n'a manqué à Molière que d'éviter le *jargon* et d'écrire purement, dit la Bruyère; et il a raison, quant à la pureté du style : mais quel est le *jargon* que Molière auroit dû éviter ? Ce n'est pas certainement celui des précieuses et des femmes savantes : il est de l'essence de son sujet. Ce n'est pas celui d'Alain et de Georgette : il contribue à caractériser leur naïveté villageoise, et à marquer la précaution ridicule de celui qui en a fait les gardiens d'Agnès. Ce n'est pas non plus celui que Molière fait parler quelquefois aux gens de la cour et du monde, car il n'imité les singularités recherchées de leur langage que pour tourner en ridicule cette même affectation. Nulle recherche dans le langage du Misanthrope, ni du chrisale des femmes savantes, ni de Cléante dans le Tartuffe; et ce qu'on appelle le *jargon* du monde, il le réserve à ses marquis.

Scarron, dans ses pièces bouffonnes, employoit un burlesque emphatique du plus mauvais goût. Ce *jargon*

fait rire un moment par sa bizarre extravagance ; mais on a honte d'avoir ri.

Le *jargon* villageois a été heureusement employé quelquefois par Dufreny et par Dancourt ; il est très-bien placé dans le jardinier de *l'esprit de contradiction* ; mais Dancourt, dont le dialogue est si vif, si gai, si naturel, s'est éloigné de la vraisemblance en entremêlant sans raison, dans les personnes du même état, le *jargon* villageois et le langage de la ville. Dans *les trois Cousines*, ses paysans parlent comme des demoiselles, et leurs pères et mères comme des paysans.

Le *jargon* villageois a quelquefois l'avantage de contribuer au comique de situation, comme dans *l'Usurier gentilhomme* ; c'est là sur-tout qu'il est piquant. Quelquefois il marque une nuance de simplicité dans les mœurs ; et Molière s'en est habilement servi pour distinguer la simplicité grossière de Georgette de la naïveté d'Agnès ; mais, si le *jargon* villageois n'a pas l'un de ces deux mérites, on fera beaucoup mieux de mettre un langage pur dans la bouche des paysans. L'ingénuité, le naturel, la simplicité même, n'ont rien d'incompatible avec la correction du langage. Mais ce qu'il y a de plus incompatible avec le *jargon* villageois, c'est un raffinement d'expression, une recherche curieuse de tours singuliers ou de figures étudiées ; et c'est ce qui gâte le naturel des paysans de Marivaux.

Le *jargon* du monde et de la cour a sa place dans le comique : Molière en a donné l'exemple, mais on en abuse souvent ; et parce que, dans une pièce moderne d'un coloris brillant et d'une vérité de mœurs très-piquante, ce *jargon*, employé avec goût, et semé de traits et de saillies, a réussi au théâtre, on n'a cessé depuis d'écrire d'après ce modèle, et de copier ce *jargon*. Les jeunes gens ne parlent plus d'autre langage sur la scène comique ; aux personnages même qu'on ne veut pas tourner en ridicule on donne, sans discernement, ce ridicule de l'expression, et cela faute de connoître le ton du monde et de la cour, dont le vrai caractère est d'être uni et simple.

(M. MARMONTEL.)

J E P H T É.

Successeur de Jaïr, dans la judicature des Hébreux, étoit fils de Galaad et d'une courtisane. Celui-ci ayant des enfans d'une femme légitime, *Jephthé* fut chassé de la maison par ses frères qui ne vouloient pas qu'il héritât avec eux. Alors il se retira dans le pays de Tob, où il devint chef d'une troupe de brigands. Les Juifs se voyant pressés par les Ammonites, eurent recours au courage de *Jephthé* qui leur offrit ses services, à condition qu'ils le reconnoitroient pour chef à la fin de la guerre. Il marcha donc contre les Ammonites, après avoir essayé vainement de les porter à la paix, et il fit vœu au seigneur de lui sacrifier la première chose qu'il rencontreroit en retournant à sa maison, s'il lui accordoit la victoire. La bataille se donna, *Jephthé* fut victorieux, et ravagea tout le pays d'Ammon. Mais il eut bientôt sujet de se repentir du vœu qu'il avoit fait; car, lorsqu'il revenoit, sa fille unique, transportée de joie, vint au-devant de lui. *Jephthé*, l'ayant vue, déchira ses vêtemens, lui déclara le vœu qu'il avoit fait, et sa fille l'exhorta à l'accomplir, en demandant seulement un délai de deux mois qu'elle emploieroit à pleurer sa virginité. Au bout de ce temps elle revint, ce père infortuné s'acquitta de son vœu. Ceux de la tribu d'Ephraïm, piqués de jalousie de ce que *Jephthé* ne les avoit pas invités à la guerre contre les Ammonites, se révoltèrent; mais *Jephthé*, ayant assemblé le peuple de Galaad, leur livra bataille, les vainquit, et en tua quarante-deux mille. Ce juge, après avoir gouverné les Israélites pendant cinq ans, mourut, et fut enterré dans la ville de Maspha en Galaad, l'an du monde 2823. Saint Paul le met entre les saints de l'ancien testament qui se sont distingués par leur foi.

Les saints-pères sont partagés sur le droit et sur le fait de ce vœu si extraordinaire de *Jephthé*. Plusieurs l'ont condamné comme téméraire, et son exécution comme impie et cruelle; ils prétendent qu'il est contre la loi naturelle et contre la loi divine d'immoler un homme comme une victime. Quelques-uns disent, pour justifier

ce vœu , que le maître de la vie et de la mort l'avoit inspiré à *Jephthé* , et en avoit exigé l'accomplissement sans qu'on puisse lui demander raison de sa conduite ni en tirer aucune conséquence. D'autres, enfin , supposent, et c'est l'opinion la plus raisonnable , que l'immolation de la fille de *Jephthé* ne fut que spirituelle , que *Jephthé* consacra la virginité de sa fille au seigneur , et qu'il l'obligea de passer le reste de ses jours dans la continence.

(ANONYME.)

J E U.

Le jeu est une espèce de convention fort en usage, dans laquelle l'habileté, le hasard pur, ou le hasard mêlé d'habileté, selon la diversité des *jeux*, décide de la perte ou du gain, stipulés par cette convention entre deux ou plusieurs personnes.

On peut dire que, dans les *jeux* qui passent pour être de pur esprit, d'adresse ou d'habileté, le hasard même y entre, en ce qu'on ne connoît pas toujours les forces de celui contre lequel on joue, qu'il survient quelquefois des cas imprévus, et qu'enfin l'esprit ou le corps ne se trouvent pas toujours également bien disposés, et ne font pas toujours leurs fonctions avec la même vigueur.

Quoi qu'il en soit, l'amour du jeu est le fruit de l'amour du plaisir, qui se varie à l'infini. De toute antiquité les hommes ont cherché à s'amuser, à se délasser, à se récréer par toutes sortes de *jeux*, suivant leur génie et leurs tempéramens. Long-temps avant les Lydiens, avant le siège de Troye et durant ce siège, les Grecs, pour en supporter la longueur et pour adoucir leurs fatigues, s'occupaient à différens *jeux* qui, du camp, passèrent dans les villes, à l'ombre du loisir et du repos.

Les Lacédémoniens furent les seuls qui bannirent entièrement le jeu de leur république. On raconte que Chilon, un de leurs citoyens, ayant été envoyé pour conclure un traité d'alliance avec les Corinthiens, il fut tellement indigné de trouver les magistrats, les femmes, les vieux et les jeunes capitaines tous occupés au jeu, qu'il s'en retourna promptement, en leur disant que ce seroit ternir la gloire de Lacédémone, qui venoit de fonder Byzance, que de s'allier avec un peuple de joueurs.

Il ne faut pas s'étonner de voir les Corinthiens passionnés d'un plaisir qui communément règne dans les états, à proportion de l'oisiveté, du luxe et des richesses. Ce fut pour arrêter, en quelque manière, la même fureur que les lois romaines ne permirent de jouer que jusqu'à une certaine somme; mais ces lois n'eurent point d'exécution, puisque, parmi les excès que Juvénal reproche aux

Romains, celui de mettre tout son bien au hasard du *jeu* est marqué précisément dans sa première satire. « La » frénésie des *jeux* de hasard a-t-elle jamais été plus » grande? Car ne vous figurez pas qu'on se contente de » risquer, dans ces académies de *jeux*, ce qu'on a par oc- » casion d'argent sur soi; on y fait porter exprès des » cassettes pleines d'or, pour les jouer en un coup de dé. »

Ce qui paroît plus singulier, c'est que les Germains mêmes goûtèrent si fortement les *jeux* de hasard, qu'après avoir joué tout leur bien, dit Tacite, ils finissoient par se jouer eux-mêmes, et risquoient de perdre leur personne et leur liberté. Si nous regardons aujourd'hui les dettes du *jeu* comme les plus sacrées de toutes, c'est peut-être un héritage qui nous vient de l'ancienne exactitude des Germains à remplir ces sortes d'engagemens.

Tant de personnes de tous pays ont mis et mettent sans cesse une partie considérable de leur bien à la merci des cartes et des dés, sans en ignorer les tristes suites, qu'on ne peut s'empêcher de rechercher les causes d'un attrait si puissant.

Un joueur habile, dit l'abbé Dubos, pourroit faire tous les jours un gain certain, en ne risquant son argent qu'aux *jeux* où le succès dépend encore plus de l'habileté des tenans que du hasard des cartes et des dés; cependant il préfère souvent les *jeux* où le gain dépend entièrement du caprice des dés et des cartes, et dans lesquels son talent ne lui donne point de supériorité sur les joueurs. La raison principale d'une prédilection tellement opposée à ses intérêts, procède de l'avarice ou de l'espoir d'augmenter promptement sa fortune.

Outre cette raison, les *jeux* qui laissent une grande part, dans l'événement, à l'habileté du joueur, exigent une contention d'esprit trop suivie, et ne tiennent pas l'ame dans une émotion continuelle, ainsi que le font le passe-dix, le lansquenet, la bassette, et les autres *jeux* où les événemens dépendent entièrement du hasard. A ces derniers *jeux*, tous les coups sont décisifs, et chaque événement fait perdre ou gagner quelque chose; ils tiennent donc l'ame dans une espèce d'agitation, de

mouvement, d'extase, et ils l'y tiennent encore sans qu'il soit besoin qu'elle contribue à son plaisir par une attention sérieuse, dont notre paresse naturelle est ravie de se dispenser.

M. de Montesquieu confirme tout cela par quelques courtes réflexions sur cette matière. « Le *jeu* nous plaît » en général, dit-il, parce qu'il attache notre avarice, » c'est-à-dire l'espérance d'avoir plus. Il flatte notre » vanité par l'idée de la préférence que la fortune nous » donne, et de l'attention que les autres ont sur notre » bonheur. Il satisfait notre curiosité, en nous procurant » un spectacle. Enfin il nous donne les différens plaisirs » de la surprise. Les *jeux* de hasard nous intéressent » particulièrement, parce qu'ils nous présentent sans » cesse des événemens nouveaux, prompts et inattendus. Les *jeux* de société nous plaisent encore, parce » qu'ils sont une suite d'événemens imprévus qui ont » pour cause l'adresse jointe au hasard. »

Aussi le *jeu* n'est-il regardé dans la société que comme un amusement, et je lui laisse cette dénomination favorable, de peur qu'une autre plus exacte ne fit rougir trop de monde. S'il y a même tant de gens sages qui jouent volontiers, c'est qu'ils ne voient point quels sont les égaremens cachés du *jeu*, ses violences et ses dissipations. Ce n'est pas que je prétende que les *jeux* mixtes, ni même les *jeux* de hasard, aient rien d'injuste, à en juger par le seul droit naturel; car, outre que l'on s'engage au *jeu* de plein gré, chaque joueur expose son argent à un péril égal; chacun aussi, comme nous le supposons, joue son propre bien, dont il peut par conséquent disposer. Les *jeux*, et autres contrats où il entre du hasard, sont légitimes dès que ce qu'on risque de perdre de part et d'autre est égal, et dès que le danger de perdre, et l'espérance de gagner, ont, de part et d'autre, une juste proportion avec la chose que l'on joue.

Cependant cet amusement se tient rarement dans les bornes que son nom promet : sans parler du temps précieux qu'il nous fait perdre, et qu'on pourroit mieux employer, il se change en habitude puérile, s'il ne tourne

pas en passion funeste par l'amorce du gain. On connoît, à ce sujet, les vers si délicats et si pleins de vérité de madame Deshoulières :

Le desir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon ;
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

C'est en vain qu'on sait que les personnes ruinées par le *jeu* passent en nombre celles que la fortune favorise, on se flatte toujours que l'on sera du petit nombre de ceux sur qui elle répand ses bienfaits.

Mais comme le souverain doit porter son attention à empêcher la ruine des sujets dans toutes sortes de contrats, c'est à lui qu'il appartient de régler celui-ci, et de voir jusqu'où l'intérêt de l'état et des particuliers exige qu'il défende le *jeu*, ou souffre qu'il le permette en général. Les lois des gouvernemens sages ne sauroient trop sévir contre les académies de *jeu*, et contre tous les *jeux* où les hasards sont disproportionnés.

Le *jeu* occupe et flatte l'esprit par un usage facile de ses facultés, il amuse par l'espérance du gain. Pour l'aimer avec passion, il faut être avare ou accablé d'ennui ; il n'y a que peu d'hommes qui aient une aversion sincère pour le *jeu*. La bonne compagnie prétend que la conversation, sans le secours du *jeu*, empêche de sentir le poids du désœuvrement.

Si le *jeu* amuse et délasse, il entraîne aussi quelquefois la perte de la fortune et de l'honneur.

Nous avons déjà dit qu'il y a deux sortes de *jeux*, des *jeux* d'adresse et des *jeux* de hasard. Les *jeux* d'adresse sont ceux où l'événement heureux est amené par l'intelligence, l'expérience, l'exercice, la pénétration, en un mot par quelques qualités acquises ou naturelles, de corps ou d'esprit, de celui qui joue. Les *jeux* de hasard sont ceux où l'événement paroît ne dépendre en aucune manière des qualités du joueur. Quelquefois, d'un *jeu* d'adresse, l'ignorance de deux joueurs en fait

un *jeu* de hasard ; et quelquefois aussi , d'un *jeu* de hasard , la subtilité d'un des joueurs en fait un *jeu* d'adresse.

Il n'y a point de *jeu* d'adresse où il n'entre un peu de hasard. Un des joueurs a la tête plus saine et plus libre ce jour-là que son adversaire ; il se possède davantage , et gagne , par cette seule supériorité accidentelle , celui contre lequel il auroit perdu en tout autre temps. A la fin d'une partie d'échecs ou de dames polonoises , qui a duré un grand nombre de coups entre des joueurs qui sont à peu près d'égale force , le gain ou la perte dépend quelquefois d'une disposition qu'aucun des deux n'a prévue et ne s'est proposée.

Entre deux joueurs , dont l'un ne risque que l'argent qu'il peut perdre sans s'incommoder , et l'autre un argent dont il ne sauroit manquer sans être privé des besoins essentiels de la vie , à proprement parler , le *jeu* n'est pas égal.

Une conséquence naturelle de ce principe , c'est qu'il n'est pas permis à un souverain de jouer un *jeu* ruineux contre un de ses sujets. Quel que soit l'événement , il n'est rien pour l'un ; il précipite l'autre dans la misère.

On a demandé pourquoi les dettes contractées au *jeu* se payoient si rigoureusement dans le monde où l'on ne se fait pas un scrupule de négliger des créances beaucoup plus sacrées ? On peut répondre : c'est qu'au *jeu* , on a compté sur la parole d'un homme dans un cas où l'on ne pouvoit employer les lois contre lui. On lui a donné une marque de confiance à laquelle il faut qu'il réponde ; au lieu que dans les autres circonstances où il a pris des engagements , on le force , par l'autorité des tribunaux , à y satisfaire.

Il y a des contrées où les *jeux* publics , de quelque nature qu'ils soient , sont défendus , et où on peut se faire restituer , par l'autorité des lois , l'argent qu'on a perdu.

A la Chine , le *jeu* est défendu également aux grands et aux petits ; ce qui n'empêche point les habitans de cette contrée de jouer , et même de perdre leurs terres , leurs maisons , leurs biens , et de mettre leurs femmes et leurs enfans sur une carte ,

On

On joue beaucoup aujourd'hui dans le monde ; il n'est pas inutile de savoir jouer , ne fût-ce que pour amuser les autres ; et il est bon de savoir bien jouer si l'on ne ne veut pas être dupe.

Selon toute apparence , le *jeu* sera de mode en tout temps , parce qu'il y aura toujours des gens désœuvrés , des gens intéressés et des escrocs. L'exemple du fameux Galet devoit épouvanter tous les joueurs ; il gagna des sommes immenses , et le même hasard qui les lui avoit données l'en dépouilla par la suite. Il avoit fait bâtir à Paris un superbe hôtel , rue Saint - Antoine ; mais il le joua , et le perdit en un coup de dé. Lorsqu'il n'eut plus rien , il alloit encore jouer dans les rues avec les laquais , et même sur les degrés de la maison qui lui avoit appartenu.

On ne peut qu'être indigné contre cette multitude de *jeux* de hasard , de *jeux* de finance , de *jeux* de commerce , de *jeux* de toute espèce qui nous assiègent de toutes parts , qu'on renouvelle chaque jour sous mille formes non moins séduisantes que meurtrières , et qui substituent dans nos âmes la défiance , l'intérêt sordide , la noire mélancolie , à ce caractère de gaieté , de franchise et de noblesse , qui distingua de tout temps la nation française.

L'origine du *jeu* est très-ancienne , on en voit des traces dans tous les lieux , dans tous les siècles ; on le découvre chez les sauvages et les peuples barbares , comme au sein des nations civilisées et corrompues ; mais il n'est nulle part aussi actif , aussi funeste , aussi universellement étendu qu'en France. Accueilli d'abord par la noblesse , des courtisans avides et désœuvrés l'introduisent auprès du trône ; il séduit nos rois et leur famille : sous François I^{er} , il commence à régner à la cour , s'y fortifie sous Henri II. L'exemple d'Henri IV donne aux joueurs une audace et une considération qui propagent leur épidémie jusqu'au centre de nos provinces. Mazarin , pendant la minorité de Louis XIV , sut aggraver le mal ; le *jeu* avec l'intrigue se trouvèrent enfin naturalisés à la cour : bientôt on vit des seigneurs français parcourir l'Italie , l'Espagne et l'Angleterre , non pour y signaler , à l'exemple de notre ancienne chevalerie , leur bravoure et leur loyauté , mais

pour y exercer le vil métier de *joueurs* et de *chevaliers d'industrie*. Sous ce règne d'adulation, de magnificence et de calamités, s'établirent les premières loteries; le règne suivant les fit pulluler à un excès inoui jusqu'alors; et la frénésie du *jeu*, qui n'avoit jamais été qu'un vice de particuliers, devint tout-à-coup un vice du gouvernement: en sorte que le mot de *jeu* n'a plus rien conservé de sa signification primitive; c'est aujourd'hui un objet de spéculations profondes, une grande affaire d'état. Le *jeu* est à nos yeux une sorte d'idole qui a ses temples, ses prêtres, ses adorateurs, ses jours de solennités. On annonce ses faveurs au bruit des instrumens militaires; on couronne de guirlandes les tableaux où sont déposés ses oracles; on affiche de nouvelles espérances dans nos rues et nos carrefours; ses inscriptions brillent de toutes parts; par-tout on entend retentir la voix de ses hérauts; par-tout on rencontre de nouveaux pièges tendus à la crédulité publique.

Séduits par l'exemple, tous les ordres de citoyens veulent jouer et donner à jouer. On enseigne les *jeux* à la jeunesse avant de l'introduire dans le monde; et l'ignorance de cette science infernale est maintenant regardée comme un défaut essentiel d'éducation. Aussi n'admet-on dans la bonne compagnie que des maîtres et des disciples pour le moins disposés à payer au centuple les tableaux et les fiches qu'on leur présente, les bougies qui les éclairent, les valets qui les servent, et les mets destinés à prolonger ce honteux agiotage. Les amis et les familles se rassemblent, moins pour se voir et s'entretenir, que pour s'entre-disputer l'or que chacun possède. L'insensé qui se laisse ruiner sans se plaindre, obtient le titre honorable de *beau joueur*; on l'accueille, on le recherche, on célèbre la noblesse de son ame, jusqu'à ce que, réduit à l'indigence, il soit forcé d'aller cacher sa honte et son désespoir loin des barbares qui l'ont dépouillé.

Que les honneurs de la cour et de la ville, que les emplois civils et militaires soient refusés aux joueurs incorrigibles, et je réponds qu'on les rendra plus circonspects. *Si je joue, si je laisse jouer mon fils, mon fils et moi ne serons rien; le roi l'a dit.* Cette considération, dans un

pays tel que le nôtre , seroit plus puissante que des lois , des livres et des sermons. Le père de famille tremblera moins sur le sort de son fils unique affrontant la mort dans les combats , ou voguant à travers les flots d'une mer agitée , que s'il le savoit plongé dans le borbier du jeu.

Les imprécations des joueurs et leurs blasphèmes ne tirent point à conséquence et ne choquent personne : on s'en amuse et l'on en rit , parce qu'on sait qu'ils partent de gens aliénés , qui , ne se respectant plus eux-mêmes , ne respectent ni le sacré ni le profane.

Casimir , roi de Pologne , fut vivement outragé par un officier qui venoit de perdre tout son bien contre lui. L'officier prend la fuite ; on le ramène. Le roi l'attendoit , en silence , au milieu de ses courtisans : « Mes amis , leur » dit-il , en le voyant reparoître , cet homme est moins » coupable que moi : j'ai compromis mon rang ; je suis » la cause de sa violence , et le premier mouvement ne » dépend pas de nous. Puis , s'adressant à l'officier : Tu » te répens de m'avoir outragé ? il suffit ; reprends tes » biens , et ne jouons plus. »

On proposoit à un joueur , que la fortune venoit de favoriser , de servir de second dans un duel. « Je gagnai » hier , répondit-il , huit cents louis , et je me battois » fort mal ; mais allez trouver celui à qui je les ai gagnés , » il se battra comme un diable , car il n'a pas le sou. »

(*M. de JARCOURT.*)

JEU DE MOTS.

ESPÈCE d'équivoque dont la finesse fait le prix et dont l'usage doit être fort modéré. On peut la définir une pointe d'esprit fondée sur l'emploi de deux mots qui s'accordent pour le son, mais qui diffèrent à l'égard du sens.

Les *jeux de mots*, quand ils sont spirituels, se placent à merveille dans les cris de guerre, les devises et les symboles. Ils peuvent encore avoir lieu, lorsqu'ils sont délicats, dans la conversation, les lettres, les épigrammes, les madrigaux, les impromptus et autres petites pièces de ce genre. Voltaire pouvoit dire à Destouches :

Auteur solide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fîtes le Glorieux,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être.

Ces sortes de *jeux de mots* ne sont point interdits lorsqu'on les donne pour un badinage qui exprime un sentiment, ou pour une idée passagère; car si cette idée paroissoit le fruit d'une réflexion sérieuse, si on la débitoit d'un ton dogmatique, on la regarderoit avec raison comme une petitesse frivole.

Mais on ne permet jamais les *jeux de mots* dans le sublime, dans les ouvrages graves et sérieux, dans les oraisons funèbres et dans les discours oratoires. C'est par exemple un *jeu de mots* bien misérable que ces paroles de Jules Mascaron, évêque de Tulle, et puis d'Agen, dans l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre. « Le grand, » l'invincible, le magnanime Louis, à qui l'antiquité eût » donné mille cœurs, elle qui les multiplioit dans les » héros, selon le nombre de leurs grandes qualités, se » trouve sans cœur à ce spectacle.

Il est certain que ce mauvais goût a paru, et s'est éclipié à plusieurs reprises dans les divers pays. Il n'y a même nul doute qu'il ne revienne dans une nation, toutes les fois que l'amour de la frivolité, de la plaisanterie et du ridi-

cul, succédera à l'amour du bon, du solide et du vrai. Si cette réflexion est juste, craignons le retour prochain de ce mauvais goût parmi nous. Cependant je n'appréhende pas sitôt le retour des *jeux de mots* grossiers, nous sommes encore assez délicats pour les renvoyer ; je ne dirai point aux gens de robe, comme on le prétend à la cour, mais aux spectacles des farceurs, ou aux artisans qui sont les plaisans de leur voisinage :

Le jeu de mots, ailleurs si condamnable,
Est en chansons quelquefois supportable ;
Mais gardez-vous d'y trouver des appas !
Il est l'esprit de ceux qui n'en ont pas.

(M. de J A U C O U R T .)

J E Û N E.

LA privation totale des alimens, aux heures où on a coutume d'en prendre, est souvent d'un aussi grand effet pour préserver des maladies, ou pour empêcher les progrès de celles qui commencent, que la modération dans leur usage est utile et nécessaire pour conserver la santé : ainsi les personnes d'un tempérament foible et délicat se trouvent très-bien, non seulement de diminuer de temps en temps la quantité ordinaire de leur nourriture, mais encore de s'abstenir entièrement de manger, en retranchant par intervalle quelque repas; ce qui est sur-tout très-salutaire dans le cas de pléthore, comme lorsqu'on a passé quelque temps sans faire autant d'exercice qu'à l'ordinaire, lorsqu'on a été exposé, par quelque cause que ce soit, à quelque suppression de la transpiration insensible, ou de toute autre évacuation nécessaire ou utile, lorsque les humeurs condensées par le froid et la plus grande action des vaisseaux qui en est une suite, se disposent à tomber en fonte par le retour de la chaleur de l'air.

C'est pourquoi le *jeûne* que pratiquent les chrétiens à l'entrée du printemps, semble ne devoir être regardé comme une loi de privation agréable à Dieu, qu'autant qu'elle est une leçon de tempérance, un précepte de santé, une abstinence salutaire, qui tend à préserver des maladies de la saison, qui dépendent principalement de la surabondance des humeurs.

Le *jeûne* ne convient pas cependant également à toutes sortes de personnes; il faut être d'un âge avancé pour le bien supporter, parce qu'on fait alors moins de dissipation : aussi Hypocrate assure-t-il que les vieilles gens se passent plus facilement de manger que les autres, que les enfans peuvent moins se retrancher sur leur nourriture, et ainsi à proportion dans la jeunesse et l'âge viril, tout étant égal par rapport aux différens temps de la vie.

(ANONYME.)

J E U N E S S E.

LA jeunesse est cet âge qui touche et qui accompagne le dernier progrès de l'adolescence, s'étend jusqu'à l'âge viril, et va rarement au-delà de trente ans.

Les Grecs l'appeloient d'ordinaire l'automne, regardant la jeunesse comme la saison de l'année où les fruits parvenus au point de leur maturité sont excellens à cueillir.

Les Latins suivirent les mêmes idées, ou les empruntèrent des Grecs. De là vient qu'Horace compare un jeune homme à une grappe de raisin que l'automne va peindre de ses plus vives couleurs.

Dans notre langue nous avons attaché une idée toute différente au mot d'automne, par rapport à l'âge, et nous ne nous en servons qu'en parlant des personnes qui commencent à vieillir. Nos poètes appellent la jeunesse le printemps des beaux jours, et en d'autres termes :

Cette agréable saison
Où le cœur à son empire
Assujétit la raison.

Elle porte par-tout avec elle les heureuses saillies de l'imagination, les attraits séduisans et les graces enchanteresses.

Cet âge a ses défauts comme les autres, qui n'ont pas échappé au crayon des grands peintres.

Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices,
Est vain dans ses discours, volage en ses desirs,
Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.

J'ajoute que la jeunesse manquant d'expérience se livre volontiers à la critique des modèles qu'elle auroit besoin d'imiter, faute d'en connoître le mérite. Aussi présomptueuse que fragile, elle se promet tout d'elle même, croit pouvoir tout et n'avoir jamais rien à craindre; elle se confie légèrement et sans précaution. Entreprenante et vive, elle pousse ses projets au-delà de sa portée, et plus

loin que ses lumières et ses forces ne le permettent. Elle vole à son but par des moyens peu réfléchis, s'affole de ses chimères, tente au hasard, marche en aveugle, prend des partis extrêmes et s'y précipite inconsidérément, semblable à ces coursiers indomptables qui ne veulent ni s'arrêter ni tourner.

Mais, malgré les écarts de la *jeunesse*, et la vérité de ce tableau qui les peint d'après nature, c'est toujours l'âge le plus aimable et le plus brillant de la vie. Il est donc ridicule de donner la préférence à la vieillesse. L'hiver n'est pas la saison que nous estimons le plus, et nous ne devons pas mettre la plus triste partie de notre être au dessus ni même au niveau de la plus florissante. Si l'âge avancé veut des égards et des respects, la *jeunesse*, la beauté, la vigueur, le génie, qui marchent à sa suite, sont dignes de nos autels.

Ceux qui parlent en faveur de la vieillesse, comme sage, mûre et modérée, pour faire rougir la *jeunesse*, comme vicieuse, folle et débauchée, ne sont pas de justes appréciateurs de la valeur des choses; car les imperfections de la vieillesse sont assurément en plus grand nombre et plus incurables que celles de la *jeunesse*. L'hiver de nos années grave encore plus de rides sur l'esprit que sur le front. Il se voit peu d'âmes, disoit Montagne, qui, en vieillissant, ne sentent l'aigre et le moisi; et, quand Montagne parloit ainsi, il avoit les cheveux blancs.

En effet, l'invention et l'exécution, qui sont deux grandes et belles prérogatives, appartiennent à la *jeunesse*; et si ses écarts mènent trop loin, ceux de la vieillesse, froids et glacés, retardent et arrêtent perpétuellement le cours des affaires.

Le sang qui fermente dans la *jeunesse* la rend sensible aux impressions de la morale, de la vertu, de l'amour, de l'amitié, et de tout ce qui attendrit l'âme. La circulation, ralentie dans les vieillards, produit le refroidissement pour tous les objets capables d'émouvoir le cœur, et fait qu'ils reportent sur eux-mêmes tous les sentimens de l'humanité.

La *jeunesse* est légère par l'effervescence de son sang; la vieillesse est constante par paresse. D'un côté, la

pétulance qui s'abuse dans ses projets; de l'autre, une méfiance générale et des soupçons continuels; défauts qui se peignent dans les yeux, dans les discours, et dans toute la conduite des gens âgés.

Le jeune homme est amoureux de la nouveauté, parce qu'il est curieux et qu'il aime à changer; le vieillard est entêté de ses préjugés, parce qu'ils sont les siens, et qu'il n'a plus le temps des'instruire ni la force de se passionner.

En un mot, on ne peut raisonnablement donner la préférence au couchant des jours sur leur midi. Mais souvenons-nous que ce midi, ce bel âge, si justement vanté, n'est qu'une fleur presque aussitôt flétrie qu'elle est éclosé. Les graces riantes, les doux plaisirs qui l'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouissent comme un songe agréable, il n'en reste que des images fugitives; et si par malheur on a consumé dans une honteuse volupté cette brillante jeunesse, il ne lui succède qu'un triste et cruel souvenir de ses plaisirs passés. On paie cher le soir les folies du matin.

(M. de JAUCOURT.)

J O I E.

EMOTION de l'ame causée par le plaisir ou par la possession de quelque bien.

La *joie*, dit Locke, est un plaisir que l'ame goûte lorsqu'elle considère la possession d'un bien, présent ou à venir, comme assurée ; et nous sommes en possession d'un bien, lorsqu'il est de telle sorte en notre puissance, que nous pouvons en jouir quand nous voulons. Un homme blessé ressent de la *joie* lorsqu'il lui arrive le secours qu'il desire, avant même qu'il en éprouve l'effet. Le père qui chérit vivement la prospérité de ses enfans, est en possession de ce bien aussi long-temps que ses enfans prospèrent ; car il lui suffit d'y penser pour ressentir de la *joie*.

Elle diffère de la gaieté. On plaît, on amuse, on divertit les autres par sa gaieté ; on pâme de *joie*, on verse des larmes de *joie* ; et rien n'est si doux que de pleurer ainsi.

La *joie* et la gaieté marquent également une situation agréable de l'ame, causée par le plaisir ou par la possession d'un bien qu'elle éprouve ; mais la *joie* est plus dans le cœur, et la gaieté dans les manières : la *joie* consiste dans un sentiment de l'ame plus fort, dans une satisfaction plus pleine ; la gaieté dépend davantage du caractère, de l'humeur, du tempérament : l'une, sans paroître toujours au dehors, fait une vive impression au dedans ; l'autre éclate dans les yeux et sur le visage. On agit par gaieté ; on est affecté par la *joie*. Les degrés de la gaieté ne sont ni bien vifs ni bien étendus ; mais ceux de la *joie* peuvent être portés au plus haut période ; ce sont alors des transports, des ravissemens, une véritable ivresse. Une humeur enjouée jette de la gaieté dans les entretiens ; un événement heureux répand de la *joie* jusqu'au fond du cœur. On plaît aux autres par la gaieté ; on peut tomber malade et mourir de *joie*.

Il peut même arriver que cette passion soit si grande, si inespérée, qu'elle aille jusqu'à détruire la machine : la *joie* a étouffé quelques personnes. L'histoire grecque parle

d'un Policrate ; de Chilon, de Sophocle, de Diagoras, de Philippiques et de l'un des Denis de Sicile, qui moururent de *joie*.

L'histoire romaine assure la même chose du consul Manius Juventius Thalna et de deux femmes de Rome, qui ne purent soutenir le ravissement que leur causa la présence de leur fils après la déroute arrivée au lac de Trasymène.

L'histoire de France nomme la dame de Châteaubriant qu'un excès de *joie* fit expirer tout d'un coup, en voyant son mari de retour du voyage de Saint-Louis.

J'ai lu d'autres exemples semblables dans les écrits des médecins, comme dans les mémoires des curieux de la nature.

Mais, sans m'arrêter à des faits si singuliers, et peut-être douteux en partie, il y a, dans les actes des apôtres, un trait plus simple qui peint au naturel le vrai caractère d'une *joie* subite et impétueuse. S. Pierre, ayant été tiré miraculeusement de prison, vint chez Marie, mère de Jean, où les fidèles étoient assemblés en prières ; quand il eut frappé à la porte, une fille, nommée Rhode, ayant reconnu sa voix, au lieu de lui ouvrir, courut vers les fidèles, avec des cris d'âlégresse, pour leur dire que saint Pierre étoit à la porte.

Si la gaieté est un beau don de la nature, la *joie* a quelque chose de céleste ; non pas cette *joie* artificielle et forcée que bien des gens affectent dans le monde pour couvrir leur ennui ; non pas cette *joie* molle et folâtre dont les sens seuls sont affectés, et qui dure si peu ; mais cette *joie* raisonnable, pure, égale, qui ravit l'ame sans la troubler ; cette *joie* douce qui a sa racine dans le cœur, enfin cette *joie* délectable qui a sa source dans la vertu, et qui est la compagne fidelle des mœurs innocentes : nous ne la connoissons plus aujourd'hui, nous y avons substitué une fausse *joie*, un faux brillant de plaisir, et beaucoup de corruption.

(M. de JAUCOURT.)

N O T R E langue a plusieurs traités estimés sur le beau, tandis que l'idole à laquelle nos voisins nous accusent de sacrifier sans cesse n'a point encore trouvé de panégyristes parmi nous. La plus *jolie* nation du monde n'a presque rien dit encore sur le *joli*.

Ce silence ressembleroit-il au saint respect qui défendoit aux premiers Romains d'oser représenter les dieux de la patrie, ni par des statues, ni par des peintures, dans la crainte de donner de ces dieux des idées trop foibles et trop humaines? Car on ne sauroit penser que nous rougissions de nos avantages; le plaisir d'être le peuple le plus aimable doit nous consoler un peu du ridicule qu'on trouve aux soins que nous prenons de le paroître. Eh! qu'importe aux Français l'opinion fausse qu'on peut se faire de leurs charmes? Heureux si, par une légèreté trop peu limitée, ils ne détruisoient pas cette espèce d'agréemens qui leur sont si propres, en croyant les multiplier. L'affectation est à côté des graces, et la plus légère exagération fait franchir les bornes qui les séparent.

Les philosophes les plus austères ont approuvé le culte de ces divinités, leurs images enchanteresses étant sorties des mains du plus sage de tous les Grecs. Il est vrai que le ciseau de Socrate les avoit enveloppées d'un voile que peut-être nous avons laissé tomber, comme firent les Athéniens.

Speusippe, disciple et successeur de Platon, embellit aussi du portrait des graces la même école où son maître avoit éclairé le paganisme par les lumières de la plus haute raison. Eh! qui ne sait le conseil que donnoit souvent Platon même à Xénocrate, dont il souffroit avec peine la triste et pédante sévérité?

Je ne crois pourtant pas que le projet de Platon fût de rendre son disciple aussi *joli* que nous. Quoi qu'il en soit, c'est la nature elle-même qui nous a donné l'idée des graces, en nous offrant des spectacles qui semblent être leur ouvrage. Elle ne veut pas nous asservir toujours sous le joug de l'admiration; cette mère tendre et caressante cherche souvent à nous plaire.

Si le beau qui nous frappe et nous transporte est un des plus grands effets de sa magnificence, le *joli* n'est-il pas un des plus doux bienfaits? Elle semble quelquefois s'épuiser, si j'ose le dire, en galanteries ingénieuses, pour agiter agréablement notre cœur et nos sens, et pour leur porter le sentiment délicieux et le germe des plaisirs.

La vue de ces astres qui répandent sur nous, par un cours et des règles immuables, leur brillante et féconde lumière, la voûte immense à laquelle ils paroissent suspendus, le spectacle sublime des mers, les grands phénomènes, ne portent à l'ame que des idées majestueuses; mais qui peut peindre le secret et le doux intérêt qu'inspire le riant aspect d'un tapis émaillé par le souffle de Flore et la main du Printemps? Que ne dit point aux cœurs sensibles ce bocage simple et sans art, que le ramage de mille amans ailés, que la fraîcheur de l'ombre et l'onde agitée des ruisseaux savent rendre si touchant? Tel est le charme des graces; tel est celui du *joli*, qui leur doit toujours sa naissance; nous lui cédon's par un penchant dont la douceur nous séduit.

Il faut être de bonne foi. Notre goût pour le *joli* suppose un peu moins parmi nous de ces ames élevées et tournées aux brillantes prétentions de l'héroïsme, que de ces ames naturelles, délicates et faciles, à qui la société doit tous ses attraits. Peut-être les raisons du climat et du gouvernement, que le Platon de notre siècle, dans le plus célèbre de ses ouvrages, donne souvent pour la source des actions des hommes, sont-elles les véritables causes de nos avantages sur les autres nations par rapport au *joli*.

Cet empire du Nord, enlevé, de notre temps, à son ancienne barbarie par les soins et le génie du plus grand de ses rois, pourroit-il arracher de nos mains et la couronne des graces et la ceinture de Vénus? Le physique y mettroit trop d'obstacles; cependant il peut naître dans cet empire quelqu'homme inspiré fortement, qui nous dispute un jour la palme du génie, parce que le sublime et le beau sont indépendans des causes locales.

Ce fantôme sanglant de la liberté, qui avoit causé tant de troubles chez les Romains, et qui par-tout subsiste si difficilement par d'autres voies, avoit disparu sous l'hé-

ritier et le neveu de César. La paix ramena l'abondance, et l'abondance ne permit de songer au nouveau joug que pour en recueillir les fruits ; l'intérêt de la chose publique ne regardoit plus qu'un seul homme , et dès-lors tous les autres purent ne s'occuper que de leur bonheur et de leurs plaisirs. Otez les grands intérêts, les grandes passions aux hommes, vous les ramenez au personnel. L'art de jouir devient de tous les arts le plus précieux ; de là naquirent bientôt le goût et la délicatesse ; il falloit cette révolution aux vers que soupira Tibulle.

Tel est à peu près le tableau de ce qui se passa sous le siècle de Louis le-Grand. Tandis que Corneille étonne et ravit, les Graces et le dieu du Goût attendent, pour naître, des jours plus sereins. Voiture paroît les annoncer ; ses contemporains croient les voir, autour de lui : cet écrivain en obtient même quelquefois un sourire ; mais les jours heureux des plaisirs délicats, les jours de l'urbanité française, n'étoient qu'à leur crépuscule. Le rétablissement de l'autorité, d'où dépend la tranquillité publique, les vit enfin dans tout leur éclat.

Les Français acquirent alors un sixième sens, ou plutôt ils perfectionnèrent les leurs ; ils virent ce qui jusque-là n'avoit point encore fixé leurs yeux : une sensibilité plus fine, sans être moins profonde, remplit leurs ames ; leurs talens de plaire et d'être heureux, une douce aisance dans la vie, une aménité dans les mœurs, une attention secrète à varier leurs amusemens et à distinguer les nuances diverses de tous les objets, leur firent adorer les Graces. La beauté ne fut plus que leur égale ; ils sentirent même que les premières les entraînoient avec plus de douceur ; ils se livrèrent à leurs chaînes : Bachaumont et Chapelle les firent asseoir auprès des Muses les plus fières, tandis que la bonne compagnie de ce temps faisoit de tout Paris le temple que ces divinités devoient préférer au reste de la terre.

C'est à de certaines ames privilégiées que la nature confie le soin de polir celles des autres. Tous les sentimens, tous les goûts de ces premières se répandent insensiblement, et donnent bientôt le ton général. Telle étoit l'ame de cette Ninon si vantée ; telles étoient celles

de plusieurs autres personnes qui vécurent avec elle, et qui l'aiderent à dépouiller les passions, les plaisirs, les arts, le génie, les vertus mêmes de ce reste de gothique qui nuisoit encore à leurs charmes. L'intérêt le plus léger, et sur-tout l'intérêt du plaisir, viennent-ils se joindre au besoin d'imiter qu'apportent tous les hommes en naissant, tout leur devient facile et naturel, tout s'imprime facilement chez eux; il ne leur faut que des modèles.

Peut-on être surpris que les Français qui vivoient sous Henri II aient été si différens de nous? Les Graces pouvoient-elles habiter un cœur qui, pendant l'hiver, s'amusoit, comme dit Brantome, à faire des bastions et combats, à pelotter de neige et à glisser l'étang de Fontainebleau? Le *joli* se bornoit alors tout au plus à la figure.

Le germe de cette qualité distinctive étoit sans doute dans le sein de cette nation, toujours portée naturellement vers le plaisir; il s'étoit annoncé quelquefois dans une fête brillante, ou sous la plume de quelques-uns de ses poètes; mais le feu d'un éclair n'est pas plus prompt à disparoitre : ce germe étoit enfoui sous les obstacles que lui opposoient sans cesse l'ignorance, la barbarie, ou le souffle corrupteur des guerres intestines : l'influence du climat cédoit à cet égard aux circonstances.

Tout concouroit, au contraire, sous Louis-le-Grand, à répandre sur ses sujets cette sérénité, cette fleur d'agrémens qui en firent la plus *jolie* nation de l'univers. Quelle rage aux Messinois, dit madame de Sévigné, d'avoir tant d'aversion pour les Français, qui sont si aimables et si *jolis*!

Ils auroient payé trop cher cet avantage, s'il les eût conduits à lui sacrifier entièrement leur goût essentiel pour le beau; il triomphe encore parmi eux; peut-être n'y fait-il pas un effet aussi général que *joli*, parce qu'il n'est pas toujours aisé de s'élever jusqu'à lui. Eh! le moyen, dit-on, de ne pas rassembler toute sa sensibilité sur les objets qui l'avoisinent et qui la sollicitent?

C'est à l'ame que le beau s'adresse, c'est aux sens que parle le *joli*; et, s'il est vrai que le plus grand nombre

se laisse un peu conduire par eux, c'est de là qu'on verra des regards attachés avec ivresse sur les graces de Trianon, et froidement surpris des beautés courageuses du Louvre. C'est de là que la musique altière de Zoroastre entrainera moins de cœurs que la douce mélodie du ballet du Sylphe, ou les concerts charmans de l'acte d'Æglé dans les talens lyriques. C'est par-là qu'un chansonnier aimable, un rimeur plaisant et facile, trouveront dans nos sociétés mille fois plus d'agrémens que les auteurs des chef-d'œuvres qu'on admire. C'est enfin par-là que le je ne sais quoi dans les femmes effacera la beauté, et qu'on sera tenté de croire qu'elle n'est bonne qu'à aller exciter des jalousies et des scènes tragiques dans un sérail.

Un auteur, dont on vantoit le goût dans le dernier siècle, prétend qu'on doit entendre par *jolie* femme, de l'agrément, de l'esprit, de la raison, de la vertu, enfin du vrai mérite. Ces deux dernières qualités ne sont-elles pas ici hors de place? Est-on *joli* par la raison et la vertu?

M. l'abbé Girard dit, de son côté, que juger d'un tel qu'il est *joli* homme, c'est juger de son humeur et de ses manières. Cependant il se trouve, à cet égard, en contradiction absolue avec le P. Bouhours, qui dit qu'on n'entend au plus par *joli* homme qu'un petit homme propre et assez bien fait dans sa taille. C'est que ces deux écrivains se sont arrêtés à de petites nuances de modes, qui n'ont rien de réel qu'un usage momentané.

Quelqu'un a dit de l'agrément, que c'est comme un vent léger et à fleur de surface, qui donne aux facultés intérieures une certaine mobilité, de la souplesse et de la vivacité; foible idée du *joli* en général : c'est le secret de la nature riante; il ne se définit pas plus que le goût, à qui peut-être il doit la naissance, et dans les arts et dans les manières.

Les oracles de notre langue ont dit que c'étoit un diminutif du beau; mais où est le rapport du terme primitif avec son dérivé, comme de table à tablette? L'un et l'autre ne sont-ils pas, au contraire, physiquement distincts? Leur espèce, leurs lois et leurs effets, ne sont-ils pas

pas entièrement différens? On me présente une tempête sortie des mains d'un peintre médiocre : à quel degré de diminution ce sujet pourroit-il descendre au *joli*? Est-il de son essence de pouvoir l'être? Qu'on se rappelle le sot qui trouvoit la mer *jolie*, ou le fat qui traitoit M. de Turenne de *joli* homme.

Le *joli* a son empire séparé de celui du beau ; l'un étonne , éblouit , persuade , entraîne ; l'autre séduit , amuse et se borne à plaire : ils n'ont qu'une règle commune , c'est celle du vrai. Si le *joli* s'en écarte , il se détruit et devient maniéré , petit ou grotesque : nos arts , nos usages , et nos modes sur-tout , sont aujourd'hui pleins de sa fausse image.

(A N O N Y M E .)

JONCTION, UNION.

QUOIQUE ces deux mots désignent également la liaison de deux choses ensemble, nous ne les employons pas indistinctement, et l'abbé Girard en a marqué la différence avec beaucoup de justesse ; il suffira presque de le copier ici.

La *jonction*, dit-il, regarde proprement deux choses éloignées qu'on rapproche, ou qui se rapprochent l'une auprès de l'autre. L'*union* regarde particulièrement deux différentes choses qui se trouvent bien ensemble. Le mot de *jonction* semble supposer une marche ou quelque mouvement ; celui d'*union* renferme une idée d'accord ou de convenance : on dit la *jonction* des armées, et l'*union* des couleurs ; la *jonction* de deux rivières, et l'*union* de deux voisins ; ce qui n'est pas *joint* est séparé ; ce qui n'est pas *uni* est divisé. On se *joint* pour se rassembler et n'être pas seuls ; on *s'unit* pour former des corps de société.

Union s'emploie souvent au figuré, et toujours avec grace ; mais on ne se sert de *jonction* que dans le sens littéral. La *jonction* des ruisseaux forme les rivières ; l'*union* soutient les familles et la puissance des états. La *jonction* de l'Océan et de la Méditerranée par le canal de Languedoc est un projet magnifique, conçu d'abord sous François I^{er}, renouvelé sous Henri IV, et finalement exécuté, sous Louis XIV, par les soins de M. Colbert. La sympathie, qui forme si promptement l'*union* des cœurs, qui fait que deux âmes assorties se cherchent, s'aiment, s'attachent l'une à l'autre, est une chose aussi rare que délicieuse.

(M. de J A U C O U R T.)

JONGLEURS.

JOUEURS d'instrumens qui, dans la naissance de notre poésie, se joignoient aux troubadours ou poètes provençaux, et couroient avec eux les provinces.

L'histoire du théâtre français nous apprend qu'on nommoit ainsi des espèces de bateleurs qui accompagnoient les trouveurs ou poètes provençaux, fameux dès le onzième siècle. Le terme de *jongleurs* paroît être une corruption du mot latin *joculator*, en français *joueur*. Il est fait mention des *jongleurs* dès le temps de l'empereur Henri II, qui mourut en 1056. Comme ils jouoient de différens instrumens, ils s'associèrent avec les trouveurs et les chanteurs pour exécuter les ouvrages des premiers, et ainsi, de compagnie, ils s'introduisirent dans les palais des rois et des princes, et en tirèrent de magnifiques présens. Quelque temps après la mort de Jeanne, première du nom, reine de Naples et de Sicile, et comtesse de Provence, arrivée en 1382, tous ceux de la profession des trouveurs et des *jongleurs* se séparèrent en deux différentes espèces d'acteurs. Les uns, sous l'ancien nom de *jongleurs*, joignirent aux instrumens le chant ou le récit des vers; les autres prirent simplement le nom de joueurs, en latin *joculatores*, ainsi qu'ils sont nommés par les ordonnances. Tous les jeux de ceux-ci consistoient en gesticulations, tours de passe-passe, etc., ou par eux-mêmes, ou par des singes qu'ils portoient, ou en quelques mauvais récits du plus bas burlesque. Mais leurs excès ridicules et extravagans les firent tellement mépriser, que, pour signifier alors une chose mauvaise, folle, vaine et fausse, on l'appeloit une *jonglerie*; et Philippe-Auguste, dès la première année de son règne, les chassa de la cour, et les bannit de ses états. Quelques-uns néanmoins, qui se réformèrent, s'y établirent, et y furent tolérés dans la suite du règne de ce prince et des rois ses successeurs, comme on le voit par un tarif fait par S. Louis pour régler les droits du péage dus à l'entrée de Paris, sous le petit châtelet. L'un de ces articles porte que les *jongleurs* seroient quittes de tout péage en faisant le récit

d'un couplet de chanson devant le péager. Un autre article porte que le marchand qui apporteroit un singe pour le vendre paieroit quatre deniers; que si le singe appartenoit à un homme qui l'eût acheté pour son plaisir, il ne donneroît rien, et que s'il étoit à un joueur, il joueroit devant le péager, et que par ce jeu il seroit quitte du péage, tant du singe que de tout ce qu'il auroit acheté pour son usage. C'est de là que vient cet ancien proverbe *payer en monnoie de singe, en gambades*. Tous prirent dans la suite le nom de *jongleurs*, comme le plus ancien; et les femmes qui se mêloient de ce métier, celui de *jongleresses*. Ils se retiroient, à Paris, dans une seule rue qui en avoit pris le nom de rue des *Jongleurs*, et qui est aujourd'hui celle de Saint-Julien des Ménestriers. On y alloit louer ceux que l'on jugeoit à propos pour s'en servir dans les fêtes ou assemblées de plaisir. Par une ordonnance de Guillaume de Clermont, prévôt de Paris, du 14 septembre 1395, il fut défendu aux *jongleurs* de rien dire, représenter ou chanter, soit dans les places publiques, soit ailleurs, qui pût causer quelque scandale, à peine d'amende et de deux mois de prison au pain et à l'eau. Depuis ce temps, il n'en est plus parlé: c'est que, dans la suite, les acteurs s'étant donnés à faire des tours surprenans avec des épées ou autres armes, on les appela *batalores*, en français *bateleurs*, et qu'enfin ces jeux devinrent le partage des danseurs de corde et des sauteurs. (Voyez *Troubadours*.)

(ANONYME.)

JOUISSANCE. *

JOUIR, c'est connaître, éprouver, sentir les avantages de posséder : on possède souvent sans jouir. A qui sont ces magnifiques palais ? Qui est-ce qui a planté ces jardins immenses ? C'est le souverain. Qui est-ce qui en jouit ? C'est moi.

Mais laissons ces palais magnifiques que le souverain a construits pour d'autres que lui, ces jardins enchanteurs où il ne se promène jamais ; et arrêtons-nous à la volupté qui perpétue la chaîne des êtres vivans, et à laquelle on a consacré le mot de *jouissance*.

Entre les objets que la nature offre de toutes parts à nos desirs, vous qui avez une âme, dites-moi : y en a-t-il un plus digne de notre poursuite, dont la possession et la *jouissance* puissent nous rendre aussi heureux que celle de l'être qui pense et sent comme vous ; qui a les mêmes idées ; qui éprouve la même chaleur, les mêmes transports ; qui porte ses bras tendres et délicats vers les vôtres ; qui vous enlace, et dont les caresses seront suivies de l'existence d'un nouvel être qui sera semblable à l'un de vous ; qui, dans ses premiers mouvemens, vous cherchera pour vous serrer ; que vous éleverez à vos côtés ; que vous aimerez ensemble ; qui vous protégera dans votre vieillesse ; qui vous respectera en tout temps, et dont la naissance heureuse a déjà fortifié le lien qui vous unissoit ?

Les êtres brutes, insensibles, immobiles, privés de vie, qui nous environnent, peuvent servir à notre bonheur ; mais c'est sans le savoir et sans le partager, et notre *jouissance* stérile et destructive qui les altère tous n'en reproduit aucun.

S'il y avoit quelqu'homme pervers qui pût s'offenser de l'éloge que je fais de la plus auguste et la plus générale des passions, j'évoquerois devant lui la nature, je la ferois parler, et elle lui diroit : Pourquoi rougis-tu d'entendre prononcer le nom d'une volupté dont tu ne rougis pas d'éprouver l'attrait dans l'ombre de la nuit ? Ignores-tu quel est son but et ce que tu lui dois ? Crois-tu que ta

mère eût exposé sa vie pour te la donner, si je n'avois pas attaché un charme inexprimable aux embrassemens de son époux ? Tais-toi, malheureux, et songe que c'est le plaisir qui t'a tiré du néant.

La propagation des êtres est le plus grand objet de la nature. Elle y sollicite impérieusement les deux sexes, aussitôt qu'ils en ont reçu ce qu'elle leur destinoit de force et de beauté. Une inquiétude vague et mélancolique les avertit du moment ; leur état est mêlé de peine et de plaisir. C'est alors qu'ils écoutent leurs sens, et qu'ils portent une attention réfléchie sur eux-mêmes. Un individu se présente-t-il à un individu de la même espèce et d'un sexe différent, le sentiment de tout autre besoin est suspendu ; le cœur palpite, les membres tressaillent, des images voluptueuses errent dans le cerveau, des torrens d'esprits coulent dans les nerfs, les irritent, et vont se rendre au siège d'un nouveau sens qui se déclare et qui tourmente. La vue se trouble, le délire naît, la raison, esclave de l'instinct, se borne à le servir, et la nature est satisfaite.

C'est ainsi que les choses se passèrent à la naissance du monde, et qu'elles se passent encore au fond de l'antre d'un sauvage adulte.

Mais, lorsque la femme commença à discerner, lorsqu'elle parut mettre de l'attention dans son choix, et qu'entre plusieurs hommes sur lesquels la passion promettoit ses regards, il y en eut un qui les arrêta, qui put se flatter d'être préféré, qui crut porter dans un cœur qu'il estimoit l'estime qu'il faisoit de lui-même, et qui regarda le plaisir comme la récompense de quelque mérite ; lorsque les voiles que la pudeur jeta sur les charmes laissèrent à l'imagination enflammée le pouvoir d'en disposer à son gré, les illusions les plus délicates concoururent avec le sens le plus exquis pour exagérer le bonheur ; l'âme fut saisie d'un enthousiasme presque divin : deux jeunes cœurs, éperdus d'amour, se vouèrent l'un à l'autre pour jamais, et le ciel entendit les premiers sermens indiscrets.

Combien le jour n'eut-il pas d'instans heureux avant celui où l'âme toute entière chercha à s'élancer et à se perdre dans l'âme de l'objet aimé ! On eut des jouissances du moment où l'on espéra.

Cependant la confiance, le temps, la nature et la liberté des caresses, amenèrent l'oubli de soi-même; on jura, après avoir éprouvé la dernière ivresse, qu'il n'y en avoit aucune autre qu'on pût lui comparer, et cela se trouva vrai toutes les fois qu'on y apporta des organes sensibles et jeunes, un cœur tendre et une ame innocente, qui ne connût ni la méfiance ni le remords.

(ANONYME.)

JOURNALISTE. *

• **L**e *journaliste* est un auteur qui s'occupe à publier des extraits et des jugemens des ouvrages de littérature, de sciences et d'arts, à mesure qu'ils paroissent ; d'où l'on voit qu'un homme de cette espèce ne feroit jamais rien si les autres se reposoient. Il ne seroit pourtant pas sans mérite s'il avoit les talens nécessaires pour la tâche qu'il s'est imposée. Il auroit à cœur les progrès de l'esprit humain, il aimeroit la vérité, et rapporteroit tout à ces deux objets.

Un journal embrasse une si grande variété de matières, qu'il est impossible qu'un seul homme fasse un médiocre journal. On n'est point à la fois grand géomètre, grand orateur, grand poète, grand historien, grand philosophe : on n'a point l'érudition universelle.

Un journal doit être l'ouvrage d'une société de savaus, sans quoi on y remarquera en tout genre les bévues les plus grossières. Le journal de Trévoux, que je citerai ici entre une infinité d'autres dont nous sommes inondés, n'est pas exempt de ce défaut ; et si jamais j'en avois le temps et le courage, je pourrois publier un catalogue, qui ne seroit pas court, des marques d'ignorance qu'on y rencontre en géométrie, en littérature, en chymie, etc. Les journalistes de Trévoux paroissent sur-tout n'avoir pas la moindre teinture de cette dernière science.

Mais ce n'est pas assez qu'un *journaliste* ait des connoissances, il faut encore qu'il soit équitable ; sans cette qualité il élèvera jusqu'aux nues des productions médiocres, et en rabaissera d'autres pour lesquelles il auroit dû réserver ses éloges. Plus la matière sera importante, plus il se montrera difficile ; et, quelque amour qu'il ait pour la religion, par exemple, il sentira qu'il n'est pas permis à tout écrivain de se charger de la cause de Dieu ; et il fera main basse sur

tous ceux qui , avec des talens médiocres , osent approcher de cette fonction sacrée , et mettent la main à l'arche pour la soutenir.

Qu'il ait un jugement solide et profond de la logique , du goût , de la sagacité , une grande habitude de la critique.

Son art n'est pas celui de faire rire , mais d'analyser et d'instruire. Un *journaliste* plaisant est un plaisant *journaliste*.

Qu'il ait de l'enjouement , si la matière le comporte ; mais qu'il laisse là le ton satyrique , qui décele toujours la partialité.

S'il examine un ouvrage médiocre , qu'il indique les questions difficiles dont l'auteur auroit dû s'occuper ; qu'il les approfondisse lui-même ; qu'il jette des vues , et que l'on dise qu'il a fait un bon extrait d'un mauvais livre.

Que son intérêt soit entièrement séparé de celui du libraire et de l'écrivain.

Qu'il n'arrache point à un auteur les morceaux saillans de son ouvrage pour se les approprier , et qu'il se garde bien d'ajouter à cette injustice celle d'exagérer les défauts des endroits foibles qu'il aura l'attention de souligner.

Qu'il ne s'écarte point des égards qu'il doit aux talens supérieurs et aux hommes de génie ; il n'y a qu'un sot qui puisse être l'ennemi d'un Voltaire , d'un Montesquieu , d'un Buffon , et de quelques auteurs de la même trempe.

Qu'il sache remarquer leurs fautes , mais qu'il ne dissimule point les belles choses qui les rachètent.

Qu'il se garantisse sur-tout de la fureur d'arracher à son concitoyen et à son contemporain le mérite d'une invention , pour en transporter l'honneur à un homme d'une autre contrée , ou d'un autre siècle.

Qu'il ne prenne point la chicane de l'art pour le fond de l'art ; qu'il cite avec exactitude , et qu'il ne déguise et n'altère rien.

S'il se livre quelquefois à l'enthousiasme , qu'il choisisse bien son moment.

Qu'il rappelle les choses aux principes et non à son goût particulier, aux circonstances passagères des temps, à l'esprit de sa nation ou de son corps, aux préjugés conrans.

Qu'il soit simple, pur, clair, facile, et qu'il évite toute affectation d'éloquence et d'érudition.

Qu'il loue sans fadeur, et qu'il reprenne sans offense.

(M. DIDKROT.)

J O U R S heureux et malheureux.

QUELQUE ridicule que soit l'idée qu'il y ait dans la nature des *jours* plus heureux ou plus malheureux les uns que les autres, il n'en est pas moins vrai que, de temps immémorial, les plus célèbres nations du monde, les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs et les Romains, ont également donné dans cette opinion superstitieuse, dont tout l'orient est encore convaincu.

Les rois d'Egypte, selon Plutarque, n'expédioient aucune affaire le troisième *jour* de la semaine, et s'abstenoient ce *jour-là* de manger jusqu'à la nuit, parce que c'étoit le *jour* funeste de la naissance de Typhon. Ils tenoient aussi le dix-septième *jour* pour infortuné, parce qu'Osiris étoit mort ce *jour-là*. Les juifs poussèrent si loin leur extravagance à cet égard, que Moïse mit leurs recherches sur cette opinion au rang des divinations dont Dieu leur défendoit la pratique.

Si je passe aux Grecs, je trouve chez eux la liste de leurs *jours apophrades* ou *malheureux*; ce qui a fait dire plaisamment à Lucien, en parlant d'un fâcheux de mauvaise rencontre, qu'il ressembloit à un *apophrade*. Le jeudi passoit tellement pour malheureux chez les Athéniens, que cette superstition seule fit long-temps différer les assemblées du peuple qui tomboient ce *jour-là*. Le poème d'Hésiode sur les travaux rustiques, écrit dans le onzième siècle avant J. C., fait une espèce de calendrier des *jours heureux* où il importe de former certaines entreprises, et de ceux où il convient de s'en abstenir; il met sur tout dans ce nombre le cinquième *jour* de chaque mois, parce que, ajoute-t-il, ce *jour-là*, les furies infernales se promènent sur la terre. Virgile a saisi cette fiction d'Hésiode pour en parer ses *Géorgiques*. » N'en-treprenez rien, dit-il, le cinquième *jour* du mois, c'est celui de la naissance de Pluton et des Euménides; » en ce *jour*, la terre enfanta Japet, le géant Cée, le cruel Thiphée, en un mot toute la race impie de ces mortels qui conspirèrent contre les dieux. » Mais Hésiode, pour consoler son pays, mit au nombre des

jours heureux le septième, le huitième, le neuvième, le onzième et le douzième de chaque mois.

Les Romains nous font assez voir par leur calendrier la ferme croyance qu'ils avoient de la distinction des *jours*. Ils marquèrent de blanc les *jours heureux*, et de noir ceux qu'ils réputoient *malheureux* : tous les lendemains des kalendes, des nones et des ides, étoient de cette dernière classe. L'histoire nous en a conservé l'époque et la raison.

L'an de Rome 363, les tribuns militaires, voyant que la république recevoit toujours quelqu'échec, requirèrent qu'on en recherchât la cause. Le sénat ayant mandé le devin L. Aquinius, il répondit que, lorsque les Romains avoient combattu contre les Gaulois, près du fleuve Allia, avec un succès si funeste, on avoit fait aux dieux des sacrifices le lendemain des ides de juillet ; et qu'à Cremère, les Fabiens furent tous tués pour avoir combattu le même jour. Sur cette réponse, le sénat, de l'avis du collège des pontifes, défendit de rien entreprendre à l'avenir contre les ennemis le lendemain des kalendes, des nones et des ides : chacun de ces *jours* fut nommé funeste.

Vitellius ayant pris possession du souverain pontificat le quinzième des kalendes d'août, et ayant, ce même jour, fait publier de nouvelles ordonnances, elles furent mal reçues du peuple, disent Suétone et Tacite, parce que tel jour étoient arrivés les désastres de Cremère et d'Allia.

Il y avoit quelques autres *jours* estimés *malheureux* par les Romains ; tels étoient le jour du sacrifice aux mânes, celui des lémuries, des fêtes latines et des saturnales, le lendemain des volcanales, le quatrième avant les nones d'octobre, le sixième des ides de novembre, les nones de juillet, appelées caprotines, le quatrième avant les nones d'août, à cause de la défaite de Cannes, et les ides de mars, par les créatures de Jules-César.

On juge bien qu'outre ces *jours-là* il y en avoit d'autres que chacun estimoit *malheureux* par rapport à soi-même. Auguste n'entreprenoit rien d'important le jour des nones ; et quantité de particuliers avoient une folie pareille sur le quatrième des kalendes, des nones et des ides.

Plusieurs observations historiques, superstitieusement

recueillies, ont contribué à favoriser, avec tant d'autres erreurs, celle des *jours heureux et malheureux*. Joseph remarque que le temple de Salomon avoit été brûlé par les Babyloniens, le 8 septembre, et qu'il le fut une seconde fois, au même *jour* et au même mois, par Titus. Émilias Probus débite que Timoléon-le-Corinthien gagna toutes ses victoires le *jour* de sa naissance.

Aux exemples tirés de l'antiquité, on en joint d'autres puisés dans l'histoire moderne. On prétend que Charles-Quint fut comblé de toutes ses prospérités le *jour* de S. Mathias. Henri III, nous dit-on, fut élu roi de Pologne, et ensuite roi de France, le jour de la Pentecôte, qui étoit aussi celui de sa naissance. Le pape Sixte-Quint aimoit le mercredi sur tous les *jours* de la semaine, parce qu'il prétendoit que c'étoit le *jour* de sa naissance, de sa promotion au cardinalat, de son élection à la papauté, et de son couronnement. Louis XIII assuroit que tout lui réussissoit le vendredi. Henri VII, roi d'Angleterre, étoit attaché au samedi, comme au *jour* de tous les bonheurs qu'il avoit éprouvés.

Mais rien ne seroit si facile que d'apporter encore un plus grand nombre de faits qui prouveroient l'indifférence des *jours* pour la bonne ou mauvaise fortune, s'il s'agissoit de combattre par des exemples des préventions superstitieuses, contraires au bon sens et à la raison. On remarque, dit Dion-Cassius, que Pompée fut assassiné en Égypte le même *jour* qu'il avoit autrefois triomphé des Pirates et de Mithridate; et l'on ajoutoit encore que c'étoit celui de sa naissance. Le même *jour*, dit Guichardin, que Léon X fut sacré, avec une pompe merveilleuse, il avoit été fait misérablement prisonnier un an auparavant. Reconnaissons donc, avec un ancien, qu'une même journée nous peut être également heureuse ou malheureuse, et que ceux conséquemment qui se sont moqués du choix superstitieux de certains *jours* ont eu par là un grand avantage pour le succès de leurs entreprises sur ceux qui ont été assez crédules pour s'y assujétir.

Alexandre-le-Grand, bien instruit sur ce point par Aristote, son précepteur, se moqua spirituellement de

quelques-uns de ses capitaines qui lui représentoient, sur le bord du Gronique, que jamais les rois de Macédoine ne mettoient leurs armées en campagne au mois de juin, et qu'il devoit craindre le mauvais augure qu'on pouvoit tirer, s'il négligeoit de suivre l'ancien usage. « Il faut » bien y remédier, répondit-il en souriant; et j'ordonne » aussi, pour cela, que ce juin, que l'on craint tant, soit » nommé le second mois de mai. » Il sut encore insister si adroitement auprès de la Sybille du temple de Delphes, qui lui refusoit de consulter le dieu un *jour* réputé *malheureux*, qu'elle lui dit enfin, en cédant à ses instances, qu'il vouloit faire paroître, jusque sur le seuil du temple de Delphes qu'il étoit invincible. « Cet oracle me suffit, » repartit agréablement Alexandre; je n'en peux recevoir » de plus clairs ni de plus favorables. »

C'est sur le même ton que Lucullus répondit à ceux qui tâchoient de le dissuader de combattre contre Tigrane aux nones d'octobre, parce qu'à pareil *jour* l'armée de Cépion fut taillée en pièces par les Cimbres; et moi, dit-il, je vais le rendre de bon augure pour les Romains. Il attaqua le roi d'Arménie et le vainquit.

Dion de Syracuse se conduisit de même vis-à-vis de Denis de Syracuse; il lui livra la bataille le *jour* d'une éclipse de lune, qui étoit réputé un *jour* funeste, et remporta la victoire.

Quoique la distinction des *jours heureux et malheureux* paroisse présentement aussi absurde qu'elle l'est en effet, je doute fort que tous les hommes en soient également désabusés : quand je considère, d'un côté, tant de choses propres à nourrir cette erreur, qui sont toujours en usage, et que, de l'autre, je vois régner dans la cour des monarques, chez les grands, comme parmi le petit peuple, des opinions aussi puériles, aussi superstitieuses que celle-là, et qui même y ont un très-grand rapport, je crois alors fermement que, dans tous les siècles et dans tous les lieux, la superstition a des droits qui peuvent bien changer de forme, mais qui ne seront jamais détruits.

Il y a dans le mercure de juin 1688 un discours contre la superstition populaire des *jours heureux et malheureux* : cela n'est pas étonnant; mais le singulier, c'est que ce

discours est de François Malaval, fameux écrivain mystique, qui donna dans toutes les extravagances du mysticisme. L'esprit humain, tantôt sage, tantôt fou, adopte et met également pêle-mêle l'erreur et la vérité. Ce Malaval devint aveugle à neuf mois, et mourut en 1719, à quatre-vingt-deux ans.

(M. de JAUCOURT.)

JUDICIEUX.

QUI marque du jugement, de l'expérience et du bon sens. On entend plus de choses ingénieuses et délicates que de choses sensées et judicieuses. Il n'importe de plaire qu'aux hommes judicieux ; c'est leur autorité qui entraîne l'approbation des contemporains, et ce sont leurs jugemens que l'avenir ratifie. Un trait ingénieux amuse en conversation ; mais il n'y a que le mot judicieux qui se soutienne par écrit.

(ANONYME.)

J U G E.

MAGISTRAT constitué par le souverain pour rendre la justice, en son nom, à ceux qui lui sont soumis.

Comme nous ne sommes que trop exposés à céder aux influences de la passion quand il s'agit de nos intérêts, on trouva bon, lorsque plusieurs familles se furent jointes ensemble dans le même lieu, d'établir des *juges*, et de les revêtir du pouvoir de venger ceux qui auroient été offensés; de sorte que tous les autres membres de la communauté furent privés de la liberté qu'ils tenoient des mains de la nature; mais ce fut pour conserver la sûreté de leurs personnes et de leurs propriétés. Ensuite on tâcha de remédier à ce que l'intrigue ou l'amitié, l'amour ou la haine, pourroient causer de partialité dans l'esprit des *juges* qu'on avoit nommés. On fit, à ce sujet, des lois qui réglèrent la manière d'avoir satisfaction des injures, et la satisfaction que chaque injure exigeoit. Les *juges* furent, par ce moyen, soumis aux lois; on lia leurs mains après leur avoir bandé les yeux pour les empêcher de favoriser personne: c'est pourquoi, selon le style de la jurisprudence, ils doivent *dire droit*, et non pas *faire droit*. Ils ne sont pas les arbitres, mais les interprètes et les défenseurs des lois. Qu'ils prennent donc garde de changer le sens de la loi, sous prétexte d'y suppléer: les jugemens arbitraires coupent le nerf aux lois, et ne leur laissent que la parole, pour m'exprimer comme le chancelier Bacon.

Si c'est une iniquité de vouloir rétrécir les limites de son voisin, quelle iniquité seroit-ce que de transporter despotiquement la possession et la propriété des domaines d'autrui en des mains étrangères! Une sentence injuste, émanée arbitrairement, est un attentat contre la loi plus fort que tous les faits des particuliers qui la violent; c'est corrompre les propres sources de la justice; c'est le crime des faux monnoyeurs, qui attaque le prince et le peuple.

Personne n'ignore en quoi consistent les autres devoirs des *juges*, et je suis dispensé d'entrer dans ce détail. Je remarquerai

remarquerai seulement que le *juge* ayant rapport avec le souverain ou le gouvernement, avec les plaideurs, avec les avocats, avec les subalternes de la justice, ce sont autant d'espèces de devoirs différens qu'il doit remplir. Quant aux parties, il peut les blesser, ou par des arrêts injustes et précipités, ou par de longs délais. Dans les états où règne la vénalité des charges de judicature, le devoir des juges est de rendre promptement la justice; leur métier, dit la Bruyère, est de la différer.

Un *juge*, prévenu d'inclination en faveur d'une partie, devroit la porter à un accommodement, plutôt que d'entreprendre de la juger. J'ai lu, dans Diogène Laërce, que Chilon se fit récuser dans une affaire, ne voulant ni opiner contre la loi, ni décider contre l'amitié.

Que le *juge* sur-tout réprime la violence, et s'oppose à la fraude qu'il découvre; elle fuit dès que l'honnête homme la voit. S'il craint que l'iniquité puisse prévaloir; s'il la soupçonne appuyée du crédit, ou déguisée par les détours de la chicane, c'est à lui de contre-balancer ces sortes de malversations, et d'agir de son autorité pour mieux faire triompher l'innocence.

En deux mots, « le devoir d'un *juge* est de ne point » perdre de vue qu'il est homme; qu'il ne lui est pas » permis d'excéder sa commission; que non seulement » la puissance lui est donnée, mais encore la confiance » publique; qu'il doit toujours faire une attention sérieuse, non pas à ce qu'il veut, mais à ce que la loi, » la justice et la religion, lui commandent. » C'est Cicéron qui parle ainsi dans son oraison pour Cluentius, et je ne pouvois pas supprimer un si beau passage.

Dans le premier âge du monde, les pères faisoient chacun la fonction de *juges* dans leur famille; lorsqu'on eut établi une puissance souveraine sur chaque nation, les rois et autres princes souverains furent chargés de rendre la justice; ils la rendent encore en personne dans leurs conseils et dans leurs parlemens; mais, ne pouvant expédier par eux-mêmes toutes les affaires, ils ont établi des *juges*, sur lesquels ils se sont déchargés d'une partie de ce soin.

exactement, à se déterminer pour le côté qui emporte la balance.

Les personnes qui ont le plus d'esprit et le plus de mémoire, n'ont pas toujours le *jugement* le plus solide et le plus profond : j'entends par esprit l'art de joindre promptement les idées, de les varier, d'en faire des tableaux qui divertissent et frappent l'imagination. L'esprit, en ce sens, est satisfait de l'agrément de la peinture, sans s'embarasser des règles sévères du raisonnement. Le *jugement*, au contraire, travaille à approfondir les choses, à distinguer soigneusement une idée d'avec une autre, et à éviter qu'aucune ne lui fasse prendre le change.

Il est vrai que souvent le *jugement* n'émane pas de si bons principes ; les hommes, incapables du degré d'attention qui est requis dans une longue suite de gradations, ou de différer quelque temps à se déterminer, jettent les yeux dessus à vue de pays, et supposent, après un léger coup-d'œil, que les choses conviennent ou disconviennent entre elles.

Ceseroit la matière d'un grand ouvrage que d'examiner combien l'imperfection dans la faculté de distinguer les idées dépend d'une trop grande précipitation naturelle à certains tempéramens, de l'ignorance, du manque de pénétration, d'exercice, et d'attention du côté de l'entendement, de la grossièreté, des vices ou du défaut d'organes, etc. Mais il suffit de remarquer ici que c'est à se représenter nettement les idées, et à pouvoir les distinguer exactement les unes des autres, lorsqu'il règne entre elles quelque différence, que consiste en grande partie la justesse du *jugement*. Si l'esprit unit ou sépare les idées, selon qu'elles le sont dans la réalité, c'est un *jugement* droit. Heureux ceux qui réussissent à le former ! Plus heureux encore ceux que la nature a gratifiés de cette rare prérogative !

(M. de J A U C O U R T.)

J U S T E S S E.

C E mot, qu'on emploie également au propre et au figuré, désigne en général l'exactitude, la régularité, la précision. Il se dit au figuré en matière de langage, de pensées, d'esprit, de goût et de sentiment.

La *justesse* du langage consiste à s'exprimer en termes propres, choisis et liés ensemble, qui ne disent ni trop ni trop peu. Cette *justesse*, extrême dans le choix, l'union et l'arrangement des paroles, est essentielle aux sciences exactes ; mais dans celles de l'imagination, cette *justesse*, trop rigoureuse, affoiblit les pensées ; amortit le feu de l'esprit et dessèche le discours. Il faut oser à propos, surtout en poésie ; bannir cet esclavage scrupuleux, qui, par attachement à la *justesse* servile, ne laisse rien de libre, de naturel et de brillant. *Je l'aimais inconstant, qu'eussé-je fait fidèle !* est une inexactitude de langage à laquelle Racine devoit se livrer dès que la *justesse* de la pensée s'y trouvoit énergiquement peinte.

La *justesse* de la pensée consiste dans la vérité et la parfaite convenance au sujet ; et c'est ce qui fait la solide beauté du discours. Les pensées sont plus ou moins belles, selon qu'elles sont plus ou moins conformes à leur objet. La conformité entière fait la *justesse* de la pensée, de sorte qu'une pensée juste est, à proprement parler, une pensée vraie de tous les côtés et dans tous les jours qu'on la peut regarder. Le père Bouhours n'a pas eu tort de donner pour exemple de cette *justesse* l'épigramme d'Ausone sur Didon, et qui a été très-heureusement rendue dans notre langue :

Pauvre Didon, où t'a réduite
De tes maris le triste sort ;
L'un en mourant cause ta fuite,
L'autre en fuyant cause ta mort.

Une pensée qui manque de *justesse* est fautive ; mais quelquefois ce défaut de *justesse* vient plus de l'expression qui est vicieuse que de la fausseté de l'idée. On est exposé à ce défaut dans les vers, parce que la servitude de la rime

ôte souvent l'usage du terme propre pour en faire adopter un autre qui ne rend pas exactement l'idée. Tous les mots qui passent pour synonymes ne le sont pas dans toutes les occasions.

La *justesse* d'esprit fait démêler le juste rapport que les choses ont ensemble : la *justesse* de goût et de sentiment fait sentir tout ce qu'il y a de fin et d'exact dans le tour , dans le choix d'une pensée et dans celui de l'expression.

C'est un des plus heureux présens que la nature puisse faire à l'homme que la *justesse* d'esprit et de goût ; c'est à elle seule qu'il en faut rendre grâces. Cependant lorsque la nature ne nous a pas absolument refusé ce don , nous pouvons le faire germer et l'étendre beaucoup par l'entretien fréquent des personnes , et par la lecture assidue des auteurs en qui domine cet heureux talent.

(M. de J A U C O U R T .)

JUSTICE.

La *justice* est une des quatre vertus cardinales : on la définit, en droit, une volonté ferme et constante de rendre à chacun ce qui lui appartient.

Le terme de *justice* se prend aussi pour la pratique de cette vertu ; quelquefois il signifie bon droit et raison ; en d'autres occasions, il signifie le pouvoir de faire droit à chacun, ou l'administration de ce pouvoir.

Quelquefois encore *justice* signifie le tribunal où l'on juge les parties, et souvent la *justice* est prise pour les officiers qui la rendent.

Dans les siècles les moins éclairés et les plus corrompus, il y a toujours eu des hommes vertueux qui ont conservé dans le cœur l'amour de la *justice* et qui ont pratiqué cette vertu. Les sages et les philosophes en ont donné des préceptes et des exemples.

Mais, soit que les lumières de la raison ne soient pas également étendues dans tous les hommes, soit que la pente naturelle qu'ils ont pour la plupart au vice étouffe en eux la voix de la raison, il a fallu employer l'autorité et la force pour les obliger de vivre honnêtement, de n'offenser personne et de rendre à chacun ce qui lui appartient.

Dans les premiers temps de la loi naturelle, la *justice* étoit exercée sans aucun appareil par chaque père de famille, sur ses femmes, enfans et petits enfans, et sur ses serviteurs. Lui seul avoit sur eux le droit de correction : sa puissance alloit jusqu'au droit de vie et de mort ; chaque famille formoit comme un peuple séparé, dont le chef étoit tout à la fois le père, le roi et le juge.

Mais bientôt, chez plusieurs nations, on éleva une puissance souveraine au dessus de celle des pères ; alors ceux-ci cessèrent d'être juges absolus comme ils l'étoient auparavant à tous égards. Il leur resta néanmoins toujours une espèce de *justice* domestique, mais qui fut bornée au droit de correction plus ou moins étendu, selon l'usage de chaque peuple.

Pour ce qui est de la *justice* publique, elle a toujours

été regardée comme un attribut du souverain ; il doit la *justice* à ses sujets, et elle ne peut être rendue que par le prince même ou par ceux sur lesquels il se décharge d'une partie de cette noble et pénible fonction.

L'auteur du *Four et Contre* cite cet exemple d'amour d'un roi pour la *justice*, tiré de l'histoire d'Angleterre. Un des domestiques du prince Henri, fils aîné d'Henri IV, avoit été accusé au banc du roi, et saisi par ordre de ce tribunal. Le prince, qui aimoit beaucoup ce domestique, regarda cette entreprise comme un manque de respect pour sa personne ; et, n'ayant que trop de flatteurs autour de lui qui enflammèrent encore son ressentiment par leurs conseils, il se rendit lui-même au siège de la *justice*, où, se présentant d'un air furieux, il donna ordre aux officiers de rendre sur-le-champ la liberté à son domestique. La crainte fit baisser les yeux à tous ceux qui l'entendirent, et leur ôta l'envie de répondre. Il n'y eut que le lord, chef de *justice*, nommé sir Willam Gascoigne, qui se leva sans aucune marque d'étonnement, et qui exhorta le prince à se soumettre aux anciennes lois du royaume, ou du moins, lui dit-il : « Si vous êtes résolu » de sauver, votre domestique des rigueurs de la loi, » adressez-vous au roi votre père, et demandez-lui grâce » pour le coupable ; c'est le seul moyen de satisfaire » votre inclination sans donner atteinte aux lois et sans » blesser la *justice* ». Ce sage discours fit si peu d'impression sur le jeune prince, qu'ayant renouvelé ses ordres avec la même chaleur, il protesta que, si l'on différoit un moment à les suivre, il alloit employer la violence. Le lord, chef de *justice*, qui le vit disposé sérieusement à l'exécution de cette menace, leva la voix avec beaucoup de fermeté et de présence d'esprit, et lui commanda, en vertu de l'obéissance qu'il devoit à l'autorité royale, non seulement de laisser le prisonnier, mais de se retirer à l'instant de la cour, dont il troubloit les exercices par des procédés si violens. C'étoit attiser le feu et souffler sur la flamme. La colère du prince éclata d'une manière terrible ; et, montant au comble, elle le porta à s'approcher furieusement du juge, qu'il crut peut-être épouvanter par ce mouvement. Mais sir Willam, se rendant maître de

tous ses sens , soutint merveilleusement la majesté d'un siège sur lequel il représentoit le roi. Prince , s'écria-t-il d'une voix ferme , je tiens ici la place de votre souverain seigneur et de votre père ; vous lui devez une double obéissance à ces deux titres. Je vous ordonne , en son nom , de renoncer à votre dessein , et de donner désormais un meilleur exemple à ceux qui doivent être un jour vos sujets ; et , pour réparer la désobéissance et le mépris que vous venez de marquer pour la loi , vous vous rendrez vous-même , à ce moment , dans la prison , où je vous enjoins de demeurer jusqu'à ce que le roi votre père vous fasse déclarer sa volonté. La gravité du juge et la force de la vérité produisirent l'effet d'un coup de foudre. Le prince en fut si frappé que , remettant aussitôt son épée à ceux qui l'accompagnoient , il fit une profonde révérence au lord , chef de *justice* , et , sans repliquer un seul mot , il se rendit droit à la prison du même tribunal. Les gens de sa suite allèrent aussitôt faire ce rapport au roi , et ne manquèrent point d'y joindre toutes les plaintes qui pouvoient le prévenir contre sir Willam. Ce sage monarque se fit expliquer jusqu'aux moindres circonstances : ensuite il parut rêver un moment ; mais , levant tout-à-coup les yeux et les mains au ciel , il s'écria , dans une espèce de transport : « O dieu ! » quelle reconnoissance ne dois-je pas à ta bonté ! Tu » m'as donc fait présent d'un juge qui ne craint pas » d'exercer la *justice* , et d'un fils qui non seulement » sait obéir , mais qui a la force de sacrifier sa colère » à l'obéissance. »

Le gulistan nous offre ce trait admirable d'un sultan , persuadé qu'une grace accordée à un criminel est une injustice envers le public. Un Arabe étoit venu se jeter à ses genoux pour se plaindre des violences que deux inconnus exerçoient dans sa maison. Le sultan s'y transporta aussitôt ; et , après avoir fait éteindre les lumières , saisir les criminels , et envelopper leurs têtes d'un manteau , il commande qu'on les poignarde. L'exécution faite , le sultan fait rallumer les flambeaux , considère les corps de ces criminels , lève les mains et rend grâces à Dieu. » Quelle faveur , lui dit son visir , avez-vous donc reçue du ciel ?

» Visir, répond le sultan, j'ai cru mes fils auteurs de ces
» violences; c'est pourquoi j'ai voulu qu'on éteignît les
» flambeaux, qu'on couvrit d'un manteau le visage de ces
» malheureux: j'ai craint que la tendresse paternelle ne
» me fit manquer à la *justice* que je dois à mes sujets.
» Juge si je dois remercier le ciel, maintenant que je me
» trouve juste sans être parricide. »

L'aïeule de Jean Desmarets, assassiné par le seigneur de Talart, s'étant jetée aux pieds de François I^{er} pour lui demander *justice* de l'assassin de son fils: « Relevez-vous, » lui dit le roi, il n'est pas nécessaire de se mettre à genoux pour me demander *justice*; je la dois à tous mes » sujets: à la bonne heure si c'étoit pour demander grace. » Le crime fut puni, et Talart eut la tête coupée aux halles de Paris.

(M. BOUCHER D'ARGIS.)

K

K A L E M B O U R.

Ou calembour; c'est l'abus que l'on fait d'un mot susceptible de plusieurs interprétations, tel que le mot *pièce* qui s'emploie de tant de manières : pièce de théâtre, pièces de plain-pied, pièces de vin, etc. Par exemple, en disant qu'on doit donner à la comédie une fort jolie pièce de deux sous, on fera de ce mot l'abus que nous appelons *kalembour*. C'est dans ce style que le sieur Devaux de Caros écrivit, en 1630, l'histoire de sa mie de pain mollet; que de nos jours on a donné celle du bacha Bilboquet, qui avoit des bras de mer; et nous citerons encore pour des modèles la lettre du sieur, du scieur, de bois flotté à madame la comtesse Tation, la contestation, et la tragédie de Vercingentorix.

Les amateurs sévères veulent que le *kalembour* puisse s'écrire, et que l'orthographe n'en souffre pas. Ils assurent qu'alors il est plus exact; mais comme ce n'est point un genre, qu'il trouve mieux sa place dans la conversation que dans un ouvrage, et que vraisemblablement nous avons parlé long-temps avant que de savoir écrire, c'est bien assez pour le *kalembour* de ne pas choquer l'oreille. D'ailleurs, s'il n'est ni gai ni piquant, il aura beau être exact, ce ne sera jamais qu'une sottise très-exactement dégoûtante; au lieu qu'il est toujours sûr de son effet, même en dépit de l'orthographe, lorsqu'il est assaisonné de quelque sel, ou qu'il présente à l'esprit quelque contraste vraiment plaisant. Il falloit être de bien mauvaise humeur pour condamner ces deux vers qui sont dans la bouche de Vercingentorix :

Je sus, comme un cochon, résister à leurs armes;
Et je pus, comme un bouc, dissiper vos alarmes.

Ceci est exécration, disoit-on à l'auteur, vous écrivez *je sus* et *je pus* avec un *s* à la fin; il faudroit qu'on pût *y*

mettre un *e* pour que le *kalembour* fût exact ; celui-ci répondit au censeur : Eh bien ! monsieur, je ne vous empêche point d'y mettre votre nez pour un *e*.

Cette dernière tournure diffère de celle que nous avons indiquée d'abord : aussi le *kalembour* se présente-t-il de bien des manières ; tantôt c'est une question : par exemple, *Savez-vous quels sont les ouvriers avec qui l'on s'arrange le mieux ? — Non. — Eh bien ! ce sont les perruquiers, parce qu'ils sont tout-à-fait accommodans.* Quelquefois c'est une pantomime ; tel est celui d'un musicien qui, fatigué de ce qu'on lui demandoit pour la quatrième fois un autre air que celui qu'il jouoit, finit par aller ouvrir la fenêtre. Tantôt il présente une idée qui, avec l'apparence du sens commun, est cependant assez obscure pour obliger d'en demander l'explication. C'est un jeu auquel les plus fins sont attrapés, pourvu que le moment soit bien saisi. Par exemple : *Comment trouvez-vous ce thé-là ? Savez-vous que c'est monsieur. qui me l'a fait venir de Hollande ? — Ah ! ah ! je croyois que c'étoit monsieur le duc de qui vous l'avoit donné. — Pourquoi ? — Parce qu'on dit dans le monde qu'il a beaucoup de bonté pour vous.* Tantôt l'idée du *kalembour* n'a pas l'ombre du bon sens, mais alors il n'en est que plus plaisant, parce qu'il transporte tout-à-coup l'imagination fort loin du sujet dont on parle, pour ne lui offrir ensuite qu'une puérilité. Marchons toujours avec l'exemple : *N'est-il pas cruel de voir que les hommes soient toujours cachés et dissimulés, et qu'on ne puisse jamais lire dans leur ame ! cela est affreux. Enfin, n'y a-t-il plus que les gens d'écurie qui soient vrais aujourd'hui ? — Comment ? — Sans doute, ils ne font point ordinairement un mystère de leur façon de penser, panser les chevaux.*

C'est toujours la manière d'amener et de placer le *kalembour* qui le rend plus ou moins plaisant : par exemple, ce seroit une platitude bien froide de dire : *Cet homme-là mérite d'être cru, il ne faut pas le cuire ;* mais on sera sûr de faire rire avec la même équivoque, en supposant un homme condamné à être brûlé, qui, au moment où l'on va mettre le feu au bûcher, veut parler encore pour sa justification, et en admettant un interlocuteur qui lui adresse

cés mots : *Wa, mon ami, ce que tu dis-là et rien c'est la même chose, tu ne seras plus cru.*

Le *kalembour* devient aussi plus piquant par des circonstances que le hasard seul peut amener : par exemple, un officier de marine faisoit à table un fort long récit d'une tempête qu'il avoit essuyée vingt ans auparavant : *Enfin*, dit-il, *nous jetâmes l'ancre, et nous donnâmes de nos nouvelles : Vous aviez donc perdu la tête tout-à-fait*, reprit quelqu'un, *puisque, voulant donner de vos nouvelles, vous aviez commencé par jeter l'encre.*

Voilà ceux que les dissertateurs et ces conteurs ne pardonnent pas, ainsi que les prétendus beaux esprits, parce qu'alors on les abandonne pour rire, et qu'on n'y revient plus. Le *kalembour*, employé de cette manière, seroit une arme défensive assez utile en société ; mais de quoi n'abuse-t-on pas ? On en a fait quelquefois une arme très-offensive : tel est ce mot fameux de Molière, au parterre, le jour que le premier président de Harlai, qu'on croyoit reconnoître dans Tartuffe, en fit suspendre la représentation : *Messieurs, nous comptions avoir l'honneur de vous donner aujourd'hui Tartuffe, mais M. le premier président ne veut pas qu'on le joue.* Telle est encore cette repartie amère d'un homme à une femme qui lui demandoit pourquoy il la considéroit si attentivement : *Je vous regarde, madame*, répondit-il, *mais je ne vous considère pas.*

Il y a une remarque assez singulière à faire sur ceux qui écoutent un *kalembour* ; c'est que le premier qui le devine le trouve toujours excellent, et les autres plus ou moins mauvais, à raison du temps qu'ils ont mis à le deviner, ou du nombre de personnes qui l'ont entendu avant eux ; car, dans le monde moral, c'est l'amour propre qui règle nos jugemens.

Il paroît qu'il n'y a point de langue ou morte ou vivante qui prête plus au *kalembour* que la française. Les Français en font tous les jours sans qu'ils s'en aperçoivent ; mais les étrangers sur-tout y sont pris à chaque instant : on connoît celui de cet Anglais qui trouvoit ses bottes trop équitables, trop justes, et qui croyoit parler plus honnêtement, en disant qu'il revenoit du *dévoïement* de Saint-Germain, au lieu de la foire Saint-Germain. Au reste, toutes les langues

du monde fournissent nécessairement une ample matière aux équivoques : la nature est si riche , nous sommes renués par tant de causes , que notre articulation ne peut suffire à distinguer les nuances que nos yeux et notre esprit peuvent apercevoir ; ainsi les *kalembours* doivent être aussi anciens que les hommes. Si nous voulions parler ici des doutes et de l'obscurité que des rapports de mots ont jetés dans l'histoire ancienne, des changemens et des malheurs qui ne sont arrivés que faute de s'entendre, nous trouverions moyen de donner quelque importance au *kalembour*, et de remonter peut-être à l'origine de l'antipathie qui existe entre la philosophie et lui ; mais nous nous contenterons d'ajouter qu'il faudroit avoir bien de la rancune pour le bannir absolument de la société , aujourd'hui que nous sommes assez éclairés pour qu'il ne puisse plus nous donner que matière à rire.

Les *kalembours* sont de toute antiquité. Dans toutes les langues on a joué sur les mots. Cicéron lui-même en a donné l'exemple plus d'une fois ; et Boileau , en proscrivant les pointes , ne défend pas à la gaieté d'en faire quelquefois usage. Mais il observe , avec tous les gens de goût , que rien n'étant plus aisé ni plus frivole que cette espèce de débauche d'esprit , il ne faut se la permettre que très-rarement et avec beaucoup de réserve.

(A N O N Y M E .)

L

LABORIEUX.

L'HOMME *laborieux* est celui qui aime et qui soutient le travail. Montrez un prix , excitez l'émulation , et tous les hommes aimeront le travail , tous se rendront capables de le soutenir. Des taxes sur l'industrie ont plongé les Espagnols dans la paresse où ils croupissent encore , et quelquefois la superstition met la paresse en honneur. Sous le joug du despotisme , les peuples cessent d'être *laborieux* , parce que les propriétés sont incertaines. Si l'amour de la patrie , l'honneur , l'amour des lois , avoient été les ressorts d'un gouvernement , et que , par la corruption des législateurs , ou par la conquête de l'étranger , ces ressorts eussent été détruits , il faudroit peut-être bien du temps pour que la cupidité et le desir du bien-être physique rendissent les hommes *laborieux*. Quand on offre de l'argent aux Péruviens pour les faire travailler , ils répondent : *Je n'ai pas faim*. Ce peuple , qui conserve encore quelque souvenir de la gloire et du bonheur de ses ancêtres , privé aujourd'hui , dans sa patrie , des honneurs , des emplois , des avantages de la société , se borne aux besoins de la nature : la paresse est la consolation des hommes à qui le travail ne promet pas l'espèce de biens qu'ils desirent.

Laborieux se dit des ouvrages qui demandent plus de travail que de génie. On dit aussi des recherches *laborieuses*.

(ANONYME.)

LACHE, POLTRON.

L'HOMME *lâche* est l'opposé du brave : dans ce sens, le mot *lâche* est synonyme à *vil* et *honteux*. On dit c'est un *lâche* ; il a fait une action *lâche*.

Le *lâche* recule, le *poltron* n'ose avancer. Le premier ne se défend pas ; il manque de valeur. Le second n'attaque point ; il pêche par le courage. Il ne faut pas compter sur la résistance d'un *lâche* ni sur le secours d'un *poltron*.

La *lâcheté* est un vice, et la *poltronnerie* n'est qu'une foiblesse causée par la surprise du danger, et par l'amour que tout individu a pour sa conservation.

Celui qui a fait une *lâcheté* est communément plus méprisé que celui qui a fait une atrocité. On aime mieux inspirer de l'horreur que faire pitié. La trahison est peut-être la plus *lâche* de toutes les actions.

Un style est *lâche* lorsqu'il est chargé de mots inutiles, et que ceux qu'on a employés ne peignent point l'idée fortement.

(ANONYME.)

LAFARE.

L A F A R E. (*marquis de*)

CHARLES-AUGUSTE DE LAFARE, né en 1644, au château de Valgorge, en Vivarais, fut capitaine des gardes de *Monsieur* et de son fils, depuis régent du royaume. Il plut à ce prince par l'enjouement de son imagination, la délicatesse de son esprit et les agrémens de son caractère. Ses vers sont connus par le bon goût et la finesse de sentiment qui y règnent. Il lia l'amitié la plus étroite avec l'abbé de Chaulieu, et tous deux faisoient les délices de la bonne compagnie. Inspirés par leur esprit, par la déesse de Cythère et par le dieu du vin, ils chantoient délicatement dans les soupers du temple les éloges de ces deux divinités. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le talent du marquis de *Lafare* pour la poésie ne se développa qu'à près de soixante ans. « Ce fut, dit » M. de Voltaire, madame de Caylus, l'une des plus » aimables personnes de son siècle par sa beauté et par » son esprit, pour laquelle il fit ses premiers vers, et » peut-être les plus délicats qu'on ait de lui. »

M'abandonnant un jour à la tristesse,
Sans espérance et même sans desirs,
Je regrettai les sensibles plaisirs,
Dont la douceur enchantait ma jeunesse,
Sont-ils perdus, disois-je, sans retour ?
Et n'es-tu pas cruel, Amour,
Toi que j'ai fait, dès mon enfance,
Le maître de mes plus beaux jours,
D'en laisser terminer le cours
À l'ennuyeuse indifférence ?
Alors j'aperçus dans les airs
L'enfant maître de l'univers,
Qui, plein d'une joie inhumaine,
Me dit en souriant : Tircis, ne te plains plus,
Je vais mettre fin à ta peine ;
Je te promets un regard de Caylus.

Quoique M. de *Lafare* vécût dans le grand monde, il en connoissoit aussi bien que personne la frivolité et les erreurs. Voyez comme il en parle dans son ode sur la

Tome VI. T

campagne. Elle est pleine de réflexions d'un philosophe qui nous enchante par sa morale judicieuse.

Je vois sur des coteaux fertiles
Des troupeaux riches et nombreux ;
Ceux qui les gardent sont heureux ,
Et ceux qui les ont sont tranquilles.
S'ils ont à redouter les loups ,
Et si l'hiver vient les contraindre ,
Ce sont là tous les maux à craindre :
Il en est d'autres parmi nous.

Nous ne savons plus nous connoître ,
Nous contenir encore moins.
Heureux , nous faisons par nos soins ,
Tout ce qu'il faut pour ne pas l'être.
Notre cœur soumet notre esprit
Aux caprices de notre vie ;
En vain la raison se récrie ,
L'abus parle, tout y souscrit.

Ici, je rêve à quoi nos pères
Se bernoient dans les premiers temps :
Sages, modestes et conteus ,
Ils se refusoient aux chimères.
Leurs besoins étoient leurs objets ;
Leur travail étoit leur ressource ,
Et la vertu toujours la source
De leurs mœurs et de leurs projets.

Ils savoient à quoi la nature
A condamné tous les humains.
Ils ne devoient tous qu'à leurs mains
Leur vêtement, leur nourriture.
Ils ignoroient la volupté
Et la fausse délicatesse ,
Dont aujourd'hui notre mollesse
Se fait une félicité.

L'intérêt ni la vaine gloire
Ne dérangoient pas leur repos ;
Ils aimoient plus dans leurs héros
Une vertu qu'une victoire.
Ils ne connoissoient d'autre rang
Que celui que la vertu donne ;
Le mérite de la personne
Passeoit devant les droits du sang.

Heureux habitans de ces plaines,
 Qui vous bornez dans vos desirs,
 Si vous ignorez nos plaisirs,
 Vous ignorez aussi nos peines;
 Vous goûtez un bonheur si doux,
 Qu'il rappelle le temps d'Astrée.
 Enchanté de cette contrée,
 J'y reviendrai vivre avec vous.

Personne n'a mieux rendu que M. de *Lafare* le naturel, la tendresse, la délicatesse et l'élégante simplicité de Tibulle : témoin sa traduction de la première élégie de ce poète latin. Ceux qui la connoissent comme ceux qui ne la connoissent pas me sauront gré de la leur transcrire.

Que quelqu'autre, aux dépens de sa tranquillité,
 Amasse une immense richesse;
 Pour moi, de mes desirs la médiocrité
 Me livre entier à la paresse.
 Je suis content, pourvu que ma vigne et mes champs
 Ne trompent point mon espérance,
 Et que dans mon grenier et ma cave en tout temps
 Je retrouve un peu d'abondance.
 Je ne dédaigne point, pressant de l'aiguillon
 Du bœuf tardif la marche lente,
 De tracer quelquefois un fertile sillon;
 Quelquefois j'arrose une plante.
 Si le soir par hasard je trouve en mon chemin
 Un agneau laissé par sa mère,
 L'appelant doucement, je l'emporte en mon sein,
 Et je le rends à sa bergère.
 Je lave et purifie avec soin mes troupeaux,
 Pour me rendre Palès propice;
 Et lorsque la saison produit des fruits nouveaux,
 J'en fais à Pan un sacrifice.
 Je révère ces dieux et celui des confins,
 Et Cérès d'épis couronnée,
 Et, chez moi, du puissant protecteur des jardins
 La tête de fleurs est ornée.
 Et vous aussi, jadis d'un plus ample foyer
 O divinités tutélaires,
 Recevez de vos soins un plus foible loyer
 Et des offrandes plus légères.
 J'offrois une génisse; à présent un agneau
 Convient à mon peu de richesse;
 Autour de lui se rend de mon petit hameau
 Toute la rustique jeunesse,

Qui crie à haute voix : O dieux ! assistez-nous ,
 Acceptez les présents peu dignes
 Qu'humblement nous venons offrir à vos genoux ;
 Bénissez nos champs et nos vignes.
 La première liqueur qu'on versa pour les dieux
 Fut mise en des vases d'argile :
 Nos vases, comme au temps de nos premiers aïeux ,
 Ne sont que de terre fragile.
 O vous, loups ravisseurs, épargnez nos moutons ,
 Allez chercher dans nos prairies ,
 Pour y rassasier vos appétits gloutons ,
 De plus nombreuses bergeries.
 Je suis pauvre, et veux l'être, et ne souhaite pas
 Des grands l'importune abondance ;
 Peu de chose suffit à mes meilleurs repas ,
 Et mon lit est mon espérance.
 O qu'il est doux, pendant une orageuse nuit ,
 D'embrasser un objet aimable ,
 Et de se rendormir dans ses bras au doux bruit
 Que fait une pluie agréable !
 Qu'un tel bonheur m'arrive, et soit riche à bon droit
 Celui qui, bravant la furie
 De la mer et des vents, abandonne son toit.
 Pour moi, j'irai dans ma prairie
 Eviter, si je puis, la chaleur des étés ,
 A l'abri d'un bocage sombre ,
 Et sous un chêne assis à l'ombre ,
 Voir couler en rêvant les ruisseaux argentés.
 Ah ! périssent plutôt l'or et les diamans ,
 Que je cause la moindre alarme
 A ma douce maîtresse, et qu'à ses yeux charmans
 Mon absence coûte une larme !
 C'est à toi, Messala, d'aller de mers en mers
 Signaler ton nom par les armes :
 Je suis avec plaisir arrêté dans les fers
 D'une beauté pleine de charmes.
 Pour la gloire mon cœur ne peut former des vœux ;
 Oui, je consens, chère Délie ,
 D'être estimé de tous, foible et peu généreux ,
 Pour t'avoir consacré ma vie.
 Qu'avec toi le désert le plus inhabité
 A mes yeux paroitroit aimable !
 Qu'en tes bras sur la mousse en un mont écarté ,
 Mon sommeil seroit agréable !
 Sans le dieu des amours, sans ses douces faveurs ,
 Que le lit le plus magnifique
 Est souvent arrosé d'un déluge de pleurs !
 Car ni la broderie antique,

Ni l'or, ni le duvet, ni le doux bruit des eaux,
Ni le silence et la retraite,
N'ont assez de douceur pour assoupir les maux
Qui troublent une ame inquiète.
Celui-là porteroit, *Délie*, un cœur de fer,
Qui, pouvant jouir de ta vue,
S'en iroit, assuré de vaincre et triompher,
Chercher une terre inconnue.
Que je vive avec toi, que j'expire à tes yeux ;
Et puisse ma main défaillante
Serrer encor la tienne en mes derniers adieux !
Puisse encor ma bouche mourante
Recevoir tes baisers mêlés avec tes pleurs !
Car tu n'es point assez cruelle
Pour ne pas honorer par de vives douleurs
La mort de ton amant fidèle.
Il n'est jeune beauté qui, regardant ton deuil,
Ne sente émouvoir ses entrailles,
Qui n'en soit attendrie, et n'ait la larme à l'œil,
Au retour de mes funérailles.
Épargne toutefois l'or de tes blonds cheveux ;
C'est faire à mes mânes outrage
Qu'attenter à ton sein, l'objet de tous mes vœux,
Ou meurtrir un si beau visage.
En attendant, cueillons le fruit de nos amours,
Le temps qui fuit nous y convie ;
La mort trop tôt, hélas ! mettra fin pour toujours
Aux douceurs d'une telle vie.
La vieillesse s'avance, et nos ardens desirs
S'évanouiront à sa vue ;
Car il seroit honteux de pousser des soupirs
Avec une tête chenue.
C'est maintenant qu'il faut profiter des momens
Que *Vénus* propice nous donne,
Pendant qu'à nos plaisirs et nos amusemens
La jeunesse nous abandonne.
J'y veux être ton maître, et disciple à mon tour.
Loin de moi tambours et trompettes,
Allez porter ailleurs qu'en cet heureux séjour
Le bruit éclatant que vous faites.
De la richesse ainsi que de la pauvreté,
Exempt dans ma douce retraite,
J'y saurai bien jouir en pleine liberté
D'une félicité parfaite.

Les autres poésies du marquis de *Lafare* respirent cette liberté, cette négligence aimables, cet air riant et facile, cette finesse d'un courtisan ingénieux et délicat, que

Part tenteroit en vain d'imiter. Mais elles ont aussi les défauts de la nature livrée à elle-même; le style en est incorrect et sans précision. C'est l'amour, c'est Bacchus, plutôt qu'Apollon, qui inspiroient le marquis de *Lafare*. Les fruits de sa muse se trouvent à la suite des poésies de M. l'abbé de Chaulieu, son ami. Ces deux hommes étoient faits l'un pour l'autre; mêmes inclinations, même ardeur pour les plaisirs, même façon de penser, même génie. Il y avoit une parfaite sympathie dans tous leurs goûts, et même dans leurs défauts. Le marquis de *Lafare* mourut en 1712, à 68 ans. « *Lafare* » n'est plus, écrivoit l'abbé de Chaulieu à madame de » Bouillon; j'ai vu mettre le comble aux amertumes de » ma vie, par la mort du plus tendre et du plus fidèle » ami qui fût jamais. Pendant quarante ans la raison n'a » cessé d'approuver et de cimenter une union qu'un pen- » chant aveugle avoit commencée.

Outre ses poésies, on a de lui des mémoires et des réflexions sur les principaux événemens du règne de Louis XIV. Ils sont écrits avec beaucoup de sincérité et de liberté; mais cette liberté est quelquefois poussée trop loin. Le marquis de *Lafare*, qui, dans le commerce de la vie, étoit de la plus grande indulgence, n'a presque fait qu'une satire. Il étoit mécontent du gouvernement; il passoit sa vie dans une société qui se faisoit un mérite de condamner la cour: cette société fit d'un homme très-aimable un historien quelquefois très-injuste. A ce jugement, joignons celui qu'Atterburi, évêque de Rochester, portoit des mémoires de *Lafare*.

« Le tour en est aisé et naturel, et il y a un air de » vérité dans tout ce que l'auteur dit. Mais ce n'est pas » pourtant, selon moi, une main de maître. Il narre, » non en homme qui possède les règles de la bonne com- » position, mais en agréable convive. Je dis de son style » ce qu'il dit lui-même de sa figure: *Ma figure n'est pas » fort déplaisante, quoique je ne sois pas du nombre des » gens bien faits*. Quoiqu'il ne soit pas un écrivain du » premier ni même du second ordre, il est pourtant » amusant. . . . J'ai de la peine à lui passer ce qu'il dit » des belles jambes du chevalier de Rohan. On auroit

» plutôt attendu une pareille remarque de la part d'une
» dame galante ; et cela fait voir que le marquis étoit
» trop attentif à de pareilles bagatelles. Il le sent lui-
» même, car il s'excuse dans ce qui suit ; mais cette
» excuse prouve seulement combien son penchant à cet
» égard étoit puissant en lui, puisqu'il avoit assez de lu-
» mières pour apercevoir la faute, et que malgré cela
» il ne laissoit pas de la commettre. »

On a encore de lui les paroles d'un opéra, intitulé :
Panthée, que le duc d'Orléans mit en partie en musique.

Le célèbre Rousseau a consacré un sonnet, ou, si l'on
veut, une épigramme, à la gloire du marquis de *Lafare*.
Il a fait à son ami, dans cette épigramme, l'application
du vers si connu de l'anthologie :

Cantabam quidem ego : scribebat autem dius Homerus.

L'autre jour la cour du Parnasse
Fit assembler tous ses bureaux,
Pour juger, au rapport d'Horace,
Du prix de certains vers nouveaux.
Après maint arrêt toujours juste
Contre mille ouvrages divers,
Enfin le courtisan d'Auguste
Fit rapport de vos derniers vers.
Aussitôt le dieu du Permesse
Lui dit : Je connois cette pièce,
Je la fis en ce même endroit ;
L'amour avoit monté ma lyre,
Sa mère écoutoit sans rien dire,
Je chantois, *Lafare* écrivoit.

(*M. de Jaucourt.*)

LAFONTAINE.

JEAN DE LAFONTAINE, né à Château-Thierry en 1621, mort à Paris en 1695, âgé de soixante-quatorze ans.

Ses fables, où respirent le naturel, l'élégance et les graces, sont entre les mains de tout le monde; moins original dans ses contes, il a su cependant y faire passer une piquante naïveté et tout l'enjouement naturel aux Français.

« Il n'existe qu'un genre de poésie dans lequel un seul
» homme a si particulièrement excellé, que ce genre lui
» est resté en propre, et ne rappelle plus d'autre nom que
» le sien, tant il a éclipsé tous les autres. Nommer la
» fable, c'est nommer *Lafontaine*. Le genre et l'auteur ne
» sont plus qu'un. Ésope, Phèdre, Pilpay, Avienus,
» avoient fait des fables. Il vient et les prend toutes; et
» ces fables ne sont plus celles d'Ésope, de Phèdre, de
» Pilpay, d'Avienus : ce sont les fables de *Lafontaine*.

» Cet avantage est unique : il en a un autre presque
» aussi rare. Il a tellement imprimé son caractère à ses
» écrits, et ce caractère est si aimable, qu'il s'est fait des
» amis de tous ses lecteurs. On adore en lui cette *bonho-*
» *mie* devenue dans la postérité un de ses attributs dis-
» tinctifs, mot vulgaire ennobli en faveur de deux hommes
» rares, Henri IV et *Lafontaine*. Le *bon homme*, voilà le
» nom qui lui est resté, comme on dit, en parlant de
» Henri, *le bon roi*. Ces sortes de dénominations consa-
» crées par le temps, sont les titres les plus sûrs et les
» plus authentiques. Ils expriment l'opinion générale,
» comme les proverbes attestent l'expérience des siècles.

» On a dit que *Lafontaine* n'avoit rien inventé. Il a
» inventé sa manière d'écrire, et cette invention n'est pas
» devenue commune; elle lui est demeurée toute entière :
» il en a trouvé le secret et l'a gardé. Il n'a été dans
» son style ni imitateur ni imité : c'est-là son mérite.
» Comment s'en rendre compte? Il échappe à l'analyse
» qui peut faire valoir tant d'autres talens, et qui ne peut
» pas approcher du sien. Définit-on bien ce qui nous
» plaît? Peut-on discuter ce qui nous charme? Quand

» nous croirons avoir tout dit, le lecteur ouvrira *Lafontaine*, et se dira qu'il en a senti cent fois davantage; et
» peut-être si ce génie heureux et facile pouvoit lire ce
» que nous écrivons à sa louange, peut-être nous diroit-il,
» avec son ingénuité accoutumée : Vous vous donnez bien
» de la peine pour expliquer comment j'ai su plaire : il
» m'en coûtoit bien peu pour y parvenir.

» Son épitaphe, faite par lui-même, suffiroit pour nous
» en convaincre. C'est, à coup sûr, celle d'un homme
» heureux; mais qui croiroit que ce fût celle d'un poète?
» Ce pourroit être celle de Desyvetaux, poète voluptueux. Il partage sa vie en deux parts, *dormir et ne rien faire*. Ainsi ses ouvrages n'avoient été pour lui
» que des rêves agréables. O l'homme heureux que celui
» qui, en faisant de si belles choses, croyoit passer sa
» vie à *ne rien faire*!

» Ce seroit donc une entreprise mal entendue que
» celle d'analyser ses écrits; mais, heureusement, c'est
» toujours un plaisir de s'entretenir de lui. Ne cherchons
» point autre chose en nous occupant de cet écrivain en-
» chanteur, plus fait pour être goûté avec délices, que
» pour être admiré avec transport, à qui nul n'a ressem-
» blé dans sa manière de raconter, de donner de l'attrait
» à la morale, et de faire aimer le bon sens; sublime dans
» sa naïveté, et charmant dans sa négligence; homme
» modeste, qui a vécu sans éclat, en produisant des chef-
» d'œuvres, comme il vivoit avec retenue, en se livrant,
» dans ses contes, à toute la liberté de l'enjouement;
» homme d'une simplicité extraordinaire, qui sans doute
» ne pouvoit pas ignorer son talent, mais ne l'apprécioit
» pas; qui n'a jamais rien prétendu, rien envié, rien
» affecté, qui devoit être plus relu que célébré, et obtint
» plus de renommée que de récompenses; et qui peut-
» être, s'il étoit aujourd'hui témoin des honneurs qu'on
» lui rend tous les jours, seroit étonné de sa gloire, et
» auroit besoin qu'on lui révélât le secret de son mérite.

» Sa naissance fut placée près de celle de Molière,
» comme si la nature avoit pris plaisir à produire un
» même temps les deux esprits les plus originaux du
» siècle le plus fécond en grands hommes. Il avoit atteint

» l'âge de vingt-deux ans; et son talent pour la poésie,
» celui de tous qui est le plus prompt à se manifester,
» parce qu'il appartient plus à la nature et dépend moins
» de la réflexion, n'étoit pas encore soupçonné. C'est une
» tradition reçue qu'une ode de Malherbe, qu'on lut de-
» vant lui, fit jaillir les premières étincelles de ce feu qui
» dormoit. Le jeune homme parut frappé d'un sentiment
» nouveau : il sembloit qu'il eût attendu ce moment pour
» dire : Je suis poète ; il le fut dès lors en effet. C'étoit le
» temps où tout naissoit en France. Nourri de la lecture
» des auteurs anciens, il trouvoit peu de modèles dans
» ceux de son pays. Mais en avoit-il besoin ? Doué de
» facultés si heurcuses, mais peu porté à les interroger
» par une suite de cette indolence qu'il portoit dans tout,
» il falloit seulement une occasion qui l'instruisit de ce
» qu'il pouvoit. Quelques stances de Malherbe, en flattant
» son oreille, lui apprirent combien il étoit sensible au
» plaisir de l'harmonie. L'harmonie est la langue du
» poète : il sentit que c'étoit la sienne. La gaieté qu'il
» goûta dans Rabelais éveilla dans lui cet enjouement si
» vrai qui règne dans tout ce qu'il a écrit. Il aimoit à
» trouver dans Marot et dans Saint-Gelais des traces de
» cette naïveté dont lui-même devoit bientôt devenir le
» modèle. Les images pastorales et champêtres, prodigées dans d'Urfé, devoient plaire à cette ame douce,
» dont tous les goûts étoient si près de la nature. L'imagination de l'Arioste et du conteur Boccace avoit des
» rapports avec celle d'un homme singulièrement né pour
» raconter. Telles étoient alors les richesses de la littérature moderne, et tels étoient aussi les auteurs les plus
» familiers à *Lafontaine*. Ils furent ses favoris, mais non
» pas ses maîtres ; et quelle différence d'eux tous à lui !
» Je dirois aussi quelle distance, si je n'avois nommé
» l'Arioste, qu'une autre sorte de gloire, la richesse de
» l'invention et le sublime de la poésie, place dans son
» genre au premier rang. Mais, pour ce qui concerne l'art
» de narrer, le seul rapport sous lequel on puisse les rapprocher, leur manière est très-différente, sur-tout dans
» un point capital : l'Arioste a toujours l'air de se mou-
» quer le premier de ce qu'il dit ; *Lafontaine* semble

» toujours être dans la bonne foi. Aussi, dans tout ce qu'il
» emprunte, rien ne paroît être d'emprunt; et la pre-
» mière qualité qui nous frappe dans un homme qui n'in-
» venta rien, c'est l'originalité. »

Un homme très-recueilli en lui-même, se répandant peu au dehors, rempli et préoccupé de ses idées, presque toujours étranger à celles qui circulent autour de lui, doit demeurer tel que la nature l'a fait. S'il en a reçu un goût dominant, ce goût ne sera jamais affoibli ni partagé : tout ce qui sortira de ses mains aura un trait distinct et ineffaçable ; mais ceux qui le chercheront hors de son talent ne le retrouveront plus. Molière, si gai, si plaisant dans ses écrits, étoit triste dans la société. *Lafontaine*, ce conteur si aimable la plume à la main, n'étoit plus rien dans la conversation. De là ce mot, plein de sens, de madame de la Sablière : *En vérité, mon cher Lafontaine, vous seriez bien bête si vous n'aviez pas tant d'esprit; mot qui seroit tout aussi vrai en le retournant d'une manière plus sérieuse : « Vous n'auriez pas tant d'esprit si vous » n'étiez pas si bête »*. Ainsi tout est compensé, et toute perfection tient à des sacrifices. Pour être un peintre si vrai et si moral, il falloit que Molière fût porté à observer, et l'observation rend sérieux et triste. Pour s'intéresser si bonnement à Jeannot lapin et à Robin mouton, il falloit avoir ce caractère d'un enfant, qui, préoccupé de ses jeux, ne regarde pas autour de lui, et *Lafontaine* étoit distrait. C'est en s'amusant de son talent, en conversant avec ses bons amis, les animaux, qu'il parvenoit à charmer ses lecteurs, auxquels peut-être il ne songeoit guère : c'est par cette disposition qu'il devint un conteur si parfait. Il prétend, quelque part, que *Dieu mit au monde Adam le nomenclateur, lui disant : Te voilà : nomme*. On pourroit dire que *Dieu mit au monde Lafontaine le conteur, lui disant : Te voilà : conte*. Cet art de narrer, il l'appliqua tour-à-tour à deux genres differens, à l'apologue moral, qui a l'instruction pour but, et au conte plaisant, qui a pour objet que d'amuser. Il réussit au plus haut degré dans tous les deux. C'est le premier qui est le plus important, le plus parfait, et la principale gloire de *Lafontaine*. Quand *Lafontaine* puise dans Pilpay,

dans Avienus , et dans d'autres fabulistes moins connus, les récits qu'il emprunte, rectifiés pour le fond et la morale, et embellis de son style, forment souvent des résultats nouveaux qui suppléent chez lui le mérite de l'invention. On y remarque presque par-tout une raison supérieure: cet esprit, si simple et si naïf dans la narration, est très-juste et souvent même très-fin dans la pensée; car la simplicité du ton n'exclut point la finesse du sens; elle n'exclut que l'affectation de la finesse. Veut-on un exemple d'un éloge singulièrement délicat, et de l'allégorie la plus ingénieuse, lisez cette fable adressée à l'auteur du livre des *maximes*, au célèbre la Rochefoucault. Je la cite de préférence comme étant la seule qui appartienne notoirement à *Lafontaine*. Quoi de plus spirituellement imaginé, pour louer un livre d'une philosophie piquante, qui plaît même à ceux qu'il a censurés, que de le comparer au cristal d'une eau transparente où l'homme vain qui craint tous les miroirs qu'il n'a jamais trouvés assez flatteurs, aperçoit malgré lui ses traits tels qu'ils sont, dont il veut en vain s'éloigner, et vers laquelle il revient toujours? Peut-on louer avec plus d'esprit? Mais à quoi pensé-je? Me pardonnera-t-on de louer l'esprit dans *Lafontaine*? Quel homme fut jamais plus au dessus de ce que l'on appelle esprit? Oh! qu'il possédoit un don plus éminent et plus précieux! cet art d'intéresser pour tout ce qu'il raconte, en paroissant s'y intéresser si véritablement lui-même, ce charme singulier qui naît de l'illusion complète où il paroît être, et que vous partagez. Il a fondé, parmi les animaux, des monarchies et des républiques; il en a composé un monde nouveau, beaucoup plus moral que celui de Platon; il y habite sans cesse: et qui n'aimeroit à y habiter avec lui? Il en a réglé les rangs pour lesquels il a un respect profond dont il ne s'écarte jamais; il a transporté chez eux tous les titres et tout l'appareil de nos dignités; il donne au roi lion un louvre, une cour des pairs, un sceau royal, des officiers, des courtisans, des médecins; et, quand il nous représente le loup qui *daube au coucher du roi* son camarade absent, le renard, il est clair qu'il a assisté *au coucher*, et qu'il en revient pour nous conter ce qui s'est passé: c'est un art inconnu à tous les fabulistes. Ce sérieux

si plaisant ne l'abandonne jamais : jamais il ne manque aux puissances qu'il a établies : c'est toujours *nos seigneurs les ours , nos seigneurs les chevaux , sultan léopard , don coursier , et les parens du loup , gros messieurs qui l'ont fait apprendre à lire*. Ne voit-on pas qu'il vit avec eux, qu'il s'est fait leur concitoyen, leur ami, leur confident? Oui, sans doute, leur ami : il les aime, il entre dans tous leurs intérêts, il met la plus grande importance à leurs débats. Écoutez la belette et le lapin plaidant pour un terrier : est-il possible de mieux discuter une cause? Tout y est mis en usage, coutume, autorité, droit naturel, généalogie : on y invoque les dieux hospitaliers. C'est ainsi qu'il excite en nous ce rire de l'âme que feroit naître la vue d'un enfant heureux de peu de chose, ou gravement occupé de bagatelles. Ce sentiment doux, l'un de ceux qui nous font le plus chérir l'enfance, nous fait aussi aimer *Lafontaine*. Écoutez cette bonne vache se plaignant de l'ingratitude du maître qu'elle a nourri de son lait :

Enfin me voilà seule : il me laisse en un coin ,
 Sans herbe ; s'il vouloit encor me laisser paître !
 Mais je suis attachée ; et si j'eusse eu pour maître
 Un serpent , eût-il pu jamais pousser plus loin
 L'ingratitude ?

Est-ce qu'on ne plaint pas cette pauvre bête ? N'est-ce pas là ce qu'elle diroit si elle pouvoit dire quelque chose ?

La plupart de ses fables sont des scènes parfaites pour les caractères et le dialogue. Tartuffe parleroit-il mieux que le chat pris dans les filets, qui conjure le rat de le délivrer, l'assurant qu'il *l'aime comme ses yeux*, et qu'il étoit sorti pour *aller faire sa prière aux dieux, comme tout dévot chat en use les matins* ? Dans cette fable admirable des *Animaux malades de la peste*, quoi de plus parfait que la confession de l'âne ? Comme toutes les circonstances sont faites pour atténuer sa faute qu'il semble vouloir aggraver si bonnement !

En un pré de moines passant,
 La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
 Quelque diable aussi me poussant,
 Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Et ce cri qui s'élève :

Manger l'herbe d'autrui !

L'herbe d'autrui ! Comment tenir à ces traits-là ? On en citeroit mille de cette force. Mais il faut s'en rapporter au goût et à la mémoire de ceux qui aiment *Lafontaine* ; et qui ne l'aime pas ?

Patru vouloit détourner *Lafontaine* de faire des fables : il ne croyoit pas qu'on pût égaler en françois la brièveté de Phèdre. Je conviendrai que notre langue est plus lente dans sa marche que celle des Latins ; aussi *Lafontaine* ne s'est-il pas proposé d'être aussi court dans ses récits que le fabuliste de Rome ; il eût couru le risque de tomber dans la sécheresse. Mais avec bien plus de graces que lui, il n'a pas moins de précision, si l'on entend par un style précis celui dont on ne peut rien retrancher d'inutile, celui dont on ne peut rien ôter sans que l'ouvrage perde une beauté, et que le lecteur regrette un plaisir. Tel est le style de *Lafontaine* dans l'apologue, on n'y sent jamais de langueur, on n'y trouve jamais rien de vuide. Ce qu'il dit ne peut pas être dit en moins de mots, ou vous ne le diriez pas si bien. Cet inexprimable enchantement ne permet pas même à l'imagination de voir rien au-delà : c'est encore autre chose que la perfection. Car Phèdre y parvint dans plusieurs de ses fables : il est fini, il est irréprochable : on n'eût pas soupçonné le mieux, si *Lafontaine* n'eût pas écrit. Mais *Lafontaine !....* oh ! que la nature l'avoit bien traité ! aussi n'en a-t-elle pas fait un second.

Comment se fait-il que cet homme qui paroissoit si indifférent dans la société fût si sensible dans ses écrits ? A quel point il possède cette sensibilité, l'ame de tous les talens, non celle qui est vive, impétueuse, énergique, passionnée, et qui est faite pour la tragédie, l'épopée, pour tous les grands ouvrages de l'imagination ; mais cette sensibilité douce, naïve, attirante, qui convenoit si bien au genre d'écrire qu'il avoit choisi, qui se fait apercevoir à tout moment dans sa composition, toujours sans dessein, jamais sans effet, et qui donne à tout ce qu'il a écrit un attrait irrésistible. Quelle foule de sen-

timens aimables répandus par-tout ! Par-tout l'épanchement d'une ame pure et l'effusion d'un bon cœur. Avec quelle vérité pénétrante il parle des douceurs de la solitude et de celles de l'amitié ! Qui ne voudroit être l'ami d'un homme qui a fait la fable des *Deux Amis* ! Se lassera-t-on jamais de relire celle des *Deux Pigeons*, ce morceau dont l'impression est si délicieuse, à qui peut-être on donneroit la palme sur tous les autres, si parmi tant de chefs-d'œuvres on avoit la confiance de juger ou la force de choisir ? Qu'elle est belle cette fable ! qu'elle est touchante ! que ces deux pigeons sont un couple charmant ! quelle tendresse éloquente dans leurs adieux ! comme on s'intéresse aux aventures du pigeon voyageur ! quel plaisir dans leur réunion ! que de poésie dans leur histoire ! et lorsqu'ensuite le fabuliste finit par un retour sur lui-même, qu'il regrette et redemande les plaisirs qu'il a goûtés dans l'amour, quelle tendre mélancolie ! quelle besoin d'aimer. On croit entendre les soupirs de Tibulle.... Il ne faut pas louer *Lafontaine*, il faut le lire, le relire et le relire encore. Il en est de lui comme de la personne que l'on aime : en son absence, il semble qu'on aura mille choses à lui dire ; et quand on la voit, tout est absorbé dans un seul sentiment, dans le plaisir de la voir. On se répand en louanges sur *Lafontaine* ; et, dès qu'on le lit, tout ce qu'on voudroit dire est oublié : on le lit, et on jouit.

On lit avec plaisir ses lettres à mesdames de Bouillon, de Mazarin, et de la Sablière. Comment n'aimeroit-on pas à entendre causer *Lafontaine* dans toute la liberté du commerce épistolaire ? Il n'y a aucune de ses lettres où il n'ait inséré quelques vers. Il les aimoit tant, et les faisoit si aisément, qu'il n'a jamais rien écrit en prose sans y mêler de la poésie. Elle est là plus négligée que partout ailleurs ; mais on le reconnoît toujours au ton qui lui appartient, et à quelques vers heureux. En voici de très-jolis qui sont à la fin d'une lettre à madame de Bouillon, sœur de la duchesse de Mazarin :

Vous vous aimez en sœurs, cependant j'ai raison
D'éviter la comparaison.

L'or se peut partager, mais non pas la louange.
 Le plus grand orateur, quand ce seroit un ange,
 Ne contenteroit pas, en semblables desseins,
 Deux belles, deux héros, deux auteurs, ni deux saints.

Le plus aimable des écrivains fut encore le meilleur des hommes. Je ne prétends pas dire qu'il n'eût point les imperfections qui sont le partage de l'humanité; mais il n'eut aucun des vices qui en sont la honte, et il eut plusieurs des vertus qui en sont l'ornement. Ses contemporains nous ont transmis l'idée généralement reçue de la bonté de son caractère; non qu'ils nous en rapportent aucun trait frappant. Il paroît que c'étoit en lui une qualité habituelle et reconnue, qui se manifestoit en tout, sans se faire remarquer en rien. Qu'il devoit être bon celui qui a fait de si beaux ouvrages, et de qui la servante disoit qu'il étoit *plus bête que méchant*, et que *Dieu n'auroit jamais le courage de le damner!*

Sa candeur étoit égale à sa bonté. Il fut toujours, dans sa conduite et dans ses discours, aussi vrai, aussi naïf que dans ses écrits. Il paroît que la réflexion et la réserve, si nécessaires à la plupart des hommes, qui ont quelque chose à cacher, n'étoient guère faites pour cette ame toujours ouverte, dont les mouvemens étoient prompts, libres et honnêtes; pour cet homme qui seul pouvoit tout dire, parce qu'il n'avoit jamais l'intention d'offenser. Ce mot si connu *je prendrai le plus long*, auroit été dans la bouche de tout autre une impolitesse choquante. Il fait rire dans *Lafontaine*, qui ne songeoit qu'à dire bonnement combien il avoit envie de s'en aller.

Il réclame quelque part contre l'axiôme reçu, que tout homme est menteur. S'il en est un qui n'ait jamais menti, on croira volontiers que c'est *Lafontaine*. Cette ingénuité de mœurs et de paroles alloit si loin que ceux qui vivoient avec lui l'appeloient quelquefois *bêtise*, mot qu'on ne pouvoit se permettre sans conséquence qu'avec un homme de génie, mais qui prouve en même temps que les hommes en général ne jugent guère de l'esprit que sur les rapports qu'il peut avoir avec eux. L'esprit, sur chaque objet, dépend toujours du degré d'attention qu'on y apporte. Il n'en falloit pas beaucoup pour observer

observer toutes les petites convenances de la société; mais *Lafontaine*, accoutumé à la jouissance de ses idées, ou bien au plaisir de ne songer à rien, oublioit le plus souvent ces convenances; et cet oubli, on l'appeloit *bêtise*; s'il eût paru tenir le moins du monde à un sentiment de supériorité ou de mépris, il eût été sans excuse; mais chez lui c'étoit ou la préoccupation de son talent ou une insouciance invincible, et, grâces à la douceur de son caractère, elle pouvoit amuser quelquefois, et ne pouvoit jamais blesser.

Il étoit naturellement distrait; il n'est pas sans exemple qu'on ait cherché à le paroître. Il faut que certains hommes fassent grand cas de la singularité, puisqu'ils affectent même celle qui est un défaut.

S'il étoit si souvent seul au milieu de la société, il dût avoir fort peu de cet esprit de conversation, l'un des grands moyens de plaire, qui, s'il ne conduit pas à la renommée, a souvent mené à la fortune. Cet esprit n'est pas nécessaire à la gloire du talent, et même n'est pas toujours compatible avec le genre de ses travaux. Mais il ne faut pas non plus en prendre occasion de déprécier ceux qui l'ont possédé : c'est à coup sûr un avantage de plus. De grands écrivains ont mis dans leurs conversations les agrémens que l'on trouvoit dans leurs écrits; de grands écrivains ont manqué de cette heureuse faculté. Boileau, dans la société, étoit austère et brusque; Corneille embarrassé et silencieux; Racine et Fénelon pleins d'urbanité, de grâces et d'éloquence. Deux qualités sont essentielles pour briller dans un entretien, la disposition à s'intéresser à tout, et ce desir de plaire à tout le monde, où il entre nécessairement beaucoup de goût pour les jouissances de l'amour propre. *Lafontaine* n'avoit rien de tout cela, le fond de son caractère étant au contraire une profonde indifférence pour la plupart des objets qui occupent les hommes quand ils sont les uns avec les autres, et une grande prédilection pour les choses dont on peut jouir tout seul, comme la lecture, la campagne, la rêverie, ou ces jeux qui délassent un esprit souvent occupé, en ne lui demandant aucune action, ou le plaisir d'entendre de la musique. Tels étoient ses goûts, à ce qu'il nous apprend

lui-même; et cette manière d'être qui nous rend moins dépendant des autres a peut-être plus d'avantages que d'inconvéniens, et semble être fort près du bonheur.

Il falloit bien qu'on lui pardonnât la distraction qu'il portoit dans le monde, puisqu'elle s'étendoit jusque sur ses affaires domestiques : jamais homme n'en fut moins occupé. Cette négligence, qui détruisit par degrés sa médiocre fortune, tenoit à un grand désintéressement, qualité qui marque toujours une ame noble; mais elle étoit aussi la suite nécessaire d'une indolence qui lui étoit trop chère pour qu'il essayât de la surmonter. Une fois tous les ans il quittoit la capitale pour aller voir sa femme retirée à Château-Thierry, et là il vendoit une petite partie de son patrimoine, qu'il partageoit avec elle. C'est ainsi qu'il s'en alloit, comme il nous l'a dit, *mangeant le fonds avec le revenu.*

Il eut des amis parmi les gens de lettres, et ce furent tous ceux qui étoient comme lui les premiers écrivains de la nation. Jamais il ne se brouilla avec aucun d'eux; car comment se brouiller avec *Lafontaine*? Les libéralités de Louis XIV, prodiguées même aux étrangers, n'allèrent pas jusqu'à lui; il fut oublié, ainsi que Corneille : ni l'un ni l'autre n'étoient courtisans. Mais il eut des protecteurs à la cour, et même des bienfaiteurs, ce qui n'est pas toujours la même chose; et c'étoit ce qu'elle avoit de plus brillant, les Conti, les Vendôme, le duc de Bourgogne, ce digne élève de Fénélon. Mais, avouons-le à l'honneur d'un sexe qui peut-être doit avoir plus de bienfaisance que le nôtre, puisqu'il est plus porté à la pitié, ou qui du moins doit faire aimer davantage ses bienfaits, puisqu'il a plus de délicatesse : ce furent deux femmes à qui *Lafontaine* fut le plus redevable, madame de la Sablière et madame d'Hervart. Elles furent ses véritables bienfaitrices, ou plutôt, s'il est permis de se servir d'un terme que la bonté peut ennoblir, parce qu'elle ennoblit tout, elles se firent ses gouvernantes, et c'est ce qu'il lui falloit. *Lafontaine* n'avoit pas besoin d'argent : il falloit seulement qu'on le dispensât de songer à rien, si ce n'est à faire des fables et à s'amuser. C'étoit là le plus grand bien qu'on pût lui faire, et c'est celui qu'il trouva chez elles. Peut-être n'y a-t-il que les femmes

capables de cette manière d'obliger : elles savent aussi bien que nous, et quelquefois mieux, l'espèce de bonheur qui nous convient. Ainsi donc, grâces à deux femmes, *Lafontaine* fut aussi heureux qu'il pouvoit l'être. Cela fait plaisir à penser : il fut heureux ! tant de grands hommes ne l'ont pas été ! Il le fut par l'amitié.

Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur, etc.

Je me plais à croire qu'il songeoit à madame de la Sablière et à madame d'Hervart quand il fit ces vers, qui suffiroient seuls pour nous prouver que cet homme, si indifférent et si apathique sur la plupart des choses qui tourmentent les hommes, étoit bien loin de l'être pour l'amitié. Je sais qu'on a prétendu que les vers ne prouvent jamais rien que de l'imagination ; mais je persiste à croire qu'il y en a que le cœur seul a pu dicter ; et je le crois sur-tout quand je lis *Lafontaine*.

Il fut du très-petit nombre des écrivains plus véritablement heureux par leurs ouvrages que par leurs succès. Sans être insensible à la gloire, il ne paroît pas l'avoir trop recherchée, et d'ailleurs il n'étoit pas en lui d'avoir aucun desir assez vif pour que la privation pût devenir une peine. Plein d'une modestie vraie, de celle qui n'est pas et ne peut pas être l'ignorance de nos avantages, mais la disposition à n'en affecter aucun sur autrui, on ne voit pas qu'il ait jamais eu d'ennemis. Et comment en auroit-il eu ! sa simplicité extrême devoit calmer jusqu'à l'envie. Comme il sembloit ne prétendre rien ; on lui pardonnoit de mériter beaucoup. On sait que, dans un moment d'effusion, Molière disoit : *Nos beaux esprits n'effaceront pas le bon homme*. Il obtint les suffrages de l'académie avant Despréaux, qui obtint avant lui l'aveu de Louis XIV. La postérité, dans la distribution des rangs, a paru suivre l'avis de l'académie plutôt que celui du monarque, et regarder *Lafontaine* comme un homme d'une espèce plus rare que Boileau. Vivant dans le sein de l'amitié, assez bien né pour ne sentir que la douceur des bienfaits sans en porter jamais le poids, libre de toute inquiétude, ne

connoissant ni l'ambition ni l'ennui , incapable d'éprouver le tourment de l'envie , et trop modéré , trop simple pour être en butte à ses attaques , il jouissoit de la nature et du plaisir de la peindre , du travail et du loisir ; il jouissoit de ses sentimens , de ses idées et du plaisir de les répandre ; enfin , il étoit bien avec lui-même , et avoit peu besoin des autres. Tandis que ses années s'écouloient sans qu'il les comptât , il voyoit arriver la vieillesse et la mort sans les craindre , comme on voit *le soir d'un beau jour*. Il fut porté dans le même sépulcre qui avoit reçu Molière , comme si la destinée qui avoit rapproché leur naissance eût voulu réunir leur tombeau.

(M. de LA HARPE.)

Lafontaine vécut dans une sorte d'apathie et dans une indifférence décidée pour tout ce qui fait l'objet de la cupidité des hommes. Ce système de conduite auroit fait honneur à sa philosophie , si la réflexion l'avoit formé ; mais c'étoit en lui un présent de la nature. Il étoit né doux , facile , sans fiel , incapable de haine , et exempt des passions qui tyrannisent l'ame. Heureuse la société , si elle n'étoit composée que d'hommes tels que lui ! on n'y verroit ni troubles ni divisions. Il est vrai qu'il n'y apportoit aucun agrément. Ceux qui le voyoient sans le connoître , n'avoient d'autre idée de lui que celle d'un homme assez mal-propre et fort ennuyeux. En effet , il parloit peu ; et , à moins que l'on ne traitât quelque matière qui fût de son goût , il deméuroit dans un silence stupide que l'on auroit pris pour un indice d'imbécillité. S'il vouloit rapporter une historiette , il la rapportoit mal ; et cet auteur , qui a écrit des contes si naïfs , si enjoués , n'intéressoit personne lorsqu'il racontoit quelque chose. Il y a d'autres exemples qui prouvent qu'avec beaucoup d'esprit et de talens on peut n'avoir pas celui de la conversation.

Un fermier-général l'avoit invité chez lui à dîner ; dans la persuasion qu'un auteur dont tout le monde admire les contes ne pouvoit manquer d'être très-amusant dans la société. *Lafontaine* mangea , ne parla point , et se leva de table de fort bonne heure , sous prétexte de se rendre

à l'académie. On lui représenta qu'il n'étoit pas encore temps : *Je le sais bien*, répondit-il, *aussi je prendrai le plus long.*

Jamais homme ne fut si facile à croire ce qu'on lui disoit : témoin son aventure avec un capitaine de dragons, nommé *Poignan*. Cet officier se plaisoit dans la maison de *Lafontaine*, et sur-tout avec sa femme, dont la société étoit pleine d'agrémens. *Poignan* n'étoit ni d'âge, ni d'humeur, ni de figure à troubler le repos d'un mari : cependant on en fit de mauvais rapports à *Lafontaine*, et on lui dit qu'il étoit déshonoré s'il ne se battoit avec ce capitaine. Frappé de cette idée, il part dès le grand matin, arrive chez son homme, l'éveille, lui dit de s'habiller et de le suivre. *Poignan*, qui ne savoit ce que tout cela signifioit, sort avec lui. Ils arrivent dans un endroit écarté hors de la ville : *Je veux me battre avec toi, on me l'a conseillé*, lui dit *Lafontaine*; et, après lui en avoir expliqué le sujet en peu de mots, il tire son épée sans attendre la réponse de *Poignan*, qui, de son côté, se met en garde. Le combat ne fut pas long. *Poignan* lui fit sauter du premier coup l'épée de la main. *Lafontaine* fut satisfait. *Poignan* le reconduisit chez lui, où ils achevèrent, en déjeunant, de s'entendre et de se réconcilier.

Lafontaine eut un fils qu'il garda fort peu de temps auprès de lui. Il le mit, à l'âge de quatorze ans, entre les mains de M. de Harlai, depuis premier président, et lui recommanda son éducation et sa fortune. On a rapporté que *Lafontaine* se rendit un jour dans une maison où devoit venir ce fils, qu'il n'avoit pas vu depuis long-temps. Il ne le reconnut point, et témoigna cependant à la compagnie qu'il lui trouvoit de l'esprit et du goût. Quand on lui eut dit que c'étoit son fils, il répondit tranquillement : *Ah ! j'en suis bien aise.*

Une autre anecdote, au sujet de *Lafontaine*, pourra encore servir à prouver que tout homme qui se consacre par goût à l'étude vit, en quelque sorte, isolé au milieu du monde. De là ces réponses naïves et inattendues, qui, si souvent, fournissent aux esprits médiocres des prétextes de ridiculiser le génie. *Lafontaine* avoit reçu un

billet pour se trouver aux obsèques d'une personne de sa connoissance. Quelque temps après il arriva pour dîner chez cette même personne; le portier lui dit que son maître étoit mort depuis huit jours : *Ah! répondit-il, je ne croyois pas qu'il y eût si long-temps.*

Rabelais, que Despréaux appeloit la *raison habillée en masque*, fut toujours l'idole de *Lafontaine*; c'étoit le seul auteur qu'il admiroit sans réserve. Il étoit un jour chez Despréaux avec Racine, Boileau le docteur, et plusieurs autres personnes d'un mérite distingué. On y parla beaucoup de S. Augustin et de ses ouvrages. *Lafontaine* ne prenoit aucune part à la conversation, et gardoit le silence le plus morne et le plus stupide en apparence. Enfin il se réveilla comme d'un profond sommeil, et demanda d'un grand sérieux à l'abbé Boileau s'il croyoit que S. Augustin eût plus d'esprit que ce Rabelais si naïf et si amusant. Le docteur, l'ayant regardé depuis les pieds jusqu'à la tête, lui dit pour toute réponse : *Prenez garde, M. de Lafontaine, vous avez mis un de vos bas à l'envers; ce qui étoit vrai.*

Racine le mena dans la semaine sainte à ténèbres; et, s'apercevant que l'office lui paroissoit long, il lui donna, pour l'occuper, un volume de la bible qui contenoit les petits prophètes. Il lut la prière des juifs dans Baruch; et, ne pouvant se lasser de l'admirer, il disoit à Racine : *C'étoit un beau génie que Baruch; qui étoit-il? Le lendemain et plusieurs jours suivans, lorsqu'il rencontroit dans la rue quelque personne de sa connoissance, après les complimens ordinaires, il élevoit la voix pour dire : Avez-vous lu Baruch? c'étoit un beau génie.*

Lafontaine préféroit les fables des anciens aux siennes; ce qui faisoit dire à M. de Fontenelle : *Lafontaine est assez bête pour croire que les anciens ont plus d'esprit que lui.* Mot plaisant, dit M. de Lamotte, mais solide, et qui exprime finement le caractère d'un génie supérieur qui se méconnoît faute de se regarder avec assez d'attention. En lisant les fables de cet homme étonnant, on y remarque un génie si facile, que l'on diroit qu'elles sont tombées de sa plume; c'est ce qui le faisoit appeler un *fablier* par madame de la Sablière, comme on appelle

pommier l'arbre qui porte les pommes. Cette femme d'esprit, qui le logeoit, dit un jour, après avoir congédié ses domestiques : *Je n'ai gardé avec moi que mes trois animaux, mon chien, mon chat et mon Lafontaine.*

Ce poète vécut dans une prodigieuse indolence sur la religion, comme sur tout le reste; mais, étant tombé malade, il se mit à lire le nouveau testament. Charmé de cette lecture, il dit au père Poujet, oratorien, son directeur : « Je vous assure que le nouveau testament est » un fort bon livre; oui, par ma foi, c'est un fort bon » livre, mais il y a un article sur lequel je ne me suis » pas rendu; c'est celui de l'éternité des peines : je ne » comprends pas comment cette éternité peut s'accorder » avec la bonté de Dieu. »

Quelque temps auparavant, un de ses amis, qui avoit sans doute sa conversion fort à cœur, lui avoit prêté son *saint Paul*. Lafontaine le lut avec avidité; mais, blessé de la dureté apparente des écrits de l'apôtre, il ferma le livre, le reporta à son ami, et lui dit : *Je vous rends votre livre; ce saint Paul-là n'est pas mon homme.*

Son confesseur, le voyant attaqué d'une maladie dangereuse, l'exhortoit à réparer du moins le scandale de sa vie par des aumônes : « Je n'en puis faire, répondit » Lafontaine, je n'ai rien; mais on fait une édition de » mes contes, et le libraire m'en doit faire présent de cent » exemplaires : je vous les donne; vous les ferez vendre » pour les pauvres ». Dom Jérôme, qui a rapporté cette anecdote, a assuré que le confesseur, presque aussi simple que le pénitent, étoit venu le consulter pour savoir s'il pouvoit recevoir cette aumône.

Malgré l'apparente apathie de Lafontaine, quand on le faisoit sortir de ses rêveries, et qu'on pouvoit l'intéresser à la conversation, il montrait autant de chaleur et d'esprit que ceux qui, d'ordinaire, en faisoient l'objet de leurs railleries; et il y avoit un moment du repas où Boileau crioit : *Gare Lafontaine*. On a beau faire, disoit souvent Molière, il ira plus loin qu'eux; et il ne se trompoit pas.

(A N O N Y M E .)

LANGUE FRANÇAISE.

La politesse, la clarté, la simplicité, la précision, distinguent notre *langue*; et ces qualités tiennent aux progrès de la sociabilité parmi nous.

Dans une nation où règne une communication continue des deux sexes, des personnes de tous les états, des esprits de tous les genres; où le premier objet est l'amusement, le premier mérite celui de plaire; où les intérêts, les prétentions, les opinions les plus contraires, sont continuellement en présence les uns des autres, il faut contenir sans cesse les mouvemens de l'esprit comme ceux du corps, observer les regards de ceux devant qui on parle, pour affaiblir, dans l'expression de son sentiment ou de sa pensée, ce qui pourroit choquer leurs préjugés ou embarrasser leur amour propre. La politesse des manières est une bienséance; celle de l'esprit est devenue un talent. Le desir de se distinguer, autant que celui de plaire, a appris l'art de voiler d'une gaze légère la liberté des images et des idées; à modérer, par des formes modestes, l'empire même de la raison et de la vérité; à assaisonner la flatterie par une teinte douce de plaisanterie, et la raillerie par une louange fine et indirecte.

De là s'est formé ce ton du monde, qui consiste à parler des choses familières avec noblesse, et des choses grandes avec simplicité; à saisir les nuances les plus fines dans les convenances; à mettre dans son discours, comme dans ses manières, une gradation délicate d'égards relative au sexe, au rang, à l'âge, aux dignités, à la considération personnelle de ceux à qui on parle.

Les gens de lettres et les savans, en instruisant le monde par leurs ouvrages, ont perfectionné leurs talens dans le monde; ils y ont porté leurs connoissances et leurs lumières. Les discussions les plus subtiles, sur les matières de goût et sur les découvertes des sciences, sont devenues des sujets de conversation; et, pour rendre ces objets sensibles à des esprits frivoles et peu appliqués, il a fallu leur composer, pour ainsi dire, un langage nouveau, où la grace fût unie à la plus grande clarté.

De ce concours d'efforts réunis, on sent qu'il a dû résulter une *langue* simple dans ses formes et précise dans ses expressions, plus variée dans ses tours que dans ses mouvemens, exprimant avec clarté ce que les vues de l'esprit ont de plus abstrait, ce que le sentiment a de plus délicat, et ce que les convenances de la société ont de plus fugitif. Cette *langue*, par un rapprochement qui peut étonner au premier coup-d'œil, est tout-à-la-fois la *langue* de la galanterie et celle de la philosophie, la *langue* de plusieurs cours de l'Europe et celle de leurs traités, et ce n'est qu'à son propre mérite qu'elle doit cet empire presque universel que les Romains tentèrent en vain de donner à la leur, quoiqu'ils en prescrivissent l'usage aux peuples qu'ils avoient soumis.

Tout s'affoiblit en se polissant, les *langues* sur-tout : elles perdent plus de mots anciens qu'elles n'en acquièrent de nouveaux, et ce n'est guère que par les tours qu'elles s'enrichissent.

Plusieurs mots employés par Virgile étoient déjà vieillis du temps de Sénèque. La *langue* de Racine vieilliroit aussi et se corromproit peut-être bientôt, si une institution inconnue aux Romains ne veilloit à en maintenir les richesses et la pureté : ce dépôt est confié à l'académie française.

Les *langues*, comme les lois, doivent toujours être rappelées au principe dont elles émanent. La nôtre doit aux ouvrages du génie sa force et son abondance : elle doit à la grande sociabilité de la nation une partie de ses graces, mais c'est à la communication réciproque des gens du monde et des gens de lettres qu'elle doit son véritable caractère ; et c'est à leur association seule qu'elle peut devoir la conservation de ses avantages.

Pour prévenir la corruption du langage, il faut connoître la nature et la source des altérations qu'y amène le cours irrésistible des choses.

Il n'y a point de force qui puisse fixer une *langue* au point où elle se trouve : c'est le seul objet où l'autorité n'ait point de prise. L'histoire nous apprend qu'il étoit plus aisé à un empereur romain de nommer son cheval consul que de faire un mot latin.

La puissance qui produit les révolutions du langage est une puissance secrète, souvent aveugle, déterminée par des besoins momentanés, plus souvent par des caprices inexplicables : cette puissance réside dans cette portion de la société, qui, par un effet de nos mœurs, donne le ton à toutes les autres.

Souvent une fausse délicatesse proscriit une expression, parce que le son blesse un peu l'oreille, ou qu'elle rappelle quelque idée accessoire dont le goût s'offense ; plus souvent un mot dispaçoit, sans qu'on en puisse assigner la cause.

D'un autre côté, le défaut de précision dans les idées, l'ignorance des étymologies et des principes, l'inattention avec laquelle on parle et l'on écoute dans le monde, fait qu'on dénature la véritable acception des mots, souvent les plus importans ; abus d'autant plus dangereux, qu'il tend à confondre les idées en corrompant le langage.

Enfin, cette affectation si commune parmi nous, cette petite ambition de se distinguer par le langage quand on ne peut se distinguer par son esprit, fait hasarder souvent des expressions et des tournures, qui, adoptées sans réflexions dans quelques sociétés distinguées, sont saisies avidement par le peuple, imitateur des grands, et finissent quelquefois par prendre racine dans la *langue*.

C'est aux bons écrivains sans doute à maintenir par leurs ouvrages la pureté de la *langue*, et à défendre le bon goût contre les innovations de quelques auteurs, à qui il ne manque que du génie pour avoir de l'originalité, qui prennent pour de l'imagination un assemblage forcé de figures incohérentes, et qui croient se faire un style en affectant péniblement des alliances de mots inusités, qui ne sont qu'une recherche puérile, lorsqu'elles ne sont pas inspirées par le besoin d'exprimer une nouvelle combinaison d'idées.

Mais c'est à la source du mal qu'il faut placer le remède : c'est aux hommes du grand monde, dont l'esprit est éclairé par l'étude et la réflexion, qui connoissent les principes de la *langue* et cultivent l'art d'écrire, qui savent unir les bienséances du monde à celles du goût ; c'est à eux, dis-je, à prévenir les outrages que notre *langue*

peut recevoir de la frivolité, de l'ignorance, ou des vaines prétentions, dans les sociétés où ils vivent.

Le plus grand service que la *langue* puisse attendre de l'académie française, c'est la perfection d'un dictionnaire où les définitions de chaque mot, ses acceptions diverses, les nuances accessoires qui le séparent de ses synonymes, enfin le degré de noblesse ou de familiarité que l'usage y a attaché, soient déterminés avec précision, et rendus sensibles par des exemples choisis avec goût.

C'est dans ce travail dont l'académie s'occupe, que l'on sent combien les lumières et le goût des gens du monde sont non seulement utiles, mais indispensables. Les gens de lettres ont une connoissance plus approfondie des principes de la *langue* écrite : les premiers ont, sur la *langue* parlée, un tact que les connoissances ne peuvent suppléer. C'est à eux qu'il appartient de distinguer, dans l'emploi de certaines expressions, ce qui est de l'usage d'avec ce qui est de mode; ce qui est de la *langue* de la cour d'avec ce qui n'est qu'un jargon de coterie : de fixer les limites de ce *bon ton*, si recommandé et si peu défini, qui n'appartient point à l'esprit, et sans lequel un homme d'esprit court quelquefois le risque d'être ridicule; qui n'est pas le bon goût, dont les principes sont plus fixes et l'influence plus étendue; qui n'est en un mot qu'un sentiment fin des convenances établies; qui embellit l'esprit et le goût dans le monde, mais qui borneroit l'essor des talens, si l'on vouloit soumettre à ses règles fugitives et variables les ouvrages de l'imagination et du génie.

(M. PANCKOUKE.)

Les ouvrages français, faits sous le siècle de Louis XIV, tant en prose qu'en vers, ont contribué, autant qu'aucun autre événement, à donner à la *langue*, dans laquelle ils sont écrits, un si grand cours, qu'elle partage avec la *langue* latine la gloire d'être cette langue que les nations apprennent par une convention tacite pour se pouvoir entendre : les jeunes gens auxquels on donne en Europe de l'éducation, connoissent autant Despréaux, Lafontaine et Molière, qu'Horace, Phèdre et Térence.

La clarté, l'ordre, la justesse, la pureté des termes, distinguent le français des autres *langues*, et y répandent un agrément qui plaît à tous les peuples : son ordre dans l'expression des pensées, le rend facile ; la justesse en bannit les métaphores outrées ; et sa modestie interdit tout emploi des termes grossiers ou obscènes.

Le latin dans les mots brave l'honnêteté ;
Mais le lecteur français veut être respecté.

On doit chérir la clarté, puisqu'on ne parle que pour être entendu, et que tout discours est destiné, par sa nature, à communiquer les pensées et les sentimens des hommes ; ainsi la *langue française* mérite de grandes louanges en cette partie : mais, quelque précieuse que soit la clarté, il n'est pas toujours nécessaire de la porter au dernier degré de la servitude. Dans l'origine d'une *langue*, tout le mérite du discours a dû sans doute se borner là. La difficulté qu'on trouve à s'enoncer clairement fait qu'on ne cherche, dans ces premiers commencemens, qu'à se faire bien entendre, en suivant un ordre sévère dans la construction de ses phrases. On s'en tient donc alors aux façons de parler les plus communes et les plus naïves, parce que l'indigence des expressions ne laisse point de choix à faire entre elles, et que la simplicité du langage ne connoît point encore les tours, les délicatesses, les variétés et les ornemens du discours.

Lorsqu'une *langue* a fait des progrès considérables, qu'elle s'est enrichie, qu'elle a acquis de la dignité, de la finesse et de l'abondance, il faut savoir ajouter à la clarté du style plusieurs autres perfections qui entrent en concurrence avec elle, la pureté, la vivacité, la noblesse, l'harmonie, la force, l'élégance : mais comme ces qualités sont d'un genre différent, et quelquefois opposé, il faudroit les sacrifier les unes aux autres, suivant le sujet et les occasions. Tantôt il conviendrait de préférer la clarté à la pureté du style ; et tantôt l'harmonie, la force ou l'élégance, donneroient quelque atteinte à la régularité de la construction ; témoin ce vers de Racine :

Je t'aimois inconstant, qu'eussé-je fait, fidèle !

Dans notre prose néanmoins ce sont les règles de la construction, et non pas les principes de l'harmonie, qui décident de l'arrangement des mots : le génie timide de notre *langue* ose rarement entreprendre de rien faire contre les règles pour atteindre à des beautés, où il arriveroit s'il étoit moins scrupuleux.

Il y a un très-grand nombre de choses essentielles que la *langue française* n'ose exprimer par une fausse délicatesse, tandis qu'elle nomme, sans s'avilir, une chèvre, un mouton, une brebis ; elle ne sauroit, sans se diffamer dans un style un peu noble, nommer un veau, une truie, un cochon. Les termes qui répondent à *gardeur de cochons* et à *gardeur de bœufs*, sont très-élégans dans la *langue grecque*, et nous ne pouvons employer ces mots que dans le langage très-familier.

Les richesses que la *langue française* a acquises sous le règne de Louis XIV, sont semblables à celles que recut la *langue latine* sous le siècle d'Auguste. Corneille, Descartes, Pascal, Racine, Despréaux, Bossuet, Fénelon, etc., fournissent autant d'époques de nouvelles perfections. Le dix-septième et une partie du dix-huitième siècles ont produit dans notre *langue* tant d'ouvrages admirables en tout genre, qu'elle est devenue nécessairement la *langue* des nations et des cours de l'Europe. Mais sa richesse seroit beaucoup plus grande, si les connoissances spéculatives ou d'expérience s'étendoient à ces personnes qui peuvent donner le ton par leur rang et leur naissance : si de tels hommes étoient plus éclairés, notre *langue* s'enrichiroit de mille expressions propres ou figurées qui lui manquent, et dont les savans qui écrivent sentent seuls le besoin.

(Voyez *Inscriptions.*)

(M. de JAUCOURT.)

La révolution de 1789 a forgé en France des mots barbares que le bon goût et la pureté de la *langue française* reprouvent également.

Démoraliser est un de ces mots, et telle est la contagion de l'exemple, qu'aujourd'hui même des écrivains, des journalistes pleins de talent, se servent aussi de ce mot. C'est pour eux que je crois devoir rappeler ici les principes

- de la *langue*, et non pas pour apprendre le français à ceux qui ont renoncé à être Français dans leur langage comme dans leurs actions. *Moraliser* est un verbe neutre qui n'a jamais signifié rendre moral, mais parler de morale, prêcher la morale. Par conséquent, si *démoraliser* pouvoit être français, il signifieroit cesser de parler de morale, comme D. Japhet dit en style burlesque *démétaphorisons*, pour dire ne parlons plus par métaphores. Le mot *fanatiser* n'est pas moins barbare : il est contraire à toutes les règles de la formation des mots, comme le seroit *authentiser* pour rendre authentique, *énergiser* pour rendre énergique, *héroïser* pour rendre héroïque, etc. Aucun adjectif en *ique* ne peut produire un verbe en *iser* : notre *langue* le prouve par le fait.

Depuis qu'on a tant de fois demandé en style révolutionnaire la *fermeture* des barrières, la *fermeture* des églises, la *fermeture* d'un club, etc., il est bon de rappeler à ceux qui veulent parler français, que *clôture* signifie l'action de clôre, de fermer ; et *fermeture*, les instrumens matériels qui servent à fermer, comme les portes, les serrures, les verroux, les barrières, etc.

(M. de LA HARPE.)

L A S C I V E T É.

FSPÈCE de mollesse, fille de l'oisiveté, de l'aisance et du luxe ; de là vient que l'auteur de l'Andrienne appelle les plaisirs des grands, *lascivia nobilium*. La *lasciveté* est, à parler proprement, un vice qui blesse la pureté des mœurs. Le brame inspiré va vous tracer d'une main légère son caractère et ses effets.

« Couchée mollement sous un berceau de fleurs, elle
» mendie les regards des enfans des hommes, elle leur
» tend des pièges et des amorces dangereuses. Son air est
» délicat, sa complexion foible, sa parure est un négligé
» touchant, la volupté est dans ses yeux, et la séduction
» dans son ame. Fuis ses charmes, ferme l'oreille à l'en-
» chantement de ses discours : si tes yeux rencontrent la
» langueur des siens ; si sa voix douce passe jusqu'à ton
» cœur ; si, dans ce moment, elle jette ses bras autour de
» ton col, te voilà son esclave ; elle t'enchaîne à jamais.
» La honte, la maladie, la misère et le repentir, marchent
» à sa suite. Affoibli par la débauche, endormi par la
» mollesse, énervé par l'inaction, tu tomberas dans la
» langueur ; le cercle de tes jours sera étroit, celui de
» tes peines étendu ; le premier sera sans gloire, l'autre
» n'excitera ni larmes ni pitié. »

(M. de J A U C O U R T.)

LAURIER.

CET arbre, nommé Daphné par les Grecs, est de tous les arbres celui qui fut le plus en honneur chez les anciens. Ils tenoient pour prodige un *laurier* frappé de la foudre. Admis dans leurs cérémonies religieuses, il entroit dans leurs mystères, et ses feuilles étoient regardées comme un instrument de divination. Si, jetées au feu, elles rendoient beaucoup de bruit, c'étoit un bon présage; si au contraire elles ne pétilloient point du tout, c'étoit un signe funeste. Vouloit-on avoir des songes sur la vérité desquels on pût compter, il falloit mettre des feuilles de cet arbre sous le chevet de son lit; vouloit-on donner des protecteurs à la maison, il falloit planter des *lauriers* au-devant de son logis. Les laboureurs, intéressés à détruire ces sortes de mouches si redoutées des bœufs pendant l'été, qu'elles les jettent quelquefois dans une espèce de fureur, ne connoissoient point de meilleur remède que les feuilles de *laurier*. Dans combien de graves maladies son suc préparé, ou l'huile tirée de ses baies, passaient-ils pour des contre-poisons salutaires? On mettoit des branches de cet arbre à la porte des malades; on en couronnoit les statues d'Esculape. Tant de vertus qu'on attribuoit au *laurier*, le firent envisager comme un arbre divin et comme l'arbre du bon génie.

Mais personne n'ignore qu'il étoit particulièrement consacré à Apollon, et que c'est pour cela qu'on en ornoit ses temples, ses autels et le trépied de la pythie. L'amour de ce dieu pour la nymphe Daphné, est la raison qu'en donnent les mythologistes; cependant la véritable est la croyance où l'on étoit qu'il communiquoit l'esprit de prophétie et l'enthousiasme poétique. De là vient qu'on couronnoit les poètes de *laurier*, ainsi que ceux qui remportoient les prix aux jeux pythiques. On prétend que sur la coupole du tombeau de Virgile, qui est près de Pouzzole, il est né des *lauriers* qui semblent couronner l'édifice, et que ceux qu'on a coupés sont revenus, comme si la nature même eût voulu célébrer la gloire de ce grand poète.

Les

Les faisceaux des premiers magistrats de Rome, des dictateurs et des consuls, étoient entourés de *lauriers*, lorsqu'ils s'en étoient rendus dignes par leurs exploits. Plutarque, parlant de l'entrevue de Lucullus et de Pompée, nous apprend qu'on portoit devant tous les deux des faisceaux surmontés de *lauriers*, en considération de leurs victoires.

Virgile fait remonter jusqu'au siècle de son héros la coutume d'en ceindre le front des vainqueurs : il est du moins certain que les Romains l'adoptèrent de bonne heure ; mais c'étoit dans les triomphes qu'ils en faisoient le plus noble usage. Là, les généraux le portoit non seulement autour de la tête, mais encore dans la main, comme le prouvent les médailles. On décoroit même de *lauriers* ceux qui étoient morts en triomphant : ce fut ainsi qu'Annibal en usa à l'égard de Marcellus.

Parmi les Grecs, ceux qui venoient de consulter l'oracle d'Apollon se couronnoient de *lauriers* s'ils avoient reçu du dieu une réponse favorable ; c'est pourquoi, dans Sophocle, Œdipe, voyant Oreste revenir de Delphes la tête ceinte de *lauriers*, conjecture qu'il rapporte une bonne nouvelle. Ainsi, chez les Romains, tous les messagers qui en étoient porteurs ornoient de *lauriers* la pointe de leurs javelines. La mort de Mithridate fut annoncée de cette manière à Pompée. On entouroit semblablement de *lauriers* les lettres et les tablettes qui renfermoient le récit des bons succès : on faisoit la même chose pour les vaisseaux victorieux. Cet ornement se mettoit à la poupe, parce que c'étoit là que résidoient les dieux tutélaires du vaisseau, et que c'étoit à ces dieux que les matelots menacés du naufrage adressoient leurs vœux et leurs prières. J'ajoute encore que le *laurier* étoit un signe de paix et d'amitié ; car, au milieu de la mêlée, l'ennemi le tendoit à son ennemi pour marquer qu'il se rendoit à lui.

Enfin l'adulation pour les empereurs introduisit l'usage de planter des branches de *laurier* aux portes de leurs demeures : voilà d'où vient que Pline appelle cet arbre le portier des Césars, le seul ornement et le fidèle gardien de leurs palais.

Que l'on parcoure tant qu'on voudra tout ce qu'on a

pris soin de recueillir en littérature à l'honneur du *laurier*, on ne trouvera rien au dessus de l'éloge charmant qu'Ovide en a fait. Je ne connois point de morceau dans ses ouvrages sur un pareil sujet, qui soit plus joli, plus agréable et plus ingénieux ; c'est dans l'endroit de ses métamorphoses où Apollon, ayant atteint Daphné, déjà changée en *laurier*, la sent encore palpiter sous la nouvelle écorce qui l'enveloppe. Lisez cette peinture :

« Apollon serre entre ses bras les rameaux du *laurier*,
» comme si c'étoit encore la belle nymphe qu'il vient de
» poursuivre. Il applique au bois des baisers que le bois
» semble dédaigner. Ce dieu lui adresse alors ces paroles :
» Puisque tu ne peux être mon épouse, tu seras du moins
» mon arbre chéri. *Laurier*, tu seras à jamais l'ornement
» de ma tête, de ma lyre et de mon carquois ; tu seras
» l'ornement des généraux qui monteront triomphans
» au capitole, au milieu d'une pompe magnifique et des
» chants de victoire et d'alégresse ; tu décoreras l'entrée
» de ces demeures augustes où sont renfermées les cou-
» ronnées civiques que tu prendras sous ta protection.
» Enfin, comme la chevelure de ton amant ne vieillit
» jamais, et qu'elle n'est jamais coupée, je veux que tes
» rameaux soient toujours verts et toujours les mêmes.
» Ainsi parla le dieu. Le *laurier* applaudit à ce discours,
» et parut agiter son sommet, comme si la nymphe en-
» core vivante eût fait un signe de tête. »

(M. de J A U C O U R T .)

LEÇON.

C'EST l'action d'instruire. Les maîtres de la jeunesse, en s'écartant trop de la manière dont la nature nous instruit, donnent des *leçons* qui fatiguent l'entendement et la mémoire des enfans sans les enrichir et sans les perfectionner.

Les *leçons* la plupart ne sont qu'un assemblage de mots et de raisonnemens; et les mots, sur quelque matière que ce soit, ne nous rendent qu'imparfaitement les idées des choses. L'écriture hiéroglyphique des anciens Égyptiens étoit beaucoup plus propre à enrichir promptement l'esprit de connoissances réelles, que nos signes de convention. Il faudroit traiter l'homme comme un être organisé et sensible, et se souvenir que c'est par ses organes qu'il reçoit ses idées, et que le sentiment seul les fixe dans sa mémoire. En métaphysique, morale, politique, principe des arts, etc., il faut que le fait ou l'exemple suive la *leçon* si vous voulez rendre la *leçon* utile. On formeroit mieux la raison en faisant observer la liaison naturelle des choses et des idées, qu'en donnant l'habitude de faire des argumens; il faut mêler l'histoire naturelle et civile; la fable, les emblèmes, les allégories, à ce qu'il peut y avoir d'abstrait dans les *leçons* qu'on donne à la jeunesse; on pourroit imaginer d'exécuter une suite de tableaux dont l'ensemble instruiroit des devoirs des citoyens, etc.

Quand les abstractions deviennent nécessaires, et que le maître n'a pu parler au sens et à l'imagination pour insinuer et pour graver un précepte important, il devroit le lier, dans l'esprit de son élève, à un sentiment de peine ou de plaisir, et le fixer ainsi dans sa mémoire; enfin, dans toutes les instructions, il faudroit avoir plus d'égard qu'on en a eu jusqu'à présent au mécanisme de l'homme.

(ANONYME.)

L E C T E U R.

TERME général : c'est toute personne qui lit un livre, un ouvrage, un écrit.

Un auteur à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grace,

Il ne doit pas l'espérer lorsque son livre est mauvais, parce que rien ne le forçoit à le mettre au jour : on peut être très-estimable, et ignorer l'art de bien écrire ; mais il faut aussi convenir que la plupart des lecteurs sont des juges trop rigides et souvent injustes. Tout homme qui sait lire se garde bien de se croire incompetent sur aucun des écrits qu'on publie : savans et ignorans, tous s'arrogent le droit de décider ; et, malgré la disproportion qui est entre eux sur le mérite, tous sont assez uniformes dans le penchant naturel de condamner sans miséricorde. Plusieurs causes concourent à leur faire porter de faux jugemens sur les ouvrages qu'ils lisent : les principales sont les suivantes, discutées attentivement par un habile homme du siècle de Louis XIV, qui n'a pas dédaigné d'épancher son cœur à ce sujet.

Nous lisons un ouvrage, et nous n'en jugeons que par le plus ou le moins de rapport qu'il peut avoir avec nos façons de penser. Nous offre-t-il des idées conformes aux nôtres, nous les aimons et nous les adoptons aussitôt : c'est là l'origine de notre complaisance pour tout ce que nous approuvons en général. Un ambitieux, par exemple, plein de ses projets et de ses espérances, n'a qu'à trouver dans un livre des idées qui retracent avec éloge de pareilles images, il goûte infiniment ce livre qui le flatte. Un amant, possédé de ses inquiétudes et de ses desirs, va cherchant des peintures de ce qui se passe dans son cœur, et n'est pas moins charmé de tout ce qui lui représente sa passion, qu'une belle personne l'est du miroir qui représente sa beauté. Le moyen que de tels lecteurs fassent usage de leur esprit, puisqu'ils n'en sont pas les maîtres ? Hé ! comment puiseroient-ils dans leurs fonds des idées conformes

à la raison et à la vérité, quand une seule idée les remplit et ne laisse point de place pour d'autres ?

De plus il arrive souvent que la partialité offusque nos foibles lumières et nous aveugle. On a des liaisons étroites avec l'auteur dont on lit les écrits, on l'admire avant que de le lire ; l'amitié nous inspire pour l'ouvrage la même vivacité de sentiment que pour la personne. Au contraire, notre aversion pour un autre, le peu d'intérêt que nous prenons à lui (et c'est malheureusement le plus ordinaire) fait d'abord du tort à son ouvrage dans notre esprit et même dans notre ame, et nous ne cherchons, en le lisant, que les traits d'une critique amère : nous ne devrions, avec de semblables dispositions, porter notre jugement que sur des livres dont les auteurs nous sont inconnus.

Un défaut particulier à notre nation, qui s'étend tous les jours davantage, et qui constitue présentement le caractère des lecteurs de notre pays, c'est de dépriser, par air, par méchanceté, par la prétention à l'esprit, les ouvrages nouveaux, dont plusieurs sont vraiment dignes d'éloges. « Aujourd'hui, dit un philosophe dans un ouvrage ; au-
 » jourd'hui que chacun aspire à l'esprit, et croit en avoir
 » beaucoup ; aujourd'hui qu'on met tout en usage pour
 » être à peu de frais spirituel et brillant, ce n'est plus
 » pour s'instruire, c'est pour critiquer et pour ridiculiser
 » qu'on lit : or, il n'est point de livre qui puisse tenir
 » contre cette amère disposition des lecteurs. La plupart
 » d'entre eux, occupés à la recherche des défauts d'un ou-
 » vrage, sont comme ces animaux immondes qu'on ren-
 » contre quelquefois dans les villes, et qui ne s'y pro-
 » mènent que pour en chercher les ordures. Ignoreroit-
 » on encore qu'il ne faut pas moins de lumières pour
 » apercevoir les beautés d'un ouvrage, que pour en trou-
 » ver les défauts ? Il faut aller à la chasse des idées quand
 » on lit, dit un Anglais, et faire grand cas d'un livre quand
 » on en rapporte un certain nombre de bonnes : le savant
 » sait lire pour s'éclaircir encore, et juge sans satire et
 » sans malignité. »

Joignez à ces trois causes de nos faux jugemens dans la lecture des ouvrages le manque d'attention et la répu-

gnance naturelle pour tout ce que nous attache long-temps sur un même objet. Voilà pourquoi l'auteur de l'Esprit des Lois, tout intéressant qu'est son ouvrage, en a si fort multiplié les chapitres. La plupart des hommes, et les femmes sans doute y sont comprises, regardent deux ou trois choses à la fois; ce qui leur ôte le pouvoir d'en bien démêler une seule: ils parcourent rapidement les livres les plus profonds, et ils décident. Que de gens qui ont lu de cette manière l'ouvrage que nous venons de nommer, et qui n'en ont aperçu ni l'enchaînement, ni les liaisons, ni le travail?

Mais je suppose deux hommes également attentifs, qui ne soient ni passionnés, ni prévenus, ni portés à la satire, ni paresseux, et cette supposition même est rare; je dis que, quand la chose se rencontre par bonheur, le différent degré de justesse qu'ils auront dans l'esprit formera la différente mesure du discernement; car l'esprit juste juge sainement de tout, au lieu que l'imagination séduite ne juge sainement de rien. L'imagination influe sur nos jugemens à peu près comme une lunette agit sur nos yeux, suivant la taille du verre qui la compose. Ceux qui ont l'imagination forte croient voir de la petitesse dans tout ce qui n'exécède point la grandeur naturelle; tandis que ceux dont l'imagination est faible voient de l'énflure dans les pensées les plus mesurées, et blâment tout ce qui passe leur portée: en un mot, nous n'estimons jamais que les idées analogues aux nôtres.

La jalousie est une autre des causes les plus communes des faux jugemens des *lecteurs*: cependant les gens du métier, qui par eux-mêmes connoissent ce qu'il en coûte de soins, de peines, de recherches et de veilles pour composer un ouvrage, devroient bien avoir appris à compatir, et, quand ils lisent un livre pour le juger, ne pas être moins attentifs à en marquer les beautés qu'à en relever les défauts.

Mais que faut-il penser de la bassesse de ces hommes méprisables qui vous lisent avec des yeux de rivaux, et qui, incapables de produire eux-mêmes, ne cherchent que la maligne joie de nuire aux ouvrages supérieurs, et d'en décréditer les auteurs jusque dans le sein du sanctuaire? « Ennemis des beaux génies, affligés de leur gloire et de

» l'estime qu'on leur accorde , ils savent que , semblables
 » à ces plantes viles qui ne germent et ne croissent que
 » sur les ruines des palais , ils ne peuvent s'élever que sur
 » les débris des grandes réputations : aussi ne tendent-ils
 » qu'à les détruire. »

Le reste des *lecteurs* , quoiqu'avec des dispositions moins honteuses , ne juge pas trop équitablement : ceux qu'un fastueux amour des livres a teints , pour ainsi dire , d'une littérature superficielle , qualifient d'étrange , de singulier , de bizarre , d'obscur , tout ce qu'ils n'entendent pas sans effort , c'est-à-dire tout ce qui excède le petit cercle de leurs connoissances et de leur génie.

Enfin , d'autres *lecteurs* , revenus d'une erreur établie parmi nous quand nous étions plongés dans la barbarie , savoir que la plus légère teinture des sciences dérogeoit à la noblesse , affectent de se familiariser avec les muses , osent l'avouer , et n'ont , après tout , dans leurs décisions sur les ouvrages , qu'un goût emprunté , ne pensant réellement que d'après autrui. On ne voit que des gens de cet ordre parmi nos agréables et les femmes qui lisent tout ce qui paroît : ils ont leur héros de littérature , dont ils ne sont que l'écho ; ils ne jugent qu'en second , entêtés de leur choix , et séduits par une sorte de présomption d'autant plus dangereuse , qu'elle se cache sous une espèce de docilité et de déférence. Ils ignorent que , pour choisir de bons guides , il ne faut guère moins de lumières que pour se conduire par soi-même : c'est ainsi qu'on tâche de concilier son orgueil avec les intérêts de l'ignorance et de la paresse. Nous voulons presque tous avoir la gloire de prononcer , et nous fuyons presque tous l'attention , l'examen , le travail et les moyens d'acquérir des connoissances.

Que les auteurs soient donc moins curieux des suffrages de la plus grande que de la plus saine partie du public !

(Voyez *Ouvrage.*)

(*M. de JAUCOURT.*)

LECTURE.

C'EST l'action de lire, opération que l'on apprend par le secours de l'art.

Cette opération une fois apprise, on la fait des yeux ou à haute voix. La première manière exige seulement la connoissance des lettres; de leur son et de leur assemblage; elle devient prompte par l'exercice, et suffit à l'homme de cabinet. L'autre manière demande, pour flatter l'oreille des auditeurs, beaucoup plus que de savoir lire pour soi-même; elle exige, pour plaire à ceux qui nous écoutent, une parfaite intelligence des choses qu'on leur lit, un son harmonieux, une prononciation nette et distincte, une heureuse flexibilité dans les organes de la voix, tant pour le changement des tons que pour les pauses nécessaires.

Mais, quel que soit le talent du lecteur, il ne produit jamais un sentiment de plaisir aussi vif que celui qui naît de la déclamation. Lorsqu'un acteur parle, il vous anime, il vous remplit de ses pensées, il vous transmet ses passions; il vous présente, non une image, mais une figure, mais l'objet même. Dans l'action tout est vivant, tout se meut, le son de la voix; la beauté du geste; en un mot, tout conspire à donner de la grace ou de la force au discours. La lecture est toute dénuée de ce qui frappe les sens, elle n'emprunte rien d'eux qui puisse ébranler l'esprit; elle manque d'âme et de vie.

D'un autre côté, on juge plus sainement par la lecture; ce qu'on écoute passe rapidement, ce qu'on lit se digère à loisir. On peut à son aise revenir sur les mêmes endroits, et discuter, pour ainsi dire, chaque phrase.

Nous savons si bien que la déclamation, la récitation, en imposent à notre jugement, que nous remettons à prononcer sur le mérite d'un ouvrage jusqu'à la lecture que nous ferons, comme on dit, l'œil sur le papier. L'expérience que nous avons de nos propres sens nous enseigne donc que l'œil est un censeur plus sévère et un scrutateur bien plus exact que l'oreille. Or, l'ouvrage qu'on entend réciter, qu'on entend lire agréablement,

séduit plus que l'ouvrage qu'on lit soi-même et de sang froid dans son cabinet. C'est aussi de cette dernière manière que la *lecture* est la plus utile; car, pour en recueillir le fruit tout entier, il faut du silence, du repos et de la méditation.

Je n'étalerai point les avantages qui naissent en foule de la *lecture*. Il suffit de dire qu'elle est indispensable pour orner l'esprit et former le jugement; sans elle, le plus beau naturel se dessèche et se fane.

Cependant la *lecture* est une peine pour la plupart des hommes; les militaires qui l'ont négligée dans leur jeunesse, sont incapables de s'y plaire dans un âge mûr. Les joueurs ne s'occupent que de cartes et de dés, et ne peuvent donner une attention suivie à la *lecture*. Les financiers, toujours agités par l'amour du gain, sont insensibles à la culture de leur esprit. Les ministres, les gens chargés d'affaires, n'ont pas le temps de lire; ou, s'ils lisent quelquefois, ce n'est, pour me servir d'une image de Platon, que comme des esclaves fugitifs qui craignent leurs maîtres.

(M. de J A U C O U R T.)

L É G É R E T É.

C E mot a deux sens ; il se prend pour le contraire de grave, d'important ; et c'est dans ce sens qu'on dit de légers services, des fautes légères. Dans l'autre sens, *légèreté* est le caractère des hommes qui ne tiennent fortement ni à leurs principes ni à leurs habitudes, et que l'intérêt du moment décide. On nomme des *légèretés* les actions qui sont l'effet de ce caractère : *légèreté* dans l'esprit est quelquefois prise en bonne part ; d'ordinaire elle exclut la suite, la profondeur, l'application ; mais elle n'exclut pas la sagacité, la vivacité ; et, quand elle est accompagnée de quelque imagination, elle a de la grace.

(ANONYME.)

L É G I S L A T E U R. *

L *Le législateur* est celui qui a le pouvoir de donner ou d'abroger les lois. En France, le roi est le *législateur*; à Genève, c'est le peuple; à Venise, à Gênes, c'est la noblesse; en Angleterre, ce sont les deux chambres et le roi.

Tout *législateur* doit se proposer la sécurité de l'état et le bonheur des citoyens.

Les hommes, en se réunissant en société, cherchent une situation plus heureuse que l'état de nature qui avoit deux avantages, l'égalité et la liberté; et deux inconvénients, la crainte de la violence et la privation des secours, soit dans les besoins nécessaires, soit dans les dangers. Les hommes, pour se mettre à l'abri de ces inconvénients, ont consenti donc à perdre un peu de leur égalité et de leur liberté; et le *législateur* a rempli son objet, lorsqu'en ôtant aux hommes le moins qu'il est possible d'égalité et de liberté, il leur procure le plus qu'il est possible de sécurité et de bonheur.

Le *législateur* doit donner, maintenir ou changer des lois constitutives ou civiles.

Les lois constitutives sont celles qui constituent l'espèce du gouvernement. Le *législateur*, en donnant ces lois, aura égard à l'étendue de pays que possède la nation, à la nature de son sol, à la puissance des nations voisines, à leur génie, et au génie de sa nation.

Un petit état doit être républicain; les citoyens y sont trop éclairés sur leurs intérêts: ces intérêts sont trop peu compliqués pour qu'ils veuillent laisser décider un monarque qui ne seroit pas plus éclairé qu'eux; l'état entier pourroit prendre dans un moment la même impression, qui seroit souvent contraire aux volontés du roi: le peuple, qui ne peut constamment s'arrêter dans les bornes d'une juste liberté, seroit indépendant au moment où il voudroit l'être: cet éternel mécontentement, attaché à la condition d'homme qui obéit, ne s'y borneroit pas aux murmures; et il n'y auroit pas d'intervalle entre l'humeur et la résolution.

Le législateur verra que, dans un pays fertile, et où la culture des terres occupe la plus grande partie des habitants, ils doivent être moins jaloux de leur liberté, parce qu'ils n'ont besoin que de tranquillité, et qu'ils n'ont ni la volonté ni le temps de s'occuper des détails de l'administration. D'ailleurs, comme dit le président de Montesquieu, quand la liberté n'est pas le seul bien, on est moins attentif à la défendre : par la même raison, des peuples qui habitent des rochers, des montagnes, sont moins disposés au gouvernement d'un seul ; leur liberté est leur seul bien ; et de plus, s'ils veulent, par l'industrie et le commerce, remplacer ce que leur refuse la nature, ils ont besoin d'une extrême liberté.

Le législateur donnera le gouvernement d'un seul aux états d'une certaine étendue : leurs différentes parties ont trop de peine à se réunir tout-à-coup pour y rendre les révolutions faciles : la promptitude des résolutions et de l'exécution, qui est le grand avantage du gouvernement monarchique, fait passer, quand il le faut, et dans un moment, d'une province à l'autre, les ordres, les châtimens, les secours. Les différentes parties d'un grand état sont unies sous le gouvernement d'un seul ; et dans une grande république il se formeroit nécessairement des factions qui pourroient la déchirer et la détruire : d'ailleurs les grands états ont beaucoup de voisins, donnent de l'ombrage, sont exposés à des guerres fréquentes ; et c'est ici le triomphe du gouvernement monarchique ; c'est dans la guerre surtout qu'il a de l'avantage sur le gouvernement républicain ; il a pour lui le secret, l'union, la célérité, point d'opposition, point de lenteur. Les victoires des Romains ne prouvent rien contre moi ; ils ont soumis le monde ou barbare, ou divisé, ou amoûi ; et lorsqu'ils ont eu des guerres qui mettoient la république en danger, ils se hâtoient de créer un dictateur, magistrat plus absolu que nos rois. Le Hollande, conduite pendant la paix par ses magistrats, a créé des stathouders dans ses guerres contre l'Espagne et contre la France.

Le législateur fait accorder les lois civiles aux lois constitutives : elles ne seront pas, sur beaucoup de cas, les

mêmes dans une monarchie que dans une république, chez un peuple cultivateur, et chez un peuple commerçant; elles changeront selon les temps, les mœurs et les climats. Mais ces climats ont-ils autant d'influence sur les hommes que quelques auteurs l'ont prétendu, et influent-ils aussi peu sur nous que d'autres auteurs l'ont assuré? Cette question mérite l'attention du *législateur*.

Par-tout les hommes sont susceptibles des mêmes passions, mais ils peuvent les recevoir par différentes causes et en différentes manières, ils peuvent recevoir les premières impressions avec plus ou moins de sensibilité; et si les climats ne mettent que peu de différence dans le genre des passions, ils peuvent en mettre beaucoup dans les sensations.

Les peuples du nord ne reçoivent pas, comme les peuples du midi, des impressions vives, et dont les effets sont prompts et rapides. La constitution robuste, la chaleur concentrée par le froid, le peu de substance des alimens, font sentir beaucoup aux peuples du nord le besoin public de la faim. Dans quelques pays froids et humides, les esprits animaux sont engourdis; et il faut aux hommes des mouvemens violens pour leur faire sentir leur existence.

Les peuples du midi ont besoin d'une moindre qualité d'alimens, et la nature leur en fournit en abondance; la chaleur du climat et la vivacité de l'imagination les épuisent et leur rendent le travail pénible.

Il faut beaucoup de travail et d'industrie pour se vêtir et se loger de manière à ne pas souffrir de la rigueur du froid; et, pour se garantir de la chaleur, il ne faut que des arbres, un hamac et du repos.

Les peuples du nord doivent être occupés du soin de se procurer le nécessaire, et ceux du midi sentir le besoin de l'amusement. Le Samoiède chasse, ouvre une caverne, coupe et transporte du bois, pour entretenir du feu et des boissons chaudes; il prépare des peaux pour se vêtir, tandis que le sauvage d'Afrique va tout nu, se désaltère dans une fontaine, cueille du fruit, et dort ou danse sous l'ombrage.

La vivacité des sens et de l'imagination des peuples du

midî leur rend plus nécessaires qu'aux peuples du nord les plaisirs physiques de l'amour ; mais, dit le président de Montesquieu, les femmes chez les peuples du midî perdant la beauté dans l'âge où commence la raison, ces peuples doivent faire moins entrer le moral dans l'amour que les peuples du nord, où l'esprit et la raison accompagnent la beauté. Les cafrés, les peuples de la Guianne et du Brésil, font travailler leurs femmes comme des bêtes, et les Germains les honoroient comme des divinités.

La vivacité de chaque impression et le peu de besoin de retenir et de combiner leurs idées, doivent être cause que les peuples méridionaux auront peu de suite dans l'esprit et beaucoup d'inconséquences : ils sont conduits par le moment ; ils oublient le temps, et sacrifient la vie à un seul jour. Le Caraïbe pleure le soir de regret d'avoir vendu le matin son lit pour s'enivrer d'eau-de-vie.

On doit, dans le nord, pour pourvoir à des besoins qui demandent plus de combinaisons d'idées, de persévérance et d'industrie, avoir dans l'esprit plus de suite, plus de règle, de raisonnement et de raison : on doit avoir dans le midî des enthousiasmes subits, des emportemens foudroyans, des terreurs paniques, des craintes et des espérances sans fondement.

Il faut chercher ces influences du climat chez des peuples encore sauvages, et dont les uns soient situés vers l'équateur, et les autres vers le cercle polaire. Dans les climats tempérés et parmi des peuples qui ne sont distans que de quelques degrés, les influences du climat sont moins sensibles.

Le législateur d'un peuple sauvage doit avoir beaucoup d'égard au climat, et rectifier ses effets par la législation, tant par rapport aux subsistances, aux commodités, que par rapport aux mœurs. Il n'y a point de climat, dit M. Hume, où le législateur ne puisse établir des mœurs fortes, pures, sublimes, foibles et barbares. Dans nos pays, depuis long-temps policés, le législateur, sans perdre le climat de vue, aura plus d'égard aux préjugés, aux opinions, aux mœurs établies ; et, selon que ces mœurs, ces opinions, ces préjugés répondent à ses desseins ou leur sont opposés, il doit les combattre ou les fortifier par ses lois : il

faut, chez les peuples d'Europe, chercher les causes des préjugés, des usages, des mœurs et de leurs contrariétés, non seulement dans le gouvernement sous lequel ils vivent, mais aussi dans la diversité des gouvernemens sous lesquels ils ont vécu, et dont chacun a laissé sa trace. On trouve parmi nous des vestiges des anciens Celtes : on y voit des usages qui nous viennent des Romains ; d'autres nous ont été apportés par les Germains, par les Anglais, par les Arabes, etc.

Pour que les hommes sentent le moins qu'il est possible qu'ils ont perdu les deux avantages de l'état de nature, l'égalité et l'indépendance, le législateur, dans tous les climats, dans toutes les circonstances, dans tous les gouvernemens, doit se proposer de changer l'esprit de propriété en esprit de communauté : les législations sont plus ou moins parfaites, selon qu'elles tendent plus ou moins à ce but ; et c'est à mesure qu'elles y parviennent le plus, qu'elles procurent le plus de sécurité et de bonheur possibles. Chez un peuple où règne l'esprit de communauté, l'ordre du prince ou du magistrat ne paroît pas l'ordre de la patrie : chaque homme y devient, comme dit Métastase, *compagno delle legge, e non sequace*, l'ami et non l'esclave des lois. L'amour de la patrie est le seul objet de la passion qui réunisse les rivaux : il éteint les divisions ; chaque citoyen ne voit dans un citoyen qu'un membre utile à l'état. Tous marchent ensemble et contens vers le bien commun : l'amour de la patrie donne le plus noble de tous les courages ; on se sacrifie à ce qu'on aime. L'amour de la patrie étend les vues, parce qu'il les porte vers mille objets qui intéressent les autres : il élève l'âme au-dessus des petits intérêts ; il l'épure, parce qu'il lui rend moins nécessaire ce qu'elle ne pourroit obtenir sans injustice. Il lui donne l'enthousiasme de la vertu : un état, animé de cet esprit, ne menace pas ses voisins d'invasion ; et ils n'en ont rien à craindre. Nous venons de voir qu'un état ne peut s'étendre sans perdre de sa liberté, et qu'à mesure qu'il recule ses bornes, il faut qu'il cède une plus grande autorité à un plus petit nombre d'hommes ou à un seul, jusqu'à ce qu'enfin, devenu un grand empire, les lois, la gloire et le bonheur des peuples,

aillent se perdre dans le despotisme. Un état où règne l'amour de la patrie craint ce malheur, le plus grand de tous, reste en paix et y laisse les autres. Voyez les Suisses, ce peuple citoyen, respectés de l'Europe entière, entourés de nations plus puissantes qu'eux : ils doivent leur tranquillité à l'estime et à la confiance de leurs voisins, qui connoissent leur amour pour la paix, pour la liberté et pour la patrie. Si le peuple où règne cet esprit de communauté ne regrette point d'avoir soumis sa volonté à la volonté générale, s'il ne sent point le poids de la loi, il sent encore moins celui des impôts ; il paie peu, il paie avec joie. Le peuple heureux se multiplie, et l'extrême population devient une cause nouvelle de sécurité et de bonheur.

Dans la législation tout est lié, tout dépend l'un de l'autre ; l'effet d'une bonne loi s'étend sur mille objets étrangers à cette loi : un bien procure un bien ; l'effet réagit sur la cause ; l'ordre général maintient toutes les parties, et chacune influe sur l'autre et sur l'ordre général. L'esprit de communauté, répandu dans le tout, fortifie, lie, et vivifie le tout.

Dans les démocraties, les citoyens, par les lois constitutives, étant plus libres et plus égaux que dans les autres gouvernemens ; dans les démocraties, où l'état, par la part que le peuple prend aux affaires, est réellement la possession de chaque particulier, où la faiblesse de la patrie augmente le patriotisme, où les hommes, dans une communauté de périls, deviennent nécessaires les uns aux autres, et où la vertu de chacun d'eux se fortifie, et jouit de la vertu de tous ; dans les démocraties, dis-je, il faut moins d'art et moins de soin que dans les états où la puissance et l'administration sont entre les mains d'un petit nombre ou d'un seul.

Quand l'esprit de communauté n'est pas l'effet nécessaire des lois constitutives, il doit l'être des formes, de quelques lois et de l'administration. Voyez en nous le germe des passions qui nous opposent à nos semblables, tantôt comme rivaux, tantôt comme ennemis ; voyez en nous le germe des passions qui nous unissent à la société ; c'est au législateur à réprimer les unes, à exciter les autres ;

c'est

c'est en excitant ces passions sociales qu'il disposera les citoyens à l'esprit de communauté.

Il peut, par des lois qui imposent aux citoyens de se rendre des services mutuels, leur faire une habitude de l'humanité ; il peut, par des lois, faire de cette vertu un des ressorts principaux de son gouvernement. Je parle d'un possible, et je le dis possible, parce qu'il a été réel sous l'autre hémisphère : Les lois du Pérou tendoient à unir les citoyens par les chaînes de l'humanité ; et comme, dans les autres législations, elles défendent aux hommes de se faire du mal, au Pérou elles leur ordonnoient sans cesse de se faire du bien ; ces lois, en établissant (autant qu'il est possible hors de l'état de nature) la communauté des biens, affoiblissoient l'esprit de propriété, source de tous les vices. Les beaux jours, les jours de fête, étoient au Pérou les jours où on cultivoit les champs de l'état, le champ du vieillard ou celui de l'orphelin : chaque citoyen travailloit pour la masse des citoyens ; il déposoit le fruit de son travail dans les magasins de l'état ; et il recevoit pour récompense le fruit du travail des autres. Ce peuple n'avoit d'ennemis que les hommes capables du mal ; il attaquoit des peuples voisins, pour leur ôter des usages barbares ; les Incas vouloient attirer toutes les nations à leurs mœurs aimables. En combattant les antropophages mêmes, ils évitoient de les détruire ; et ils sembloient chercher moins la soumission que le bonheur des vaincus.

Le législateur peut établir un rapport de bienveillance de lui à son peuple, de son peuple à lui, et par-là étendre l'esprit de communauté. Le peuple aime le prince qui s'occupe de son bonheur ; le prince aime des hommes qui lui confient leur destinée ; il aime les témoins de ses vertus, les organes de sa gloire. La bienveillance fait de l'état une famille qui n'obéit qu'à l'autorité paternelle ; sans la superstition qui abrutissoit son siècle et rendoit ses peuples féroces, que n'auroit pas fait en France un prince comme Henri IV ? Dans tous les temps, dans toutes les monarchies, les princes habiles ont fait usage du ressort de la bienveillance ; le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un roi, est celui qu'un historien danois fait de Canut-le-Bon : Il vécut avec ses peuples comme un père avec ses enfans.

L'amitié, la bienfaisance, la générosité, la reconnaissance, seront nécessairement des vertus communes dans un gouvernement dont la bienveillance est un des principaux ressorts; ces vertus ont composé les mœurs chinoises jusqu'au règne de Chi-Tsou. Quand les empereurs de cet empire, trop vaste pour une monarchie réglée, ont commencé à y faire sentir la crainte; quand ils ont moins fait dépendre leur autorité de l'amour des peuples que de leurs soldats tartares, les mœurs chinoises ont cessé d'être pures, mais elles sont restées douces.

On ne peut imaginer quelle force, quelle activité, quel enthousiasme, quel courage, peut répandre dans le peuple cet esprit de bienveillance, et combien il intéresse toute la nation à la communauté. J'ai du plaisir à dire qu'en France on en a vu des exemples plus d'une fois: la bienveillance est le seul remède aux abus inévitables dans ces gouvernemens, qu'à leurs constitutions, laissent le moins de liberté aux citoyens, et le moins d'égalité entre eux. Les lois constitutives et civiles inspireront moins la bienveillance que la conduite du législateur, et les formes avec lesquelles on annonce et on exécute ses volontés.

Le législateur excitera le sentiment de l'honneur, c'est-à-dire le désir de l'estime de soi-même et des autres, le désir d'être honoré, d'avoir des honneurs. C'est un ressort nécessaire dans tous les gouvernemens; mais le législateur aura soin que ce sentiment soit, comme à Sparte et à Rome, uni à l'esprit de communauté, et que le citoyen, attaché à son propre honneur et à sa propre gloire, le soit, s'il se peut, davantage à l'honneur et à la gloire de sa patrie. Il y avoit à Rome un temple de l'honneur; mais on ne pouvoit y entrer qu'en passant par le temple de la vertu. Le sentiment de l'honneur, séparé de l'amour de la patrie, peut rendre les citoyens capables de grands efforts pour elle; mais il ne les unit pas entre eux; au contraire il multiplie par eux les objets de jalousie; l'intérêt de l'état est quelquefois sacrifié à l'honneur d'un seul citoyen; et l'honneur les porte tous plus à se distinguer les uns des autres, qu'à concourir, sous le joug des devoirs, au maintien des lois et au bien général.

Le législateur doit-il faire usage de la religion comme d'un ressort principal dans la machine du gouvernement?

Si cette religion est fausse, les lumières, en se répandant parmi les hommes, feront connoître sa fausseté, non pas à la dernière classe du peuple, mais aux premiers ordres des citoyens, c'est-à-dire aux hommes destinés à conduire les autres, et qui leur doivent l'exemple du patriotisme et des vertus; or, si la religion avoit été la source de leurs vertus, une fois désabusés de cette religion, on les verroit changer leurs mœurs; ils perdroient un frein et un motif, et ils seroient détrompés.

Si cette religion est la vraie, il peut s'y mêler de nouveaux dogmes, de nouvelles opinions; et cette nouvelle manière de penser peut être opposée au gouvernement. Or, si le peuple est accoutumé d'obéir par la force de la religion plus que par celle des lois, il suivra le torrent de ses opinions; et il renversera la constitution de l'état, où il n'en suivra plus l'impulsion. Quels ravages n'ont pas fait en Westphalie les anabaptistes!

Le carême des Abyssins les affoiblissoit au point de les rendre incapables de soutenir les travaux de la guerre. Ne sont-ce pas les puritains qui ont conduit le malheureux Charles I^{er} sur l'échafaud? Les juifs n'osoient combattre le jour du sabbat.

* Si le législateur fait de la religion un ressort principal de l'état, il donne nécessairement trop de crédit aux prêtres, qui prendront bientôt de l'ambition. Dans les pays où le législateur a, pour ainsi dire, amalgamé la religion avec le gouvernement, on a vu les prêtres, devenus importants, favoriser le despotisme pour augmenter leur propre autorité, et cette autorité, une fois établie, menacer le despotisme et lui disputer la servitude des peuples.

Enfin la religion seroit un ressort dont le législateur ne pourroit jamais prévoir tous les effets, et dont rien ne peut l'assurer qu'il seroit toujours le maître : cette raison suffit pour qu'il rende les lois principales, soit constitutives, soit civiles, et leur exécution indépendante du culte et des dogmes religieux; mais il doit respecter, aimer la religion, et la faire aimer et respecter.

Le *législateur* ne doit jamais oublier la disposition de la nature humaine à la superstition ; il peut compter qu'il y en aura dans tous les temps et chez tous les peuples : elle se mêlera même toujours à la véritable religion. Les connoissances , les progrès de la raison , sont les meilleurs remèdes contre cette maladie de notre espèce ; mais comme , jusqu'à un certain point , elle est incurable , elle mérite beaucoup d'indulgence.

La conduite des Chinois à cet égard me paroît excellente. Des philosophes sont ministres du prince , et les provinces sont couvertes de pagodes et de dieux : on n'use jamais de rigueur envers ceux qui les adorent ; mais lorsqu'un dieu n'a pas exaucé les vœux des peuples , et qu'ils en sont mécontents , au point de se permettre quelque doute sur sa divinité , les mandarins saisissent ce moment pour abolir une superstition ; ils brisent le dieu et renversent le temple.

L'éducation des enfans sera pour le *législateur* un moyen efficace pour attacher les peuples à la patrie , pour leur inspirer l'esprit de communauté , l'humanité , la bienveillance , les vertus publiques , les vertus privées , l'amour de l'honnête , les passions utiles à l'état ; enfin pour leur donner , pour leur conserver la sorte de caractère , de génie , qui convient à la nation. Par-tout où le *législateur* a eu soin que l'éducation fût propre à inspirer à son peuple le caractère qu'il devoit avoir , ce caractère a eu de l'énergie , et a duré long-temps. Dans l'espace de cinq cents ans , il ne s'est presque pas fait de changement dans les mœurs étonnantes de Lacédémone. Chez les anciens Perses , l'éducation leur faisoit aimer la monarchie et leurs lois ; c'est sur-tout à l'éducation que les Chinois doivent l'immutabilité de leurs mœurs : les Romains furent long-temps à n'apprendre à leurs enfans que l'agriculture , la science militaire et les lois de leur pays ; ils ne leur inspiroient que l'amour de la frugalité , de la gloire et de la patrie ; ils ne donnoient à leurs enfans que leurs connoissances et leurs passions. Il y a des vertus et des connoissances qui doivent être communes à tous les ordres , à toutes les classes : il y a des vertus et des connoissances qui sont plus propres à certains états ; et

le *législateur* doit faire veiller à ces détails importants. C'est sur-tout aux princes et aux hommes qui doivent tenir un jour dans leurs mains la balance de nos destinées, que l'éducation doit apprendre à gouverner une nation de la manière dont elle veut, et dont elle doit l'être. En Suède, le roi n'est pas le maître de l'éducation de son fils; il n'y a pas long-temps qu'à l'assemblée des états de ce royaume, un sénateur dit au gouverneur de l'héritier de la couronne : Conduisez le prince dans la cabane de l'indigence laborieuse; faites-lui voir de près les malheureux, et apprenez-lui que ce n'est pas pour servir aux caprices d'une douzaine de souverains que les peuples de l'Europe sont faits.

Quand les lois constitutives et civiles, les formes, l'éducation, ont contribué à assurer la défense, la subsistance de l'état, la tranquillité des citoyens et les mœurs; quand le peuple est attaché à la patrie, et a pris la sorte de caractère la plus propre au gouvernement sous lequel il doit vivre, il s'établit une manière de penser qui se perpétue dans la nation; tout ce qui tient à la constitution et aux mœurs paroît sacré; l'esprit du peuple ne se permet pas d'examiner l'utilité d'une loi ou d'un usage: on n'y discute ni le plus ni le moins de nécessité des devoirs; on ne sait que les respecter et les suivre; et si on raisonne sur leurs bornes, c'est moins pour les resserrer que pour les étendre: c'est alors que les citoyens ont des principes qui sont les règles de leur conduite, et le *législateur* ajoute à l'autorité que lui donnent les lois celle de l'opinion. Cette autorité de l'opinion entre dans tous les gouvernemens et les consolide; c'est par elle que, presque par-tout, le grand nombre mal conduit ne murmure pas d'obéir au petit nombre: la force réelle est dans les sujets; mais l'opinion fait la force des maîtres; cela est vrai jusque dans les états despotiques. Si les empereurs de Rome et les sultans des Turcs ont régné par la crainte sur le grand nombre de leurs sujets, ils avoient, pour s'en faire craindre, des prétoriens et des janissaires, sur lesquels ils régnoient par l'opinion: quelquefois elle n'est qu'une idée répandue que la famille régnante a un droit réel au trône; quelquefois elle tient à la religion,

souvent à l'idée qu'on s'est faite de la grandeur de la puissance qui opprime ; la seule vraiment solide est celle qui est fondée sur le bonheur et l'approbation des citoyens.

Le pouvoir de l'opinion augmente encore par l'habitude, s'il n'est affaibli par des secousses imprévues, des révolutions subites et de grandes fautes.

C'est par l'administration que le *législateur* conserve la puissance, le bonheur et le génie de son peuple ; sans une bonne administration, les meilleures lois ne sauvent ni les états de leur décadence ni les peuples de la corruption.

Comme il faut que les lois ôtent au citoyen le moins de liberté qu'il est possible, et laissent le plus qu'il est possible de l'égalité entre eux ; dans les gouvernemens où les hommes sont les moins libres et les moins égaux, il faut que, par l'administration, le *législateur* leur fasse oublier ce qu'ils ont perdu des deux grands avantages de l'état de nature ; il faut qu'il consulte sans cesse les desirs de la nation ; il faut qu'il expose aux yeux du public les détails de l'administration ; il faut qu'il lui rende compte de ses grâces ; il doit même engager les peuples à s'occuper du gouvernement, à le discuter, à en suivre les opérations ; et c'est un moyen de les attacher à la patrie. Il faut, dit un roi qui écrit, vit et règne en philosophe, que le *législateur* persuade au peuple que la loi seule peut tout, et que la fantaisie ne peut rien.

Le *législateur* disposera son peuple à l'humanité, par la bonté et les égards avec lesquels il traitera tout ce qui est homme, soit citoyen, soit étranger, en encourageant les inventions et les hommes utiles à la nature humaine ; par la pitié dont il donnera des preuves aux malheureux ; par l'attention à éviter la guerre et les dépenses superflues ; enfin par l'estime qu'il accordera lui-même aux hommes connus par leur bonté.

La même conduite qui contribue à répandre parmi son peuple le sentiment d'humanité, excite pour lui ce sentiment de bienveillance qui est le lien de son peuple à lui ; quelquefois il excitera ce sentiment par des sacrifices éclatans de son intérêt personnel à l'intérêt de sa nation,

en préférant, par exemple, pour les graces, l'homme utile à la patrie à l'homme qui n'est utile qu'à lui. Un roi de la Chine ne trouvant point son fils digne de lui succéder, fit passer son sceptre à son ministre, et dit : J'aime mieux que mon fils soit mal et que mon peuple soit bien, que si mon fils étoit bien et que mon peuple fût mal. A la Chine les édits des rois sont les exhortations d'un père à ses enfans : il faut que les édits instruisent, exhortent autant qu'ils commandent ; c'étoit autrefois l'usage de nos rois, et ils ont perdu à le négliger. Le *législateur* ne sauroit donner à tous les ordres de l'état trop de preuves de sa bienveillance. Un roi de Perse admettoit les laboureurs à sa table, et il leur disoit : Je suis un d'entre vous : vous avez besoin de moi, j'ai besoin de vous ; vivons en frères.

C'est en distribuant justement et à propos les honneurs, que le *législateur* animera le sentiment de l'honneur, et qu'il le dirigera vers le bien de l'état : quand les honneurs seront une récompense de la vertu, l'honneur portera aux actions vertueuses.

Le *législateur* tient dans ses mains deux rênes, avec lesquelles il peut conduire à son gré les passions, je veux dire les peines et les récompenses. Les peines ne doivent être imposées qu'au nom de la loi par les tribunaux ; mais le *législateur* doit se réserver le pouvoir de distribuer librement une partie des récompenses.

Dans un pays où la constitution de l'état intéresse les citoyens au gouvernement, où l'éducation et l'administration ont gravé dans les hommes les principes et les sentimens patriotiques et l'honneur, il suffit d'infliger au coupable les peines les plus légères : c'est assez qu'elles indiquent que le citoyen puni a commis une faute ; les regards de ses concitoyens ajoutent à son châtement. Le *législateur* est le maître d'attacher les peines les plus graves aux vices les plus dangereux pour sa nation : il peut faire considérer comme des peines des avantages réels, mais vers lesquels il est utile que les desirs de la nation ne se portent pas ; il peut même faire considérer aux hommes comme des peines véritables ce qui, dans d'autres pays, pourroit servir de récompense. A Sparte, après certaines fautes, il n'étoit plus permis à un citoyen de prêter sa

femme. Chez les Péruviens, le citoyen auquel il auroit été défendu de travailler au champ du public, auroit été un homme très-malheureux : sous ces législations sublimes un homme se trouvoit puni quand on le ramenoit à son intérêt personnel et à l'esprit de propriété. Les nations sont avilies quand les supplices ou la privation des biens deviennent des châtimens ordinaires : c'est une preuve que le *législateur* est obligé de punir ce que la nation ne puniroit plus. Dans les républiques la loi doit être douce, parce qu'on n'en dispense jamais : dans les monarchies elle doit être plus sévère, parce que le *législateur* doit faire aimer sa clémence en pardonnant malgré la loi. Cependant chez les Perses, avant Cyrus, les lois étoient fort douces : elles ne condamnoient à la mort ou à l'infamie que les citoyens qui avoient fait plus de mal que de bien.

Dans les pays où les peines peuvent être légères, des récompenses médiocres suffisent à la vertu : elle est bien foible et bien rare quand il faut la payer. Les récompenses peuvent servir à changer l'esprit de propriété en esprit de communauté : 1^o lorsqu'elles sont accordées à des preuves de cette dernière sorte d'esprit ; 2^o en accoutumant les citoyens à regarder comme des récompenses les nouvelles occasions qu'on leur donne de sacrifier l'intérêt personnel à l'intérêt de tous.

Le *législateur* peut donner un prix infini à sa bienveillance, en ne l'accordant qu'aux hommes qui ont servi l'état.

Si les rangs, les prééminences, les honneurs, sont toujours le prix des services, et s'ils s'imposent le devoir d'en rendre de nouveaux, ils n'exciteront point l'envie de la multitude : elle ne sentira point l'humiliation de l'inégalité des rangs ; le *législateur* lui donnera d'autres consolations sur cette inégalité des richesses, qui est un effet inévitable à la grandeur des états. Il faut qu'on ne puisse parvenir à l'extrême opulence que par une industrie qui enrichisse l'état, et jamais aux dépens du peuple : il faut faire tomber les charges de la société sur les hommes riches qui jouissent des avantages de la société. Les impôts, entre les mains d'un *législateur* qui administre bien, sont un moyen d'abolir certains abus, une industrie funeste, ou des vices : ils peuvent être un moyen d'encourager le genre

d'industrie le plus utile, d'exciter certains talens, certaines vertus.

Le *législateur* ne regardera pas comme une chose indifférente l'étiquette, les cérémonies : il doit frapper la vue, celui des sens qui agit le plus sur l'imagination. Les cérémonies doivent réveiller dans le peuple le sentiment du respect pour la puissance du *législateur* ; mais on doit aussi les lier avec l'idée de la vertu : elles doivent rappeler le souvenir des belles actions, la mémoire des magistrats, des guerriers illustres, des bons citoyens. La plupart des cérémonies, des étiquettes de nos gouvernemens modérés de l'Europe, ne conviendroient qu'aux despotes de l'Asie ; et beaucoup sont ridicules, parce qu'elles n'ont plus avec les mœurs et les usages les rapports qu'elles avoient au temps de leurs institutions : elles étoient respectables ; elles font riro.

Le *législateur* ne négligera pas les manières : quand elles ne sont plus l'expression des mœurs, elles en sont le frein ; elles forcent les hommes à paroître ce qu'ils devroient être ; et si elles ne remplacent qu'imparfaitement les mœurs, elles ont pourtant souvent les mêmes effets. C'est du lieu de la résidence du *législateur*, c'est par ses exemples, par celui des hommes respectés, que les manières se répandent dans le peuple.

Les jeux publics, les spectacles, les assemblées, seront un des moyens dont le *législateur* se servira pour unir entre eux les citoyens : le prix des Grecs, les confréries des Suisses, les coteries d'Angleterre, nos fêtes, nos spectacles, répandent l'esprit de société, qui contribue à l'esprit de patriotisme. Ces assemblées d'ailleurs accoutument les hommes à sentir le prix des regards et du jugement de la multitude : elles augmentent l'amour de la gloire et la crainte de la honte ; il ne se sépare de ces assemblées que le vice timide, ou la prétention sans succès. enfin, quand elles n'auroient d'utilité que de multiplier nos plaisirs, elles mériteroient encore l'attention du *législateur*.

En se rappelant les objets et les principes de toute législation, il doit, en proportion de ce que les hommes ont perdu de leur liberté et de leur égalité, les dédommager

par une jouissance tranquille de leurs biens, et une protection contre l'autorité, qui les empêchent de désirer un gouvernement moins absolu, où l'avantage de plus de liberté est presque toujours troublé par l'inquiétude de la perte.

Si le *législateur* ne respecte ni ne consulte la volonté générale; s'il fait sentir son pouvoir plus que celui de la loi; s'il traite l'homme avec orgueil, le mérite avec indifférence, le malheureux avec dureté; s'il sacrifie ses sujets à sa famille, les finances à ses fantaisies, la paix à sa gloire; si sa faveur est accordée à l'homme qui sait plaire plus qu'à l'homme qui peut servir; si les honneurs, si les places, sont obtenus par l'intrigue; si les impôts se multiplient, alors l'esprit de communauté disparaît: l'impatience saisit le citoyen d'une république; la langueur s'empare du citoyen de la monarchie; il cherche l'état, et ne voit plus que la proie d'un maître. L'activité se ralentit; l'homme prudent reste oisif; l'homme vertueux n'est que dupe; le voile de l'opinion tombe; les principes nationaux ne paroissent plus que des préjugés, et ils ne sont en effet que cela. On se rapproche de la loi de la nature, parce que la législation en blesse les droits: il n'y a plus de mœurs; la nation perd son caractère; le *législateur* est étonné d'être mal servi; il augmente les récompenses, mais celles qui flattoient la vertu ont perdu leur prix qu'elles ne tenoient que de l'opinion. Aux passions nobles qui animoient autrefois les peuples, le *législateur* essaie de substituer la cupidité et la crainte; et il augmente encore dans la nation les vices et l'avilissement. Si, dans sa perversité, il conserve ces formules, ces expressions de bienveillance avec lesquelles ses prédécesseurs annonçoient leurs volontés utiles; s'il conserve le langage d'un père avec la conduite d'un despote, il joue le rôle d'un charlatan méprisé d'abord, et bientôt imité: il introduit dans la nation la fausseté et la perfidie; et, comme dit le Guarini, *viso di carità, mente d'invidia*.

Quelquefois le *législateur* voit la constitution de l'état se dissoudre et le génie des peuples s'éteindre, parce que la législation n'avoit qu'un objet, et que cet objet venant à changer, les mœurs d'abord, et bientôt les lois, n'ont

pu rester les mêmes. Lacédémone étoit instituée pour conserver la liberté au milieu d'une foule de petits états plus petits qu'elle, parce qu'ils n'avoient pas ces mœurs ; mais il lui manquoit de pouvoir s'agrandir sans se détruire. L'objet de la législation de la Chine étoit la tranquillité des citoyens par l'exercice des vertus douces : ce grand empire n'auroit pas été la proie de quelques hordes de Tartares si les *législateurs* y avoient animé et entretenu les vertus fortes, et si on y avoit autant pensé à élever l'âme qu'à la régler. L'objet de la législation de Rome tendoit trop à l'agrandissement : la paix étoit pour les Romains un état de trouble, de factions et d'anarchie ; ils se dévorèrent quand ils n'eurent plus le monde à dompter. L'objet de la législation de Venise est trop de tenir le peuple dans l'esclavage : on l'amollit, on l'avilit ; et la sagesse tant vantée de ce gouvernement n'est que l'art de se maintenir sans puissance et sans vertus.

Souvent un *législateur* borné délie les ressorts du gouvernement et déränge ses principes, parce qu'il n'en voit pas assez l'ensemble, et qu'il donne tous ses soins à la partie qu'il voit seul, ou qui tient de plus près à son goût particulier, à son caractère.

Le conquérant, avide de conquêtes, négligera la jurisprudence, le commerce, les arts : un autre excite la nation au commerce, et néglige la guerre ; un troisième favorise trop les arts de luxe, et les arts utiles sont avilis, ainsi du reste. Il n'y a point de nation, du moins de grande nation, qui ne puisse être à la fois, sous un bon gouvernement, guerrière, commerçante, savante et polie.

Je vais terminer cet article, déjà trop long, par quelques réflexions sur l'état présent de l'Europe.

Le système d'équilibre qui, d'une multitude d'états, ne forme qu'un seul corps, influe sur les résolutions de tous les *législateurs*. Les lois constitutives, les lois civiles, l'administration, sont plus liées aujourd'hui avec le droit des gens, et même en sont plus dépendantes qu'elles ne l'étoient autrefois ; il ne se passe plus rien dans un état qui n'intéresse tous les autres, et le *législateur* d'un état puissant influe sur la destinée de l'Europe entière.

De cette nouvelle situation des hommes il résulte plusieurs conséquences.

Par exemple, il peut y avoir de petites monarchies et de grandes républiques. Dans les premières, le gouvernement y sera maintenu par des associations, des alliances, et par le système général. Les petits princes d'Allemagne et d'Italie sont des monarques; et si leurs peuples se lassoient de leur gouvernement, ils seroient réprimés par les souverains des grands états. Les dissensions, les partis, inséparables des grandes républiques, ne pourroient aujourd'hui les affoiblir au point de les exposer à être envahies. Personne n'a profité des guerres civiles de la Suisse et de la Pologne : plusieurs puissances se ligueroient toujours contre celle qui voudra s'agrandir. Si l'Espagne étoit une république, et qu'elle fût menacée par la France, elle seroit défendue par l'Angleterre, la Hollande, etc.

Il y a aujourd'hui en Europe une impossibilité morale de faire des conquêtes, et de cette impossibilité il est jusqu'à présent résulté pour les peuples plus d'inconvéniens peut-être que d'avantages. Quelques *législateurs* se sont négligés sur la partie de l'administration qui donne de la force aux états, et on a vu de grands royaumes sous un ciel favorable languir sans richesses et sans puissance.

D'autres *législateurs* n'ont regardé les conquêtes que comme difficiles, et point comme impossibles; et leur ambition s'est occupée à multiplier les moyens de conquérir; les uns ont donné à leurs états une forme purement militaire, et ne laissent presque à leurs sujets de métier à faire que celui de soldat; d'autres entretiennent, même en paix, des armées de mercenaires, qui ruinent les finances et favorisent le despotisme; des magistrats et quelques licteurs feroient obéir aux lois, et il faut des armées immenses pour faire servir un maître. C'est là le principal objet de la plupart de nos *législateurs*; et, pour le remplir, ils se voient obligés d'employer les tristes moyens des dettes et des impôts.

Quelques *législateurs* ont profité du progrès des lumières, qui, depuis cinquante années, se sont répandues rapidement d'un bout de l'Europe à l'autre; elles ont

éclairé sur les détails de l'administration, sur les moyens de favoriser la population, d'exciter l'industrie, de conserver les avantages de sa situation, et de s'en procurer de nouveaux. On peut croire que les lumières, conservées par l'imprimerie, ne peuvent s'éteindre, et peuvent encore augmenter. Si quelque despote vouloit replonger sa nation dans les ténèbres, il se trouvera des nations libres qui lui rendront le jour.

Dans les siècles éclairés, il est impossible de fonder une législation sur des erreurs; la charlatanerie même et la mauvaise foi des ministres sont d'abord aperçues, et ne font qu'exciter l'indignation. Il est également difficile de répandre un fanatisme destructeur, tel que celui des disciples d'Odin et de Mahomet; on ne feroit recevoir aujourd'hui chez aucun peuple de l'Europe des préjugés contraires au droit des gens et aux lois de la nature.

Tous les peuples ont aujourd'hui des idées assez justes de leurs voisins, et par conséquent ils ont moins que dans les temps d'ignorance l'enthousiasme de la patrie; il n'y a guère d'enthousiasme quand il y a beaucoup de lumières; il est presque toujours le mouvement d'une ame plus passionnée qu'instruite; les peuples, en comparant dans toutes les nations les lois aux lois, les talens aux talens, les mœurs aux mœurs, trouveront si peu de raison de se préférer à d'autres, que, s'ils conservent pour la patrie cet amour qui est le fruit de l'intérêt personnel, ils n'auront plus du moins cet enthousiasme qui est le fruit d'une estime exclusive.

On ne pourroit aujourd'hui, par des suppositions, par des imputations, par des artifices politiques, inspirer des haines nationales aussi vives qu'on en inspiroit autrefois; les libelles que nos voisins publient contre nous ne font guère d'effet que sur une foible et vile partie des habitans d'une capitale qui renferme la dernière des populaces et le premier des peuples.

La religion, de jour en jour plus éclairée, nous apprend qu'il ne faut point haïr ceux qui ne pensent pas comme nous; on sait distinguer aujourd'hui l'esprit sublime de la religion, des suggestions de ses ministres: nous avons vu de nos jours les puissances protestantes

en guerre avec les puissances catholiques, et aucune ne réussit dans le dessein d'inspirer aux peuples ce zèle brutal et féroce qu'on avoit autrefois l'un contre l'autre, même pendant la paix, chez les peuples de différentes sectes.

Tous les hommes, de tous les pays, se sont devenus nécessaires pour l'échange des fruits de l'industrie et des productions de leur sol : le commerce est pour les hommes un lien nouveau ; chaque nation a un intérêt aujourd'hui qu'une autre nation conserve ses richesses, son industrie, ses banques, son luxe et son agriculture : la ruine de Léipsick, de Lisbonne et de Lima, a fait faire des banqueroutes sur toutes les places de l'Europe, et a influé sur la fortune de plusieurs millions de citoyens.

Le commerce, comme les lumières, diminue la férocité ; mais aussi, comme les lumières, ôtant l'enthousiasme d'estime, il ôte peut-être l'enthousiasme de vertu ; il éteint peu à peu l'esprit de désintéressement, qu'il remplace par celui de justice ; il adoucit les mœurs que les lumières polissent ; mais, en tournant moins les esprits au beau qu'à l'utile, au grand qu'au sage, il altère peut-être la force, la générosité et la noblesse des mœurs.

De l'esprit de commerce, et de la connoissance que les hommes ont aujourd'hui des vrais intérêts de chaque nation, il s'ensuit que les *législateurs* doivent être moins occupés de défenses et de conquêtes qu'ils ne l'ont été autrefois ; il s'ensuit qu'ils doivent favoriser la culture des terres et des arts, la consommation et le produit de leurs productions ; mais ils doivent veiller en même temps à ce que les mœurs polies ne s'affoiblissent point trop, et à maintenir l'estime des vertus guerrières.

Car il y'aura toujours des guerres en Europe : on peut s'en fier là-dessus aux intérêts des ministres ; mais ces guerres, qui étoient de nation à nation, ne seront souvent que de *législateur à législateur*.

Ce qui doit encore embrâser l'Europe, c'est la différence des gouvernemens ; cette belle partie du monde est partagée en républiques et en monarchies : l'esprit de celles-ci est actif ; et, quoiqu'il ne soit pas de leur

intérêt de s'étendre, elles peuvent entreprendre des conquêtes dans les momens où elles sont gouvernées par des hommes que l'intérêt de leur nation ne conduit pas : l'esprit des républiques est pacifique ; mais l'amour de la liberté, une crainte superstitieuse de la perdre, porteront souvent les états républicains à faire la guerre, pour abaisser ou pour réprimer les états monarchiques : cette situation de l'Europe entretiendra l'émulation des vertus fortes et guerrières ; cette diversité de sentimens et de mœurs, qui naissent de différens gouvernemens, s'opposera au progrès de cette mollesse, de cette douceur excessive des mœurs ; effet du commerce, du luxe et des longues paix.

(A N O N Y M E .)

L É G I S L A T I O N .

LA *législation* est l'art de donner des lois aux peuples. La meilleure *législation* est celle qui est la plus simple et la plus conforme aux mœurs et aux usages d'une nation. Il ne s'agit pas de s'opposer aux passions des hommes ; mais il faut , au contraire , en les réglant , les encourager et les appliquer à l'intérêt public et particulier. Par ce moyen on diminuera le nombre des crimes et des criminels , et l'on réduira les lois à un très-petit nombre.

(ANONYME .)

LETTRES.

LETTRES. *

Ce mot désigne en général les lumières que procurent l'étude, et en particulier celle des *belles-lettres* ou de la littérature. Dans ce dernier sens, on distingue les gens de *lettres* qui cultivent seulement l'érudition variée et pleine d'aménité de ceux qui s'attachent aux sciences abstraites et à celles d'une utilité plus sensible; mais on ne peut les acquérir à un degré éminent sans la connoissance des *lettres* : il en résulte que les *lettres* et les sciences proprement dites ont entre elles l'enchaînement, les liaisons et les rapports les plus étroits.

Chez les Grecs, l'étude des *lettres* embellissoit celle des sciences, et l'étude des sciences donnoit aux *lettres* un nouvel éclat. La Grèce a dû tout son lustre à cet assemblage heureux; c'est par-là qu'elle joignit au mérite le plus solide la plus brillante réputation. Les *lettres* et les sciences y marchèrent toujours d'un pas égal, et se servirent mutuellement d'appui. Quoique les muses présidassent, les unes à la poésie et à l'histoire, les autres à la dialectique, à la géométrie et à l'astronomie, on les regardoit comme des sœurs inséparables, qui ne formoient qu'un seul chœur. Homère et Hésiode les invoquent toutes dans leurs poèmes.

Sous Auguste, les *lettres* fleurirent avec les sciences, et marchèrent de front. Rome, déjà maîtresse d'Athènes par la force de ses armes, vint à concourir avec elle pour un avantage plus flatteur, celui d'une érudition agréable et d'une science profonde.

Dans le dernier siècle, si glorieux à la France à cet égard, l'intelligence des langues savantes et l'étude de la nôtre furent les premiers fruits de la culture de l'esprit, pendant que l'éloquence de la chaire et celle du barreau brilloient avec tant d'éclat; que la poésie étaloit tous ses charmes; que l'histoire se faisoit lire avec avidité dans ses sources et dans des traductions élégantes; que l'antiquité sembloit nous dévoiler ses trésors; qu'un examen judicieux portoit par-tout le flambeau de la critique : la philosophie reformoit les idées; la physique

s'ouvroit de nouvelles routes pleines de lumières; les mathématiques s'élevoient à la perfection; enfin les *lettres* et les sciences s'enrichissoient mutuellement par l'intimité de leur commerce.

Ces exemples des siècles brillans prouvent que les sciences ne sauroient subsister dans un pays où les *lettres* n'y soient cultivées : sans elles, une nation seroit hors d'état de goûter les sciences et de travailler à les acquérir. Aucun particulier ne peut profiter des lumières des autres, et s'entretenir avec les écrivains de tous les pays et de tous les temps, s'il n'est savant dans les *lettres* par lui-même, ou du moins si des gens de *lettres* ne lui servent d'interprètes. Faute d'un tel secours, le voile qui cache les sciences devient impénétrable.

Disons encore que les principes des sciences seroient trop rebutans si les *lettres* ne leur prêtoient des charmes. Elles embellissent tous les sujets qu'elles touchent : les vérités dans leurs mains deviennent plus sensibles par les tours ingénieux, par les images riantes, et par les fictions même sous lesquelles elles les offrent à l'esprit. Elles répandent des fleurs sur les matières les plus abstraites, et savent les rendre intéressantes. Personne n'ignore avec quels succès les sages de la Grèce et de Rome employèrent les ornemens de l'éloquence dans leurs écrits philosophiques.

Les scholastiques, au lieu de marcher sur les traces de ces grands maîtres, n'ont conduit personne à la science de la sagesse, ou à la connoissance de la nature. Leurs ouvrages sont un jargon également inintelligible et méprisé de tout le monde.

Mais si les *lettres* servent de clé aux sciences, les sciences, de leur côté, concourent à la perfection des *lettres*. Elles ne feroient que bégayer dans une nation où les connoissances sublimes n'auroient aucun accès. Pour les rendre florissantes, il faut que l'esprit philosophique, et par conséquent les sciences qui le produisent, se rencontrent dans l'homme de lettres, ou du moins dans le corps de la nation.

La grammaire, l'éloquence, la poésie, l'histoire, la critique, en un mot toutes les parties de la littérature,

seroient extrêmement défectueuses si les sciences ne les réformoient et ne les perfectionnoient : elles sont sur-tout nécessaires aux ouvrages didactiques , en matière de rhétorique , de poétique et d'histoire. Pour y réussir , il faut être philosophe autant qu'homme de *lettres*. Aussi , dans l'ancienne Grèce , l'érudition polie et le profond savoir faisoient le partage des génies du premier ordre. Empédocle , Epicharme , Parménide , Archelaüs , sont célèbres parmi les poètes comme parmi les philosophes. Socrate cultivoit également la philosophie , l'éloquence et la poésie. Xénophon , son disciple , sut allier dans sa personne l'orateur , l'historien et le savant , avec l'homme d'état , l'homme de guerre et l'homme du monde. Au seul nom de Platon , toute l'élévation des sciences et toute l'aménité des *lettres* se présentent à l'esprit. Aristote , ce génie universel , porta la lumière et dans tous les genres de littérature et dans toutes les parties des sciences. Pline , Lucien , et les autres écrivains , font l'éloge d'Eratosthène , et en parlent comme d'un homme qui avoit réuni avec le plus de gloire les *lettres* et les sciences.

Lucrèce , parmi les Romains , employa les muses latines à chanter les matières philosophiques. Varron , le plus savant de son pays , partageoit son loisir entre la philosophie , l'histoire , l'étude des antiquités , les recherches de la grammaire , et les délassemens de la poésie. Brutus étoit philosophe , orateur , et possédoit à fond la jurisprudence. Cicéron , qui porta jusqu'au prodige l'union de l'éloquence et de la philosophie , déclaroit lui même que s'il avoit un rang parmi les orateurs de son siècle , il en étoit plus redevable aux promenades de l'académie qu'aux écoles des rhéteurs ; tant il est vrai que la multitude des talens est nécessaire pour la perfection de chaque talent particulier , et que les *lettres* et les sciences ne peuvent souffrir de divorce.

Enfin si l'homme attaché aux sciences et l'homme de *lettres* ont des liaisons intimes par des intérêts communs et des besoins mutuels , ils se conviennent encore par la ressemblance de leurs occupations , par la supériorité des lumières , par la noblesse des vues , et par leur genre de vie , honnête , tranquille , et retiré.

J'ose donc dire , sans préjugé , en faveur des *lettres* et des sciences , que ce sont elles qui font fleurir une nation , et qui répandent dans le cœur des hommes les règles de la droite raison , et les semences de douceur , de vertu et d'humanité , si nécessaires au bonheur de la société.

Je conclus , avec Raoul de Presles , dans son vieux langage du quatorzième siècle , que « ociosité sans *lettres* » et sans science est sépulture d'homme vif ». Cependant le goût des *lettres* , je suis bien éloigné de dire la passion des *lettres* , tombe tous les jours davantage dans ce pays ; et c'est un malheur dont nous tâcherons de dévoiler les causes au mot *Littérature*.

(A N O N Y M E .)

Cicéron fait un bel éloge des *lettres* dans son plaidoyer pour le poète Archias. .

« Vous me demanderez , dit - il , en s'adressant aux » Romains , pourquoi je parois si attaché à Licinius Archias : parce que c'est à lui que je dois chaque jour le » délassement le plus doux des travaux du forum et du » tumulte des affaires. Et croyez-vous que je puisse trouver dans mon esprit de quoi suffire à tant d'objets différens si je ne puisois sans cesse de nouvelles richesses » dans l'étude des *lettres* , ou que je puisse supporter tant » de travaux si les agrémens de cette même étude ne » servoient à me récréer et à me soutenir ? J'avoue que » je m'y livre le plus qu'il m'est possible. Que ceux-là » s'en cachent qui n'en savent rien retirer qui appartienne à l'utilité commune , ou qui puisse être produit » au grand jour ; mais pourquoi ne l'avouerai je pas , » moi qui , depuis tant d'années , ai vécu de manière que » jamais ni mon loisir , ni mes intérêts , ni mes plaisirs , » ni même mon sommeil , n'ont refusé un seul de mes » momens aux besoins de mes concitoyens ? Qui pourroit » me savoir mauvais gré de donner à ce genre d'occupation le temps que d'autres donnent aux spectacles , aux » voluptés , aux jeux , aux festins , à l'oisiveté ? L'on doit » d'autant plus me le permettre , que cet art même dont » je fais profession , et qui a été le refuge de mes amis » dans tous leurs périls , ce talent de la parole , fait partie

» de ces études que j'ai toujours aimées ; et si l'on trouve
 » que c'est peu de chose , il est des avantages bien plus
 » grands dont je leur ai obligation. Et en effet , si tout
 » ce que j'ai lu , tout ce que j'ai appris , ne m'avoit bien
 » persuadé , dès ma jeunesse , que rien n'est plus desir-
 » able dans cette vie que la gloire et la vertu , qu'il faut
 » leur sacrifier tout , et ne compter pour rien les tour-
 » mens , l'exil et la mort , me serois-je exposé , pour le
 » salut public , à tant de combats et aux attaques conti-
 » nuelles des méchans ? Mais tous les livres , tous les mo-
 » numens de l'antiquité , toutes les paroles des sages ,
 » répètent cette grande leçon ; et toutes ces instructions
 » seroient ensévelies dans les ténèbres , si le génie ne leur
 » avoit prêté sa lumière. Combien d'excellens modèles se
 » présentent à nous dans ces portraits des grands hommes
 » qu'ont tracés les écrivains de la Grèce et de l'Italie !
 » Ce sont eux que j'ai toujours eus devant les yeux dans
 » l'administration des affaires publiques ; c'est en pensant
 » à eux que mon ame s'élevoit et se formoit à leur res-
 » semblance.

» Mais quand on ne considéreroit pas la culture des
 » *lettres* par son utilité et son importance ; quand on n'y
 » verroit que l'agrément et le plaisir , ce seroit encore
 » celui de tous qui conviendrait le mieux à l'homme bien
 » élevé. Les autres , en effet , ne sont ni de tous les temps ,
 » ni de tous les lieux , ni faits pour tout âge : les *lettres*
 » sont à la fois l'instruction de la jeunesse , le charme de
 » l'âge avancé , l'ornement de la prospérité , la consola-
 » tion de l'infortune ; elles nous amusent dans la retraite ,
 » ne sont point déplacées dans la société ; elles veillent
 » avec nous , elles nous accompagnent dans nos voyages ,
 » elles nous suivent dans les campagnes ; enfin quand
 » nous n'en aurions pas le goût , nous ne pourrions leur
 » refuser notre estime et notre admiration.

» Pour ce qui regarde la poésie en particulier , nous
 » avons entendu dire aux meilleurs juges que les autres
 » talens s'acquièrent par les préceptes , mais que celui de
 » la poésie est un don de la nature , une faculté de l'ima-
 » gination , une sorte d'inspiration divine. Aussi notre
 » vieil Ennius appelle les poètes des *hommes saints* , parce

» qu'ils sont distingués à nos yeux par les présens de la
» divinité. Qu'il soit donc saint parmi nous, parmi des
» hommes aussi instruits que vous l'êtes, ce nom de poète,
» que les barbares même n'ont jamais violé. Les rochers et
» les déserts semblent répondre à la voix du poète. Les
» bêtes même paroissent sensibles à l'harmonie; et nous
» y serions insensibles! Les peuples de Colophon, de
» Chio, de Salamine, de Smyrne, et d'autres encore, se
» disputent Homère, et lui élèvent des autels: ils veulent,
» long-temps après sa mort, l'avoir pour concitoyen,
» parce qu'il a été grand poète; et celui qui est réelle-
» ment le nôtre par sa volonté et par nos lois, nous pour-
» rions le rejeter! Nous rejeterions celui qui a employé
» son génie à chanter la gloire du peuple romain! Oui,
» dès sa première jeunesse, il a composé un poème sur
» la guerre des Cimbres; et cet hommage flatta Marius
» même, qui étoit, vous le savez, assez étranger au com-
» merce des muses. C'est qu'il n'est personne, si dur et
» si farouche qu'il puisse être, qui ne soit flatté de voir
» son nom porté par la poésie aux générations à venir.
» On demandoit à ce célèbre Athénien, Thémistocle,
» quelle étoit la voix qu'il entendroit avec plus de plaisir:
» Celle, dit-il, qui chantera le mieux ce que j'ai fait.

» Avouons-le, Romains, osons dire tout haut ce que
» chacun de nous pense tout bas: nous aimons tous la
» louange, et ceux qu'elle touche le plus vivement sont
» aussi ceux qui savent le mieux la mériter. Les philo-
» sophes, qui écrivent sur le mépris de la gloire, mettent
» leurs noms à leurs écrits, et sont encore occupés d'elle,
» même en paroissant la mépriser.

» J'irai plus loin; et, s'il m'est permis de parler de mon
» propre intérêt; si j'ose montrer devant vous cet amour
» de la gloire, trop passionné peut-être, mais qui ne
» peut jamais être qu'un sentiment noble et louable, je
» vous avouerai qu'Archias a regardé comme un sujet
» digne de ses vers les événemens de mon consulat, et tout
» ce que j'ai fait avec vous pour le salut de la patrie. L'ou-
» vrage est commencé, je l'ai entendu, j'en ai été touché,
» et je l'ai exhorté à l'achever; car la vertu ne desire
» d'autre récompense de ses travaux et de ses dangers,

» que ce témoignage glorieux qui doit passer à la posté-
» rité; et si on veut le lui ôter, que restera-t-il dans
» cette vie si rapide et si courte, qui puisse nous dédom-
» mager de tant de sacrifices! Certes, si notre ame ne
» pressentoit pas l'avenir; s'il falloit que ses pensées s'ar-
» rêtassent aux bornes de notre durée, qui de nous pour-
» roit se consumer par tant de fatigues, se tourmenter par
» tant de soins et de veilles, et faire si peu de cas de la
» vie? Mais il y a, dans tous les esprits élevés, une force
» intérieure, qui leur fait sentir jour et nuit les aiguil-
» lons de la gloire, un sentiment qui les avertit que notre
» souvenir ne doit pas périr avec nous, et qu'il doit s'é-
» tendre et se perpétuer dans tous les âges. Eh! nous
» tous, victimes dévouées à la défense de la république,
» nous rabaisserions-nous au point de nous persuader
» qu'après avoir vécu de manière à n'avoir pas un seul
» moment de repos et de tranquillité, nous devons en-
» core périr tout entiers? Si les plus grands hommes
» sont jaloux de laisser leur ressemblance dans des images
» et des statues périssables, combien ne devons-nous pas
» attacher un plus grand prix à ces monumens de génie,
» qui transmettent à nos derniers neveux l'empreinte
» fidelle de notre ame, de nos sentimens, de nos pensées!
» Pour moi, Romains, en faisant ce que j'ai fait, je
» croyois dès ce moment en répandre le souvenir dans
» toute la terre et dans l'étendue des siècles; et, soit
» que le tombeau doive m'ôter le sentiment de cette im-
» mortalité, soit, comme l'ont cru tous les sages, qu'il
» doive rester quelque partie de nous qui soit encore ca-
» pable d'en jouir, aujourd'hui, du moins, l'on ne peut
» m'ôter cette pensée, qui est mon plaisir et ma récom-
» pense. »

On aime, en lisant ce discours, à voir l'auteur s'y
peindre tout entier, à reconnoître en lui cette sensibilité
franche, cet enthousiasme de gloire que traitent de vani-
té et de foiblesse des hommes, qui, à la vérité, ne
seroient pas capables d'en avoir une semblable. Je sais
qu'on peut dire qu'il est beaucoup plus beau de faire de
grandes choses sans songer à la louange et à la gloire;
mais il est un peu plus aisé d'en donner le précepte qu'o

d'en trouver l'exemple; et cette espèce de vertu sera toujours si rare et si difficile à prouver, qu'il vaut bien mieux, pour l'intérêt commun, ne pas décrier ce mobile, au moins le plus noble de tous, qui a produit tant de bien et qui en produira toujours. Il seroit bien maladroît de décourager ceux qui, en faisant tout pour nous, ne nous demandent que des louanges. Si c'est une vanité, puisse-t-elle devenir générale! c'est, ce me semble, le vœu le plus utile et le plus sage qu'on puisse former pour le bonheur des hommes.

(M. de LA HARPE.)

L É Z I N E.

C'EST l'avarice, qui, pour l'intérêt le plus léger, blesse les bienséances, les usages, et brave le ridicule : c'est un trait de *lézine* dans un homme riche, ou même à son aise, que de se loger dans une chambre éclairée par une des lanternes de la rue, afin de pouvoir se coucher sans allumer une chandelle; ce qui n'est qu'avarice dans un bourgeois, est *lézine* dans un homme de qualité.

La cupidité est l'avarice en grand : elle veut envahir; elle blesse visiblement l'ordre général. L'avarice veut acquérir, et craint de dépenser; elle blesse la justice. La *lézine* a de petits objets, soit d'épargne, soit de profits; elle est ridicule. Il est bien extraordinaire qu'un aussi grand homme que milord Malboroug ait eu la cupidité la plus insatiable, l'avarice la plus sordide, et la *lézine* la plus ridicule.

(ANONYME.)



LIBELLE.

FCRIT satyrique, injurieux contre la probité, l'honneur et la réputation de quelqu'un. La composition et la publication de pareils écrits méritent l'opprobre des sages; mais laissant aux *libelles* toute leur flétrissure en morale, il s'agit ici de les considérer en politique.

Les *libelles* sont inconnus dans les états despotiques de l'Orient, où l'abattement d'un côté, et l'ignorance de l'autre, ne donnent ni le talent ni la volonté d'en faire. D'ailleurs, comme il n'y a point d'imprimerie, il n'y a point, par conséquent, de publication de *libelles*; et c'est peut-être le seul bien dont on jouisse dans ce pays-là, où il n'y a ni liberté, ni propriétés, ni arts, ni sciences. L'état des peuples de ces tristes contrées n'est pas au-dessus de celui des bêtes, et leur condition est pire. En général, tout pays où il n'est pas permis de penser et d'écrire ses pensées, sans cependant pouvoir nuire à autrui, doit nécessairement tomber dans la stupidité, la superstition et la barbarie.

Les *libelles* sont sévèrement punis dans le gouvernement aristocratique, parce que les magistrats s'y voient de petits souverains, qui ne sont pas assez grands pour mépriser les injures. Voilà pourquoi les décemvirs, qui formoient une aristocratie, décernèrent une peine capitale contre les auteurs de *libelles*.

Dans la démocratie, il ne convient pas que le gouvernement sévisse contre les *libelles*, par les raisons qui les punissent criminellement dans les états aristocratiques ou absolus; mais il doit y avoir des tribunaux établis pour entendre les plaintes des citoyens attaqués dans leur honneur et leur réputation, et pour condamner les auteurs de pareils *libelles* à des peines proportionnées au tort que les particuliers pourroient en éprouver.

Dans les monarchies éclairées, les *libelles* sont moins regardés comme un crime que comme un objet de police. Les Anglais abandonnent les *libelles* à leur destinée, et les regardent comme un inconvénient d'un gouvernement

libre, qu'il n'est pas dans la nature des choses humaines de pouvoir éviter : ils croient qu'il faut laisser aller, non la licence effrénée de la satire, mais la liberté des discours et des écrits, comme des gages de la liberté civile et politique d'un état, parce qu'il est moins dangereux d'exposer les honnêtes gens à la malignité et à la méchanceté, que de craindre d'éclairer son pays sur la conduite des gens puissans en autorité. Le pouvoir a de si grandes ressources pour jeter l'effroi et la servitude dans les ames; il a tant de pente à s'accroître injustement, qu'on doit beaucoup plus redouter l'adulation qui l'environne que la hardiesse qui s'attache à le démasquer. Quand ceux qui gouvernent les états ne donnent aucun sujet réel à la censure de leur conduite, ils n'ont rien à appréhender de la calomnie et du mensonge : libres de tout reproche, ils marchent avec confiance, et sont toujours prêts à rendre compte de leur administration; les traits de la satire passent sur leur tête et tombent à leurs pieds. Les honnêtes gens embrassent le parti de la vertu, et punissent la calomnie par le mépris.

Les libelles sont encore moins redoutables par rapport aux opinions spéculatives. La vérité a un ascendant si victorieux sur l'erreur ! Elle n'a qu'à se montrer pour s'attirer l'estime et l'admiration ; nous la voyons tous les jours briser les chaines de la fraude et de la tyrannie, ou percer aux travers des nuages de la superstition et de l'ignorance. Que ne produiroit-elle point si l'on ouvroit toutes les barrières qu'on oppose à ses pas !

On auroit tort de conclure de l'abus d'une chose à la nécessité de sa destruction. Les peuples ont souffert de grands maux de leurs rois et de leurs magistrats : faut-il pour cette raison abolir la royauté et les magistratures ? C'est bien pis quand le peuple veut se gouverner lui-même. Tout bien est d'ordinaire accompagné de quelque inconvénient, et n'en peut être séparé sans risquer de perdre au change. Il s'agit de considérer qui doit l'emporter, et déterminer notre choix en faveur du plus grand avantage.

Enfin, disent ces mêmes politiques, toutes les méthodes employées jusqu'à ce jour pour prévenir ou proscrire les

libelles dans les gouvernemens monarchiques, ont été sans succès, soit avant, soit sur-tout depuis que l'imprimerie est répandue dans toute l'Europe. Les *libelles* odieux, et justement défendus, ne sont, par la punition de leurs auteurs, que plus recherchés et plus multipliés. Sous l'empire de Néron, un nommé Fabricius Végéton, ayant été convaincu de quantité de *libelles* contre les sénateurs et les autorités de Rome, fut banni d'Italie, et ses écrits satyriques condamnés au feu. On les rechercha, dit Tacite, on les lut avec la dernière avidité tant qu'il y eut du péril à le faire ; mais, dès qu'il fut permis de les avoir, personne ne s'en soucia plus.

Néron, tout Néron qu'il étoit, empêcha de poursuivre criminellement les écrivains des satyres contre sa personne, et laissa seulement subsister l'ordonnance du sénat, qui condamnoit au bannissement et à la confiscation des biens le premier Antistius, dont les *libelles* étoient les plus sanglans. Henri IV, eh ! quel aimable prince se contenta de lasser le duc de Mayenne à la promenade pour peine de tous les *libelles* diffamatoires qu'il avoit semés contre lui pendant le cours de la ligue ; et quand il vit que le duc de Mayenne suoit un peu pour le suivre : « Allons, » dit-il, mon cousin, nous reposer présentement, voilà » toute la vengeance que j'en voulois. »

Un auteur français très-moderne, qui est bien éloigné de prendre le parti des *libelles*, et qui les condamne sévèrement, n'a pu cependant s'empêcher de convenir que certaines flatteries peuvent être encore plus dangereuses, et par conséquent plus criminelles aux yeux d'un prince ami de la gloire, que des *libelles* faits contre lui. Une flatterie, dit-il, peut, à son insu, détourner un bon prince du chemin de la vertu, lorsqu'un *libelle* peut y ramener un tyran : c'est souvent par la bouche de la licence que les plaintes des opprimés s'élèvent jusqu'au trône qui les ignore.

A dieu ne plaise que je prétende que les hommes puissent impunément répandre la satire et la calomnie sur leurs supérieurs ou leurs égaux ! La religion, la morale, les droits de la vérité, la nécessité de la subordination,

l'ordre, la paix et le repos de la société, concourent ensemble à détester cette audace; mais je ne voudrois pas, dans un état policé, réprimer une pareille licence par des moyens qui détruiroient inévitablement toute liberté. On peut punir les abus par des lois sages, qui, dans leur prudente exécution, réuniront la justice avec le plus grand bonheur de la société et la conservation du gouvernement.

(*M. de JAUCOURT.*)

LIBÉRALITÉ.

C'EST une disposition à faire part aux hommes de ses propres biens ; elle doit , comme toutes les qualités qui ont leur source dans la bienveillance , la pitié et le désir des louanges , etc. , être subordonnée à la justice pour devenir une vertu. La *libéralité* ne peut être exercée que par les particuliers , parce qu'ils ont des biens qui leur sont propres ; les souverains doivent en user avec beaucoup de sagesse et de modération , sans quoi elle deviendrait injuste et dangereuse. Le roi de Prusse , n'étant encore que prince royal , avoit récompensé libéralement une actrice célèbre ; il lui donna beaucoup moins lorsqu'il fut roi , et il dit , à cette occasion , ces paroles remarquables : « Autrefois je donnois mon argent , et je » donne aujourd'hui celui de mes sujets. »

La *libéralité* , comme on voit , est donc une vertu qui consiste à donner à propos , sans intérêt , ni trop ni trop peu.

La *libéralité* est une qualité moins admirable que la générosité , parce que celle-ci ne se borne point aux objets pécuniaires , et qu'elle est en toutes choses une élévation de l'ame dans la façon de penser et d'agir : c'est une vertu qui nous porte à faire pour les autres , par le plaisir d'obliger , beaucoup au-delà de ce qu'ils peuvent attendre de nous. Mais le mérite éminent de la générosité ne détruit point le cas qu'on doit faire de la *libéralité* , qui est toujours une vertu des plus estimables , quand elle n'est pas le fruit de la vanité de donner , de l'ostentation , de la politique et de la simple décence de son état. Le vice , nommé avarice dans l'idée commune , est précisément l'opposé de cette vertu.

Je définis la *libéralité* une vertu qui s'exerce en faisant part gratuitement aux autres de ce qui nous appartient. Cette vertu a pour principe la justice de l'action , et pour but la plus excellente fin : car , quoique les dons soient libres , ils doivent être faits de manière que ce l'on donne de son bien ou de sa peine serve au bonheur

et à l'avantage de ceux qui sont l'objet de nos *libéralités*.

Mais comme il est impossible de fournir aux dépenses que demande l'exercice de la *libéralité*, sans un attachement honnête à acquérir du bien et à conserver celui qu'on a acquis, ce soin est prescrit par des maximes qui se tirent de la même fin dont nous venons de faire l'éloge. Ainsi la *libéralité*, qui désigne principalement l'acte de donner et de dépenser comme il convient, renferme une volonté d'acquérir et de conserver, selon les principes que dictent la raison et la vertu.

La volonté d'acquérir s'appelle *prévoyance*, et elle est opposée d'un côté à la rapacité, et de l'autre à une imprudente négligence de pourvoir sagement à l'avenir. La volonté de conserver est ce que l'on nomme *frugalité*, *économie*, *épargne* entendue, qui tient un juste milieu entre la sordide mesquinerie et la prodigalité. Il est certain que ces deux choses, la *prévoyance* et la *frugalité*, facilitent la pratique de la *libéralité*, l'aident et la soutiennent. Soyez vigilant et économe dans les dépenses journalières, vous pourrez être libéral dans toutes les occasions nécessaires. Si l'on voit très-peu régner cette vertu dans les pays de luxe, c'est qu'on n'y donne qu'à soi, rien aux autres, et que l'on finit par être ruiné.

La *libéralité* a divers noms, selon la diversité des objets envers lesquels on doit l'exercer; car si l'on est libéral pour des choses qui sont d'une très-grande utilité publique, cette vertu est une noble magnificence, à quoi est opposée d'un côté la profusion des ambitieux, et de l'autre la violence des âmes basses. Si l'on est libéral envers les malheureux, c'est un mouvement de la compassion; et, quand on assiste les pauvres, c'est l'aumône. La *libéralité* envers les étrangers s'appelle *hospitalité*, sur-tout si on les reçoit dans sa maison. En tout cela, la juste mesure de la *bénéfice* dépend de ce qui contribue le plus aux diverses parties de la grande fin que doit se proposer la *libéralité*; savoir, aux secours réciproques, au commerce entre les divers états, au bien des sociétés particulières, autant qu'on peut le procurer, sans préjudice des sociétés supérieures.

Il ne faut pas confondre la *libéralité* avec la prodigalité, quoiqu'elles paroissent avoir ensemble quelque rapport; l'une est une vertu, et l'autre un excès vicieux. La prodigalité consiste à répandre sans choix, sans discernement, sans égard à toutes les circonstances; cet homme prodigue, qu'on appelle d'ordinaire généreux, trouvera bientôt qu'il a sacrifié en vaines dépenses, à des sots, des fripons, des flatteurs, et même à des gens malheureux par leur faute, tous les moyens d'assister à l'avenir d'honnêtes gens dans le besoin. S'il est beau de donner, quel soin ne doit-on pas prendre de se conserver en situation de faire toute sa vie des actes de *libéralité*?

Mais je ne tiens point compte à Crassus de ses *libéralités* immenses, employées même en choses honnêtes, parce qu'il en avoit acquis le moyen par des voies criminelles. Les largesses estimables sont celles qui viennent de la pureté des mœurs, et qui sont les suites et les compagnes d'une vie vertueuse.

La *libéralité* bien appliquée est absolument nécessaire aux princes pour l'avancement du bonheur public. « A le » prendre exactement, dit Montagne, un roi, en tant » que roi, n'a rien proprement sien; il se doit soi-même » à autrui. Le prince ayant à donner, ou, pour mieux » dire, à payer, et rendre à tant de gens selon qu'ils » ont desservi, il en doit être loyal dispensateur. Mais » si la *libéralité* d'un prince est sans discrétion et sans » mesure, je l'aime mieux avare. L'immodérée largesse » est un moyen foible à lui acquérir bienveillance, car » elle rebute plus de gens qu'elle n'en contente; et si » elle est employée sans respect de mérite, elle fait » vergogne à qui la reçoit, et se reçoit sans grace. » Les sujets d'un prince excessif en dons se rendent » excessifs en demandes; ils se taillent non à la raison, » mais à l'exemple. Qui a sa pensée à prendre, ne l'a » plus à ce qu'il a prins. »

Enfin comme les rois se sont particulièrement réservé la *libéralité*, ce n'est pas assez que leurs bienfaits ne s'appliquent qu'à la récompense du mérite et de la vertu, il faut qu'en même temps leur dispensation ne blesse point l'équité. Satisbarzane, officier chéri d'Artaxerce, voulant

profiter de ses bontés, lui demanda pour gratification une chose qui n'étoit pas juste. Ce prince comprit que la demande pouvoit s'évaluer à trente mille dariques; il se les fit apporter, et les lui donna en disant : « Satisbarzane, » prenz cette somme; en vous la donnant, je ne serai pas » plus pauvre; au lieu que si je faisois ce que vous me » demandez, je ferois une injustice. »

J'ai quelquefois pensé que la *libéralité* étoit une de ces qualités dont les germes se manifestent dès la plus tendre enfance. Le persan Sadi rapporte, dans son rosairé, du plus généreux et du plus libéral des princes indiens, qu'on augura dans tout le pays qu'il seroit tel un jour, lorsqu'on vit qu'il ne vouloit pas teter sa mère qu'elle n'alaitât en même temps un autre enfant de la seconde mamelle.

(M. de JAVCOURT.)

LIBERTÉ.

LA *liberté* réside dans le pouvoir qu'un être intelligent a de faire ce qu'il veut, conformément à sa propre détermination. On ne sauroit dire que dans un sens fort impropre, que cette faculté ait lieu dans les jugemens que nous portons sur les vérités, par rapport à celles qui sont évidentes, parce qu'elles entraînent notre consentement, et ne nous laissent aucune *liberté*. Tout ce qui dépend de nous, c'est d'y appliquer notre esprit ou de l'en éloigner. Mais, dès que l'évidence diminue, la *liberté* rentre dans ses droits, qui varient et se règlent sur les degrés de clarté ou d'obscurité : les biens et les maux en sont les principaux objets. Elle ne s'étend pas pourtant sur les notions générales du bien et du mal. La nature nous a fait de manière que nous ne saurions nous porter que vers le bien, et qu'avoir horreur du mal envisagé en général ; mais, dès qu'il s'agit du détail, notre *liberté* a un vaste champ et peut nous déterminer de bien des côtés différens, suivant les circonstances et les motifs. On se sert d'un grand nombre de preuves, pour montrer que la *liberté* est une prérogative réelle de l'homme ; mais elles ne sont pas toutes également fortes. M. Turretin en rapporte douze, dont voici le détail : 1° Notre propre sentiment qui nous fournit la conviction de la liberté. 2° Sans liberté, les hommes seroient de purs automates, qui suivroient l'impulsion des causes, comme une montre s'assujétit aux mouvemens dont l'horloger l'a rendue susceptible. 3° Les idées de vertu et de vice, de louange et de blâme, qui nous sont naturelles, ne signifieroient rien. 4° Un bienfait ne seroit pas plus digne de reconnaissance que le feu qui nous échauffe. 5° Tout devient nécessaire ou impossible. Ce qui n'est pas arrivé ne pourroit arriver. Ainsi tous les projets sont inutiles ; toutes les règles de la prudence sont fausses, puisque dans toutes choses la fin et les moyens sont également, nécessairement déterminés. 6° D'où viennent les remords de la conscience, et qu'ai-je à me reprocher si j'ai fait ce que je ne pouvois éviter de

faire? 7° Qu'est-ce qu'un poète, un historien, un conquérant, un sage législateur? Ce sont des gens qui ne pouvoient agir autrement qu'ils ont fait. 8° Pourquoi punir les criminels et récompenser les gens de bien? Les plus grands scélérats sont des victimes innocentes qu'on immole, s'il n'y a point de *liberté*. 9° A qui attribuer la cause du péché, qu'à Dieu? Que devient la religion avec tous ses devoirs? 10° A qui Dieu donne-t-il des lois, fait-il des promesses et des menaces, prépare-t-il des peines et des récompenses? A de pures machines incapables de choix. 11° S'il n'y a point de *liberté*, d'où en avons-nous l'idée? Il est étrange que des causes nécessaires nous aient conduits à douter de leur propre nécessité. 12° Enfin les fatalistes ne sauroient se formaliser de quoi que ce soit qu'on leur dise ou qu'on leur fasse.

La *liberté* brille dans tout son jour, soit qu'on la considère dans l'esprit, soit qu'on l'examine par rapport à l'empire qu'elle exerce sur le corps. Et 1° quand je veux penser à quelque chose, comme à la vertu que l'aimant a d'attirer le fer, n'est-il pas certain que j'applique mon ame à méditer cette question toutes les fois qu'il me plaît, et que je l'en détourne quand je veux? Ce seroit chicaner honteusement que de vouloir en douter. Il n'est agité plus que d'en découvrir la cause. On voit 1° que l'objet n'est pas devant mes yeux; je n'ai ni fer ni aimant: ce n'est donc pas l'objet qui m'a déterminé à y penser. Je sais bien que quand nous avons vu une fois une chose, il en reste des traces dans le cerveau, qui facilitent la détermination des esprits. Il peut arriver de là que quelquefois ces esprits coulent d'eux-mêmes dans ces traces, sans que nous en sachions la cause; ou même un objet qui a quelque rapport avec celui qu'ils représentent peut les avoir excités et réveillés pour agir; alors l'objet vient de lui-même se présenter à notre imagination. De même, quand les esprits animaux sont émus par quelque forte passion, l'objet se représente malgré nous; et, quoi que nous fassions, il occupe notre pensée. Tout cela se fait, on n'en disconvient pas. Mais il n'est pas question de cela: car, outre toutes ces raisons qui peuvent exciter en mon esprit une telle pensée, je sens que j'ai le pouvoir de la produire toutes les fois que

je veux. Je pense à ce moment pourquoi l'aimant attire le fer; dans un instant, si je veux, je n'y penserai plus, et j'occuperai mon esprit à méditer sur le flux et le reflux de la mer. De là je passerai, s'il me plaît, à rechercher la cause de la pesanteur; ensuite je rappellerai, si je veux, la pensée de l'aimant, et je la conserverai tant qu'il me plaira. On ne peut agir plus librement. Non seulement j'ai ce pouvoir, mais je sens et je sais que je l'ai. Puis donc que c'est une vérité d'expérience, de connoissance et de sentiment, on doit plutôt la considérer comme un fait incontestable que comme une question dont on doive disputer. Il y a donc, sans contredit, au-dedans de moi un principe, une cause supérieure, qui régit mes pensées, qui les fait naître, qui les éloigne, qui les rappelle en un instant et à son commandement; et, par conséquent, il y a dans l'homme un esprit libre, qui agit sur soi-même comme il lui plaît.

À l'égard des opérations du corps, le pouvoir absolu de la volonté n'est pas moins sensible. Je veux mouvoir mon bras, je le remue aussitôt; je veux parler, et je parle à l'instant, etc. On est intérieurement convaincu de toutes ces vérités, personne ne les nie : rien au monde n'est capable de les obscurcir. On ne peut donner ni se former une idée de la *liberté*, quelque grande, quelque indépendante qu'elle puisse être, que je ne l'éprouve et ne la reconnoisse en moi-même à cet égard. Il est ridicule de dire que je crois être libre, parce que je suis capable et susceptible de plusieurs déterminations occasionnées par divers mouvemens que je ne connois pas; car je sais, je conçois, et je sens que les déterminations, qui font que je parle ou que je me tais, dépendent de ma volonté; nous ne sommes donc pas libres seulement en ce sens, que nous avons la connoissance de nos mouvemens et que nous ne sentons ni force ni contrainte; au contraire, nous sentons que nous avons chez nous le maître de la machine qui en conduit les ressorts comme il lui plaît. Malgré toutes les raisons et toutes les déterminations qui me portent et me poussent à me promener, je sens et je suis persuadé que ma volonté peut à son gré arrêter et suspendre à chaque instant l'effet de tous ces ressorts cachés qui me

font agir. Si je n'agissois que par ces ressorts cachés, par les impressions des objets, il faudroit nécessairement que j'accomplisse tous les mouvemens qu'ils seroient capables de produire; de même qu'une bille poussée achève sur la table du billard tout le mouvement qu'elle a reçu.

On pourroit alléguer plusieurs occasions dans la vie humaine où l'empire de cette *liberté* s'exerce avec tant de pouvoir, qu'elle dompte les corps et en réprime avec violence tous les mouvemens. Dans l'exercice de la vertu où il s'agit de résister à une forte passion, tous les mouvemens du corps sont déterminés par la passion; mais la volonté s'y oppose et les réprime par la seule raison du devoir. D'un autre côté, quand on fait réflexion sur tant de personnes qui se sont privées de la vie sans y être poussées ni par la folie, ni par la fureur, etc., mais par la seule vanité de faire parler d'elles, ou pour montrer la force de leur esprit, etc., il faut nécessairement reconnoître ce pouvoir de la *liberté* plus fort que tous les mouvemens de la nature. Quel pouvoir ne faut-il pas exercer sur ce corps pour contraindre de sang froid la main à prendre un poignard pour se l'enfoncer dans le cœur?

L'expérience nous dit que nous sommes quelquefois emportés malgré nous: d'où je conclus, donc nous sommes quelquefois maîtres de nous. La maladie prouve la santé, et la *liberté* est la santé de l'ame. M. de Voltaire, dans le deuxième discours sur la *liberté*, a paré et embelli ce raisonnement de toutes les graces de la poésie.

La *liberté*, dis-tu, t'est quelquefois ravie.
 Dieu te la devoit-il immuable, infinie,
 Egale en tout état, en tout temps, en tout lieu?
 Tes destins sont d'un homme, et tes vœux sont d'un dieu.
 Quoi! dans cet océan, cet atôme qui nage
 Dira: L'immensité doit être mon partage.
 Non, tout est foible en toi, changeant et limité;
 Ta force, ton esprit, tes membres, ta beauté.
 La nature en tout sens a des bornes prescrites;
 Et le pouvoir humain seroit seul sans limites?
 Mais dis-moi: Quand ton cœur, formé de passions,
 Se rend malgré lui-même à leurs impressions;
 Qu'il sent dans ses combats sa *liberté* vaincue,
 Tu l'avois donc en toi, puisque tu l'as perdue.

Une fièvre brûlante, attaquant tes ressorts,
 Vient, à pas inégaux, miner ton foible corps.
 Mais quoi ! par ce danger répandu sur ta vie,
 Ta santé pour jamais n'est point anéantie ;
 On te voit revenir des portes de la mort,
 Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort !
 Connois mieux l'heureux don que ton chagrin réclame :
 La *liberté*, dans l'homme, est la santé de l'ame.
 On la perd quelquefois. La soif de la grandeur,
 La colère, l'orgueil, un amour suborneur,
 D'un désir curieux les trompeuses saillies ;
 Hélas ! combien le cœur a-t-il de maladies !

J'avoue qu'on fait contre la *liberté* d'excellentes objections ; mais on en fait d'aussi bonnes contre l'existence de Dieu ; et comme , malgré les difficultés extrêmes , contre la création et contre la providence , je crois néanmoins la providence et la création , aussi je me crois libre , malgré les puissantes objections que l'on fera toujours contre cette malheureuse *liberté*. Eh ! comment ne la croirois-je pas ? Elle porte tous les caractères d'une première vérité. Jamais opinion n'a été si universelle dans le genre humain : c'est une vérité pour l'éclaircissement de laquelle il n'est pas nécessaire d'approfondir les raisonnemens des livres ; c'est ce que la nature crie ; c'est ce que les bergers chantent sur les montagnes , les poètes sur les théâtres ; c'est ce que les plus habiles docteurs enseignent dans les chaires ; c'est ce qui se répète et se suppose dans toutes les conjonctures de la vie... Le petit nombre de ceux qui , par affectation de singularité , ou par des réflexions outrées , ont voulu dire ou imaginer le contraire , ne montrent-ils pas eux-mêmes par leur conduite la fausseté de leurs discours ? Donnez-moi , dit l'illustre Fénélon , un homme qui fait le profond philosophe , et qui nie le libre arbitre , je ne disputerai point contre lui , mais je le mettrai à l'épreuve dans les plus communes occasions de la vie pour le confondre par lui-même. Je suppose que la femme de cet homme lui soit infidelle , que son fils lui désobéit et le méprise , que son ami le trahit , que son domestique le vole , je lui dirai , quand il se plaindra d'eux : Ne savez-vous pas qu'aucun d'eux n'a tort , et qu'ils ne sont pas libres de faire autrement ? Ils sont , de votre aveu , aussi invinciblement néces-

sités à vouloir ce qu'ils veulent, qu'une pierre l'est à tomber quand on ne la soutient pas. N'est-il donc pas certain que ce bizarre philosophe qui ose nier le libre arbitre dans l'école, le supposera comme indubitable dans sa propre maison, et qu'il ne sera pas moins implacable contre ces personnes, que s'il avoit soutenu toute sa vie le dogme de la plus grande *Liberté*?

Vois de la *liberté* cet ennemi mutin,
Aveugle partisan d'un aveugle destin:
Entends comme il consuit e, approuve ou délibère;
Entends de quel reproche il couvre un adversaire.
Vois comment d'un rival il cherche à se venger;
Comme il punit son fils et le veut corriger.
Il le croyoit donc libre? Oui, sans doute; et lui-même
Dément à chaque pas son funeste système:
Il mentoit à son cœur, en voulant expliquer
Le dogme absurde à croire, absurde à pratiquer.
Il reconnoît en lui le sentiment qu'il brave;
Il agit comme libre, et parle comme esclave.

VOLTAIRE.

Aux preuves de raison et de sentiment nous pouvons joindre celles que nous fournissent la morale et la religion. Otez la *liberté*, toute la nature humaine est renversée; et il n'y a plus aucune trace d'ordre dans la société. Si les hommes ne sont pas libres dans ce qu'ils font de bien et de mal, le bien n'est plus bien, et le mal n'est plus mal: si une nécessité inévitable et invincible nous fait vouloir tout ce que nous voulons, notre volonté n'est pas plus responsable de son vouloir, qu'un ressort de machine est responsable du mouvement qui lui est imprimé. En ce cas, il est ridicule de s'en prendre à la volonté, qui ne veut qu'autant qu'une autre cause distinguée d'elle la fait vouloir: il faut remonter tout droit à cette cause comme je remonte à la main qui remue le bâton, sans m'arrêter au bâton qui ne me frappe qu'autant que cette main le pousse. Encore une fois, ôtez la *liberté*, vous ne laissez sur la terre ni vice, ni vertu, ni mérite: les récompenses sont ridicules, et les châtimens sont injustes. Chacun ne fait que ce qu'il doit, puisqu'il agit selon la nécessité: il ne doit ni éviter ce qui est inévitable, ni vaincre ce qui est in-

vincible. Tout est dans l'ordre, car l'ordre est que tout cède à la nécessité. La ruine de la *liberté* renverse avec elle tout ordre et toute police, confond le vice et la vertu, autorise toute infamie monstrueuse, éteint toute pudeur et tout remords, dégrade et défigure sans ressource tout le genre humain : une doctrine si horrible ne doit point être examinée dans l'école, mais punie par les magistrats.

Ah ! sans la *liberté* que seroient donc nos ames !
 Mobiles agités par d'invincibles flammes :
 Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts,
 De notre être, en un mot, rien ne seroit à nous ;
 D'un artisan suprême impuissantes machines,
 Automates pensans, mus par des mains divines,
 Nous serions à jamais de mensonge occupés,
 Vils instrumens d'un dieu qui nous auroit trompés.
 Comment, sans *liberté*, serions-nous ses images ?
 Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages ?
 On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser :
 Il n'a rien à punir, rien à récompenser.
 Dans les cieux, sur la terre, il n'est plus de justice :
 Caton fut sans vertu, Catilina sans vice.
 Le destin nous entraîne à nos affreux penchans,
 Et ce chaos du monde est fait pour les méchans.
 L'oppresser insolent, l'usurpateur avare,
 Cartonche, Mirvès, ou tel autre barbare ;
 Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
 Dira : Je n'ai rien fait, Dieu seul en est l'auteur ;
 Ce n'est pas moi, c'est lui qui manque à ma parole,
 Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole.
 C'est ainsi que le dieu de justice et de paix
 Seroit l'auteur du trouble et le dieu des forfaits.
 Les tristes partisans de ce dogme effroyable
 Diroient-ils rien de plus s'ils adoroient le diable ?

La *liberté* naturelle est le droit que la nature donne à tous les hommes de disposer de leurs personnes et de leurs biens de la manière qu'ils jugent la plus convenable à leur bonheur, sous la restriction qu'ils le fassent dans les termes de la loi naturelle, et qu'ils n'en abusent pas au préjudice des autres hommes. Les lois naturelles sont donc la règle et la mesure de cette *liberté* ; car, quoique les hommes, dans l'état primitif de nature, soient dans l'indépendance les uns à l'égard des autres, ils sont tous sous

la dépendance des lois naturelles, d'après lesquelles ils doivent diriger leurs actions.

Le premier état que l'homme acquiert par la nature, et qu'on estime le plus précieux de tous les biens qu'il puisse posséder, est l'état de *liberté*; il ne peut ni se changer contre un autre, ni se vendre, ni se perdre; car naturellement tous les hommes naissent libres, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas soumis à la puissance d'un maître, et que personne n'a sur eux un droit de propriété.

En vertu de cet état, tous les hommes tiennent de la nature même le pouvoir de faire ce que bon leur semble, et de disposer à leur gré de leurs actions et de leurs biens, pourvu qu'ils n'agissent pas contre les lois du gouvernement auquel ils se sont soumis.

Chez les Romains, un homme perdoit sa *liberté* naturelle lorsqu'il étoit pris par l'ennemi dans une guerre ouverte, ou que, pour le punir de quelque crime, on le réduisoit à la condition d'esclave. Mais les chrétiens ont aboli la servitude en paix et en guerre, jusque-là que les prisonniers qu'ils font à la guerre sur les infidèles, sont censés des hommes libres; de manière que celui qui tueroit un de ces prisonniers seroit regardé et puni comme homicide.

De plus, toutes les puissances chrétiennes ont jugé qu'une servitude qui donneroit au maître un droit de vie et de mort sur ses esclaves, étoit incompatible avec la perfection à laquelle la religion chrétienne appelle les hommes. Mais comment les puissances chrétiennes n'ont-elles pas jugé que cette même religion, indépendamment du droit naturel, réclamoit contre l'esclavage des nègres? C'est qu'elles en ont besoin pour leurs colonies, leurs plantations et leurs mines. *Auri sacra fames!*

LA LIBERTÉ CIVILE est la *liberté* naturelle dépouillée de cette partie qui faisoit l'indépendance des particuliers et la communauté des biens, pour vivre sous des lois qui leur procurent la sûreté et la propriété. Cette *liberté* civile consiste en même temps à ne pouvoir être forcé de faire une chose que la loi n'ordonne pas; et l'on ne se trouve dans cet état que parce que l'on est gouverné

par des lois civiles : ainsi , plus ces lois sont bonnes , plus la *liberté* est heureuse.

Il n'y a point de mots , comme le dit M. de Montesquieu , qui ait frappé les esprits de tant de manières différentes que celui de *liberté*. Les uns l'ont pris pour la facilité de déposer celui à qui ils avoient donné un pouvoir tyrannique ; les autres , pour la facilité d'élire celui à qui ils devoient obéir ; tels ont pris ce mot pour le droit d'être armé et de pouvoir exercer la violence , et tels autres pour le privilège de n'être gouvernés que par un homme de leur nation ou par leurs propres lois. Plusieurs ont attaché ce nom à une forme de gouvernement , et en ont exclu les autres. Ceux qui avoient goûté du gouvernement républicain l'ont mise dans ce gouvernement , tandis que ceux qui avoient joui du gouvernement monarchique l'ont placée dans la monarchie. Enfin , chacun a appelé *liberté* le gouvernement qui étoit conforme à ses coutumes et à ses inclinations : mais la *liberté* est le droit de faire tout ce que les lois permettent ; et si un citoyen pouvoit faire ce qu'elles défendent , il n'auroit plus de *liberté* , parce que les autres auroient tout de même ce pouvoir. Il est vrai que cette *liberté* ne se trouve que dans les gouvernemens modérés , c'est-à-dire dans ceux dont la constitution est telle que personne n'est contraint de faire les choses auxquelles la loi ne l'oblige pas , et peut faire toutes celles que la loi lui permet.

La *liberté* civile est donc fondée sur les meilleures lois possibles ; et , dans un état qui les auroit en partage , un homme à qui on feroit son procès selon les lois , et qui devroit être pendu le lendemain , seroit plus libre qu'un bacha ne l'est en Turquie. Par conséquent il n'y a point de *liberté* dans les états où la puissance législative et la puissance exécutive sont dans la même main. Il n'y en a point , à plus forte raison , dans ceux où la puissance de juger est réunie à la législative et à l'exécutive.

LA LIBERTÉ POLITIQUE d'un état est formée par des lois fondamentales qui y établissent la distribution de la puissance législative , de la puissance exécutive des choses qui dépendent du droit des gens , et de la puissance exécutive de celles qui dépendent du droit civil ,

de manière que ces trois pouvoirs sont liés les uns par les autres.

La *liberté* politique du citoyen est cette tranquillité d'esprit qui procède de l'opinion que chacun a de sa sûreté; et, pour qu'on ait cette sûreté, il faut que le gouvernement soit tel qu'un citoyen ne puisse pas craindre un autre citoyen. De bonnes lois civiles et politiques assurent cette *liberté*; elle triomphe encore lorsque les lois criminelles tirent chaque peine de la nature particulière du crime.

Il y a dans le monde une nation qui a pour objet direct de sa constitution la *liberté* politique; et si les principes sur lesquels elle la fonde sont solides, il faut en reconnoître les avantages. C'est à ce sujet que je me souviens d'avoir ouï dire à un beau génie d'Angleterre que Corneille avoit mieux peint la hauteur des sentimens qu'inspire la *liberté* politique, qu'aucun de leurs poètes, dans ce discours que tient Viriate à Sertorius:

Affranchissons le Tage, et laissons faire au Tibre:
La *liberté* n'est rien quand tout le monde est libre.
Mais il est beau de Pêtre, et voir tout l'Univers
Soupirer sous le joug, et gémir dans les fers:
Il est beau d'étaler cette prérogative
Aux yeux du Rhône esclave et de Rome captive,
Et de voir envier aux peuples abattus
Ce respect que le fort garde pour les vertus.

Je ne prétends point décider que les Anglais jouissent actuellement de la prérogative dont je parle; il me suffit de dire, avec M. de Montesquieu, qu'elle est établie par leurs lois; et qu'après tout, cette *liberté* politique extrême produit si souvent des troubles, des divisions et des désordres, qu'il est bien plus heureux pour les peuples de n'avoir qu'une *liberté* modérée; car l'excès même de la raison n'est pas toujours desirable, et les hommes en général s'accoutument presque toujours mieux des milieux que des extrémités.

(M. de Jaucourt.)

LIBERTÉ DE PENSER. *

Ces termes , *liberté de penser*, ont deux sens ; l'un général , l'autre borné. Dans le premier , ils signifient cette généreuse force d'esprit qui lie notre persuasion uniquement à la vérité. Dans le second , ils expriment le seul effet qu'on peut attendre , selon les esprits forts , d'un examen libre et exact , je veux dire l'inconviction. Autant que l'un est louable et mérite d'être applaudi , autant l'autre est blâmable et mérite d'être combattu. La véritable *liberté de penser* tient l'esprit en garde contre les préjugés et la précipitation ; guidée par cette sage Minerve , elle ne donne aux dogmes qu'on lui propose qu'un degré d'adhésion proportionné à leur degré de certitude , elle croit fermement ceux qui sont évidens , elle range ceux qui ne le sont pas parmi les probabilités : il en est sur lesquels elle tient sa croyance en équilibre ; mais si le merveilleux s'y joint , elle en devient moins crédule , elle commence à douter , et se méfie des charmes de l'illusion. En un mot , elle ne se rend au merveilleux qu'après s'être bien prémunie contre le penchant trop rapide qui nous y entraîne. Elle ramasse sur-tout toutes ses forces contre les préjugés que l'éducation de notre enfance nous fait prendre sur la religion , parce que ce sont eux dont nous nous défaisons le plus difficilement : il en reste toujours quelque trace , souvent même après nous en être éloignés. Lassés d'être livrés à nous-mêmes , un ascendant , plus fort que nous , nous tourmente et nous y fait revenir. Nous changeons de mode , de langage : il est mille choses sur lesquelles insensiblement nous nous accoutumons à penser autrement que dans l'enfance. Notre raison se porte volontiers à prendre ces nouvelles formes ; mais les idées qu'elle s'est faites sur la religion sont d'une espèce respectable pour elle : rarement ose-t-elle les examiner , et l'impression que ces préjugés ont faite sur l'homme , encore enfant , ne périt communément qu'avec lui. On ne doit pas s'en étonner. L'importance de la matière , jointe à l'exemple de nos parens que nous voyons en être réellement per-

suadés, sont des raisons plus que suffisantes pour les graver dans notre cœur de manière qu'il soit difficile de les en effacer. Les premiers traits que leurs mains impriment dans nos âmes, en laissent toujours des impressions profondes et durables : telle est notre superstition, que nous croyons honorer Dieu par les entraves où nous mettons notre raison ; nous craignons de nous démasquer à nous-mêmes et de nous surprendre dans l'erreur, comme si la vérité avoit à redouter de paroître au grand jour.

Je suis bien éloigné d'en conclure qu'il faille pour cela décider au tribunal de la fière raison les questions qui ne sont que du ressort de la foi : Dieu n'a point abandonné à nos discussions des mystères qui, soumis à la spéculation, paroîtroient des absurdités. Dans l'ordre de la révélation, il a posé des barrières insurmontables à tous nos efforts ; il a marqué un point où l'évidence cesse de luire pour nous, et ce point est le terme de la raison ; mais là où elle finit, ici commence la foi, qui a droit d'exiger de l'esprit un parfait assentiment sur des choses qu'il ne comprend pas ; mais cette soumission de l'aveugle raison à la foi n'ébranle pas pour cela ses fondemens, et ne renverse pas les limites de la connoissance. Eh quoi ! si elle n'avoit pas lieu en matière de religion, cette raison, que quelques-uns décrient si fort, nous n'aurions aucun droit de tourner en ridicule les opinions avec les cérémonies extravagantes qu'on remarque dans toutes les religions, excepté la véritable. Qui ne croit que c'est là ouvrir un vaste champ au fanatisme le plus outré et aux superstitions les plus insensées ? Avec de pareils principes, il n'y a rien qu'on ne croie ; et les opinions les plus monstrueuses, à la honte de l'humanité, sont adoptées. La religion qui en est l'honneur, et qui nous distingue le plus des brutes, n'est-elle pas souvent la chose en quoi les hommes paroissent le moins raisonnables ? Nous sommes faits d'une étrange manière ; nous ne saurions nous tenir dans un juste milieu. Si l'on n'est superstitieux, on est impie : il semble qu'on ne puisse être docile par raison, et fidèle en philosophe. Je laisse ici à décider laquelle des deux est la plus déraisonnable et la plus injurieuse à la religion, ou de la superstition, ou de l'impiété ? Quoi qu'il en soit, les bornes posées

entre l'une et l'autre ont eu moins à souffrir de la hardiesse de l'esprit que de la corruption du cœur. La superstition est devenue impie ; et l'impiété elle-même est devenue superstitieuse. Oui, dans toutes les religions de la terre, la *liberté de penser* qui insulte aux bons croyans, comme à des âmes foibles, à des esprits superstitieux, à des génies serviles, est quelquefois plus crédule et plus superstitieuse qu'on ne le pense. Quel usage de raison puis-je apercevoir dans des hommes qui croient par autorité qu'il ne faut pas croire à l'autorité ? Quels sont la plupart de ces enfans qui se glorifient de n'avoir point de religion ? A les entendre parler, ils sont les seuls sages, les seuls philosophes dignes de ce nom : ils possèdent eux seuls l'art d'examiner la vérité ; ils sont seuls capables de tenir leur raison dans un équilibre parfait, qui ne sauroit être détruit que par le poids des preuves. Tous les autres hommes, esprits paresseux, cœurs serviles et lâches, rampent sous le joug de l'autorité, et se laissent entraîner sans résistance par les opinions reçues. Mais combien n'en voyons-nous pas dans leur société qui se laissent subjuguer par un enfant plus habile ? Qu'il se trouve parmi eux un de ces génies heureux dont l'esprit vif et original soit capable de donner le ton ; que cet esprit, d'ailleurs éclairé, se précipite dans l'inconviction, parce qu'il aura été la dupe d'un cœur corrompu, son imagination forte, vigoureuse et dominante, exercera sur leurs sentimens un pouvoir d'autant plus despotique, qu'un secret penchant à la liberté prêterait à ses raisons victorieuses une force nouvelle : elle fera passer son enthousiasme dans les jeunes imaginations, les fléchira, les pliera à son gré, les subjuguera, les renversera.

Le traité de la *liberté de penser*, de Collins, passe parmi les convaincus pour le chef-d'œuvre de la raison humaine, et les jeunes convaincus se cachent derrière ce redoutable volume, comme si c'étoit l'égide de Minerve. On y abuse de ce que présente de beau ce mot *liberté de penser*, pour la réduire à l'irréligion ; comme si toute recherche libre de la vérité devoit nécessairement y aboutir. C'est supposer ce qu'il s'agissoit de prouver ; savoir, si s'éloigner des opinions généralement reçues est un caractère distinctif d'une raison asservie à la seule

évidence? La paresse et le respect aveugle pour l'autorité ne sont pas les seules entraves de l'esprit humain. La corruption du cœur, la vaine gloire, l'ambition de s'ériger en chef de parti, n'exercent que trop souvent un pouvoir tyrannique sur notre âme, qu'elles détournent avec violence de l'amour pur de la vérité.

Il est vrai que les convaincus en imposent, et doivent en imposer par la liste des grands hommes, parmi les anciens, qui, selon eux, se sont distingués par la *liberté de penser*; Socrate, Platon, Epicure, Cicéron, Virgile, Horace, Pétrone, Corneille, Tacite : quels noms pour celui qui porte quelque respect aux talens et à la vertu ! Mais cette logique est-elle bien assortie avec le dessein de nous porter à penser librement ? Pour montrer que ces illustres anciens ont pensé librement, citer quelques passages de leurs écrits où ils s'élèvent au-dessus des opinions vulgaires des dieux de leurs pays, n'est-ce pas supposer que la *liberté de penser* est l'apanage des incrédules, et par conséquent supposer ce qu'il s'agissoit de prouver ? Nous ne dirons pas que, pour se persuader que ces grands hommes de l'antiquité ont été entièrement libres dans leurs recherches, il faudroit avoir pénétré les secrets mouvemens de leur cœur, dont il est impossible que leurs ouvrages nous donnent une connoissance suffisante ; que si les incrédules sont capables de cette force incompréhensible de pénétration, ils sont fort habiles ; mais que s'ils ne le sont pas, il est constant que, par un sophisme très-grossier, qui suppose évidemment ce qui est en question, ils veulent nous engager à respecter, comme d'excellens modèles, des sages prétendus, dont l'intérieur leur est inconnu comme au reste des hommes. Cette manière de raisonner feroit le procès à tous les honnêtes gens qui ont écrit pour ou contre quelque système que ce soit, et accuseroit d'hypocrisie, à Paris, à Rome, à Constantinople, dans tous les lieux de la terre, et dans tous les temps, ceux qui ont fait et qui font honneur aux nations. Mais ce qui nous fâche, c'est qu'un auteur ne se contente pas de nous donner pour modèles de la *liberté de penser* quelques-uns des plus fameux sages du paganisme ; mais qu'il étale encore à nos yeux des écrivains inspirés,

et qu'ils s'imaginent prouver qu'ils ont pensé librement, parce qu'ils ont rejeté la religion dominante. Les prophètes, dit-il, se sont déchainés contre les sacrifices du peuple d'Israël ; donc les prophètes ont été des patrons de la *liberté de penser*. Seroit-il possible que celui qui se mêle d'écrire fût d'une infidélité ou d'une ignorance assez distinguée pour croire tout de bon que ces saints hommes eussent voulu détourner le peuple d'Israël du culte lévitique ? N'est-il pas beaucoup plus raisonnable d'interpréter leurs sentimens par leur conduite, et d'expliquer l'irrégularité de quelques expressions, ou par la véhémence du langage oriental qui ne s'asservit pas toujours à l'exactitude des idées, ou par un violent mouvement de l'indignation qu'inspiroit à des hommes saints l'abus que les peuples corrompus faisoient des préceptes d'une sainte religion ? N'y a-t-il aucune différence entre l'homme inspiré par son Dieu, et l'homme qui examine, discute, raisonne, réfléchit tranquillement et de sang froid ?

On ne peut nier qu'il n'y ait eu, et qu'il n'y ait parmi les convaincus, des hommes du premier mérite : que leurs ouvrages ne montrent en cent endroits de l'esprit, du jugement, des connoissances ; qu'ils n'aient même servi la religion en en décriant les véritables abus ; qu'ils n'aient forcé nos théologiens à devenir plus instruits et plus circonspects, et qu'ils n'aient infiniment contribué à établir entre les hommes l'esprit sacré de paix et de tolérance ; mais il faut aussi convenir qu'il y en a plusieurs dont on peut demander avec Swift : Qui auroit soupçonné leur existence, si la religion, ce sujet inépuisable, ne les avoit pourvus abondamment d'esprit et de syllogismes ? Quel autre sujet, renfermé dans les bornes de la nature et de l'art, auroit été capable de leur procurer le nom d'auteurs profonds, et de les faire lire ? Si cent plumes de cette force avoient été employées pour la défense du christianisme, elles auroient été d'abord livrées à un oubli éternel. Qui jamais se seroit avisé de lire leurs ouvrages, si les défauts n'en avoient été comme cachés et ensevelis sous une forte teinture d'irrégulation ? L'impiété est d'une grande ressource pour bien des gens. Ils trouvent en elle les talens que la nature leur refuse. La singularité des

señtimens qu'ils affectent marquent moins en eux un esprit supérieur qu'un violent desir de le paroître. Leur vanité trouvera-t-elle son compte à être simples approbateurs des opinions le mieux démontrées? Se contenteront-ils de l'honneur subalterne d'en appuyer les preuves, ou de les affermir par quelques raisons nouvelles? Non, les premières places sont prises; les secondes ne sauroient satisfaire leur ambition. Semblables à César, ils aiment mieux être les premiers dans un bourg que les secondes personnes à Rome; ils briguent l'honneur d'être chefs de parti, en ressuscitant de vieilles erreurs, ou en cherchant des chicanes nouvelles dans une imagination que l'orgueil rend vive et féconde.

(M. l'abbé MALLÉT.)

LIBERTINAGE.

LIBERTINAGE.

C'EST l'habitude de céder à l'instinct qui nous porte aux plaisirs des sens ; il ne respecte pas les mœurs , mais il n'affecte pas de les braver ; il est sans délicatesse , et n'est justifié de ses choix que par son inconstance ; il tient le milieu entre la volupté et la débauche : quand il est l'effet de l'âge ou du tempérament , il n'exclut ni les talens ni un grand caractère. César et le maréchal de Saxe ont été libertins. Quand le *libertinage* tient à l'esprit , quand on s'en fait un besoin plutôt que d'y rechercher des plaisirs , l'ame est nécessairement sans goût pour le beau , le grand et l'honnête. La table , ainsi que l'amour , a son *libertinage*. Horace , Chaulieu , Anacréon , étoient libertins de toutes les manières de l'être ; mais ils ont mis tant de philosophie , de bon goût et d'esprit dans leur *libertinage* , qu'ils ne l'ont que trop fait pardonner ; ils ont même eu des imitateurs que la nature destinoit à être sages.

Le nom de libertins , donné aux hommes déréglés dans leurs mœurs , vient de ce qu'on appeloit ainsi des fanatiques qui s'élevèrent en Hollande vers l'an 1528 , dont la croyance étoit qu'il n'y a qu'un seul esprit de Dieu répandu par-tout , qui est et qui vit dans toutes les créatures ; que notre ame n'est autre chose que cet esprit de Dieu ; qu'elle meurt avec le corps ; que le péché n'est rien , et qu'il ne consiste que dans l'opinion , puisque c'est Dieu qui fait tout le bien et tout le mal ; que le paradis est une illusion , et l'enfer un fantôme inventé par les théologiens. Ils disent enfin que les politiques ont inventé la religion pour contenir les peuples dans l'obéissance de leurs lois ; que la régénération spirituelle ne consistoit qu'à étouffer les remords de la conscience ; la pénitence , à soutenir qu'on n'avoit fait aucun mal ; qu'il étoit licite et même expédient de feindre en matière de religion , et de s'accommoder à toutes les sectes. Ils ajoutoient à tout cela d'horribles blasphèmes contre Jésus-Christ , disant qu'il n'étoit rien qu'un je ne sais

quoi composé de l'esprit de Dieu et de l'opinion des hommes.

Les libertins et leurs maximes horribles se répandirent principalement en Hollande et dans le Brabant. Leurs chefs furent un tailleur de Picardie , nommé Quentin , et un nommé Coppin ou Choppin , qui s'associa à lui , et se fit son disciple.

(ANONYME.)

L I C E N C E.

RELACHEMENT que l'on se permet contre les lois des mœurs ou des arts. Il y a donc deux sortes de *licences*, et chacune des deux peut être plus ou moins vicieuse, ou même ne l'être point du tout.

Les grands principes de la morale sont universels, ils sont écrits dans les cœurs : on doit les regarder comme inviolables, et ne se permettre à leur égard aucune *licence* ; mais on ne doit pas s'attacher trop minutieusement aux dernières conséquences que l'on en peut tirer, ce seroit s'exposer à perdre de vue les principes même.

Un homme qui veut, pour ainsi dire, chicaner la vertu et marquer précisément les limites du juste et de l'injuste, examine, consulte, cherche des autorités, et voudroit trouver des raisons pour s'assurer s'il est permis, par exemple, de prendre cinq pour cent d'intérêt pour de l'argent prêté à six mois ; et, quand il a ou qu'il croit avoir là-dessus toutes les lumières nécessaires, il prête à cinq pour cent tant que l'on veut, mais ni à moins, ni sans intérêt, ni à personne qui n'ait de bonnes hypothèques à lui donner.

Un autre moins scrupuleux sur les petits détails sait seulement que si tout ne doit plus être commun entre les hommes, parce qu'il y a entre eux un partage fait et accepté, au moins il faut, quand on aime ses frères, tâcher de rétablir l'égalité primitive. En partant de ce principe, il prête quelquefois à moins de cinq pour cent, quelquefois sans intérêt, et souvent il donne. Il s'accorde une *licence* par rapport à la loi de l'usure ; mais cette *licence* ainsi rachetée n'est-elle pas une vertu ?

On appelle *licence* dans les arts des fautes heureuses que l'on n'a pas faites sans les sentir, mais qui étoient préférables à une froide régularité : ces *licences*, quand elles ne sont pas outrées, sont pour les grands génies, comme celles dont je viens de parler sont pour les grandes ames.

Dans les *licences* morales il faut éviter l'éclat, il faut éviter les yeux des foibles ; il faut faire au dehors à peu

près ce qu'ils font, mais, pour leur propre bonheur, penser et se conduire autrement qu'eux.

La *licence*, en théologie, en droit, en médecine, est le pouvoir que l'on acquiert de professer ces sciences et de les enseigner : ce pouvoir s'accorde à l'argent et au mérite, quelquefois à l'un des deux seulement. De *licence* on a fait le mot *licencieux*, produit par la *licence* ; il exprime un assemblage de *licences* condamnables. Ainsi des discours *licencieux*, une conduite *licencieuse*, sont des discours et une conduite où l'on se permet tout, où l'on n'observe aucune bienséance, et que par conséquent l'on ne sauroit trop soigneusement éviter.

On appelle encore *licence* la liberté que s'arrogent les poètes de s'affranchir des règles de la grammaire.

Dans la versification française, les *licences* sont certains mots qui ne seroient pas reçus dans la prose commune, et qu'il est permis aux poètes d'employer. La plupart même de ces mots, sur-tout dans la haute poésie, ont beaucoup plus de grace et de noblesse que ceux dont on se sert ordinairement. Ainsi on dit les humains, ou les mortels, pour les hommes ; forfait, pour crime ; glaive, pour épée ; les ondes, pour les eaux ; l'éternel, au lieu de Dieu, et plusieurs autres qu'on rencontre dans nos meilleurs poètes.

Ces *licences* données à la poésie se rencontrent aussi dans le style sublime et la haute éloquence. Bossuet ne fait pas plus de difficulté que Racine de dire les mortels pour les hommes, les forfaits pour les crimes, le glaive pour l'épée, les ondes pour les eaux, etc. ; et, quant aux expressions exclusivement permises à la poésie, les unes sont figurées, les autres sont prises du système fabuleux ou du merveilleux poétique ; ce sont pour la plupart des hardiesses, mais non pas des *licences*.

La *licence* est une incorrection, une irrégularité de langage permise en faveur du nombre, de l'harmonie, de la rime, ou de l'élégance du vers, comme dans ces exemples :

Je t'aimois, inconstant ; qu'aurois-je fait, fidèle ?
 Peuple roi que je sers,
 Commandez à César, César à l'Univers.

Enfin ce sont quelques inversions peu forcées, mais qui, n'ayant pas pour raison, dans la prose, la nécessité du nombre de la rime et de la mesure, y paroîtroient gratuitement employées, quoiqu'elles fussent quelquefois très-favorables à l'harmonie, et que par conséquent il fût à désirer que l'usage les y reçût. On les trouvera presque toutes rassemblées dans ces vers de la *Henriade*, où la *Discorde* dit à l'*Amour* :

Ah ! si de la *discorde* allumant le tison ,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison ;
Si , tant de fois pour toi , j'ai troublé la nature ,
Viens , vole sur mes pas , viens venger mon injure.
Un roi victorieux écrase mes serpens :
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans ;
La clémence , avec lui , marchant d'un pas tranquille
Au sein tumultueux de la guerre civile.
Va , sous ces étendards flottans de tous côtés ,
Réunir tous les cœurs par moi seule écartés :
Encore une victoire , et mon trône est en poudre.
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre :
Ce héros va combattre , et vaincre , et pardonner ;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course :
Va de tant de hauts faits empoisonner la source ;
Que , sous ton joug , *Amour* , il gémissé abattu ;
Va dompter son courage au sein de la vertu.

(M. l'abbé MALLET.)

L I G U E.

UNION ou confédération entre des princes ou des particuliers pour attaquer ou pour se défendre mutuellement.

On nomme la *ligue* par excellence toutes les confédérations qui se formèrent dans les troubles de la France contre Henri III et contre Henri IV depuis 1576 jusqu'en 1593.

On appela ces factions la sainte union ou la sainte *ligue*, parce que les zélés catholiques en furent les instrumens, les nouveaux religieux les trompettes, et les Lorrains les conducteurs. La mollesse d'Henri III lui laissa prendre l'accroissement, et la reine mère y donna la main. Le pape et le roi d'Espagne la soutinrent de toute leur autorité; ce dernier, à cause de la liaison des calvinistes de France avec les confédérés des Pays-Bas; l'autre, par la crainte qu'il eut de ces même huguenots, qui, s'ils devenoient les plus forts, auroient bientôt sapé sa puissance. Abrégeons tous ces faits que j'ai recueillis par la lecture de plus de trente historiens.

Depuis le massacre de la Saint-Barthélemi, le royaume étoit tombé dans une affreuse confusion, à laquelle Henri III mit le comble à son retour de Pologne. La nation fut accablée d'édits bursaux, les campagnes désolées par la soldatesque, les villes par la rapacité des financiers, l'église par la simonie et le scandale.

Cet excès d'opprobre enhardit le duc Henri de Guise à former la *ligue* projetée par son oncle le cardinal de Lorraine, et à s'élever sur les ruines d'un état si mal gouverné. Il étoit devenu le chef de la maison de Lorraine en France, ayant le crédit en main, et vivant dans un temps où tout respiroit les factions : Henri de Guise étoit fait pour elles. Il avoit, dit-on, toutes les qualités de son père avec une ambition plus adroite, plus artificieuse et plus effrénée, telle enfin qu'après avoir causé mille maux au royaume, il tomba dans le précipice que les factieux se creusent toujours eux-mêmes.

On lui donne la plus belle figure du monde, une élo-

quence insinuante, qui, dans le particulier, triomphoit de tous les cœurs, une libéralité qui alloit jusqu'à la profusion, un train magnifique, une politesse infinie, et un air de dignité dans toutes ses actions; fin et prudent dans les conseils, prompt dans l'exécution, secret ou plutôt dissimulé sous l'apparence de la franchise; du reste accoutumé à souffrir également le froid et le chaud, la faim et la soif; dormant peu, travaillant sans cesse, et si habile à manier les affaires, que les plus importantes ne sembloient être pour lui qu'un badinage. La France, dit Balzac, étoit folle de cet homme-là; car c'est trop peu de dire amoureuse: une telle passion alloit bien près de l'idolâtrie. Un courtisan de ce règne prétendoit que les huguenots étoient de la *ligue* dès qu'ils regardoient le duc de Guise. C'est de son père et de lui que la maréchale de Retz disoit qu'auprès d'eux tous les autres princes paroissoient peuple.

On vantoit aussi la générosité de son cœur; mais il n'en donna pas un exemple, quand il investit lui-même la maison de l'amiral Coligny, et, qu'attendant dans la cour l'exécution de l'assassinat de ce grand homme, qu'il fit commettre par son valet Besme, il cria qu'on jetât le cadavre par les fenêtres, pour s'en assurer et le voir à ses pieds. Tel étoit le duc de Guise, à qui la soif de régner applanit tous les chemins du crime.

Il commença par proposer la *ligue* dans Paris, fit courir, chez les bourgeois, qu'il avoit déjà gagnés par ses largesses, des papiers qui contenoient un projet d'association pour défendre la religion, le roi et la liberté de l'état, c'est-à-dire pour opprimer à-la-fois le roi et l'état par les armes de la religion. La *ligue* fut ensuite signée solennellement à Péronne et dans presque toute la Picardie par les menées et le crédit de d'Humières, gouverneur de la province. Il ne fut pas difficile d'engager la Champagne et la Bourgogne dans cette association; les Guises y étoient absolus. La Tremouille y porta le Poitou, et bientôt après toutes les autres provinces y entrèrent.

Le roi, craignant que les états ne nommassent le duc de Guise à la tête du parti qui vouloit lui ravir la liberté, crut faire un coup d'état en signant lui-même la *ligue*, de

peur qu'elle ne l'écrasât. Il devint, de roi, chef de cabale, et, de père commun, ennemi de ses propres sujets. Il ignoroit que les princes doivent veiller sur les *ligues* et n'y jamais entrer. Les rois sont la planète centrale qui entraîne tous les globes dans son tourbillon : ceux-ci ont un mouvement particulier, mais toujours lent et subordonné à la marche uniforme et rapide du premier mobile. En vain, dans la suite, Henri III voulut arrêter les progrès de cette *ligue*, il ne sut pas y travailler ni l'éteindre : elle éclata contre lui et fut cause de sa perte.

Comme le premier dessein de la *ligue* étoit la ruine des calvinistes, on ne manqua pas d'en communiquer avec dom Juan d'Autriche, qui, allant prendre possession des Pays-Bas, se rendit déguisé à Paris pour en concerter avec le duc de Guise : on se conduisit de même avec le légat du pape. En conséquence la guerre se renouvela contre les protestans ; mais le roi, s'étant embarqué trop légèrement dans ces nouvelles hostilités, fit bientôt la paix, et créa l'ordre du Saint-Esprit, comptant, par le serment auquel s'engageoient les nouveaux chevaliers, d'avoir un moyen sûr pour s'opposer aux desseins de la *ligue*. Cependant dans le même temps il se rendit odieux et méprisable par son genre de vie efféminée, par ses confréries, par ses pénitences et par ses profusions pour ses favoris, qui l'engagèrent à établir sans nécessité des édits bursaux, et à les faire vérifier par son parlement.

Les peuples, voyant que du trône et du sanctuaire de la justice il ne sortoit plus que des édits d'oppression, perdirent peu à peu le respect et l'affection qu'ils portoient au prince et au parlement. Les chefs de la *ligue* ne manquèrent pas de s'en prévaloir, et, en recueillant ces édits onéreux, d'attiser le mépris et l'aversion du peuple.

Henri III ne régnoit plus : ses mignons dispoient insolemment et souverainement des finances, pendant que la *ligue* catholique et les confédérés protestans se faisoient la guerre malgré lui dans les provinces : les maladies contagieuses et la famine se joignoient à tant de fléaux. C'est dans ces momens de calamités que, pour opposer des favoris au duc de Guise, il dépensa quatre millions aux noces

du duc de Joyeuse : de nouveaux impôts qu'il mit à ce sujet changèrent les marques d'affections en haine et en indignation publique.

Dans ces conjonctures, le duc d'Anjou, son frère, vint dans les Pays-Bas chercher, au milieu d'une désolation non moins funeste, une principauté qu'il perdit par une tyrannique imprudence, que sa mort suivit de près.

Cette mort, rendant le roi de Navarre le plus proche héritier de la couronne, parce qu'on regardoit comme une chose certaine qu'Henri III n'auroit point d'enfans, servit de prétexte au duc de Guise pour se déclarer chef de la *ligue*, en faisant craindre aux Français d'avoir pour roi un prince séparé de l'église. En même temps, le pape fulmina, contre le roi de Navarre et le prince de Condé, cette fameuse bulle, dans laquelle il les appelle *génération bâtarde et détestable de la maison de Bourbon* : il les déclare en conséquence déchus de tout droit et de toute succession. La *ligue*, profitant de cette bulle, força le roi à poursuivre son beau-frère qui vouloit le secourir, et à seconder le duc de Guise qui vouloit le détrôner.

Ce duc, de son côté, persuada au vieux cardinal de Bourbon, oncle du roi de Navarre, que la couronne le regardoit, afin de se donner le temps, à l'abri de ce nom, d'agir pour lui-même. Le vieux cardinal, charmé de se croire l'héritier présomptif de la couronne, vint à aimer le duc de Guise comme son soutien, à haïr le roi de Navarre, son neveu, comme son rival, et à lever l'étendard de la *ligue* contre l'autorité royale, sans ménagement, sans crainte et sans mesure.

Il fit plus; il prit, en 1585, dans un manifeste public, le titre de premier prince du sang, et recommandoit aux Français de maintenir la couronne dans la branche catholique. Le manifeste étoit appuyé des noms de plusieurs princes, et entre autres de ceux du roi d'Espagne et du pape à la tête : Henri III, au lieu d'opposer la force à cette insulte, fit son apologie; et les ligueurs s'emparèrent de quelques villes du royaume, entre autres de Tours et de Verdun.

C'est cette même année, 1585, que se fit l'établissement des *Seize*, espèce de *ligue* particulière pour Paris

seulement, composée de gens vendus au duc de Guise, et ennemis jurés de la royauté. Leur audace alla si loin, que le lieutenant du prévôt de l'Isle de France révéla au roi l'entreprise qu'ils avoient formée de lui ôter la couronne et la liberté. Henri III se contenta des menaces, qui portèrent les Seize à presser le duc de Guise de revenir à Paris. Le roi écrivit deux lettres au duc, pour lui défendre d'y venir.

M. de Voltaire rapporte à ce sujet une anecdote fort curieuse; il nous apprend que Henri III ordonna qu'on dépêchât ces deux lettres par deux couriers, et que, comme on ne trouva point d'argent dans l'épargne pour cette dépense nécessaire, on mit les lettres à la poste; de sorte que le duc de Guise se rendit à Paris, ayant pour excuse qu'il n'avoit point reçu d'ordre contraire.

De là suivit la journée des barricades, trop connue pour en faire le récit; c'est assez de dire que le duc de Guise, se piquant de générosité, rendit les armes aux gardes du roi, qui, suivant le conseil de sa mère, ou plutôt de sa frayeur, se sauva en grand désordre et à toute bride à Chartres. Le duc, maître de la capitale, négocia avec Catherine de Médicis un traité de paix qui fut tout à l'avantage de la *ligue*, et à la honte de la royauté.

A peine le roi l'eut-il conclu, qu'il s'aperçut, quand il n'en fut plus temps, de l'abyme que la reine mère lui avoit creusé, et de l'autorité souveraine des Guises, dont l'audace portée au comble demandoit quelque coup d'éclat. Ayant donc médité son plan, dans un accès de bile noire à laquelle il étoit sujet en hiver, il convoqua les états de Blois, et là il fit assassiner, le 23 et le 24 décembre, le duc de Guise, et le cardinal son frère.

» Les lois, dit très-bien le poète immortel de l'histoire
 » de la *ligue*, les lois sont une chose si respectable et si
 » sainte, que si Henri III en avoit seulement conservé
 » l'apparence, et qu'ayant dans ses mains le duc et le
 » cardinal, il eût mis quelque formalité de justice dans
 » leur mort, sa gloire, et peut-être sa vie, eussent été
 » sauvées; mais l'assassinat d'un héros et d'un prêtre le
 » rendirent exécration aux yeux de tous les catholiques,
 » sans le rendre plus redoutable. »

Il commit une seconde faute, en ne courant pas dans l'instant à Paris avec ses troupes. Les ligueurs, ameutés par son absence, et irrités de la mort du duc et du cardinal de Guise, continuèrent leurs excès. La Sorbonne s'enhardit à donner un décret qui délioit les sujets du serment de fidélité qu'ils doivent au roi, et le pape l'excommunia. A tous ces attentats, ce prince n'opposa que de la cire et du parchemin.

Cependant le duc de Mayenne en particulier se voyoit chargé à regret de venger la mort de son frère qu'il n'aimoit pas, et qu'il avoit autrefois appelé en duel. Il sentoit d'ailleurs que tôt ou tard le parti des ligueurs seroit accablé; mais sa position et son honneur emportèrent la balance. Il vint à Paris et s'y fit déclarer lieutenant-général de la couronne de France, par le conseil de l'union : ce conseil de l'union se trouvoit alors composé de soixante-dix personnes.

L'exemple de la capitale entraîna le reste du royaume; Henri III, réduit à l'extrémité, prit le parti, par l'avis de M. de Schomberg, d'appeler à son aide le roi de Navarre qu'il avoit tant persécuté. Celui-ci, dont l'âme étoit si belle et si grande, vole à son secours, l'embrasse, et décide qu'il falloit se rendre à force ouverte dans la capitale.

Déjà les deux rois s'avançoient vers Paris, avec leurs armées réunies, fortes de plus de trente mille hommes; déjà le siège de cette ville étoit ordonné, et sa prise inmanquable, quand Henri III fut assassiné, le premier août 1589, par le frère Jacques Clément, dominicain :

Ce prêtre fanatique fut encouragé à ce parricide par son prieur Bourgoïn et par l'esprit de la *ligue*.

Quelques historiens ajoutent que madame de Montpensier eut grande part à cette horrible action, moins peut-être par vengeance du sang de son frère, que par un ancien ressentiment que cette princesse conservoit dans le cœur, de certains discours libres tenus autrefois par le roi sur son compte, et qui découvroient quelques défauts secrets qu'elle avoit : outrage, dit Mézerai, bien plus

impardonnable à l'égard des femmes que celui qu'on fait à leur honneur.

Personne n'ignore qu'on mit sur les autels dans toutes les églises de Paris le portrait du parricide; qu'on tira le canon à Rome, à la nouvelle du succès de son crime; enfin qu'on prononça, dans cette capitale du monde catholique, l'éloge du moine assassin.

Henri IV (car il faut maintenant l'appeler ainsi avec M. de Voltaire, puisque ce nom si célèbre et si cher est devenu un nom propre), Henri IV, dis-je, changea la face de la *ligue*. Tout le monde sait comment ce prince, le père et le vainqueur de son peuple, vint à bout de la détruire. Je me contenterai seulement de remarquer que le cardinal de Bourbon, dit Charles X, oncle de Henri IV, mourut dans sa prison le 9 mai 1590; que le cardinal Cajétan légat à *Latère*, et Mendoza ambassadeur d'Espagne, s'accordèrent pour faire tomber la couronne à l'infante d'Espagne, tandis que le duc de Lorraine la voulut pour lui-même, et que le duc de Mayenne ne songeoit qu'à prolonger son autorité. Sixte V mourut dégoûté de la *ligue*. Grégoire XIV publia sans succès des lettres monitoires contre Henri IV; en vain le jeune cardinal de Bourbon, neveu du dernier mort, tenta de former quelque faction en sa faveur; en vain le duc de Parme voulut soutenir celle d'Espagne, les armes à la main; Henri IV fut par-tout victorieux; par-tout il battit les troupes des ligueurs, à Argues, à Ivry, à Fontaine-Française, comme à Coutras. Enfin, reconnu roi, il soumit, par ses bienfaits, le royaume à son obéissance : son abjuration porta le dernier coup à cette *ligue* monstrueuse, qui faisoit l'événement le plus étrange de toute l'histoire de France, avant la révolution bien plus étrange encore, qui a détruit à jamais la royauté, et renversé un trône affermi par quatorze siècles de monarchie, pour y substituer le gouvernement républicain.

Aucun règne n'a fourni tant d'anecdotes, tant de pièces fugitives, tant de mémoires, tant de livres, tant de chansons satyriques, tant d'estampes, en un mot tant de choses singulières, que les règnes de Henri III et de Henri IV.

Et, en admirant le règne de ce dernier monarque, nous ne sommes pas moins avides d'être instruits des faits arrivés sous son prédécesseur, que si nous avions à vivre dans des temps si malheureux. Hélas! nous en voyons de plus malheureux encore, dont la durée nous accable depuis dix ans, et dont la fin est peut-être plus à redouter que tous les maux que nous souffrons.

(ANONYME.)

L I S B O N N E.

CAPITALE du Portugal, sur le Tage, à quatre lieues de l'Océan.

Cette ville est le séjour ordinaire du roi et de la cour, le siège du premier parlement du royaume, avec un archevêché, dont l'archevêque prend le titre de patriarche; une université, une douane, dont la ferme est un des plus grands revenus du prince, et un port sur le Tage d'environ quatre lieues de long, estimé le meilleur et le plus célèbre de l'Europe, quoiqu'exposé quelquefois à de violens ouragans.

On a vu cette ville briller en amphithéâtre, par sa situation sur sept montagnes, d'où l'on découvre le Tage dans toute son étendue, la campagne et la mer. On van-toit, avant son désastre, la solidité des forts de *Lisbonne* et de son château, la beauté de ses places et de ses édifices publics, de ses églises, de ses palais, et sur-tout de celui du roi. Enfin on la regardoit, avec raison, comme une des principales villes de l'Europe, et le centre d'un commerce prodigieux. Toutes ces belles choses ont été effacées du livre de vie, par une révolution également prompte et inopinée.

Lisbonne étoit; elle n'est plus, dit une lettre qui nous apprit qu'un tremblement de terre, arrivé le premier novembre 1755, en avoit fait une seconde Héraclée; mais, puisqu'on espère aujourd'hui de la tirer de ses ruines, et même de lui rendre sa première splendeur, nous laisserons un moment le rideau sur l'affreuse perspective qui rappelle sa destruction, pour dire un mot de son ancienneté et des diverses révolutions qu'elle a éprouvées, jusqu'à la dernière catastrophe, dont on vient d'indiquer l'époque trop mémorable.

Quoique vivement touché de ses malheurs, je ne puis porter son ancienneté au siècle d'Ulysse, ni croire que ce héros, après la destruction de Troie, en ait jeté les fondemens, d'autant que, selon toute apparence, Ulysse n'est jamais sorti de la Méditerranée. Il paroît, par une inscription qui y a été trouvée, que *Lisbonne*, après avoir

reçu une colonie romaine, prit le nom de *Felicitas Julia*; et c'est assez pour justifier son ancienneté.

Elle a été plusieurs fois attaquée, conquise et reconquise par divers peuples; mais, dès que le comte de Portugal se trouva possesseur de cette ville, il la peupla de chrétiens, et en fit sa capitale, au lieu de Coïmbre qui l'avoit été jusqu'alors. Un étranger, nommé Gilbert, fut sacré son premier évêque. Henri, roi de Castille, la soumit à sa couronne en 1373. Elle rentra dans la suite sous le pouvoir des Portugais, et y demeura jusqu'à ce que le duc d'Albe la rangea sous la domination espagnole. Enfin, par la révolution de 1640, le duc de Bragance fut proclamé, dans *Lisbonne*, roi de Portugal, et prit le nom de Jean IV.

Ses successeurs s'y sont maintenus jusqu'à ce jour. Charmés de la douceur de son climat, et, pour ainsi dire, de son printemps continuel, qui produit des fleurs au milieu de l'hiver, ils ont agrandi cette capitale de leurs états, l'ont élevée sur sept collines, et l'ont étendue jusqu'aux bords du Tage. Elle renfermoit dans son enceinte un grand nombre d'édifices superbes, plusieurs places publiques, un château qui la commandoit, un arsenal bien fourni d'artillerie, un vaste édifice pour la douane, quarante églises paroissiales, sans compter celles des monastères, plusieurs hôpitaux magnifiques, et environ trente mille maisons, qui ont cédé à d'affreux tremblemens de terre, dont le récit fait frissonner les nations même qui sont le plus à l'abri de leurs ravages.

Le matin du premier novembre 1755, à neuf heures quarante-cinq minutes, a été l'époque de ce tragique phénomène, qui inspire des raisonnemens aux esprits curieux, et des larmes aux âmes sensibles.

Le petit nombre de maisons de cette grande ville, qui échappèrent aux diverses secousses des tremblemens de terre des années 1755 et 1756, ont été dévorées par les flammes, ou pillées par les brigands. Le centre de *Lisbonne*, en particulier, a été ravagé d'une manière déplorable. Tous les principaux magasins ont été culbutés ou réduits en cendres; le feu y a consumé, en marchandises, dont une grande partie appartenoit aux Anglais, pour

plus de quarante millions de creuzades. Le dommage des églises, palais et maisons, a monté au-delà de cent cinquante millions de la même monnaie, et l'on estimoit le nombre des personnes qui ont péri sous les ruines de cette capitale ou dans son incendie, entre quinze à vingt mille âmes.

Toutes les puissances ont témoigné, par des lettres au roi de Portugal, la douleur qu'elles ressentoient de ce triste événement; le roi d'Angleterre, plus intimement lié d'amitié, et par les intérêts de son commerce, y envoya, pour le soulagement des malheureux, des vaisseaux chargés d'or et de provisions, qui arrivèrent dans le Tage au commencement de janvier 1756, et ces bienfaits furent remis au roi de Portugal. Ils consistoient en trente mille livres sterlings en or, vingt mille livres sterlings en pièces de huit, six mille barils de viande salée, quatre mille barils de beurre, mille sacs de biscuits, douze cents barils de riz, dix mille quintaux de farine, dix mille quintaux de blé, outre une quantité considérable de chapeaux, de bas et de souliers. De si puissans secours, distribués avec autant d'économie que d'équité, sauvèrent la vie des habitans de *Lisbonne*, réparèrent leurs forces épuisées, et leur inspirèrent le courage de relever leurs murailles, leurs maisons et leurs églises.

Le célèbre Camoens a fait un honneur immortel à *Lisbonne*, sa patrie, par son poème épique de la *Luziade*. On connoît sa vie et ses malheurs. Né en 1524 ou environ, il prit le parti des armes, et perdit un œil dans un combat contre les Maures. Il passa aux Indes en 1553, déplut au vice-roi par ses discours, et fut exilé. Il partit de Goa, et se réfugia dans un coin de terre déserte, sur les frontières de la Chine. C'est là qu'il composa son poème; le sujet est la découverte d'un nouveau pays, dont il avoit été témoin lui-même. Si l'on n'approuve pas l'érudition déplacée qu'il prodigue dans ce poème vis-à-vis des sauvages; si l'on condamne le mélange qu'il y fait des fables du paganisme avec les vérités du christianisme, du moins ne peut-on s'empêcher d'admirer la fécondité de son imagination, la richesse de ses descriptions, la variété et le coloris de ses images.

On

On dit qu'il pensa perdre ce fruit de son génie en allant à Macao; son vaisseau fit naufrage pendant le cours de la navigation: alors le Camoens, à l'imitation de César, eut la présence d'esprit de conserver son manuscrit, en le tenant d'une main au-dessus de l'eau, tandis qu'il nageoit de l'autre. De retour à *Lisbonne* en 1569, il y passa dix ans malheureux, et finit sa vie dans un hôpital, en 1579. Tel a été le sort du *Virgile* des Portugais.

On sait que les dames portugaises sortent rarement de chez elles, au point qu'il est passé en proverbe que les femmes ne vont à leur paroisse que trois fois en leur vie, pour y être baptisées, mariées, et enterrées. Afin de leur ôter tout prétexte de sortir, presque toutes les maisons ont des chapelles où l'on fait dire la messe.

Sous le règne de Jean V, en 1748, un Anglais, ennuyé d'entendre assurer que *Lisbonne* contenoit cinq cent mille habitans, osa parier une somme très-considérable qu'il n'y en avoit pas trois cent mille. Après un dénombrement exact, on n'en compta pas plus de deux cent quatre-vingt mille, en y comprenant même les étrangers.

Jean V, qui s'acquitt l'amour de ses sujets par sa bienfaisance et son équité, embellit sa capitale de plusieurs monumens qui ont été détruits par le tremblement de terre du premier novembre 1755. Il n'existe plus de ces monumens que la précieuse collection de tableaux, de statues, de livres et de manuscrits, dont il avoit enrichi sa bibliothèque.

(*M. de J A U C O U R T.*)

L I T T É R A T U R Ê . *

IL s'agit ici d'indiquer les causes de la décadence de la *littérature*, dont le goût tombe tous les jours davantage, du moins dans notre nation, et assurément nous ne nous flattons pas d'y apporter aucun remède.

Le temps est arrivé dans ce pays où l'on ne tient pas le moindre compte d'un savant, qui, pour éclaircir ou pour corriger des passages difficiles d'auteurs de l'antiquité, un point de chronologie, une question intéressante de géographie ou de grammaire, fait usage de son érudition. On la traite de pédanterie, et l'on trouve par-là le véritable moyen de rebuter tous les jeunes gens qui auroient du zèle et des talens pour réussir dans l'étude des humanités. Comme il n'y a point d'injure plus offensante que d'être qualifié de pédant, on se garde bien de prendre la peine d'acquérir beaucoup de *littérature*, pour être ensuite exposé au dernier ridicule.

Il ne faut pas douter que l'une des principales raisons qui ont fait tomber les belles-lettres ne consiste en ce que plusieurs beaux esprits, prétendus ou véritables, ont introduit la coutume de condamner, comme une science de collège, les citations de passages grecs et latins, et toutes les remarques d'érudition. Ils ont été assez injustes pour envelopper dans leurs railleries les écrivains qui avoient le plus de politesse et de connoissances de la science du monde. Qui oseroit donc après cela aspirer à la gloire de savant, en se parant à propos de ses lectures, de sa critique et de son érudition ?

Si l'on s'étoit contenté de condamner les Hérilles, ceux qui citent sans nécessité les Platon et les Aristote, les Hippocrate et les Varron, pour prouver une pensée commune à toutes les sectes et à tous les peuples policés, on n'auroit pas découragé tant de personnes estimables ; mais, avec des airs dédaigneux, on a relégué hors du beau monde et dans la poussière des classes quiconque osoit témoigner qu'il avoit fait des recueils, et qu'il s'étoit nourri des auteurs de la Grèce et de Rome.

L'effet de cette mesure méprisante a été d'autant plus

grand qu'elle s'est couverte du prétexte spécieux de dire qu'il faut travailler à polir l'esprit et à former le jugement, et non pas à entasser dans sa mémoire ce que les autres ont dit et ont pensé.

Plus cette maxime a paru véritable, plus elle a flatté les esprits paresseux, et les a porté à tourner en ridicule la *littérature* et le savoir; tranchons le mot : le principal motif de tels gens n'est que d'avilir le bien d'autrui, afin d'augmenter le prix du leur. Incapables de travailler à s'instruire, ils ont blâmé ou méprisé les savans, qu'ils ne pouvoient imiter; et par ce moyen ils ont répandu dans la république des lettres un goût frivole, qui ne tend qu'à la plonger dans l'ignorance et dans la barbarie.

Cependant, malgré la critique amère des bouffons ignorans, nous osons assurer que les lettres peuvent seules polir l'esprit, perfectionner le goût, et prêter des graces aux sciences. Il faut même, pour être profond dans la *littérature*, abandonner les auteurs qui n'ont fait que l'effleurer, et puiser dans les sources de l'antiquité la connoissance de la religion, de la politique, du gouvernement, des lois, des mœurs, des coutumes, des cérémonies, des jeux, des fêtes, des sacrifices, et des spectacles de la Grèce et de Rome. Nous pouvons appliquer à ceux qui seront curieux de cette vaste et agréable érudition ce que Plaute dit plaisamment dans le prologue des *Ménechmes* : la scène est à Epidamne, ville de Macédoine; allez-y, messieurs, et demeurez-y tant que la pièce durera.

(M. de JAUCOURT.)

FIN DU TOME SIXIÈME.

T A B L E

Des articles contenus dans le sixième Volume.

Les articles marqués d'une étoile sont ceux qui ont déjà paru dans la collection imprimée en 6 vol. in-12, à Genève, 1767, sous le même titre d'*Esprit de l'Encyclopédie*.

I.

<i>I</i> DOLATRIE. *	pag. 1
<i>I</i> dylle.	5
<i>I</i> gnoble.	8
<i>I</i> gnominie.	9
<i>I</i> gnorance. *	10
<i>I</i> llicite.	13
<i>I</i> llusion.	14
<i>I</i> maginaire.	17
<i>I</i> magination. *	18
<i>I</i> mbécille.	38
<i>I</i> mitation.	42
<i>I</i> mmortalité, <i>I</i> mmortel.	45
<i>I</i> mpartial.	47
<i>I</i> mpatience.	48
<i>I</i> mpérieux.	49
<i>I</i> mpertinence.	50
<i>I</i> mpétueux.	52
<i>I</i> mpie.	53

T A B L E.

ij

<i>Implicite.</i>	pag.	56
<i>Impitoyable.</i>		58
<i>Importance. *</i>		59
<i>Importun.</i>		60
<i>Imposant.</i>		61
<i>Imposture.</i>		62
<i>Imprécation.</i>		64
<i>Improbation.</i>		72
<i>Impromptu.</i>		73
<i>Imprudence.</i>		76
<i>Impudence.</i>		77
<i>Impuni.</i>		78
<i>Impureté.</i>		79
<i>Inadvertance.</i>		81
<i>Incertitude.</i>		82
<i>Inceste.</i>		83
<i>Inclination.</i>		86
<i>Inconséquence.</i>		87
<i>Inconsidéré.</i>	<i>Ibid.</i>	
<i>Inconstance.</i>		88
<i>Incontinence.</i>		89
<i>Incorrigible.</i>		90
<i>Incrédulité.</i>		91
<i>Incroyable.</i>		92
<i>Indécent. *</i>		93
<i>Indépendance. *</i>		95
<i>Indiens. (philosophie des) *</i>		98
<i>Indifférence.</i>		102
<i>Indigent.</i>		103
<i>Indignation.</i>		104
<i>Indigne.</i>		105
<i>Indiscret. *</i>		106
<i>Indocile.</i>		107

<i>Indolence.</i>	pag. 108
<i>Indulgence.</i>	109
<i>Ineptie.</i>	110
<i>Infidélité. *</i>	111
<i>Infirmier.</i>	113
<i>Infortune.</i>	115
<i>Ingénuité. (Voyez Candeur.)</i>	
<i>Ingratitude.</i>	116
<i>Initial.</i>	121
<i>Injustice.</i>	123
<i>Innocence.</i>	125
<i>Innovation.</i>	126
<i>Inquiétude.</i>	127
<i>Inquisition. *</i>	128
* <i>Inscriptions.</i>	137
<i>Insensé.</i>	143
<i>Insensibilité. *</i>	144
<i>Insinuant. *</i>	147
<i>Insinuation.</i>	148
<i>Insolent. *</i>	150
<i>Instabilité.</i>	151
<i>Instinct. *</i>	152
<i>Insupportable.</i>	168
<i>Insurmontable.</i>	<i>Ibid.</i>
<i>Insurrection.</i>	169
<i>Intégrité.</i>	170
<i>Intempérance.</i>	171
<i>Intention.</i>	172
<i>Intercession.</i>	173
<i>Intéressant.</i>	175
<i>Intérêt. *</i>	179
<i>Intérêt (poésie).</i>	184
<i>Intermède.</i>	190

T A B L E.

<u>Interrogation.</u>	jv
<u>Intolérance.</u>	pag. 191
<u>Intraitable.</u>	197
<u>Intrépidité.</u>	203
<u>Invalides. *</u>	204
<u>Irréconciliable.</u>	209
<u>Irréligieux.</u>	216
<u>Irrésolution.</u>	217
<u>Irrévérence. (Voyez Irréligieux.)</u>	218
<u>Isolé.</u>	
<u>Issoudun.</u>	219
<u>Italie.</u>	220
<u>Ivrognerie.</u>	222
	224
J.	
<u>Jacquerie.</u>	
<u>Jaillance.</u>	228
<u>Jalousie.</u>	229
<u>Jargon.</u>	230
<u>Jéphthé.</u>	232
<u>Jeu.</u>	234
<u>Jeu de mots.</u>	236
<u>Jeune.</u>	244
<u>Jeunesse.</u>	246
<u>Joie.</u>	247
<u>Joli. *</u>	250
<u>Jonction, Union.</u>	252
<u>Jongleurs.</u>	258
<u>Jouissance. *</u>	259
<u>Journaliste. *</u>	261
<u>Jours heureux et malheureux.</u>	264
<u>Judicieux.</u>	267
<u>Juge.</u>	271
<u>Jugement.</u>	272
	275

<i>Justesse.</i>	pag. 277
<i>Justice.</i>	279
K.	
<i>Kalembour.</i>	283
L.	
<i>Laborieux.</i>	287
<i>Lâche, Poltron.</i>	288
<i>Lafare. (marquis de)</i>	289
<i>Lafontaine.</i>	296
<i>Langue française.</i>	312
<i>Lasciveté.</i>	319
<i>Laurier.</i>	320
<i>Leçon.</i>	323
<i>Lecteur.</i>	324
<i>Lecture.</i>	328
<i>Légereté.</i>	330
<i>Législateur. *</i>	331
<i>Législation.</i>	352
<i>Lettres. *</i>	353
<i>Lézine.</i>	360
<i>Libelle.</i>	361
<i>Libéralité.</i>	365
<i>Liberté.</i>	369
<i>Liberté de penser. *</i>	379
<i>Libertinage.</i>	385
<i>Licence.</i>	387
<i>Ligue.</i>	390
<i>Lisbonne.</i>	398
<i>Littérature. *</i>	402

FIN DE LA TABLE.









BL